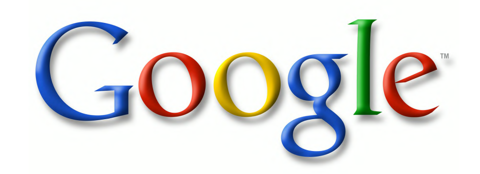
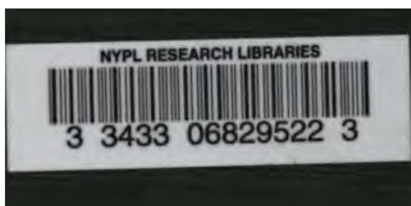

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06829522 3



Zhi

D[illegible]é





ABBAYES ET MONASTÈRES



ABBAYE DE LA TRINITÉ A VENDÔME

ABBAYES

ET

MONASTÈRES

HISTOIRE, MONUMENTS, SOUVENIRS ET RUINES

PAR

M. L'ABBÉ J.-J. BOURASSÉ

CHANOINE DE L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE TOURS
PRÉSIDENT HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINE, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

ILLUSTRATIONS PAR CLERGET, LANCELOT ET KARL GIRARDET



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXX

APPROBATION

DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

Nous avons pris connaissance de l'ouvrage intitulé : *Abbayes et Monastères*, composé par M. l'abbé Bourassé, chanoine de notre cathédrale. Nous donnons notre entière approbation à ce livre. La lecture en sera agréable à ceux qui aiment les études religieuses, et servira à dissiper les préventions injustes de l'ignorance ou de la légèreté contre les institutions monastiques.

Tours, le 25 mars 1869.

† J.-HIPPOLYTE, ARCHEVÊQUE DE TOURS.



INTRODUCTION

Les ordres monastiques ont été calomniés.

On a oublié les immenses services qu'ils ont rendus à la société chrétienne; comme si l'ignorance ou l'oubli pouvaient servir d'excuse à l'ingratitude.

Aux âmes viles la reconnaissance est un fardeau. Le souvenir d'un bienfait, comme le spectacle de la gloire, n'importune que les cœurs bas et envieux.

Que faut-il pour venger ou défendre victorieusement l'institut monastique? Une seule chose suffit : le faire connaître.

En ces derniers temps les apologistes n'ont pas fait défaut; et la littérature religieuse s'est enrichie de plusieurs ouvrages remplis d'érudition et d'éloquence. Nous les devons à des auteurs dont le nom, le caractère, le génie, sont une autorité.

Venant après eux, et ayant essayé d'esquisser

légèrement l'histoire et les monuments de ces éta blissements illustres, l'honneur de l'Église, de l civilisation chrétienne et de la patrie, nous estime· rions notre travail magnifiquement récompensé s nous réussissions à dissiper quelques préjugés, ou s nous décidions quelque esprit prévenu à étudie sérieusement cette grande œuvre du catholicisme.

Dans ces modestes pages, du moins, nous avons e souvent l'occasion de témoigner notre vive admira tion à la vue de sacrifices non moins héroïques qu ceux des martyrs, et au spectacle de la plus nobl émulation pour la pratique des conseils évangéliques Chaque trait de la vie des saints du désert et d cloître est un acte sublime d'amour envers Jésus-Christ; c'est le triomphe de la sainte *folie de la Croix* manifestée par une sorte de prédilection pour le humiliations, les souffrances, la mortification, le re noncement à soi-même, le mépris de toutes les chose terrestres.

En contemplant tant et de si extraordinaires mer veilles de la grâce divine, qui éclate même dans le personnes les plus délicates, quel chrétien ne sentirai son cœur s'éclairer et s'échauffer d'une étincelle d feu sacré de la charité divine?

Nous l'avouerons, ce n'est pas sans tristesse que nous déroulons de nos jours les pages si glorieuses des annales monastiques. Combien d'abbayes célèbres sont maintenant en ruines, ou ont été complétement emportées, jusque dans leurs derniers débris, par le vent des révolutions! Heureusement, pour la consolation des cœurs fidèles, il en reste la mémoire, et la religion a rendu cette mémoire immortelle.

Au moyen âge, et à travers mille difficultés, l'action monastique s'est exercée avec énergie et persévérance; son influence est facile à constater dans tous les événements importants. Nous avons été forcé, dans cet ouvrage, on le comprend, de nous restreindre aux faits les plus saillants. Nous avons donc fait un choix; et nous osons croire que ce choix, répondant à notre pensée, n'a pas trahi nos intentions : nous avons voulu, avant tout, en cette circonstance comme toujours, procurer la gloire de Dieu, l'exaltation de la sainte Église, l'édification et le salut des âmes.

Toutefois, afin d'exposer dans une juste mesure ce qui concerne l'institut monastique, nous avons jugé convenable de nous borner, dans ce volume, à l'histoire des abbayes et monastères d'hommes. Un autre volume sera spécialement consacré aux couvents de

femmes, sous ce titre : Sœurs des Anges, *Histoire des abbayes et communautés religieuses de femmes.*

Toute branche séparée du tronc se dessèche promptement et ne saurait porter de fruits. Nous avons été amené naturellement à constater que le tronc divin de l'Église communique seul la séve et la vie à tous les rameaux de l'arbre monastique. En dehors du Pontife romain, successeur de saint Pierre, Vicaire de Jésus-Christ, toute œuvre religieuse serait stérile : du Saint-Siége apostolique seul découle la bénédiction qui donne aux entreprises humaines la fécondité, la grâce et la sainteté.

Protestatio auctoris.

Cuncta Romanæ Ecclesiæ judicio subjecta sunto.

J.-J. BOURASSÉ.

ABBAYES

ET MONASTÈRES

I

ORIGINES. — L'ORIENT. — LA THÉBAÏDE
SAINT PAUL, PREMIER ERMITE, ET SAINT ANTOINE, PATRIARCHE DES CÉNOBITES
DÉSERTS DE SCÉTÉ, ETC. — LE MONT SINAÏ
ENVIRONS DE JÉRUSALEM. — LE LIBAN. — LE CARMEL

L'historien qui étudie l'origine de toutes les grandes institutions tourne naturellement son regard vers l'Orient. A côté du berceau des premiers empires, il y trouve celui des arts, des sciences, de la philosophie, de la littérature, de l'industrie. De l'Orient nous vient la lumière de l'esprit, comme la lumière du jour. Là naquirent et se développèrent les grandes œuvres religieuses. Dans ces régions privilégiées, les facultés de l'intelligence semblent s'épanouir d'elles-mêmes, comme les fleurs aux rayons du soleil. Dieu daigna s'y manifester directement aux hommes; sa parole y

retentit plus d'une fois. Le monde enfin, quand furent accomplis les temps fixés par la sagesse divine, y vit briller, avec ses éblouissantes clartés, la pure et merveilleuse doctrine de l'Évangile.

Au début de cette histoire de l'action extraordinaire exercée dans le monde chrétien par l'institut monastique, encore sur le seuil, pour ainsi dire, d'un pays de prodiges, notre pensée se porte d'elle-même vers les déserts et les montagnes de la Palestine, de l'Égypte, de l'Arabie Pétrée, où vécurent et se formèrent les patriarches de la vie cénobitique, où se formula pour la première fois, sous la dictée des anges, la législation longtemps en vigueur des saintes milices de la solitude et du cloître. Grâce à la rosée du ciel, suivant une expression empruntée à nos livres sacrés, le désert se couvrit de fleurs : floraison divine des plus sublimes vertus. Quel spectacle, en effet, se présente à nos yeux ! Après avoir profondément étonné les siècles qui en ont été les premiers témoins, il surprend plus vivement encore notre époque de froide indifférence. Pris d'un violent dégoût des richesses, des plaisirs, de la gloire, de tout ce qui fait battre ordinairement le cœur des hommes, des enfants à peine entrés dans l'adolescence, des jeunes gens au premier éveil des passions, des hommes à la fleur de l'âge, des guerriers dans l'éblouissement du pouvoir et des honneurs, des vieillards arrivés au terme de leur ambition, de jeunes filles innocentes n'hésitent pas à renoncer au monde pour s'enfoncer dans les retraites les plus sauvages. Les séductions communes ont perdu tout attrait pour ces âmes uniquement éprises de la

perfection évangélique. Le jeûne, le silence, la méditation, le mépris de soi-même et de tous les biens terrestres, la mortification des sens, ont des charmes mystérieux qui séduisent ces cœurs généreux. Ce fut le temps de la renommée du désert.

Alors on voit décroître la population des villes : l'élite de la société, les âmes tendres et délicates aspirent à se retirer dans des contrées tristes et désolées, passionnées uniquement pour les rudes exercices de la pénitence. On compte par milliers les solitaires de la Thébaïde, de Scété, des rivages de la mer Rouge, des monts de Nitrie, du Sinaï, du Carmel, du Liban. Un travail opiniâtre perce les montagnes de granit. Des légions de pieux anachorètes y creusent leurs cellules : on eût dit des essaims d'abeilles industrieuses. La solitude prend une voix, voix grave et solennelle, formée de mille voix réunies, célébrant jour et nuit les louanges de Dieu.

On aurait peine à croire ce que nous lisons, dans les *Vies des Pères du désert* [1], touchant le nombre prodigieux des moines enrôlés sous la bannière des Antoine, des Pacôme, des Macaire, des Hilarion, si nous n'avions le témoignage des auteurs contemporains les plus dignes de foi. Rufin nous apprend que saint Sérapion, dans le grand désert, n'avait pas moins de dix mille religieux sous sa direction. Il ajoute que dans les solitudes de Memphis leur nombre était si considérable, qu'il était impossible de les compter [2].

[1] Le R. P. Marin, *Vies des Pères*, liv. I, chap. III, p. 54.

[2] *Vit. Patr.* lib. II, cap. XVIII.

Saint Macaire, dans un autre désert, avait la conduite de cinq mille solitaires. Ces multitudes reconnaissaient un même supérieur et lui rendaient obéissance; mais, à côté de ces hommes pratiquant la vie cénobitique, il y avait des anachorètes dispersés dans les montagnes, vivant dans des cavernes, préférant la reclusion complète ou l'isolement absolu, à l'exemple de saint Paul, premier ermite.

Saint Athanase, évêque d'Alexandrie, témoin des merveilles de la solitude, n'en parle qu'avec des transports d'admiration. « Il y avait, dit cet illustre docteur, le vaillant défenseur de la foi catholique contre les erreurs de l'arianisme, il y avait dans les montagnes des monastères qui étaient comme autant de temples remplis de chœurs divins, de personnes dont la vie se passait à chanter des psaumes, à lire, à prier, à jeûner, à veiller; qui mettaient toutes leurs espérances dans les biens à venir; qui vivaient dans une union et une charité admirables, et travaillaient de leurs mains bien moins pour leur propre entretien que pour celui des pauvres. De sorte que c'était comme une vaste région séparée entièrement du monde, et dont les heureux habitants n'avaient d'autre sollicitude que de s'exercer dans la justice et la piété. Qui pouvait considérer cette multitude de solitaires, leur union si étroite, leur concorde si merveilleuse, qui bannissait loin d'eux tout esprit de murmure et de médisance, toute démangeaison de nuire, et les faisait agir tous de concert pour s'avancer dans la vertu; qui pouvait, dis-je, la considérer et ne pas s'écrier en même temps : « Que vos pavillons sont

beaux, ô Jacob! Que vos tentes sont agréables, ô Israël! Elles sont comme des vallées ombragées de bois épais, comme des jardins arrosés par des fleuves, comme des tabernacles dressés par la main de Dieu même, comme les cèdres plantés le long du courant des eaux[1]. »

Ce fait historique si frappant a été dénaturé par l'ignorance et les préjugés. Faut-il s'en étonner? Il ne s'en est pas moins prolongé durant plusieurs siècles, et, après avoir subi quelques changements par suite des nécessités du temps et des circonstances, il subsiste encore de nos jours. Les retraites monastiques deviendront inutiles le jour seulement où il n'y aura plus sur la terre d'orphelins, d'infirmes, de voyageurs, de pauvres, d'infortunés. « Ah! lorsque les maux des siècles barbares se sont évanouis, la société, si habile à tourmenter les âmes, et si ingénieuse en douleurs, a bien su faire naître mille autres raisons d'adversité qui nous jettent dans la solitude! Que de passions trompées, que de sentiments trahis, que de dégoûts amers nous entraînent chaque jour hors du monde! C'était une chose fort belle que ces maisons religieuses où l'on trouvait une retraite assurée contre les coups de la fortune et les orages de son propre cœur. Une orpheline abandonnée de la société, à cet âge où de cruelles séductions sourient à la beauté et à l'innocence, savait du moins qu'il y avait un asile où on ne se ferait pas un jeu de la tromper. Comme il était doux pour cette pauvre étrangère sans pa-

[1] *Vit. S. Anton.* cap. XIV. — Num. cap. XXIV.

rents d'entendre retentir le nom de sœur à ses oreilles! Quelle nombreuse et paisible famille la religion ne venait-elle pas de lui rendre! Un père céleste lui ouvrait sa maison et la recevait dans ses bras[1]. »

Aujourd'hui l'égoïsme rend les esprits étroits; il n'y a plus de place pour les pensées nobles et désintéressées. Depuis longtemps tout parfum de poésie et de délicatesse religieuse s'est évaporé : les cœurs sont ouverts à trop d'impressions changeantes. Qui de nous cependant, à des heures qu'il me sera permis d'appeler bénies, n'a lu quelques récits au moins de l'âge héroïque de la vie monastique? En quelque disposition d'esprit qu'on se trouve, peut-on contempler sans émotion les luttes effrayantes de ces athlètes de la pénitence et les merveilleuses histoires de ces pauvres pécheresses qui, après avoir en vain essayé de les corrompre, se montraient dignes de les imiter, et capables quelquefois de les surpasser par des prodiges de repentir et de sainteté? Peut-on lire, les yeux secs, les triomphes de tant de vierges, et surtout les victoires plus laborieuses encore des Thaïs, des Euphrasie, des Pélagie? Tous appartenaient, selon l'expression heureuse d'un écrivain célèbre, « à une race d'hommes naïfs comme des enfants, et forts comme des géants[2]. »

Les nombreux voyageurs partis d'Europe pour

[1] Chateaubriand, *Génie du christianisme*, IVe part., chap. III.
[2] Montalembert, *les Moines d'Occident*, tom. I, pag. 57.

visiter l'Égypte sont moins frappés des beautés naturelles du pays que de la vue des débris gigantesques de monuments remontant à une haute antiquité. La vallée du Nil, assez étroite, est resserrée entre deux chaînes de montagnes, parallèles et peu élevées, qui la protégent contre les invasions toujours menaçantes des déserts qu'elle traverse. Sous le souffle de la tempête, les sables sont poussés comme les vagues de la mer, et ces flots brûlants rendent à jamais stériles les terrains qu'ils recouvrent. Ces hautes collines forment une barrière infranchissable : d'un côté, c'est une végétation luxuriante, partout où les eaux bienfaisantes du fleuve peuvent se répandre: de l'autre côté, c'est un sol aride, mouvant, dévoré par les ardeurs du soleil, condamné à une éternelle stérilité. Au pied des derniers escarpements de la chaîne Arabique s'étend la ville moderne du Caire, l'ancienne Babylone d'Égypte. La chaîne Libyque sert, pour ainsi dire, de base aux pyramides, constructions massives et fameuses dont le soleil, à son coucher, projette l'ombre sur les bois de palmiers plantés aux lieux où jadis fut Memphis. « Placées à l'entrée de la vallée du Nil, dit un écrivain moderne, ces pyramides ressemblent aux portes funèbres de l'Égypte, ou plutôt à quelque monument triomphal élevé à la mort pour ses victoires [1]. » De cet endroit, limite de la basse Égypte, jusqu'aux roches granitiques de Syène et de Philœ, jusqu'à la Nubie, à la distance de six cents kilomètres environ, sur une largeur moyenne de vingt à vingt-cinq kilo-

[1] Chateaubriand, *les Martyrs.*

mètres, l'observateur marche de surprise en surprise. Il admire l'éclat du ciel, la pureté de l'atmosphère, la fraîcheur des eaux, la fécondité de la plaine et la désolation des coteaux qui la bordent; mais, ce qui met le comble à son étonnement, ce sont les ruines des vieilles cités, et surtout ces nécropoles creusées au sein des collines, où dorment, pressées dans leurs sépulcres souterrains, les populations jadis gouvernées par les Pharaons. « Là, dit M. de Lanoye[1], l'archéologue et le poëte peuvent contempler les plus gigantesques vestiges d'efforts plastiques qu'un peuple ait laissés derrière lui : temples, palais, tombeaux, obélisques et colosses, à demi ruinés ou enfouis sous les sables; cryptes ciselées dans le roc, catacombes, cités des morts, prolongeant dans les entrailles des montagnes du désert les ruines qui furent les cités des vivants : Longue avenue de débris qui remontent à une époque pour laquelle, il y a plus de vingt siècles, l'histoire manquait déjà d'annales. »

Parmi les restes qui rendent cette contrée si curieuse, surtout aux environs de l'antique cité de Thèbes, nous ne mentionnerons que les temples, les tombeaux et les cavernes établis dans des excavations plus ou moins profondes, le long des coteaux qui enserrent, de chaque côté, la vallée du Nil. Au lieu d'évoquer les souvenirs des populations primitives de l'Égypte, nous évoquons en ce moment ceux des moines chrétiens qui, durant les premiers siècles de notre ère, peuplèrent et sanctifièrent ces déserts de

[1] *Ramsès le Grand, ou l'Égypte il y a 3,300 ans*, pag. 9.



VUE DES ROCHERS DE LA THÉBAÏDE

la Thébaïde. Qu'on se figure, dans l'état actuel des lieux, des montagnes plus ou moins abruptes, généralement à pentes adoucies, portant à chaque pas les traces du travail de l'homme. Ce coin de terre a été souvent et profondément remué. Dans les antres creusés par la nature ont d'abord habité ces familles de Troglodytes mentionnées par les historiens anciens. Des grottes plus ou moins spacieuses ont été ajoutées à ces demeures souterraines, que nous retrouvons disposées de la même manière au bord des vallées de toutes les grandes rivières, quand la dureté des rochers n'y a pas mis un obstacle insurmontable. Dès que la population s'est décidée à descendre dans la plaine, elle a transformé en temples les cavernes les plus étendues. Aujourd'hui, après tant de siècles écoulés, après tant de changements survenus par suite des révolutions, ces temples primitifs sont encore reconnaissables. Les murailles intérieures sont couvertes de peintures, et, au caractère des ornements, il est aisé de distinguer les ébauches d'un art au berceau. A côté s'ouvrent des grottes sépulcrales. Là se développent, jusque dans les entrailles des montagnes, ces hypogées où sont ensevelis les rois, entourés des peuples qui ont vécu et sont morts sous leur empire : chambres richement décorées, couloirs revêtus d'images symboliques. Partout, d'ailleurs, les trophées de la mort; car ces salles et ces corridors somptueusement ornés sont remplis de cadavres.

Le plus souvent ces tombes ont été profanées. Les Arabes pillards ont ouvert les cercueils et bouleversé ces funèbres débris, attirés par l'appât de l'or, pour

voler les anneaux, les colliers et les bijoux, parures de la vie cédées à la mort. Maintenant ces lieux sont empreints de la plus noire tristesse. L'aspect d'un tombeau vide a quelque chose de plus lugubre que des ossements desséchés : c'est l'image la plus saisissante de la vanité de la condition humaine.

Détournons les yeux. Oublions les Pharaons et leurs préoccupations pour se préparer, après leur mort, de si grandioses *maisons de repos,* de véritables palais *d'outre-vie.* Un autre spectacle anime ces roches de la vieille Thébaïde. D'autres hommes, des chrétiens, ont fait de la Thébaïde un nom populaire et immortel. Ce sont les solitaires. Toutes ces cavernes, ces antres, ces grottes, ces temples païens, ces tombeaux, ces hypogées, au moins dans les premières chambres sépulcrales, ont servi d'asile à des légions d'anachorètes. Les excavations des carrières, d'où sont sortis les matériaux de tant d'édifices somptueux, ont abrité des cénobites. De nos jours, malgré les ravages des siècles, malgré le fanatisme des sectateurs de Mahomet, on découvre encore des traces du séjour des moines : ce sont des peintures ou d'autres vestiges propres à attester les croyances chrétiennes. Dans un sanctuaire souterrain, on a relevé un tableau particulièrement remarquable. Il représente saint Pierre, prince des apôtres et chef de l'Église catholique, avec cette inscription qui ne laisse aucune incertitude : PIERRE, APÔTRE [1].

[1] L'inscription est en caractères grecs, traduisant le nom latin : ΠΕΤΡΟΥΣ ΑΠΟΣΤΟΛΟΥΣ, *Petrus Apostolus.* Voy. le *Voyage en Nubie* de M. Gau.

On le comprend assez, il nous est impossible de jeter même un coup d'œil superficiel sur la foule glorieuse des moines, l'honneur de la Thébaïde et l'honneur de l'Église à l'époque des persécutions, comme à celle du triomphe du christianisme sous le règne de Constantin. Mais au milieu se dresse une figure radieuse que nous devons contempler au moins quelques instants : c'est celle d'Antoine, le père des cénobites. A peine âgé de vingt ans, noble, riche, instruit, Antoine, né à Coma ou Coman, sous l'empire de Decius, en 251, entend lire dans une église ce passage de l'Évangile : « Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres, et suivez-moi [1]. » Frappé de cette parole du divin Maître, qu'il regarde comme prononcée pour lui-même, il se sent ému profondément. A peine sorti du lieu saint, il vend ses domaines, et en distribue la valeur à ceux de son village, réservant à sa jeune sœur une part assez large pour la mettre à l'abri du besoin. Mais, comme son frère, cette jeune fille ne fait pas grand cas des biens terrestres : elle leur préfère les richesses qui ne passent pas et les trésors que la rouille et les voleurs ne peuvent faire disparaître [2]. Peu de temps après, Antoine entend descendre de la chaire sacrée ces paroles du Sauveur : « Ne soyez pas inquiets du lendemain [3]. »

Ce fait m'a été signalé par M. le comte L. de Galembert, qui a fait le voyage d'Égypte et de Nubie.

[1] Marc. x, 21. — Luc. xviii, 22.

[2] Matth. vi, 20.

[3] Ibid., vi.

Là-dessus il se dépouille de ce qu'il a conservé, place sa sœur dans un monastère de vierges, et s'enfuit au fond du désert pour embrasser la vie ascétique. Une seule pensée remplit son âme : chercher Dieu, et assurer son salut.

Alors le désert était moins peuplé qu'il le fut plus tard. Pour ne pas s'égarer dans le nouveau genre de vie qu'il a résolu de suivre, Antoine consulte un vieillard versé depuis sa jeunesse dans les pratiques des ascètes : il tient également à s'instruire des œuvres de piété pratiquées par d'autres solitaires. Cela lui suffit; il n'hésite pas davantage : sa voie lui est suffisamment tracée. Dans sa cellule, il partage son temps entre la prière, la lecture des livres saints et le travail des mains. Le produit de son labeur quotidien est destiné au soulagement des pauvres; il ne garde pour lui que le strict nécessaire. Il fait ainsi des progrès si rapides dans la perfection, qu'il devient l'objet de l'admiration des plus anciens solitaires. Tels étaient, d'ailleurs, la douceur, l'égalité et le charme de son caractère, que les anciens l'aimaient comme leur fils, ses égaux comme un frère, les plus jeunes comme leur père : tous avaient les yeux fixés sur lui comme sur un modèle vivant de toutes les vertus.

Saint Antoine était ainsi préparé par l'action visible de la grâce à devenir le patriarche des cénobites. Afin que rien ne manquât dans sa vie qui pût servir d'exemple à ses disciples, il fut exposé aux plus terribles tentations, et il sut en triompher, en recourant aux armes propres à vaincre le démon, c'est-à-dire la prière, le jeûne, les mortifications, la vigilance,

le mépris des biens terrestres. Antoine était encore dans la première fleur de la jeunesse. Son imagination était obsédée jour et nuit de mille pensées mondaines. Riche et de noble extraction, ne pouvait-il pas prétendre aux honneurs, jouir des plaisirs, et laisser après lui une mémoire consacrée par l'estime de ses semblables? La délicatesse de son éducation première, les soins dont ses parents avaient entouré ses jeunes années, sa constitution frêle et impressionnable, la culture même de son intelligence par l'étude de la littérature et de la philosophie, ses relations de famille et de société, ne l'avaient nullement disposé aux travaux et aux ennuis de la solitude. Il faut en convenir, ces tentations vulgaires, auxquelles sont exposés tous ceux qui renoncent au monde, n'étaient guère capables d'ébranler sa résolution. Le démon essaya de l'ébranler par la perspective des plaisirs sensuels. Ce fut une rude épreuve pour un cœur ardent et jeune, sous un climat énervant; n'avait-il pas été témoin, pour ainsi dire, sans le vouloir, dans les cités de l'Égypte, et des pratiques infâmes de la mollesse asiatique et des habitudes réputées indifférentes par la dépravation païenne? La lutte fut énergique. A trente-cinq ans la bataille était gagnée : en domptant son corps par les macérations, il avait conquis la liberté de l'âme.

A partir de ce jour, saint Antoine est dégagé des soins douloureux de la vie et débarrassé des aiguillons de la chair. Désormais sa pensée montera d'elle-même vers le ciel, comme la vapeur odorante de l'encens qui s'élève naturellement en haut. La vie des anges a commencé pour lui. Il veut néanmoins dès ce

moment s'éloigner encore davantage de la société des hommes. Il traverse le Nil, et vient habiter des déserts inconnus. Pendant vingt années il reste enfermé dans les ruines d'une antique habitation, moitié forteresse, moitié maison de plaisance. Au sein de cette solitude profonde, seul en présence de Dieu et de sa conscience, Antoine jouit des plus suaves délices : c'est comme l'avant-goût et le prélude des jouissances du paradis. Le serviteur de Dieu est prêt pour la mission à laquelle la Providence le destine. Des disciples accourent en foule se ranger sous sa conduite. Chaque jour ils ont recours à ses instructions; à chaque moment ils sont avides de recueillir sur ses lèvres les leçons d'une expérience consommée et d'un esprit inondé de clartés célestes. Saint Athanase, évêque d'Alexandrie, nous apprend qu'il n'était pas seulement habile à diriger les âmes dans les sentiers difficiles de la vie monastique, mais qu'il excellait à résoudre les objections qui embarrassaient les philosophes néoplatoniciens. Il éclairait les consciences, remettant dans le droit sentier de l'Évangile les pauvres égarés qui s'en étaient écartés. Il prêchait d'une manière victorieuse la nécessité et les fruits de la Rédemption aux esprits orgueilleux, trop épris de la sagesse humaine et des vains enseignements d'une morale purement philosophique[1]. Cette époque mémorable est la vraie date de l'inauguration de la vie cénobitique. La vie isolée avait des dangers pour les âmes faibles et pour les volontés chancelantes : la vie commune répondait

[1] S. Athan. *Vit. S. Anton.* cap. XLIV-XLIX.

mieux aux besoins du plus grand nombre. Antoine devint le premier des abbés, et comme Abraham, le père des croyants, il est le père d'un grand peuple.

Les lignes suivantes résument parfaitement l'influence prodigieuse exercée par un pauvre moine sur les événements religieux de son temps.

« Il ne sort de son désert que pour combattre le paganisme et l'hérésie. Il va à Alexandrie, d'abord pour y encourager les chrétiens et pour y rechercher lui-même le martyre pendant la persécution de Maximin; il y retourne à la tête d'une armée de moines, pour y prêcher sur la place publique contre les ariens, et rendre témoignage à la divinité du Christ. Il fait ainsi face à la fois aux deux grandes ennemies, à la corruption païenne et à l'hérésie. Après avoir bravé les magistrats impériaux, affronté leurs soldats, réfuté leurs arguments, il mérite d'avoir pour hôte, pour ami, pour élève, pour biographe, l'immortel Athanase, le grand évêque, l'éloquent docteur, celui qui, au prix de tant de souffrances, sauva la vraie foi et fit triompher les décrets du concile de Nicée. L'empereur Constantin et ses fils lui écrivent humblement, comme à leur père, pour lui recommander les destinées de la nouvelle Rome. Il est proclamé le boulevard de l'orthodoxie, la lumière du monde. L'enthousiasme des populations éclate partout à sa vue : les païens, et jusqu'aux prêtres des idoles, accourent sur ses pas, et s'écrient : « Laissez-nous voir l'homme de Dieu. » Mais il a hâte de rentrer dans sa Thébaïde : « Les poissons meurent, disait-il, quand on les tire à terre, et les moines s'énervent dans les villes; ren-

trons vite dans nos montagnes, comme les poissons dans l'eau. »

Lorsque Antoine se montra au public pour répondre à sa mission, au milieu des crises qui menaçaient la foi, on fut étonné de le retrouver brillant de santé, les traits toujours fins et réguliers, comme avant sa retraite dans la solitude. Son corps n'avait pas épaissi, comme cela arrive communément faute d'exercice; il n'était pas atténué par ses longs jeûnes, les veilles et les mortifications. L'âge n'avait pas altéré la beauté de son visage, ni la gaieté de son caractère, ni son affabilité joyeuse et prévenante, marque sensible et infaillible d'une âme privilégiée qui plane dans les régions sereines. Son éloquence était abondante, douce et persuasive : il parlait la langue égyptienne avec une rare élégance. Il était facile de s'apercevoir, quand on l'écoutait, qu'il n'avait aucune inquiétude de se voir entouré de la foule, ni aucune préoccupation pour les discours qu'il avait à prononcer; les paroles semblaient découler naturellement de ses lèvres, comme une onde limpide qui s'échappe de sa source. Son humeur paraissait toujours égale : c'était comme une apparition d'un monde inaccessible aux passions et au tumulte. Tout ce qu'il disait ou faisait semblait inspiré de l'Esprit de Dieu.

De retour dans le désert, Antoine, craignant d'y être troublé par de trop fréquentes visites, résolut de s'enfoncer dans la haute Thébaïde. Il traversa le Nil, et, après trois jours et trois nuits de marche, il parvint à l'endroit où il devait fixer sa demeure jusqu'à la fin de ses jours. C'est la montagne connue depuis sous

le nom de Saint-Antoine. Saint Jérôme en fait la description en ces termes : « C'est une montagne pierreuse d'environ mille pas. De sa base sort une source dont le sable boit une partie des eaux; le reste descend plus bas et forme un petit ruisseau, sur les rives duquel poussent grand nombre de palmiers, qui contribuent beaucoup à rendre ce lieu commode et agréable [1]. » La solitude profonde avait seule des charmes pour le serviteur de Dieu. Afin de n'être à charge à personne, il cultiva un petit coin de terre, où bientôt il réussit à se procurer le nécessaire, avec l'utile et l'agréable. Quand Dieu eut rappelé son âme à lui, ses disciples se faisaient un plaisir de montrer les divers endroits de la montagne auxquels se rattachaient quelques souvenirs de leur maître. « Voici, disaient-ils, où il avait coutume de chanter des psaumes; ici il travaillait; là il se reposait lorsqu'il était fatigué; lui-même a planté cette vigne et cet arbrisseau; lui-même a fait cette aire pour battre le froment; il a creusé ce bassin de ses propres mains et avec beaucoup de travail, afin d'avoir un réservoir pour arroser son jardin. »

Quelque désir cependant qu'éprouvât Antoine de ne plus communiquer avec les hommes, pour être uniquement occupé de Dieu, il fut obligé de répondre à l'empressement de ceux qui venaient vers lui recevoir ses conseils ou se recommander à ses prières, malgré la distance, malgré les dangers du chemin. Il ne put résister aux instances de ses disciples, qui le

[1] S. Hieron. *Vit. S. Hilarionis.*

prièrent de descendre de sa montagne et de visiter les monastères qu'il avait établis. On ne saurait exprimer la joie des solitaires, qui reçurent leur saint patriarche avec les plus touchantes démonstrations. Le saint abbé était, d'ailleurs, tout entier à ses devoirs de paternité spirituelle.

Ce fut dans ce voyage que saint Antoine eut la consolation de trouver sa sœur à la tête d'une communauté de vierges, dont elle était devenue la supérieure non moins par ses vertus que par son âge, et par le premier rang qu'elle occupait au milieu d'elles.

Avant de quitter pour toujours ses chers disciples, saint Antoine leur répétait l'instruction suivante, rapportée par saint Athanase[1], et qu'on peut regarder comme son testament, résumant en peu de mots le code de la vie monastique : « Ayez en Jésus-Christ une foi ferme et inébranlable. Conservez-vous dans une grande pureté d'esprit et de corps. Ne cédez jamais aux attraits grossiers de la gourmandise. Détestez la vaine gloire. Priez souvent. Chantez des psaumes le soir, le matin et à midi. Repassez dans votre esprit les préceptes des Écritures. Souvenez-vous des actions des saints, afin que leur exemple vous anime à la pratique des vertus. »

Saint Antoine mourut âgé de cent cinq ans. Quelques années avant lui était mort saint Paul, premier ermite, qu'il avait découvert dans le désert, et dont il disait à ses disciples : « Malheur à moi, misérable pécheur, qui porte si indignement le nom de solitaire !

[1] *Vit. S. Anton.* cap. XXVIII.

J'ai vu Élie, j'ai vu Jean dans le désert, et, pour parler plus exactement selon la vérité, j'ai vu Paul dans le paradis. » Un an avant la naissance d'Antoine, Paul, âgé de quinze ans, fuyant la persécution de Decius, et désolé des mauvaises intentions de son beau-frère, âme vile, dévorée par la cupidité, avait cherché un asile dans la profondeur du désert. La Providence lui avait ménagé une retraite dont le charme poétique a plus d'une fois souri aux jeunes imaginations : une caverne profonde, un filet d'eau, un palmier qui lui fournissait des fruits pour se nourrir, des feuilles pour se vêtir, de l'ombrage contre les ardeurs du soleil. L'histoire et la poésie ont célébré à l'envi l'hospitalité, consacrée par un miracle, offerte par le plus célèbre des anachorètes au patriarche des cénobites [1]. Cette vie de cent treize ans, passée dans la solitude, sans le moindre commerce avec les hommes, connue de Dieu seul, serait à jamais restée ignorée de la postérité si elle n'avait eu saint Jérôme pour historien, d'après le récit des disciples de saint Antoine. Durant quatre-vingt-dix ans Paul n'avait pas eu l'occasion de parler à aucun homme. Quand il ouvrit la bouche pour converser avec saint Antoine, il s'exprima en ces termes : « Voici donc celui que vous avez cherché avec tant de peine ! Vous voyez un corps cassé de vieillesse, ma tête couverte de cheveux blancs ; un homme à la fin de sa course, qui sera bientôt réduit en poussière. Mais, puisque la charité souffre tout, dites-moi, je vous prie, comment va le monde. Les

[1] S. Hieron. *Vit. S. Pauli.* — Chateaubriand, *les Martyrs*, liv. XI.

hommes continuent-ils de bâtir des maisons? Quel est celui qui règne aujourd'hui? Y a-t-il encore des hommes assez aveugles pour adorer les démons? »

Antoine satisfit à ces questions, dont la naïveté sublime est bien propre à nous faire concevoir un mépris profond pour tous les actes, vulgaires ou glorieux, qui se jouent sur la scène changeante du monde. Après avoir enseveli la dépouille mortelle de ce vaillant serviteur de Jésus-Christ, il emporta pour héritage cette tunique de feuilles de palmier, dont chaque année, dans la suite, il avait coutume de se revêtir aux fêtes de Pâques et de la Pentecôte, comme d'un ornement de solennité.

A la suite de ces deux grandes figures du désert, nous voyons apparaître celle de saint Pacôme, le législateur des moines. Né au sein du paganisme, Pacôme s'emploie d'abord au métier des armes sous Constantin; mais, retiré dans la solitude, il se soumet à une discipline cent fois plus rude que celle des camps. Pendant quinze ans il refuse de se coucher pour prendre quelque repos; il dort debout, appuyé contre un mur, ou à peine assis sur un banc de pierre. Les jours cependant sont consacrés aux travaux les plus pénibles.

Que n'aurions-nous pas à dire d'Ammon, l'ami d'enfance d'Antoine? Durant dix-huit ans il pratiqua la continence dans le mariage, du consentement de son épouse, aussi courageuse que lui. Quand il eut fondé un monastère aux confins de la Libye, sur la montagne de Nitrie, il eut bientôt à régir une sorte de république religieuse composée de cinq mille moines,



LE MONT SINAÏ

retirés au désert afin d'y vivre dans le travail et la liberté. Un autre Ammon, amant passionné de la solitude, demandé pour évêque par une cité voisine, se coupe l'oreille droite afin d'échapper par cette mutilation à la charge et à l'honneur de l'épiscopat. Les deux Macaire ne sont pas moins célèbres dans les annales monastiques.

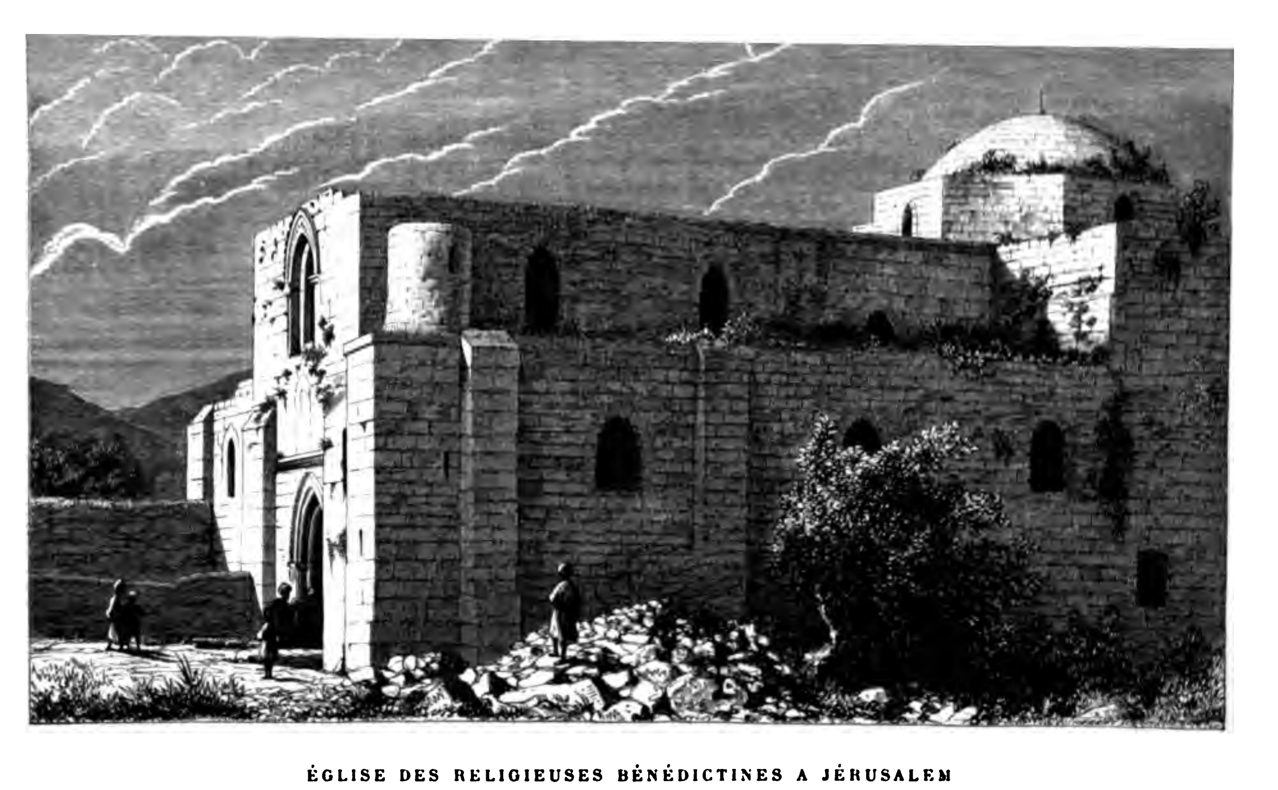
Ce serait une erreur de croire que ces solitaires sont tous des ignorants, entièrement étrangers aux connaissances qui ont toujours mérité l'estime des hommes. Parmi eux, on compte beaucoup de savants, de philosophes, nourris dans la science antique des écoles d'Alexandrie. Peut-être, parmi les modernes, plus d'un homme à l'esprit engourdi par les affaires de chaque jour sera-t-il étonné de cette règle prescrite aux solitaires : « Nul, dans le monastère, ne sera ignorant des lettres, et sans savoir par cœur une partie des Écritures[1]. »

Les montagnes d'Égypte, dont les versants, tournés vers le soleil levant, s'abaissent jusqu'aux rives de la mer Rouge, n'avaient pas tardé à être envahies par des colonies de moines. De là elles s'étendirent jusque dans les déserts embrasés de l'Arabie, de la Syrie, de la Palestine et de l'Asie Mineure. Le voyageur qui s'engage dans les défilés des monts Mokatteb rencontre les restes curieux de l'antique cité de Pharan : on y a reconnu les vestiges d'une occupation chré-

[1] Omnino nullus erit in monasterio qui non discat litteras, et de Scripturis aliquid teneat.

tienne primitive, remontant probablement au temps des persécutions, au plus tard à l'époque où l'armée des solitaires et des cénobites couvrait entièrement les rivages du Nil. Le Sinaï était naturellement désigné aux chrétiens; là Moïse reçut la loi de Dieu; là Élie fut conduit par l'Esprit d'en haut. Le séjour dans la montagne sainte n'était pas sans danger. Les Arabes en un seul jour y massacrèrent quarante solitaires, au nombre desquels étaient saint Isaïe et saint Sabas. D'autres vinrent les remplacer; d'autres Arabes les égorgèrent. Ces fanatiques bourreaux se lassèrent les premiers. Accordons en passant un souvenir particulier à un jeune solitaire plein d'honneur. C'était un enfant de quatorze ans, en qui la sagesse et l'amour de la perfection évangélique avaient devancé les années. Les barbares l'avaient menacé de le mettre à mort s'il ne découvrait l'asile où s'étaient cachés les autres anachorètes : « La mort, dit-il résolûment, n'a rien qui m'effraie; j'aime mieux perdre la vie que de la conserver en trahissant lâchement mes pères. » Cette fière réponse était bien propre à toucher le cœur de ces brigands, s'ils n'avaient été altérés de sang. Ils lui ordonnèrent alors de se dépouiller de ses vêtements. « Vous m'en dépouillerez lorsque vous m'aurez tué, » répondit l'intrépide jeune homme, mû par un sentiment de pudeur chrétienne.

Saint Nil fut l'honneur des solitaires du Sinaï. Il avait été préfet de Constantinople, possédant une fortune considérable, et il était versé dans la connaissance des lettres grecques. Ses ouvrages ont recommandé sa mémoire. Il en est de même du moine



ÉGLISE DES RELIGIEUSES BÉNÉDICTINES A JÉRUSALEM

Jean, abbé du Mont-Sinaï, si connu sous le nom de saint Jean Climaque, parce qu'il est auteur d'un traité spirituel intitulé *Climax*, mot qui signifie *Échelle*. C'est, en effet, une *échelle sainte*, composée de trente degrés, à l'aide de laquelle l'âme chrétienne peut s'élever jusqu'au sommet des plus sublimes vertus.

Le grand monastère actuel du Mont-Sinaï doit ses constructions principales à sainte Hélène et à l'empereur Justinien. L'église, dédiée à *la Transfiguration*, est ornée de mosaïques byzantines très-précieuses. Des moines grecs schismatiques y sont établis. L'édifice offre quelque ressemblance avec une forteresse entourée de murailles solides et élevées. On a pris toutes sortes de précautions pour le mettre à l'abri d'un coup de main; le voisinage et le fanatisme des Arabes en ont fait de tout temps sentir la nécessité.

Au point de vue religieux, Jérusalem nous offre une terre plus sainte encore que celle du Sinaï : là s'accomplirent les plus augustes mystères du christianisme. Jadis les pentes de la montagne des Oliviers furent animées par une pieuse population monastique dont Rufin nous a tracé l'histoire. Le long du cours du Cédron, on retrouve encore les vestiges des colonies chrétiennes enrôlées sous la bannière de la pénitence. Le torrent du Cédron, en se rapprochant de la mer Morte, coule dans une gorge profonde, bordée de roches nues et menaçantes. Quand les pluies tombent en abondance, les eaux bondissent en écumant sur les rochers qui encombrent le lit du torrent, et ajoutent encore à l'horreur du désert. Partout ici règne l'image de la mort. Le silence y serait éternel,

si l'amour de la solitude n'avait conduit sur cette scène désolée, dès les premiers siècles du christianisme, de pieux cénobites fuyant le tumulte du monde. Là se trouve le monastère de Saint-Sabas; la plupart des rochers qui l'environnent sont criblés de cellules où jadis des milliers d'anachorètes, ayant Dieu pour unique témoin de leurs austérités, réveillaient, la nuit et le jour, les échos qui répétaient leurs pieuses psalmodies. Au ve et au vi^e siècle, la laure de Saint-Sabas jouit d'une immense réputation [1]. L'enthousiasme qui peupla ces affreuses solitudes fut longtemps ardent. Quand les farouches sectateurs de Mahomet furent maîtres de ce sol consacré, ils mirent à mort, en une même semaine, plus de mille religieux, sous prétexte qu'étant si nombreux ils pourraient aisément fomenter des séditions. Le monastère de Saint-Sabas subsiste encore, habité par des religieux grecs. Mais ce n'est plus qu'une ombre de ce qu'il fut autrefois. Les voyageurs modernes qui viennent visiter cette solitude, en descendant la vallée du Cédron vers la mer Morte, ont remarqué que les trous des rochers servent de retraite à des légions de charmantes colombes bleues, au regard doux et profond. Si ces touristes, en quête de sites mélancoliques et d'impressions poétiques, conservaient quelques souvenirs religieux, auraient-ils omis de noter que ces tourterelles plaintives, par un contraste touchant, sont aujourd'hui, pour ainsi dire, les héritières des pauvres moines des

[1] *La Terre-Sainte*, etc., pag. 275. Nous avons publié cet ouvrage chez M. Mame, 1860, in-8°.



MONASTÈRE DE SAINT-SABAS

âges héroïques de la foi, qu'un vieil historien appelle des *coulombs ramiers*[1]?

A une faible distance de Saint-Sabas s'élève, dans la plaine du Jourdain, la célèbre montagne de la Quarantaine. C'est dans une grotte ouverte au sommet que, suivant une tradition respectable, Jésus-Christ passa les quarante jours de son jeûne, au sortir des eaux du Jourdain, après avoir été baptisé par saint Jean. De bonne heure, de fervents anachorètes y vinrent prolonger, pour ainsi dire, le jeûne du Sauveur en s'y livrant aux pratiques de la plus austère pénitence.

En remontant le cours du Jourdain on arrive au Liban, chaîne de montagnes célèbre dans les saintes Écritures, et toujours vantée dans cette partie de l'Orient, patrie de la race héroïque des Maronites. Canobin est la résidence principale des religieux maronites, ainsi que le grand monastère de Saint-Antoine, à une petite distance de la ville d'Éden. De cette dernière maison dépendent environ quatre-vingts couvents, disséminés dans la montagne. « L'église est creusée dans le rocher, et le bâtiment des moines paraît suspendu au milieu des airs. On y arrive par un sentier abrupt, à l'aide d'escaliers taillés dans le roc, et parfois en suivant des galeries souterraines. C'est véritablement un nid d'aigle posé entre la terre et le ciel. Du haut de ces rochers on jouit d'une vue

1 *Les Enquestes de Posthumien, disciple de saint Martin.* Ouvrage publié d'après un manuscrit de la Bibliothèque municipale de Tours. in-8°, 1863, imprim. de J. Bouserez.

admirable. Çà et là des ermites habitent des grottes isolées, appliqués constamment à la prière et au travail des mains. Quelques pins, végétant entre les fentes du rocher, leur donnent de l'ombre en été et du bois en hiver; la source qui coule au fond de la vallée leur offre pour boisson ses eaux limpides; les fruits de quelques arbres, des légumes qu'ils cultivent, et des herbes sauvages composent leur nourriture[1]. »

En nous éloignant du Liban, nous ne saurions nous empêcher de jeter un regard vers le Carmel, berceau de l'ordre illustre qui porte ce nom. Élie demeura sur le Carmel, son séjour de prédilection. C'est là qu'il confondit les prêtres de Baal, et qu'il dirigea une école célèbre de prophètes. Il y a deux mille grottes peut-être, creusées dans les flancs de la montagne. Les enfants des prophètes, et plus tard de pieux solitaires, y chantèrent la grandeur et les louanges de Dieu.

[1] *La Terre-Sainte*, etc., pag. 465.



LE MONT CARMEL

II

ORIGINES (SUITE). — SAINT BASILE. — SAINT ÉPHREM
LES STYLITES. — LES MOINES DE BYZANCE
LE MONT ATHOS

Nous venons de voir l'institut monastique partout florissant en Orient : de nouvelles recrues s'enrôlaient continuellement dans cette sainte milice de la pénitence. Dans la pratique régnait une grande liberté. Chacun, pour ainsi dire, sauf en quelques monastères, interprétait les règles générales de la vie cénobitique. Mais, ce qui entraînait des conséquences graves, il était toujours permis, sous prétexte d'austérités plus grandes à observer, de quitter la vie commune pour embrasser la vie érémitique. Il en résultait une indépendance parfois funeste et des chutes scandaleuses. La volonté humaine, si l'on veut assurer la persévérance, a besoin d'être maintenue sous le joug de l'obéissance. Quand la ferveur primitive commença à se refroidir, on reconnut la nécessité d'une règle sévère, et surtout des vœux de religion. Enfin, pour protéger les religieux contre l'incon-

stance, une des maladies de l'humanité, on les obligea de porter un habit particulier, tandis qu'auparavant ils pouvaient, à leur gré, s'absenter quelques jours, des semaines ou des mois, sous le costume du monde, et ils vécurent enfermés dans des monastères. Les anachorètes devinrent de plus en plus rares, et les moines gyrovagues furent déconsidérés, bientôt même condamnés par les lois ecclésiastiques et civiles.

L'auteur de cette immense révolution fut saint Basile. Il eut la gloire de combattre victorieusement l'hérésie arienne, de tenir tête à la puissance séculière voulant s'immiscer mal à propos dans des questions théologiques de la plus haute portée, et de donner à l'ordre monastique des constitutions inspirées de Dieu, acceptées bientôt par la plupart des moines d'Orient.

Saint Basile naquit en Cappadoce, d'une noble et riche famille, et passa les premières années de son enfance à Césarée. Il était issu d'une race de saints, et en suçant le lait maternel il fut initié aux traditions de l'honneur, de la vertu, de l'orthodoxie et de la plus pure doctrine de l'Évangile. Par une faveur insigne il compta plusieurs saints parmi ses proches. L'Église révère sainte Macrine, sa bisaïeule, saint Grégoire de Nysse et saint Pierre de Sébaste, ses frères, et la vierge sainte Macrine, sa sœur; Eumélie, sa mère, a été placée au catalogue des bienheureux dans plusieurs calendriers des Grecs. Son père lui donna les premières teintures des lettres humaines. Il alla ensuite étudier à Césarée de Palestine, où commença son amitié avec saint Grégoire de

Nazianze. Pour obéir au mouvement scientifique du temps, il fréquenta les écoles d'Alexandrie, de Constantinople et d'Athènes. Dans cette dernière ville il cimenta pour toujours l'union de cœur, d'esprit, de piété, qui donna naissance à cette belle expression de saint Grégoire : « une seule âme en deux corps. » — « Nous ne connaissions que deux chemins, dit le même docteur; le premier nous conduisait à l'église, l'autre nous menait à l'école et vers nos maîtres [1]. » Il fit de rapides progrès en peu de temps, sous les professeurs les plus renommés. Mais les sciences profanes ne lui firent point négliger les saintes lettres, qu'il n'avait jamais abandonnées dès le berceau. Dans cette antique capitale de la philosophie et des beaux-arts, il eut quelque temps pour compagnon d'étude le trop fameux Julien l'Apostat. Basile et son ami, avec ce discernement que donne une conscience droite, avaient découvert sans peine le déréglement d'esprit d'un prince qui déjà peut-être méditait ses sinistres projets contre le christianisme.

Après dix ans d'absence, ayant parcouru le cercle entier des hautes études de cette époque, et ayant déjà donné des preuves publiques d'un rare talent pour l'éloquence, Basile fut rappelé par sa mère à Césarée. Ses débuts au barreau furent un vrai triomphe. Chacun sait qu'il fallait alors suivre cette voie pour arriver aux fonctions les plus importantes. Basile avait puisé dans la culture de la philosophie et dans la fréquentation des grands génies de l'antiquité, dont il

[1] S. Greg. Naz. *Orat.* XLIII.

connaissait à fond les immortels chefs-d'œuvre, assez d'indépendance pour avoir en médiocre estime toutes les dignités humaines. Jamais, d'ailleurs, il n'eût consenti à faire la moindre démarche dont sa fierté chrétienne eût pu rougir. Sainte Macrine, sa sœur, n'eut pas beaucoup de peine à lui persuader de renoncer à toutes les occupations du siècle pour s'adonner uniquement à l'étude de la véritable sagesse, celle qui a Jésus-Christ comme auteur et consommateur. Il lui sembla (nous invoquons ici son propre témoignage) qu'il s'éveillait d'un profond sommeil, et qu'il venait de secouer les vains rêves qui, comme des nuages, obscurcissaient sa pensée. La lumière éclatante de l'Évangile resplendissait à ses yeux plus éblouissante que par le passé. Sa résolution fut arrêtée sur-le-champ. Dès lors il aspira uniquement à pratiquer la perfection évangélique.

A l'exemple de ces anciens sages qui, enflammés d'ardeur pour pénétrer les secrets de la philosophie, entreprenaient de lointains et périlleux voyages, il se mit à la recherche des saints et des religieux. Il parcourut l'Égypte, la Palestine et la Syrie. Son âme tressaillit à la vue de ces hommes qui lui semblèrent répondre entièrement à l'idéal qu'il s'était formé : voyageurs sur la terre, déjà citoyens du ciel [1]. Ses courses se terminèrent à Jérusalem, au tombeau de Jésus-Christ.

De retour dans sa patrie, après une absence de deux ans, Basile ne songea qu'à vivre dans la solitude, seulement occupé des choses du ciel. Mais ce

[1] Hélyot, *Ordres monastiques*, tom. I. p. 118.

grand homme était utile à l'Église, au milieu des circonstances critiques qu'elle traversait. L'hérésie était plus audacieuse que jamais. L'évêque de Césarée se l'attacha en le faisant lecteur. C'était dans la hiérarchie ecclésiastique un titre assez humble. Mais, dès ce jour, la Providence s'est choisi ostensiblement un lutteur vaillant, qui étonnera le monde par la supériorité de son génie, l'éclat de ses vertus et une fermeté inébranlable. Quand le temps sera venu, il occupera le siége épiscopal de Césarée, et c'est lui qui adressera à un persécuteur de la foi, étonné de tant d'intrépidité, cette fière parole : « Vous n'avez jamais rencontré d'évêque. »

Pour le moment il suit son attrait, et se retire, âgé de vingt-six ans, sur un domaine de son patrimoine, situé dans le Pont, où habitait Eumélie, sa mère, avec sainte Macrine, sa sœur. C'était un pays sauvage, dont les habitants étaient plus sauvages encore. Il aimait les forêts épaisses, qui rendaient sa retraite presque inaccessible; l'Iris, rivière impétueuse comme un torrent, qui coule en écumant entre les rochers; le murmure lointain des vagues du Pont-Euxin, cette mer redoutée des nautoniers, et ces rudes paysages qui forment un si frappant contraste avec ceux de la molle Ionie. Quelques amis l'avaient suivi, des disciples tenaient à recevoir ses leçons; ses deux frères, l'un saint Grégoire de Nysse, l'autre saint Pierre de Sébaste, n'avaient pas voulu se séparer de lui. Entre ces fervents chrétiens il y avait émulation d'austérités. La majeure partie de la journée était consacrée à la prière, à la méditation et à l'étude des divines Écri-

tures; le reste était employé à la culture de la terre et au travail des mains. Pour nourriture, on se contentait de pain et de légumes. Malgré le froid, qui sévissait quelquefois avec rigueur, on n'allumait jamais de feu. Le caractère de Basile se retrempait sans cesse dans ces rudes exercices. Naturellement sérieux, et même sévère, son esprit acquit une force qui ressemblait à la rigidité. Dans un corps frêle, son âme posséda une vigueur au-dessus de toute espèce de trouble. Afin de donner un aliment à son zèle et à l'activité de son esprit, il évangélisa les populations du voisinage. Comme ces hommes étaient plutôt ignorants qu'orgueilleux, ils accueillirent avidement les prédications qui leur étaient adressées. Ce fait était destiné à exercer la plus heureuse influence sur l'avenir. Non-seulement il unit la vie active à la vie contemplative, mais surtout il fit partager aux moines les travaux du clergé séculier en lui venant en aide dans l'œuvre importante de la sanctification des âmes.

Basile, toutefois, devait être bientôt arraché à sa chère solitude. Depuis trois ans à peine il goûtait les charmes de cette vie pieuse et studieuse, quand il fut rappelé à Césarée par l'évêque Eusèbe, inquiet des tentatives multipliées des ariens. A la mort de l'évêque son prédécesseur, Eusèbe l'avait ordonné prêtre, et lui avait même confié des fonctions en vertu desquelles il avait la plus large part au gouvernement du diocèse. Peu de temps après, un refroidissement sans motif de la part de son supérieur avait forcé Basile à regagner le désert. Mais, à la voix de son évêque, qui se servait de saint Grégoire de Nazianze

comme médiateur, le solitaire reprit son poste comme un vaillant soldat. Grâce à la solidité de son esprit, à l'étendue de ses connaissances, à son éloquence persuasive, à son courage, qui n'appréhendait aucun danger, Basile confondit les hérétiques, et les contraignit à quitter une position où ils éprouvaient défaite sur défaite, sans espoir de relever leur crédit. Quand il s'agissait des droits et de la défense de la vérité, Basile, comme Athanase, était toujours prêt à la lutte; ses études aux écoles d'Athènes l'avaient initié à la tactique des joutes oratoires, et sa science profonde lui mettait en main des armes propres à lui assurer la victoire.

Le mérite de Basile lui assura des succès que la Providence permet à ceux qu'elle destine à de plus laborieux combats. A la mort d'Eusèbe, en 359, le clergé et le peuple s'accordèrent à élire Basile pour le remplacer. La dignité épiscopale, comme cela eut toujours lieu dans l'Église, aux temps difficiles et pour les âmes généreuses, échauffa son ardeur, stimula sa vigilance, éleva sa pensée, accrut son zèle, élargit le cercle de sa surveillance, dilata, pour ainsi dire, son dévouement. Comme une sentinelle placée sur les hauteurs, son œil perçant observait les moindres mouvements de l'ennemi. L'épiscopat de saint Basile restera à jamais le modèle de la sollicitude pastorale. Sa constance fut qualifiée d'opiniâtreté auprès de l'empereur Valens, aveugle instrument des passions religieuses de l'arianisme. Ce prince lui députa le préfet Modeste, espérant le gagner par les promesses ou l'effrayer par les menaces. Rien ne put ébranler un

instant la sainte résistance de l'évêque. Surpris et irrité, le préfet lui dit qu'il devait craindre de se voir ravir les biens, la liberté, la vie même. « Tout cela ne me regarde pas, lui répondit Basile, car celui qui ne possède rien est à l'abri de la confiscation; pour ce qui est de l'exil, je n'en connais point pour moi, toute la terre est un exil, et le ciel est ma patrie; quant aux tourments, quel empire pourront-ils avoir sur moi, puisque je n'ai point de corps [1], pour ainsi dire? Quant à la mort, je la regarde comme une grâce, puisqu'elle me mènera plus tôt à Dieu, pour qui seul je vis. » Le préfet, hors de lui, s'écria que personne jamais n'avait osé lui parler si hardiment. Basile alors lui fit cette réponse, pleine d'énergie, que nous avons rapportée plus haut.

Prévenu de toute manière, et se sentant vaincu par la grandeur d'âme de l'évêque, Valens n'hésita pas à condamner Basile au bannissement. C'était un acte de lâcheté; mais les hérétiques ont toujours eu plutôt recours à la violence qu'à la raison. L'empereur en fit rédiger l'acte. Quand il fallut y apposer sa signature, la plume se rompit entre ses doigts; il en prit une seconde, avec laquelle il lui fut impossible de tracer une seule lettre; une troisième se rompit encore. Alors la main lui trembla; saisi de frayeur, il déchira le papier, et laissa Basile en paix.

Les incrédules modernes ont fait un crime à saint

[1] Saint Basile était d'une maigreur extrême; il n'avait, pour ainsi dire, que la peau et les os. « Cum, spiritu vivens, præter ossa et pellem, nulla præterea corporis parte constare videretur. » (Bréviaire romain, au 14

Basile de sa résistance aux ordres de l'empereur. Ce reproche manque de sincérité; car si l'évêque eût obéi, ces mêmes censeurs l'accuseraient de lâcheté.

Outre ces faits mémorables, ce qui recommandera le nom de saint Basile à la postérité, c'est la règle qu'il composa pour les moines, et ses écrits ascétiques. Rédigée en forme d'articles, cette règle fut adoptée généralement en Orient; elle constitue également le fond des statuts qui régissent les religieux de l'Occident. « Saint Basile, dit l'historien des Ordres monastiques, a donné son entière perfection à la vie cénobitique [1]. » Ayant une connaissance profonde du cœur des hommes, et par la considération de l'humaine faiblesse, et par les observations qu'il avait faites sans doute dans les laures de l'Orient, il insista sur les dangers de la solitude absolue. Il recommande de préférence la vertu d'obéissance et un détachement entier de toute propriété personnelle, le renoncement à ses goûts particuliers et l'amour du travail. Mais, nous l'avons dit précédemment, un des traits les plus saillants de l'œuvre de saint Basile, et qui montre sa clairvoyance, a été d'associer le clergé régulier à l'œuvre du clergé séculier pour la prédication, la direction des consciences et l'administration des sacrements. On l'a souvent répété, après de longs siècles de schisme, si l'Église grecque, dans le triste affaissement où elle languit, séparée de la chaire de Pierre, centre du catholicisme, conserve quelques lueurs de doctrine, elle le doit aux moines basiliens.

[1] Hélyot, Ire part., chap. XIII.

Pendant le cours de la grande lutte qu'il soutint contre l'arianisme, saint Basile employa, comme ses plus utiles auxiliaires, les religieux formés à son école. Il y eut comme une légion aguerrie dans les rudes exercices du cloître et du ministère pastoral; elle se trouva prête à entrer en campagne, et décida de la victoire.

Julien l'Apostat, dont le génie malfaisant avait été entrevu et stigmatisé aux écoles d'Athènes par les deux amis Basile et Grégoire, attaqua violemment l'institut monastique. Ce sophiste couronné eut un jour la prétention de détruire le christianisme en ressuscitant le paganisme : c'était une entreprise supérieure aux forces d'un géant, tentée par un pygmée. L'Orient alors était chrétien. Sa conversion s'achevait grâce aux efforts des moines, et surtout grâce à leurs exemples. Le mal de ce pays a toujours été la dépravation des mœurs, une mollesse qui énerve la volonté, éteint l'intelligence, ôte l'énergie, obscurcit même la notion du bien et du mal. A ces âmes engourdies dans la matière il fallait faire entendre un langage d'une nature particulière. C'est ce que firent les moines. Ils montrèrent à leurs compatriotes comment un homme de cœur peut être régénéré. A ces hommes sensuels ils offrirent le spectacle des mortifications et de la plus austère pénitence. Non-seulement ils renoncèrent aux jouissances légitimes de la famille et des plaisirs permis; ils se condamnèrent aux plus cruelles privations et à un dépouillement absolu. Le monde païen les vit et les admira : il comprit la possi-



bilité de l'accomplissement du devoir. C'est à ces âmes d'élite que l'Apostat fit d'abord la guerre; mais il venait trop tard : leur influence était parfaitement établie. On les connaissait, et on les estimait. La plupart, en outre, appartenaient à des familles du pays. Les calomnier, c'était atteindre et blesser leurs proches et leurs amis.

A ce moment un grand homme et un grand saint exerça une action décisive et salutaire. Saint Éphrem, né à Édesse, au centre de la Mésopotamie, fut suscité de Dieu pour comprimer l'essor des mauvaises passions. Cœur plein de feu, génie austère, orateur véhément, poëte populaire, docteur nourri des plus saines doctrines, saint Éphrem colorait son langage des plus vives images littéraires. Dans une région où l'influence grecque n'avait jamais été prépondérante, où celle des Romains avait à peine pénétré, il parlait la langue syriaque avec une exquise élégance et une pureté rare. A ces accents de la patrie, à ce souffle ému, à cet élan patriotique, tous les cœurs étaient agités. Quand il cédait à son zèle et à son enthousiasme pieux, sa parole était intarissable : de ses lèvres frémissantes débordaient des flots d'éloquence. Lui-même parfois s'effrayait de l'abondance des idées qui lui montaient dans l'esprit, et des expressions riches et variées qui venaient se presser dans sa bouche. « Seigneur, s'écriait-il, retenez les flots de votre grâce. » Quand son auditoire était sous le charme, il ne craignait pas de lancer les invectives et le sarcasme contre les faux docteurs. Comme un fer brûlant, l'atteinte de sa parole creusait une cicatrice ineffaçable. Saint

Éphrem était vêtu de l'habit des moines. Il n'en déclamait pas avec moins de fougue contre les vices et le relâchement des moines hypocrites. Cette sainte liberté plaisait à la multitude. Lorsque Julien, au fort de la persécution contre les chrétiens, se dirigeait vers la Perse et menaçait l'antique cité d'Édesse, qui se vantait d'être la plus ancienne ville convertie à la foi de Jésus-Christ, saint Éphrem redoubla de vigilance et d'activité. Il relevait le courage des habitants, et tâchait de prémunir leur foi contre toute défaillance. En cette conjoncture critique, il prononça son discours fameux intitulé *la Perle,* où il exaltait, sous ce symbole, l'incarnation de Jésus-Christ, la perle de grand prix de l'Évangile. Jamais son éloquence ne fut plus entraînante : on y sentait comme une aspiration au martyre.

Saint Éphrem resta constamment fidèle à la pauvreté monastique. En mourant il déclarait à ses disciples qu'il ne possédait rien qu'il pût leur léguer, excepté de bons conseils. Il leur adressa, en effet, les avis les plus touchants, digne testament d'un religieux qui se comparait, sur sa couche funèbre, au laboureur qui termine sa journée, et au voyageur qui rentre dans sa patrie.

Vers ce même temps, le Seigneur permit que les Orientaux eussent sous les yeux un exemple extraordinaire de mépris du monde et de merveilleuse patience à endurer volontairement les privations. Saint Siméon Stylite apparut plutôt comme un prodige de la grâce divine que comme un modèle à imiter. Pen-

dant quarante-sept ans il vécut au sommet d'une colonne, martyr d'un nouveau genre offert par la Providence en spectacle aux hommes et à une société lâche et efféminée[1]. Né au IVe siècle, de parents pauvres, dans le bourg de Sisan, sur les confins de la Cilicie et de la Syrie, Siméon passa les premières années de sa vie, comme les patriarches, à garder les troupeaux. Dès sa naissance, son âme avait été prévenue de la plus précieuse des grâces, celle d'une éducation chrétienne : la semence de l'Évangile avait été jetée dans son cœur par un père chrétien, nommé Héphyque. Elle ne devait pas tarder à produire des fruits admirables. Ne pouvant conduire son troupeau aux champs à cause des neiges, Siméon un jour entendit à l'église expliquer un passage de la doctrine du Sauveur, où il est question de la crainte de Dieu et du bonheur de ceux qui pleurent[2]. Frappé de ce qu'il venait d'apprendre, le jeune homme s'adressa à un vénérable vieillard pour connaître le meilleur moyen de mettre en pratique les leçons de la Sagesse divine. Il avait eu recours, sans le savoir, à un solitaire qui lui répondit que le moyen le plus propre était de mener une vie retirée, loin du monde et de ses faux plaisirs, dans la prière et la mortification. Sur-le-champ Siméon, âgé de treize ans, se dirigea vers un monastère. Il eut beaucoup de peine à s'y faire recevoir. Son extérieur pauvre, son langage inculte, le firent prendre d'abord pour un esclave fugitif. Deux ans après, il quitta cette

[1] Spectaculum facti sumus mundo... et hominibus. (I Cor. IV. 9.)
[2] Beati qui lugent. (Matth., V. 5.)

retraite pour suivre une discipline plus sévère. Effrayés de ses austérités, qui semblaient être au-dessus des forces humaines et tenter la Providence, ses nouveaux supérieurs essayèrent de modérer son ardeur pour la mortification. Les religieux de cette maison pratiquaient habituellement un jeûne excessivement rigoureux, prenant leur nourriture tous les deux jours seulement. Siméon ne mangeait qu'une fois par semaine, et donnait aux pauvres les aliments dont il se privait. Ne pouvant supporter la modération de cette règle sévère, trop indulgente à son avis, il résolut de suivre un autre régime. Il s'éloigna donc du cloître qui lui avait prêté asile, et se retira dans les montagnes voisines. Il fut trouvé au fond d'une citerne desséchée, sans forces et respirant à peine. Dès qu'il fut rétabli, il se cacha dans une cabane abandonnée, résolu d'y demeurer reclus, sans communiquer avec les hommes. Il y passa le carême sans prendre de nourriture. Théodoret, qui raconte ce fait, nous assure qu'il en avait déjà passé vingt-huit de la sorte lorsqu'il écrivait, et nous apprend la manière dont les choses se passaient. « Il passait, dit-il, les premiers jours de la quarantaine debout et louant Dieu; les jours suivants, son corps n'ayant plus assez de force pour rester en cet état, il demeurait assis, et récitait ainsi son office: les derniers jours, ses forces étant entièrement abattues, et se trouvant comme à demi mort, il était forcé de se tenir couché à terre [1]. »

[1] Souvent nous avons entendu raconter à un de nos vénérables confrères, chanoine de Tours et ancien bénédictin, M. Chabbert, qu'un

Ce genre de vie ne lui paraissant pas assez austère, il s'établit au sommet d'une montagne, en Syrie, près du bourg de Télède, sans aucun abri, exposé à toutes les intempéries de l'air, dévoré par les ardeurs du soleil en été, et glacé par la neige et les frimas en hiver. Un petit mur bâti en pierres sèches était destiné à maintenir à distance les curieux et les étrangers. Pour s'ôter toute liberté d'en sortir, il se fit attacher par le pied à une chaîne de fer longue de vingt coudées, et scellée dans le rocher par l'une des extrémités. Cette singularité déplut à Mélèce, chorévêque dépendant du patriarche d'Antioche. Mélèce lui représenta qu'il était indigne d'un serviteur de Dieu d'être enchaîné par d'autres liens que par l'amour de Jésus-Christ et par une volonté toujours indépendante. Le solitaire comprit cette vérité, l'honneur du chrétien, et fit scier sa chaîne immédiatement par un serrurier. Cette prompte obéissance montrait clairement de quel esprit était animé cet amant passionné de la pénitence.

Siméon aspirait à vivre inconnu : sa réputation ne tarda pas à se répandre de tous côtés, même au delà des limites de l'empire. Sa sainteté, ses mortifications,

moine de Marmoutier, avant la révolution de 1789, pratiquait le même genre de mortification et passait le carême entier sans prendre la nourriture accoutumée. Un mois à l'avance, il diminuait chaque jour la quantité de ses aliments. Durant la sainte quarantaine, il célébrait la messe tous les jours. Vers la fin du carême, il était tellement affaibli, qu'il ne pouvait marcher qu'en s'appuyant le long des murs et avec une extrême lenteur. A partir de Pâques, il prenait la nourriture ordinaire, d'abord en minime quantité, l'augmentant peu à peu, jusqu'à ce que son estomac eût repris quelque vigueur.

les miracles dus à ses prières, attirèrent autour de l'enclos où il s'était enfermé des milliers d'étrangers désireux de se recommander aux prières du pieux reclus, d'obtenir par son intercession la guérison de leurs infirmités corporelles, ou simplement d'être témoins d'un spectacle si extraordinaire. Ce concours de peuple troubla notre saint. Afin de se soustraire à ces importunités et de pouvoir vaquer à l'oraison sans être exposé à de continuelles distractions, il adopta le genre de vie qui lui mérita son surnom de Stylite : il monta sur une haute colonne afin de ne plus descendre sur la terre, et de converser avec les hommes à distance seulement. La première colonne, au sommet de laquelle il s'établit, avait environ trois mètres de haut; la seconde n'avait pas moins de six mètres; la troisième, onze mètres; et la dernière, environ dix-huit mètres. La plate-forme qui régnait sur le chapiteau avait environ un mètre de diamètre, et elle était entourée d'une espèce de balustrade à hauteur d'appui, comme la chaire des prédicateurs. Il était impossible de s'y coucher. Mais saint Siméon n'y voulut même pas souffrir de siége : il était décidé à y demeurer toujours debout. Cette posture d'abord, à cause de la faiblesse du corps produite par la lassitude et le besoin de sommeil, parut impossible; il se fit attacher à un poteau pendant quarante jours, après quoi il n'éprouva plus de difficulté à rester debout la nuit et le jour.

Ce genre de vie étrange, connu dans tout l'univers chrétien, y produisit non pas seulement un sentiment de surprise, mais une vive admiration de la vertu

de Dieu dans ses saints. Des pèlerins vinrent de toutes les parties du monde au pied de la colonne, contempler cette merveille de la grâce divine. Siméon ne cessait d'instruire les peuples, de les exhorter à la pénitence, d'apaiser les différends, de réconcilier ceux qui étaient divisés. Les chrétiens indifférents à remplir leurs devoirs se retiraient remplis d'ardeur, décidés à rompre les liens qui les empêchaient de répondre à leur sainte vocation. Les pécheurs confessaient leurs fautes à haute voix, le cœur brisé de componction, et se proposaient de suivre une vie digne de leur auguste titre de disciples de Jésus-Christ; beaucoup d'infidèles confessaient la divinité de la religion chrétienne. Siméon, d'ailleurs, prêchait la vérité avec une noble indépendance : nulle considération humaine n'eût été capable de lui fermer les lèvres. Il ne permettait pas aux femmes d'entrer dans l'enclos où se dressait sa colonne et où se tenaient ses disciples.

Étonnés, que dis-je? scandalisés de lui voir adopter une voie si opposée aux règles ordinaires de la piété, les solitaires d'Égypte voulaient le séparer de leur communion. Avant d'en venir à l'exécution, ils lui envoyèrent des députés pour sonder ses intentions. Dès que Siméon, au nom des évêques, reçut ordre de se conformer aux pratiques communes de la vie érémitique, il se mit en devoir de descendre de sa colonne. A la vue de cette prompte obéissance, on lui déclara qu'il pouvait persévérer, sa disposition à l'obéissance étant un sûr garant de la droiture de son âme.

Après cette épreuve, saint Siméon continua avec

la même ferveur de prier et d'édifier ceux qui venaient le visiter. Jamais il ne fit distinction des personnes : tous à ses yeux étaient égaux, comme ils le sont aux yeux de Dieu. Des princes se déguisèrent pour arriver jusqu'à lui : le solitaire les reconnut. Il leur adressa de graves exhortations, respectant leur dignité, sans arrogance et sans timidité.

Cette vie en dehors de l'ordre commun brilla de longues années, et produisit sur les esprits une impression profonde, surtout sur les populations nomades de cette partie de l'Asie. Même un demi-siècle après la conversion de Constantin, la moitié du monde romain était encore plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie, principalement dans les campagnes. Pour ébranler victorieusement la conscience de ces peuples grossiers, ce n'étaient pas des prédications qu'il fallait, c'étaient des exemples surprenants, insolites, étranges, singuliers si l'on veut. Combien d'hommes ne sont sensibles qu'aux choses inusitées, extravagantes aux yeux du vulgaire! Ainsi s'accomplit sans cesse l'œuvre de la Providence.

Les grandes institutions, grâce à une force d'expansion qui leur est naturelle, ne tardent pas à acquérir tout le développement qu'elles comportent, en cela semblables aux arbres plantés dans un sol fertile, dont les rameaux croissent et se développent rapidement. L'institut monastique en Orient était parvenu à son apogée. Qui pourrait énumérer les services dont il fut la source? Un moment ils furent comme le rempart de l'orthodoxie. Inaccessibles à la peur, songeant uni-

quement aux biens d'un autre monde, n'ayant aucune attache sur la terre, pas même à la vie, de chacun d'eux on aurait pu dire justement : *Impavidum ferient ruinæ.* Au sein de la déchéance générale, au spectacle du triste abaissement des caractères, les moines et les religieuses formaient une population à part, population énergique, imbue des saines doctrines, s'exaltant dans la solitude jusqu'à l'enthousiasme en faveur de la vérité, jusqu'à l'héroïsme pour en soutenir les droits imprescriptibles contre les artisans du mensonge.

Tous les sectaires de Constantinople et des provinces du Bas-Empire s'attaquèrent d'abord au corps monastique, jusqu'à ce que l'esprit subtil et pointilleux des Grecs eût remplacé dans les monastères la foi simple et vigoureuse des premiers temps. Alors, en effet, prirent naissance à l'abri des cloîtres ces hérésies que l'obstination la plus inconséquente a maintenues jusqu'à nos jours. Personne n'ignore comment les moines de Byzance, déchus de leur ferveur primitive, ont trempé dans toutes les intrigues, et finalement ont subi tous les abaissements du despotisme et du schisme. Au milieu du ve siècle, la voix des conciles tonne contre les vagabonds, et s'efforce de contenir les turbulents. C'est en vain; l'orgueil et l'indiscipline compromirent toutes les tentatives. Peu à peu la vie cénobitique s'affaissa, et tomba en Orient dans cette espèce de léthargie dont nous avons encore le triste spectacle sous nos regards. Pendant ce temps, sous l'influence vivifiante de la chaire romaine, l'institut monastique, en Occident, poursuivait le cours de ses glorieuses destinées.

Un centre du monachisme grec, depuis la consommation du schisme funeste qui sépara la majeure partie de l'Église d'Orient de la chaire de saint Pierre, subsiste toujours sur le mont Athos, *la montagne sacrée.* Ce rameau desséché, séparé du tronc. qui seul peut communiquer la vie, mérite cependant quelques lignes à cause de la célébrité qu'il a conservée jusqu'à nos jours. Ce reste de vie lui a été conservé uniquement par les débris de la doctrine catholique qui ont survécu aux misères et aux humiliations du schisme. Le mont Athos, en Thessalie, forme, sur la mer Adriatique, un promontoire justement renommé pour la salubrité de l'air et la beauté des sites, où jadis s'élevaient plusieurs villes, dont le nom et les dernières ruines ont péri. Ce qui recommande le souvenir de l'Athos, c'est l'existence d'une sorte de république monacale, fait unique au monde, qui subsiste depuis plusieurs siècles, qui a traversé les plus mauvais jours de l'invasion musulmane, et qui demeura intacte au milieu des tristes débris amoncelés dans tout l'Orient par les ignorants et farouches disciples de Mahomet. On raconte que jadis un architecte à l'imagination hardie offrit aux Ptolémées de tailler le mont Athos de manière à former une statue colossale, tenant d'une main une ville, et de l'autre un vase d'où s'échapperait un fleuve mugissant. Le temps, ce grand architecte, a fait mieux encore; il a converti le mont Athos en une immense cité monastique, composée de vingt monastères, d'une quinzaine d'ermitages et d'un grand nombre de cellules isolées, le tout relevant d'un seul chef, *Protos,* prieur.

Ces couvents sont situés sur les deux versants de la presqu'île, à peu près en nombre égal. Si vous abordez à l'extrémité sud-est, un peu au-dessus du cap Monte-Santo, vous trouvez la grande laure de Saint-Athanase, le plus ancien et le plus important des couvents de l'Athos [1]. Vingt autres monastères s'élèvent sur les coteaux de la sainte montagne (*Agion Oros*). L'influence grecque y est prépondérante : les Valaques, les Serbes, les Russes, les Bulgares y sont représentés. Mais, dans ces derniers temps, les Russes y jouissent d'un crédit qui va toujours grandissant. A ces derniers seuls les religieux du mont Athos ont ouvert sans difficulté leurs maisons, leurs archives et leurs bibliothèques, où sont enfermés des trésors scientifiques et littéraires, malgré les déplorables dilapidations des siècles les plus rapprochés de nous. Disons-le hautement, l'histoire proprement dite des établissements religieux de la montagne offre un médiocre intérêt; les archives possèdent quantité de chartes propres à constater l'état et les mutations de la propriété; à peine y trouve-t-on quelques renseignements sur la condition des religieux et de leurs vassaux, l'état des sujets de l'empire byzantin et des principautés limitrophes des possessions grecques dans la Macédoine et la Thrace. Toutefois ces rares et brefs renseignements ne doivent pas être négligés; nous avons peu de documents historiques sur cet objet.

[1] La nomenclature des vingt et un monastères du mont Athos se trouve dans la livraison de juin 1867, n° 54, des *Études religieuses, historiques et littéraires*, par des Pères de la Compagnie de Jésus, p. 884. L'article est signé J. MARTINOFF.

Pour donner une idée plus exacte du mont Athos, nous emprunterons quelques lignes aux *Annales archéologiques*, dirigées par M. Didron [1]. « Le mont Athos, dit ce savant archéologue, a de longueur huit myriamètres; de circonférence dix-huit, à cause des échancrures et des saillies que poussent la mer et les caps; quatre kilomètres dans la plus étroite longueur, et trois myriamètres dans la plus considérable. C'est donc une véritable province, et comme un petit département de France. Cette province renferme huit mille âmes à peu près; six mille sont moines; les deux autres mille, laïques, se composent de Bulgares qui servent les moines comme domestiques ou manœuvres, et de Grecs, industriels et commerçants, qui leur vendent à Karès des étoffes confectionnées ou en pièces, des vêtements, des meubles, des épiceries. »

Terminons en disant que la Vierge, Mère de Dieu, est vénérée d'un culte spécial dans toutes les maisons religieuses de l'Athos. Marie *toute sainte (Panagia)* reçoit les hommages des Grecs sous des titres divers, la plupart empreints d'un charme poétique tout oriental et même d'une piété naïve, héritage des âges passés, vestige heureux des siècles apostoliques, gage, nous pouvons l'espérer, d'un meilleur avenir.

[1] *Ann. archéol.*, tom. IV, p. 80 et suiv.

III

ORIGINES (SUITE). — L'OCCIDENT
SAINT ATHANASE A ROME. — LES FAMILLES PATRICIENNES
SAINT JÉROME, SAINT AMBROISE, SAINT AUGUSTIN. — SAINT MARTIN
LIGUGÉ. — MARMOUTIER. — SAINT-MARTIN DE TOURS
CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR

La pratique des conseils évangéliques, partout mise en évidence par l'exemple des apôtres et de leurs premiers disciples, avait ému des âmes généreuses en Occident aussi bien qu'en Orient. Mais, quand les prodiges de la vie cénobitique de l'Orient furent connus en Europe, il y eut une explosion de pieux enthousiasme : c'était presque la découverte d'un monde inconnu. Le défenseur intrépide du dogme catholique, saint Athanase, exilé dans les Gaules, avait traversé Rome. Deux fois auparavant, la persécution l'avait forcé de chercher un asile dans la Thébaïde. Il était maintenant accompagné de deux moines, modèles vivants des vertus les plus héroïques. L'un se livrait à la mortification sans s'épargner aucune des rigueurs

de la plus rude pénitence. L'autre, avec un genre de vie moins austère, était d'une simplicité d'âme charmante. Plusieurs des témoins de leur manière de vivre subirent une sorte de fascination, et résolurent de les imiter, chacun selon son caractère particulier. Dès ses premiers débuts chez nous, la vie monastique reçut une direction différente. En Orient, elle fut à l'origine et demeura contemplative. En Occident, elle fut plus active. Les premiers moines de l'Égypte et des contrées voisines vécurent dans l'isolement, cherchèrent le désert, n'ayant que peu de rapports avec le reste des hommes. On vit parmi eux des reclus nombreux et des stylites. Les religieux de l'Italie, des Gaules et des autres régions de l'Europe conservèrent des relations avec la société; ils rendirent d'éminents services à l'Église, rivalisèrent de zèle avec le clergé séculier pour la conversion des peuples, et exercèrent une influence considérable sur tous les grands événements qui remplissent les pages de l'histoire. A l'époque désastreuse de l'invasion des barbares, les monastères sauvèrent les derniers débris de la civilisation romaine. Ce furent les défenseurs les mieux inspirés des nationalités. Sans prendre les armes, mais par cette force de résistance intelligente et persévérante, animés des sentiments du plus pur patriotisme, ils réussirent à faire triompher des traditions qui avaient peine à surnager sur le flot de la conquête. Derrière leurs cloîtres obscurs et paisibles ils sauvèrent de l'oubli et de la destruction les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique et les écrits des saints Pères. Quand le calme se fit, ils entreprirent d'instruire, d'adoucir,

de policer de sauvages vainqueurs. Leurs efforts furent couronnés de succès, grâce à des prodiges de patience, de zèle et d'abnégation. Également respectés des vainqueurs et des vaincus, ils les appellent les uns et les autres à la pratique des saintes lois du Christ, aux maximes de la fraternité évangélique.

Mais voici pour les moines une mission d'un nouveau genre. Le sol dévasté reste sans culture : les ronces, les épines, les forêts, les marécages ont envahi les provinces les plus fertiles. Les religieux ne failliront pas à cette mission. Leur temps est divisé en trois parties, consacrées à la prière, au travail et au repos. La bêche à la main, ils défricheront une terre qui n'attendait que la main de l'homme pour se couvrir de riches moissons. Ils appelleront des colons sur leurs domaines, leur céderont une partie de leurs propriétés, et les initieront peu à peu à ces méthodes trop dédaignées des modernes, jadis source de richesses considérables. Les moines furent en tout temps les principaux initiateurs du peuple au progrès. Si la calomnie les a trop souvent poursuivis en ces derniers temps, n'est-ce pas l'envie qui l'a inspirée? Aujourd'hui les domaines des maisons monastiques sont entre les mains du peuple; il est facile de rendre justice à un institut dont le souvenir seul vit dans nos campagnes. Leurs bienfaits, d'ailleurs, ne sauraient être entièrement oubliés. La reconnaissance envers les morts n'a rien de bien pénible. On l'a remarqué, au déclin de l'ancienne monarchie, quand les moines étaient déjà condamnés par les passions révolutionnaires, durant le terrible hiver de 1789, ils trouvèrent

encore moyen de nourrir plusieurs centaines de milliers de pauvres.

La parole d'Athanase trouva surtout son écho dans l'âme des patriciens. Ces illustres familles avaient jadis fondé la grandeur de Rome : elles avaient gouverné le monde. Depuis quatre siècles elles étaient avilies par le despotisme impérial. Dans leurs veines cependant coulait encore un sang généreux. Humiliées sous un régime dégradant, portant d'ailleurs avec peine le poids de la gloire de leurs ancêtres, elles tressaillirent à l'idée de restaurer leur dignité par le christianisme, et de trouver l'émancipation, l'honneur, une liberté nouvelle que les tyrans ne sauraient ravir. La vie monastique ouvrait devant elles une carrière où l'âme, hors des atteintes de Césars dégénérés, pouvait conquérir la plus noble indépendance. « Ces fils des vieux Romains s'y précipitèrent avec le magnanime élan et la persévérante énergie qui avaient valu à leurs aïeux l'empire du monde [1]. » Dieu les appelait à être les ancêtres d'un peuple nouveau, et à fonder un empire dont aucune gloire terrestre ne pourra effacer l'éclat immortel.

« La noblesse romaine transporte donc et reproduit à Rome un brillant échantillon des merveilles de la Thébaïde. Les vastes et somptueuses villas des sénateurs et des consulaires se changèrent en maisons de retraite presque en tout semblables à des monastères, et où les descendants des Scipions, des Gracchus,

[1] Montalembert, *les Moines d'Occident*, tom. I, pag. 144.

des Marcellus, des Camille, des Anicius, mènent dans la solitude une vie toute de sacrifice et de charité. Ceux qui portaient ces grands noms ne s'enfermaient pas toujours dans la retraite; mais ils s'honoraient du titre de moines, en prenaient le grossier habit, vendaient leurs biens ou les donnaient aux pauvres, couchaient sur la dure, jeûnaient toute leur vie, et gardaient dans le ministère actif de la charité un régime aussi austère que celui du cloître[1]. »

Ce qui excite plus vivement encore peut-être l'étonnement et l'admiration, c'est le changement opéré dans la conduite de plusieurs grandes dames romaines. Nous savons par des témoignages irrécusables à quel degré de décadence et d'abaissement étaient tombées les mœurs publiques, quel était le raffinement d'une délicatesse digne des Sybarites. Les fières patriciennes n'osaient faire un pas au dehors sans être portées en litière; le poids d'une robe de soie était un fardeau pour elles, la chaleur du soleil les dévorait comme un incendie[2]. Des esclaves sans nombre leur épargnaient toute fatigue, prêtes, jour et nuit, à satisfaire sans délai leurs moindres fantaisies. A la première annonce de la rénovation chrétienne de la société par le baptême rigoureux, pour ne pas dire sanglant, de la pénitence dans les solitudes de l'Orient, ces femmes, jusque-là livrées à la mollesse, secouèrent courageusement leurs vieilles habitudes

[1] Montalembert, *les Moines d'Occident*, tom. I, p. 146.

[2] Il est impossible de rendre toute l'énergie du texte latin. « Quibus « serica vestis oneri erat, et solis calor incendium. » (S. Hieronym. *Ep.* XXVI, *ad Pammachium*.)

de nonchalance et de sensualité pour entrer avec résolution dans une vie active de charité, de travail et de mortification. Ce fut une transformation complète et comme instantanée. Ces nobles filles des plus illustres personnages de Rome n'hésitèrent pas à se dépouiller de leurs ornements, à renoncer à toutes les espérances mondaines, pour endosser la livrée de la pauvreté, et se consacrer aux soins pénibles et rebutants que réclamaient les indigents. Parmi ces héroïnes, que la religion a rendues plus célèbres encore que les exploits de leurs ancêtres, brille d'une renommée particulière Paule, dont la mère descendait en droite ligne de Paul-Émile et de Scipion le Jeune, dont le père prétendait faire remonter sa généalogie jusqu'à Agamemnon, et dont le mari était de la race des Jules, et par conséquent descendait d'Énée, le héros troyen[1]. Dans la patrie de Lucrèce et de Porcia, trop longtemps souillée par les Livie et les Messaline, ces glorieuses et saintes femmes font la clôture de l'histoire romaine et l'ouverture des annales de l'ordre monastique.

L'institut monastique, désormais implanté en Occident, se développera avec la plus grande vigueur. Comme un arbre planté dans une terre fertile, il jettera des racines profondes, poussera des branches vigoureuses, et étendra au loin ses rameaux touffus.

Il nous serait impossible, à moins de changer le plan que nous avons adopté, d'entrer dans tous les

[1] Voy. l'Épître de saint Jérôme à Eustochium.

détails que comporte cet intéressant sujet. Nous aurions à montrer l'influence victorieuse du génie ardent de saint Jérôme, qui exerça une sorte d'entraînement sur les consciences à Rome, dans les régions les plus élevées de la société. Saint Ambroise, pour combattre une opposition soulevée contre cette tendance sublime qui étonnait et effrayait le monde, écrivit le livre remarquable *de la Virginité,* un de ses écrits les plus dignes d'admiration. La pensée de saint Ambroise, exprimée en termes magnifiques, reçut une expression plus admirable encore dans la vie de saint Augustin, la plus illustre conquête du grand évêque de Milan. Devenu évêque d'Hippone, saint Augustin pratiqua et mit en honneur la vie commune; sa maison fut une espèce de monastère où brillèrent d'un éclat extraordinaire toutes les vertus religieuses. Ici nous voyons apparaître dans tout son jour la transformation que le génie latin fit subir à la vie cénobitique primitive. La vie contemplative fait place à l'exercice du ministère ecclésiastique, tel qu'il est réclamé par les besoins spirituels de la société chrétienne. La règle de Saint-Augustin est restée comme initiation et direction pour un grand nombre d'âmes prédestinées qui, depuis le IVe siècle jusqu'à nos jours, se sont efforcées de suivre la voie de la perfection chrétienne. De ces écoles monastiques, animées de l'esprit de saint Augustin, sortiront de nombreux évêques et des prêtres remplis d'un zèle aussi éclairé qu'ardent; la science, en eux, ne sera pas séparée de la piété, et la piété ne sera jamais hostile à la science : ce sont deux sœurs qui marcheront constamment à pas égal à côté l'une de l'autre.

Plaise à Dieu qu'il en soit toujours ainsi! A ces conditions, aujourd'hui peut-être plus que jamais, l'empire du monde restera sous le doux régime de l'Évangile, et l'Église gouvernera et sauvera les sociétés humaines.

Durant le siècle qui vit naître, grandir et remplir le monde de la renommée de leurs vertus et de leur science, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme et le pape saint Damase, apparut saint Martin, le plus populaire des saints de la Gaule, le modèle des pontifes, l'apôtre infatigable, le véritable fondateur des établissements monastiques proprement dits dans nos pays. Autour de la tête du plus glorieux des évêques de Tours brille une auréole de charité, de zèle, d'abnégation que les siècles, loin d'affaiblir, ont rendue de plus en plus resplendissante.

Saint Martin naquit en Pannonie, d'un père païen et tribun des armées impériales. Son âme reçut directement les impressions de la grâce divine. Son berceau ne fut entouré ni des attentions délicates ni des instructions pieuses d'une mère chrétienne. Quand sa langue se délia, il n'apprit pas à bégayer le doux nom de Jésus, qui est comme une bénédiction pour le reste de la vie. Né en 316, quatre ans après la conversion de Constantin, il se trouva, au premier éveil de son intelligence, au milieu d'un monde encore rempli des idées et des maximes du paganisme. Mais Dieu le destinait à l'accomplissement d'une mission sublime. A dix ans, ayant entendu parler des solitaires de la Thébaïde et de leurs vertus angéliques, il se sentit épris d'un vif amour de la solitude. Après

avoir fait inscrire son nom parmi ceux des catéchumènes, il s'échappa de la maison paternelle, pour essayer, près de Pavie, où se trouvaient alors ses parents, le genre de vie des anachorètes. Martin était fils d'un vétéran et d'un dignitaire de l'armée : il était obligé au service militaire, selon les lois de l'empire. A peine avait-il atteint l'âge de quinze ans, qu'il fut dénoncé par son propre père, effrayé des tendances de son fils. Les coutumes du temps n'étaient guère favorables à la liberté des personnes. Le jeune homme fut enrôlé malgré lui, saisi même et enchaîné, afin de ne pouvoir se soustraire à la dure nécessité de prendre les armes. A cette époque, on était loin de comprendre l'honneur militaire comme on l'entend de nos jours. Martin toutefois se résigna à la position qui lui était faite. Durant vingt-quatre ans [1], il fut le modèle du soldat chrétien.

Rendu enfin à la liberté de choisir le genre de vie qui avait eu pour lui tant d'attrait dès son enfance, Martin prit sur-le-champ la résolution de se diriger vers Poitiers. Le nom de l'évêque Hilaire remplissait alors les Gaules. C'était le seul guide qui convînt à un tel disciple. Le maître était digne de l'élève, et l'élève digne du maître. La charité conduisit Martin vers ses parents, avec l'espérance de les amener à la lumière de l'Évangile. Sa mère seule répondit à l'appel de la grâce. Pendant ce temps-là, l'évêque de Poitiers

[1] Telle est l'opinion de Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême, dans son *Mémoire sur le plus ancien monastère des Gaules*, p. 4. « Un brave officier, né en Pannonie, qui en 356 achevait ses vingt-quatre ans de service. »

fut contraint par la faction arienne de quitter son diocèse, et fut relégué au fond de la Phrygie. Toujours sollicité par son attrait pour la vie solitaire, Martin se fixa d'abord à Milan, puis dans une petite île, ou plutôt sur un rocher de la mer de Ligurie. Ce n'était pour lui qu'une station, en attendant des jours meilleurs. Apprenant la fin de l'exil de son maître, en 360, il n'hésite pas un instant. Il court à Rome, où il espère le rencontrer. Les monuments de la Ville éternelle ne peuvent le retenir longtemps. Il vole vers Poitiers, où le glorieux confesseur de la foi l'avait précédé.

Saint Hilaire fixa la demeure de saint Martin à une faible distance de sa ville épiscopale, sur ses propres domaines, dans la belle vallée du Clain, au lieu appelé aujourd'hui Ligugé : telle est l'origine du premier monastère des Gaules et même de tout l'Occident [1].

« Examinons donc, dit Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême, avec tout l'intérêt qu'inspire l'origine des grandes choses, examinons dans cette vallée du Clain la naissance de l'ordre monastique d'Occident, la propagation des coutumes de Ligugé dans les provinces voisines, puis la fusion des différentes règles qui, trois cents ans plus tard, finit par ranger toute cette nombreuse milice sous la discipline uniforme des enfants de saint Benoît [2]. » Ligugé fut d'abord un assemblage

[1] Mgr Cousseau. *Mémoire sur le plus ancien monastère des Gaules*, p. 7.

[2] *Ibid.*, p. 2.

de petites cabanes de bois, image assez fidèle des *laures* de l'Orient. « Le genre de vie des nouveaux religieux, dit l'auteur cité plus haut, était copié sur les mêmes modèles : le renoncement à toute propriété privée, la pauvreté dans le vêtement, les longs jeûnes, l'abstinence de vin et de chair, hors des cas de maladie, le partage du temps entre l'étude et la prière, le silence habituel, cette grande règle si propre à mûrir les esprits et à élever l'âme à une haute perfection. »

Cet antique berceau de la vie monastique a été restauré dans ces derniers temps : en 1853, Ligugé devint un prieuré des bénédictins de Solesmes. Enfin, le 25 novembre 1864, un abbé fut régulièrement établi à Ligugé.

La Providence ne permit pas que cette lumière restât sous le boisseau. Par une ruse pieuse, Martin est tiré de sa solitude et placé sur le siége épiscopal de Tours. A partir de ce jour, il remplit l'univers de la renommée de sa sainteté et du bruit de ses miracles. Il fut le plus redoutable ennemi du paganisme, qui exerçait encore un empire trop répandu dans les Gaules. Le christianisme régnait dans les villes ; mais dans les campagnes, les superstitions idolâtriques demeuraient toujours les plus fortes. A la tête des religieux qu'il avait établis à Marmoutier, il parcourait les bourgades et les villages, prêchant Jésus-Christ, renversant les dolmens et les autres monuments de la religion des vieux druides, détruisant les temples et brisant les statues des dieux romains. Les populations étonnées admiraient ce nouveau conquérant, auquel cédaient

vainqueurs et vaincus, Gaulois et Romains. Le peuple cependant, en plus d'un endroit, ne voyait pas avec indifférence arracher les arbres auxquels se rattachaient d'antiques souvenirs de religion, et peut-être d'indépendance nationale. Le culte des arbres avait été constamment en honneur dans les Gaules. Saint Martin plus d'une fois courut risque de la vie; mais sa persévérance, soutenue de la grâce de Dieu, confirmée par le don des miracles, triompha de tous les obstacles.

A peine monté sur le siége épiscopal de Tours, saint Martin allia la vie monastique à l'exercice du ministère pastoral. A quelques kilomètres de Tours, sur la rive droite de la Loire, il avait fondé un monastère devenu l'un des plus fameux de l'Europe entière. Là, à l'abri des bruits du siècle, assez loin de la ville pour n'en pas entendre les rumeurs et se défendre des visites importunes, assez rapproché pour remplir aisément tous les devoirs de la charge épiscopale, il se livrait à ses goûts de retraite et de mortification, vaquait sans distraction à la contemplation des choses divines, formait de nombreux disciples à la pratique de toutes les vertus. Bientôt Marmoutier devint une véritable pépinière d'évêques. L'ordre monastique, en Occident, prenait ainsi, dès l'origine, cette influence salutaire dans la propagation et le maintien de la vraie doctrine, de la discipline ecclésiastique, qu'il conserva longtemps. Saint Martin avait à Marmoutier deux cellules de moine : l'une creusée dans le rocher, l'autre formée de branchages entrelacés. La première a subsisté jusqu'à nos jours : on en connaît l'empla-

cement, au-dessous duquel saint Brice, par humilité, se jugeant indigne d'occuper la grotte de son maître, avait creusé une cellule qui existe encore. La seconde était moins retirée, et accessible aux personnes qui avaient besoin de recourir à l'évêque. Les disciples de saint Martin se logeaient la plupart dans des antres pratiqués dans le rocher et ouverts au midi. Plusieurs de ces humbles cellules, semblables aux cavernes des montagnes qui longent la mer Rouge, en Égypte, sont toujours apparentes. Les générations modernes, trop indifférentes pour les souvenirs monastiques, même les plus illustres, les ont abandonnées. Nul pied chrétien ne foule maintenant le sol de ces pauvres demeures, consacrées par les vertus héroïques des fils spirituels de saint Martin. La nature a jeté sur ces vieux restes un manteau de verdure : les coteaux de Marmoutier sont toujours chargés d'arbres, d'arbrisseaux et d'ombre.

Comme les solitaires d'Orient, ceux de Marmoutier professaient une entière pauvreté : ils ne possédaient rien en propre et se couvraient de vêtements grossiers. Parmi eux on comptait beaucoup de nobles Gaulois, ayant renoncé généreusement au monde; mais la société chrétienne les réclama. Ils furent contraints d'échanger leurs rudes habits tissus de poils de chameau contre les ornements de l'épiscopat. Les Églises des Gaules se disputaient l'avantage d'avoir pour pasteurs des disciples du grand évêque de Tours. La charité de saint Martin avait rendu sa mémoire populaire dans toute la chrétienté. Non-seulement personne n'ignorait le trait fameux de dépouillement volontaire

qui s'accomplit durant un hiver rigoureux aux portes d'Amiens; mais encore on connaissait son intervention généreuse dans la triste affaire des priscillianistes. La charité est l'âme du christianisme. Ce fut dans l'exercice de cette vertu que l'illustre évêque de Tours rendit le dernier soupir, et sa dernière prière à Dieu fut encore inspirée par la charité [1]. Couché sur la cendre, entouré des membres de son clergé fondant en larmes, il disait : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail. » Mais pour lui l'heure de la récompense était venue; il rendit tranquillement, à Cande, son âme à Dieu, le 11 novembre, âgé de 81 ans [2]. Son corps fut rapporté à Tours, au milieu d'un cortége de deux mille moines, au témoignage de Sulpice Sévère. Bientôt les miracles se multiplièrent autour de son tombeau : une basilique superbe ne tarda pas à le recouvrir, et devint un des sanctuaires les plus vénérés des Gaules. La basilique de Saint-Martin fut un des quatre grands pèlerinages de la chrétienté.

Pour ne pas nous écarter du but que nous nous sommes proposé dans cette rapide esquisse de l'histoire de l'institut monastique, nous devons placer ici une courte notice sur les phases diverses de l'abbaye de Marmoutier, et sur l'antique abbaye, plus tard collégiale, de Saint-Martin de Tours.

1 « Quod charitas non solum res Dei, sed etiam Deus sit. » (Cassian. *Collat. XVI*, cap. XIII.)

2 La date véritable de la mort de saint Martin n'a pas été fixée d'une manière certaine par les érudits : elle varie entre 397 et 400.



PORTAIL DE MARMOUTIER

Le monastère de Marmoutier, plus heureux en cela que celui de Ligugé, prit de rapides accroissements; il traversa tout le moyen âge en voyant toujours sa réputation grandir. Du vivant du saint fondateur, les moines âgés consacraient tout leur temps à la méditation et à la prière; les plus jeunes en employaient une partie à la transcription des livres. Comme saint Libert, dont saint Grégoire de Tours nous a conservé la vie, et qui vécut dans une grotte du voisinage, ils préparaient eux-mêmes les peaux sur lesquelles ils écrivaient ensuite divers livres de la Bible et des œuvres des saints Pères : dignes préludes aux savantes éditions données plus tard par les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur.

Après plusieurs siècles de prospérité, l'abbaye fut ruinée par les Normands, au IXe siècle. Ces cruels pirates égorgèrent la plupart des religieux. Heureusement quelques-uns s'étaient cachés dans des souterrains obscurs creusés dans le rocher. Eux seuls en connaissaient les sinuosités, formant une sorte de labyrinthe inextricable. Les corsaires, d'ailleurs, étaient inquiétés; ils n'osèrent fouiller profondément des couloirs inconnus, où des piéges pouvaient leur être tendus sans qu'ils fussent en mesure de les éviter ou de se défendre contre des agresseurs invisibles. Un lieu si vénérable, consacré par les souvenirs de saint Gatien et de saint Martin, ne pouvait longtemps rester abandonné. Des clercs s'y établirent; mais, au milieu du désordre auquel la société fut alors en proie, la régularité laissait beaucoup à désirer. Des moines de Cluny y firent refleurir les vertus monas-

tiques. Bientôt, par les priviléges des papes et la bienveillance des rois, l'abbaye de Marmoutier devint indépendante. La grande abbaye des bords de la Loire



MUR FORTIFIÉ DE MARMOUTIER

ne tarda pas à recouvrer sa splendeur primitive. Avec la régularité des anciens jours, les moines se pressèrent dans le cloître; les louanges de Dieu ne cessèrent d'y retentir jour et nuit; les exercices pieux attirèrent

un grand nombre de pèlerins; les étrangers, accourus en foule de toutes les parties du monde au tombeau de saint Martin, ne manquaient pas de venir prier dans la solitude de Marmoutier; les offrandes abondèrent. Il n'y eut, pour ainsi dire, aucune province en Europe où cette abbaye ne possédât de riches domaines. Ce qui est de beaucoup préférable aux richesses, elle jouissait partout d'une juste réputation de sainteté : c'était comme un héritage de l'illustre évêque de Tours, son premier fondateur. Les princes qui avaient la dévotion de bâtir des maisons monastiques sur leurs terres tenaient à y voir, du moins au début, des moines venus de Marmoutier. Un grand nombre de seigneurs dotèrent des prieurés qu'ils offrirent à Marmoutier. Quand Guillaume le Conquérant remporta la victoire dans les plaines d'Hastings, où il devint maître de l'Angleterre, il construisit un monastère sur le champ de bataille et le donna à la même abbaye, qui le conserva jusqu'à l'époque de la réformation prétendue du XVI[e] siècle. Tel était le crédit dont jouissaient les abbés de Marmoutier dans l'Église et dans l'État, qu'ils furent choisis, notamment en 1196 et en 1204, pour être négociateurs entre les couronnes de France et d'Angleterre. Personne n'ignore que plusieurs de ses dignitaires furent décorés de la pourpre romaine. Plus d'un pape reçut à Marmoutier une hospitalité magnifique, digne de la majesté du chef de l'Église. En 1096, Urbain II y vint prêcher la croisade au sortir de la cathédrale de Clermont; et les collines de Marmoutier retentirent des premières du noble cri : *Dieu le veut! Dieu le veut!*

A une grande église romane succéda, au XIII[e] siècle, une splendide église en style ogival. Commencés par l'abbé Hugues de Rochecorbon, en 1220, les travaux furent achevés un siècle après, en 1320. L'architecte qui traça les plans et dirigea les premiers travaux se nommait Étienne de Mortagne.

L'abbaye de Marmoutier, que recommandaient tant et de si nobles souvenirs, a été détruite à la révolution. Il n'en reste plus que des débris; mais ces débris sont si pittoresques, qu'ils sont connus de tous les voyageurs. Le vieux portail du XIII[e] siècle est surtout fort curieux. C'est une construction militaire disposée comme toutes les portes fortifiées de la même époque. A la vieille abbaye a succédé un couvent et un pensionnat de religieuses du Sacré-Cœur.

L'antique collégiale de Saint-Martin de Tours a eu le même sort. L'asile réputé inviolable, respecté durant de longs siècles, a disparu, et il en reste à peine quelques vestiges. L'étranger qui visite les bords de la Loire demande avec étonnement où se trouve ce monument fameux dont il a entendu prononcer le nom dans toutes les contrées de l'Europe. On lui montre seulement deux tours encore imposantes, malgré la désolation qui les environne. En ces derniers temps, la Providence a permis de reconnaître l'endroit où reposèrent jadis les restes précieux du thaumaturge des Gaules. Là s'opérèrent de nombreux prodiges par l'intercession de saint Martin; là, sans aucun doute, la confiance des fidèles obtiendra encore des grâces signalées par l'entremise de ce grand ser-

viteur de Dieu. Cet endroit est en ce moment décoré avec magnificence; on s'apprête à rebâtir bientôt l'auguste basilique.

Le corps de saint Martin, rapporté de Cande malgré les prétentions des Poitevins, fut déposé à Tours, dans un cimetière des chrétiens. Saint Brice, son disciple et son successeur, éleva une modeste église au-dessus de sa sépulture. Saint Perpet, sixième évêque de Tours, la remplaça par une somptueuse basilique, dont la grandeur et les ornements excitèrent l'admiration générale. Les écrivains du temps, dans leur enthousiasme, la comparent au temple de Salomon. Saint Grégoire de Tours nous apprend qu'elle avait cent soixante pieds de long sur soixante de large, et quarante-huit pieds de haut jusqu'au plafond. Il y avait trente-deux fenêtres dans le chœur, vingt dans la nef, et dix-huit colonnes. Dans tout l'édifice on comptait cinquante-deux fenêtres, cent vingt colonnes et huit portes, dont trois dans le chœur et cinq dans la nef[1].

Rappeler ici les désastres divers subis par ce noble édifice et les restaurations qui eurent lieu successivement, dans un style d'architecture varié et sur des proportions qui allèrent toujours augmentant, offrirait un médiocre intérêt. Des détails de cette nature ont leur place marquée dans une histoire de Touraine. Qu'il nous soit permis de dire quelques mots de la gloire monastique de cet établissement. Alcuin fut abbé de Saint-Martin, et le fondateur d'une école célèbre. A l'abri des cloîtres de Saint-Martin, vinrent se

[1] Greg. Turon. II, XIV.

former à la science et aux vertus ecclésiastiques des disciples dont plusieurs méritèrent de s'asseoir dans des chaires épiscopales. L'école de Tours jouit d'une immense réputation, et son influence heureuse se prolongea longtemps encore après la mort d'Alcuin. On peut même dire que le foyer lumineux allumé par ce grand homme ne s'éteignit jamais complétement. Quelques rayons du moins continuèrent d'y briller, malgré les malheurs des temps et malgré l'invasion de la barbarie.

Nous ne devons pas omettre ici un des souvenirs les plus glorieux pour l'antique abbaye de Marmoutier; nous voulons parler de l'illustre congrégation de Saint-Maur, dont cette abbaye était la maison chef d'ordre : tous les trois ans, cette congrégation y tenait une assemblée générale.

En 1597, la congrégation de Saint-Vannes, en Lorraine, avait commencé sa réforme, qui exerça une influence si salutaire sur tout l'institut bénédictin. En 1613, Jean Renaud, abbé de Saint-Augustin de Limoges, fit société avec eux, dans le but de rétablir la règle de Saint-Benoît dans toute sa pureté primitive, et de cette sainte alliance naquit la congrégation de Saint-Maur, approuvée par le pape Grégoire XV, en 1621, et par Urbain VIII, son successeur, en 1627. Elle était divisée en dix provinces, et chacune contenait au moins vingt maisons conventuelles.

Les bénédictins de Saint-Maur ont acquis une réputation immortelle d'érudition profonde et de saine critique. Nous leur devons les meilleures éditions des

œuvres des saints Pères, la *Collection des Historiens de la France,* les *Actes des saints de l'ordre de Saint-Benoît,* l'*Histoire littéraire de la France,* les treize premiers volumes du *Gallia Christiana,* ouvrage interrompu par la révolution, et ces grands travaux qui ont rendu si populaires, dans le monde savant, les noms de Mabillon, Luc d'Achery, Félibien, Denis de Sainte-Marthe, Lobineau, Bouquet, Rivet, Taillandier, Housseau, Montfaucon, Ruinart, Martène, Clémencet, etc. On a pu dire avec vérité de leurs principaux ouvrages : *monuments plus durables que le bronze et le marbre.*

IV

LÉRINS. — CONDAT, SAINT-OYANT OU SAINT-CLAUDE AGAUNE OU SAINT-MAURICE EN VALAIS

En 404, un jeune patricien, de famille consulaire, nommé Honoratus, abordait à l'île de Lérins, de retour d'un voyage malheureux en Orient. Épris de l'amour de la solitude à l'âge où communément d'autres soucis préoccupent le cœur de la jeunesse, il s'était embarqué à Marseille, avec son frère Venantius et un saint homme du nom de Caprasius, pour aller visiter les déserts de la Thébaïde et les *laures* de la Syrie. Surpris par la fièvre au milieu des campagnes de l'ancienne Grèce, toujours peuplées des grands souvenirs de l'histoire, toujours dangereuses, à divers points de vue, pour les voyageurs, Venantius y rendit le dernier soupir entre les bras de son frère. Celui-ci tourna aussitôt ses regards vers la patrie, plus résolu que jamais à éviter les périls du monde.

Le lieu de sa retraite n'avait rien de séduisant. On n'y voyait que des ruines informes, à peine ornées de

quelques plantes sauvages. Au milieu des débris, et sous les maigres rameaux d'une végétation brûlée par le soleil, pullulaient des reptiles sans nombre. Les serpents disparurent, et bientôt cet îlot stérile se transforma comme par enchantement. La Providence le destinait à devenir une école des plus sublimes vertus et une pépinière de saints et illustres personnages. On sentait alors de merveilleuses harmonies entre les aspirations de l'âme vers l'infini et les bruits confus de la mer venant briser ses vagues contre les rochers du rivage. « Les bruits du monde, dit saint Ambroise, et le retentissement de ses folles joies, ne peuvent se faire entendre dans les îles battues sans cesse par les flots. Les personnes consacrées à Dieu y jouissent d'une plus complète liberté. La piété s'y ranime d'elle-même. On éprouve un sentiment de calme profond, quand souffle la tempête et qu'on entend dans le lointain le sourd murmure des grandes eaux : on est au port. Rien ne contribue aussi fortement à élever l'âme à Dieu que la voix majestueuse de l'Océan unie à la psalmodie des solitaires [1]. »

Honorat ne demeure pas longtemps isolé. Des disciples nombreux viennent de tous côtés se ranger sous sa direction. Le travail assidu des moines change le désert en un paradis [2]. La campagne, arrosée d'eaux bienfaisantes, dirigées avec goût, se pare de verdure, s'émaille de fleurs, se couvre de frais ombrages. Vue de loin, avec ses arbres en panache et ses pins élan-

[1] *Hexamer.* lib. III, cap. v, passim.

[2] « Paradisum possidentibus se exhibet. » (S. Eucher : *de Laud. eremi.*)

cés, cette île reçut le surnom gracieux d'*Aigrette de la mer,* qu'elle conserva jusqu'en 1635, époque à laquelle les Espagnols portèrent la hache dans la triple rangée d'arbres dont elle était entourée. Nous ne saurions résister au plaisir de citer ici quelques passages des écrits des religieux de Lérins, où ils peignent, sous des couleurs qui reproduisent au moins leurs sentiments, les agréments de l'île, témoin de leur bonheur le plus pur. « Arrosée d'eaux jaillissantes, parée de verdure, brillante de fleurs, offrant des perspectives riantes et de suaves parfums, elle présente à ceux qui l'habitent l'image du ciel, vers lequel tendent tous leurs désirs [1]. » Au XVIe siècle, Grégoire Cortèse publia sur Lérins une ode pleine de poésie, où il dit : « O terre, qu'on ne louera jamais assez! Douce consolation, repos du cœur, demeure des saints, placée à l'abri des tempêtes d'un monde profane [2]! » Vers la même époque, Isidore parle de la verdure éternelle qui embellit cette terre privilégiée : « L'univers entier, dit-il, n'offre pas de plus agréable séjour [3]. » Un autre religieux, envoyé en mission par son supérieur, lui écrit comme d'un exil : « Je n'aime pas vos palais magnifiques; que les rois y résident. Les demeures brillantes de marbre leur conviennent; pour moi, je

[1] S. Eucher. *de Laude eremi.*

[2] O satis nunquam celebrata tellus !
Dulce solamen, requiesque cordis,
Cœlitum sedes procul a profani
Turbine vulgi.
(*Chronol. Lerin.* I, p. 18.)

[3] Pulchrior in toto non est locus orbe Lerina.

préfère la solitude, les rivages tranquilles : cette petite île suffit à mon bonheur[1]. »

Ce qui éternisera la réputation de Lérins, ce sont les hommes éminents qui vinrent s'y former aux vertus ecclésiastiques et à la science sacrée. Lérins fut une école de philosophie chrétienne. De cette île, vraiment fortunée, sortirent Maxime, évêque de Riez, Hilaire d'Arles, Jacques de Tarentaise, Valérien de Cimiez, Vincent de Saintes, Fauste de Riez, Ausile de Fréjus, Loup de Troyes, qui sut commander le respect à Attila, *le fléau de Dieu;* Eucher, que Bossuet appelle le grand Eucher, sénateur, plus tard appelé à monter sur le siége métropolitain de Lyon. Parmi ces grands hommes et ces grands saints il faut mettre en première ligne le savant et modeste Vincent de Lérins, le plus illustre controversiste de son temps, auquel l'histoire a conservé le surnom de l'île, berceau de son génie. Trois ans après le concile d'Éphèse, où fut condamnée l'hérésie de Nestorius et proclamée solennellement la maternité divine de Marie, en 434, Vincent publiait son fameux *Commonitorium,* où il établit d'une manière si ferme, si exacte et si précise, la règle de la foi, qu'il appuie sur la double autorité de l'Écriture et de la tradition[2].

Le livre de Vincent de Lérins a mérité d'être placé, à cause de son importance théologique, à côté du livre *des Prescriptions* de Tertullien. Salvien, surnommé le Jérémie de son siècle, et connu également sous le titre

1 Denis Faucher, *Chron. Lerin.,* pièce de vers latins reproduite par M. l'abbé Alliez : *les Iles de Lérins,* p. 390.

2 « Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est. »

glorieux de *maître des évêques*, passa cinq années de sa vie à Lérins, heureux de vivre calme et oublié au milieu des horreurs de l'invasion des barbares, et loin du spectacle des vices du monde romain dégénéré, dont il a tracé le tableau avec des couleurs saisissantes dans son traité *du Gouvernement de Dieu*. Fatigué de ses longues pérégrinations, avant de fonder à Marseille le monastère de Saint-Victor, Cassien, l'auteur des *Conférences* qui portent son nom, se reposa une année entière à Lérins.

Durant une partie de ce triste vᵉ siècle, où les coups des barbares ébranlèrent tout l'ancien monde, Lérins fut l'asile de la prière, de l'étude et de ce qu'il y avait de recommandable dans la civilisation ancienne. Saint Honorat exerçait alors une influence toute paternelle sur ses nombreux disciples. Salvien en a fait l'éloge en des termes affectueux et touchants. « De même, dit-il, que le soleil, par sa splendeur ou son obscurité, change l'aspect du firmament, cette réunion d'hommes, qui soupiraient après le ciel et se vouaient à des pratiques angéliques, recevait de son père, comme d'un soleil particulier, la joie ou la tristesse. » La cause de cette puissance surnaturelle sur les cœurs était dans sa charité. Honorat avait pour ses disciples une affection vraie, que rien ne pouvait refroidir. Aussi saint Eucher, qui en avait fait la douce expérience, disait-il : « Si la charité voulait se faire peindre, elle devrait emprunter les traits d'Honorat [1]. »

[1] « Si suo arbitrio charitas... vultu exprimenda esset, Honorati pingi deberet vultu. »

Lorsque saint Honorat occupa le siége d'Arles, le monastère de Lérins continua de fleurir. En 690 on n'y comptait pas moins de trois mille sept cents religieux. Lorsque les Sarrasins, au VIII[e] siècle, infestèrent les côtes de Provence, cinq cents moines subirent le martyre pour la foi. C'est l'époque à laquelle quarante religieuses de Saint-Sauveur de Marseille donnèrent au monde un exemple de courage héroïque. Ces intrépides vierges de Jésus-Christ n'hésitèrent pas à se mutiler elles-mêmes pour éviter les outrages de ces féroces ennemis de la religion chrétienne. Elles furent toutes massacrées par les infidèles, martyres de la chasteté, qu'elles estimaient un bien plus précieux que la vie.

Les bâtiments du monastère de Lérins sortirent de leurs ruines. A travers tout le moyen âge *l'île des saints* garda son antique réputation de piété et de régularité. Plusieurs fois, sans doute, il y eut des crises pénibles à traverser; mais, comme un arbre vigoureux, sur son vieux tronc repoussaient des rameaux jeunes et verdoyants. Enfin gronda l'orage terrible de 1789. Lérins eut le sort commun à tant d'autres établissements monastiques. Ce lieu, si vénérable par le séjour de tant de saints personnages, passa entre des mains profanes. L'île, avec l'église et les cloîtres, devenue propriété nationale, fut vendue aux enchères publiques. En 1859 Lérins fut acquis pour y fonder un établissement religieux. Des frères agriculteurs de l'ordre de Saint-François-d'Assise en ont pris possession le 31 mai 1859. Espérons pour cette île une nouvelle ère de prospérité et de splendeur.

En même temps qu'à Lérins, un centre de vie religieuse se créait au sein des montagnes du Jura. Sur les rives de la Méditerranée, le ciel est doux et le climat agréable : au milieu des forêts inhabitées qui couvraient alors cette partie de la Gaule et la séparaient de l'Helvétie, l'air est âpre, les hivers longs et rigoureux. Condat, plus tard saint Claude, allait occuper un des sites les plus pittoresques, mais les plus sauvages, de cette région inconnue. Saint Romain choisit un lieu resserré entre trois sommets escarpés, au confluent de deux ruisseaux, ou plutôt de deux torrents qui mugissent au fond de deux vallées creuses comme des abîmes. Les pentes qui y conduisent sont impraticables ; des arbres tombés de vétusté en obstruent tous les passages. Les bêtes fauves y ont établi leurs repaires, rarement inquiétées par de hardis chasseurs. A trente-cinq ans, dans la première fleur de l'âge, cédant à son attrait pour la solitude, Romain quitte la bruyante cité de *Lugdunum*, emportant avec lui un exemplaire de la *Vie des Pères du désert*, quelques outils grossiers, de l'orge et des semences de légumes. Il ne trouvera pas dans le Jura, comme Paul en Égypte, de palmier pour le nourrir de ses fruits et le couvrir de son feuillage. Le sol qu'il se dispose à défricher est pauvre et ingrat. Mais la solitude profonde exerce sur son esprit une séduction irrésistible.

Voilà donc notre saint ermite installé sous un énorme pin, priant, lisant, méditant, cultivant la terre, goûtant, dans un silence dont aucun bruit du siècle ne trouble la sublime horreur, tout le charme d'une vie entièrement consacrée à Dieu. Ses jours

s'écoulaient dans une félicité sans mélange d'aucun souci. Bientôt cependant Lupicin, son frère, et quelques compagnons, vinrent se joindre à lui. Dieu avait ses desseins. Le chemin une fois tracé fut suivi par une foule innombrable. Plusieurs monastères s'élevèrent comme par enchantement : les louanges de Dieu animèrent nuit et jour ces sombres forêts, où naguère retentissaient uniquement les cris des animaux sauvages. Les deux frères gouvernaient ensemble ces pieuses colonies, et y maintenaient, non sans peine quelquefois, l'ordre et la discipline. Le genre de vie des solitaires de la Thébaïde était le modèle à imiter. Mais l'air vif des montagnes, un travail rude et l'appétit proverbial de la race gauloise, nécessitèrent quelques adoucissements au régime des moines égyptiens. A Condat, ils se couvraient de tuniques faites de peaux de bêtes. Ces vêtements grossiers protégeaient contre la pluie, mais défendaient mal contre la rigueur extrême du froid, « dans un pays, dit un historien, où l'on est à la fois écrasé et enterré sous la neige. »

Admirable et inexplicable contagion de cette vie héroïque de pénitence et d'abnégation! « Les femmes, comme toujours, ne voulurent pas rester en arrière, et, sur une roche voisine, suspendue comme un nid au bord d'un précipice, la sœur de nos deux abbés gouvernait cent cinq vierges si sévèrement cloîtrées, qu'une fois entrées au couvent, nul ne pouvait les entrevoir, si ce n'est pendant le trajet de leur corps du lit de mort au cimetière [1]. »

[1] Montalembert, *les Moines d'Occident*, tom. I, p. 248.

Saint Eugende ou Oyant donna une autre constitution au monastère de Condat. Jusque-là les moines habitaient des cellules isolées. Cet abbé les réunit dans un dortoir commun où il prenait lui-même son sommeil. Mais il s'occupa surtout de faire fleurir l'étude et l'enseignement des lettres. On cultivait avec succès non-seulement les lettres latines, mais encore les lettres grecques. Condat devint ainsi une des plus célèbres écoles de la Gaule.

Vers 635, saint Claude, évêque de Besançon, échangea son trône épiscopal contre une pauvre cellule du monastère de Condat. Ses vertus, son mérite, le tirèrent de nouveau de l'obscurité où il avait désiré cacher le reste de sa vie. Élu abbé, il brilla d'un nouveau lustre par sa science, sa piété, son zèle, son amour de la retraite, par la sage direction avec laquelle il conduisit les moines. Dieu lui avait accordé une grâce toute céleste pour convertir les pécheurs, et une prudence consommée dans la conduite des âmes. On accourait du dehors, de toutes les contrées voisines, et beaucoup subissaient comme malgré eux la douce influence de sa parole évangélique. De son vivant, sa sainteté fut récompensée par le don des miracles. Après sa mort il fut enseveli dans l'église de l'abbaye, et des prodiges sans nombre s'opérèrent à son tombeau. Pendant des siècles les populations y vinrent en foule : ce fut un des pèlerinages les plus célèbres et les plus fréquentés de la chrétienté. Le monastère et la petite ville bâtie à l'ombre de ses murailles changèrent de nom. Après avoir porté successivement celui de Condat, de Saint-Eugende ou Saint-Oyant, il fut connu uniquement

sous celui de Saint-Claude, le seul qui soit resté populaire jusqu'à nos jours.

Nous n'essaierons pas de tracer ici, même en abrégé, l'histoire de l'abbaye de Saint-Claude. Enrichie des libéralités des rois et des princes, comblée des donations plus modestes, mais multipliées, des fidèles, elle possédait, en outre, de grands priviléges concédés par les papes et par les souverains. Comme tous nos grands établissements monastiques, elle eut, d'ailleurs, des jours de prospérité et des jours néfastes. Elle fut sécularisée vers le milieu du siècle dernier. En 1743, le pape Benoît XIV érigea Saint-Claude en évêché, et l'église abbatiale reçut le titre de cathédrale. Aujourd'hui, de toute la gloire d'autrefois il ne subsiste que la cathédrale; les bâtiments de l'abbaye ne sont plus qu'un souvenir, et le logis épiscopal trouve son plus bel ornement dans les éminentes qualités de l'évêque qui l'habite[1]. L'église de Saint-Claude, sans mériter d'être comptée parmi les monuments ecclésiastiques les plus illustres de France, est néanmoins un édifice remarquable. Le plan est à trois nefs, terminées par trois absides semi-circulaires assez étendues. Les voûtes de la nef principale sont hardiment construites, et produisent un bel effet. Le chœur est orné de stalles et de boiseries sculptées qui ne sont pas sans mérite.

Pendant les premières années du VIe siècle, au moment où Condat remplissait de sa réputation cette

[1] Au moment où nous traçons ces lignes, le digne évêque de Saint-Claude est Mgr Louis-Anne Nogret.

partie du vieux royaume des Burgondes, un roi bourguignon, Sigismond, après avoir renoncé aux erreurs de l'arianisme et rendu la liberté à l'Église, restaura le monastère d'Agaune, tombé en ruine par le malheur des temps. Il fit venir de Condat et de Lérins les moines pour le peupler. Les religieux, réunis à cet endroit sanctifié par le martyre de saint Maurice et de la vaillante légion thébéenne, furent d'abord si nombreux, qu'ils étaient en état de chanter les louanges de Dieu, jour et nuit, sans la moindre interruption. On en compta jusqu'à neuf cents : partagés en neuf chœurs, ils se succédaient sans cesse à l'église, pour célébrer cette *Laus perennis,* célèbre dans les annales monastiques.

« Vers la fin du VIe siècle, dit une chronique, cette célèbre abbaye ayant été ruinée par la fureur des guerres des Lombards, elle fut rebâtie par les libéralités de l'empereur Charlemagne et de son fils, Louis le Débonnaire. »

A partir de cette époque, l'abbaye et la ville de Saint-Maurice prennent de nouveaux accroissements, protégées par de hautes et fortes murailles, dont on voit encore quelques débris. On y frappait monnaie, en signe d'indépendance, avec la *croix tréflée,* connue jusqu'à nos jours sous le nom de *croix de Saint-Maurice.* L'histoire civile de cette petite ville, il faut en convenir, est bien moins célèbre que celle de la vieille abbaye. Le chapitre actuel, dont les statuts furent approuvés par le pape Honorius II, n'a pas cessé depuis le XIIe siècle de remplir les devoirs de sa mission. Détruite en 1611, par un éboulement considérable de

rochers. L'église actuelle fut consacrée par le nonce Scapius, le 20 juin 1627.

Parmi les reliques les plus précieuses de l'église abbatiale, nous devons mentionner : une grande châsse plaquée en argent, ornée de nombreuses pierres précieuses, renfermant plusieurs parties du corps de saint Maurice : c'est un travail fort ancien ; quelques antiquaires la font remonter au xe siècle ; — une statue équestre en argent, de 50 centimètres de hauteur, représentant saint Maurice, et donnée en 1577 par le duc Emmanuel-Philibert de Savoie ; — deux coupes en argent, que l'on fait remonter à Charlemagne ; — un vase antique donné par le même empereur, et appartenant au genre des curieux *vases murrhins*, si rares et si estimés des connaisseurs ; — une aiguière, ornée d'émaux sur or et enrichie de saphirs ; — l'anneau de saint Maurice, véritable anneau des chevaliers romains, du IIIe au IVe siècle : c'est un saphir brut monté sur or.

---

partie du vieux royaume des Burgondes, un roi bourguignon, Sigismond, après avoir renoncé aux erreurs de l'arianisme et rendu la liberté à l'Église, restaura le monastère d'Agaune, tombé en ruine par le malheur des temps. Il fit venir de Condat et de Lérins les moines pour le peupler. Les religieux, réunis à cet endroit sanctifié par le martyre de saint Maurice et de la vaillante légion thébéenne, furent d'abord si nombreux, qu'ils étaient en état de chanter les louanges de Dieu, jour et nuit, sans la moindre interruption. On en compta jusqu'à neuf cents : partagés en neuf chœurs, ils se succédaient sans cesse à l'église, pour célébrer cette *Laus perennis,* célèbre dans les annales monastiques.

« Vers la fin du VIe siècle, dit une chronique, cette célèbre abbaye ayant été ruinée par la fureur des guerres des Lombards, elle fut rebâtie par les libéralités de l'empereur Charlemagne et de son fils, Louis le Débonnaire. »

A partir de cette époque, l'abbaye et la ville de Saint-Maurice prennent de nouveaux accroissements, protégées par de hautes et fortes murailles, dont on voit encore quelques débris. On y frappait monnaie, en signe d'indépendance, avec la *croix tréflée,* connue jusqu'à nos jours sous le nom de *croix de Saint-Maurice.* L'histoire civile de cette petite ville, il faut en convenir, est bien moins célèbre que celle de la vieille abbaye. Le chapitre actuel, dont les statuts furent approuvés par le pape Honorius II, n'a pas cessé depuis le XIIe siècle de remplir les devoirs de sa mission. Détruite en 1611, par un éboulement considérable de

rochers, l'église actuelle fut consacrée par le nonce Scapius, le 20 juin 1627.

Parmi les reliques les plus précieuses de l'église abbatiale, nous devons mentionner : une grande châsse plaquée en argent, ornée de nombreuses pierres précieuses, renfermant plusieurs parties du corps de saint Maurice : c'est un travail fort ancien ; quelques antiquaires la font remonter au xe siècle ; — une statue équestre en argent, de 50 centimètres de hauteur, représentant saint Maurice, et donnée en 1577 par le duc Emmanuel-Philibert de Savoie ; — deux coupes en argent, que l'on fait remonter à Charlemagne ; — un vase antique donné par le même empereur, et appartenant au genre des curieux *vases murrhins*, si rares et si estimés des connaisseurs ; — une aiguière, ornée d'émaux sur or et enrichie de saphirs ; — l'anneau de saint Maurice, véritable anneau des chevaliers romains, du IIIe au IVe siècle : c'est un saphir brut monté sur or.

V

SAINT BENOÎT. — SAINTE-SCHOLASTIQUE. — SUBIACO LE MONT CASSIN

En 480, naquit à Nursie, dans le duché de Spolette, un enfant de bénédiction, comme son nom même l'indique, Benoît, *Benedictus,* que Dieu avait prédestiné à devenir le patriarche des moines de l'Occident. La famille bénédictine devait un jour, en effet, couvrir l'Europe entière, et exercer dans le monde une influence extraordinaire. De son sein sortirent des papes, des évêques, des abbés illustres. Dans ses écoles se formèrent des hommes éminents, dont les noms resteront à jamais synonymes du progrès moral, littéraire et scientifique. Plus qu'aucun autre ordre religieux, l'institut de saint Benoît a rendu d'éminents services à l'Église et à la société. Telle est, d'ailleurs, sa nature vivace, qu'aujourd'hui même, après tant de siècles écoulés, après tant de révolutions qui ont changé la face du monde, il répond encore à toutes les conditions de sa fondation.

Dès sa première enfance, Benoît fut conduit à Rome, pour y recevoir une éducation convenable à sa naissance et aux espérances de ses parents. Ses progrès aux écoles publiques furent rapides. Tout en lui faisait présager un digne représentant de la *gens Anicia,* à laquelle il appartenait. Mais bientôt son âme délicate se trouva blessée au spectacle de la dépravation générale. A peine échappés à l'enfance, ses compagnons d'étude se laissaient entraîner à un libertinage effréné. Révolté à l'aspect d'une corruption qui lui semblait la continuation des dissolutions païennes, il renonça aux études et s'éloigna de ses condisciples. Il résolut enfin de mettre sa conscience à l'abri de tant de dangers et de fuir jusqu'à l'aspect des séductions. Prévenu des grâces d'en haut, son cœur, comme la sensitive, frissonnait et se repliait sur lui-même au moindre contact.

Il avait seize ans quand il quitta Rome et prit le chemin de la solitude. Il se dirigea vers les montagnes du vieux Latium, et s'enfonça sans hésiter dans le désert de Subiaco, à environ soixante kilomètres de Rome. Cette retraite ne manque pas d'un certain charme mélancolique, et des artistes de nos jours y trouvent des perspectives pittoresques pour leurs tableaux. Les eaux recueillies au milieu des rochers, comme dans une coupe gigantesque, forment un lac, d'où s'échappe l'Anio, dont les cascades et les cascatelles à Tivoli sont connues de tous les voyageurs. Caché dans une grotte obscure, le jeune solitaire, loin des rumeurs de la ville, passait les jours et les nuits dans les prières et la méditation. Il goûtait une paix profonde;

rien n'y pouvait troubler la sérénité de son âme. Un souvenir cependant se dressait parfois dans son imagination comme un fantôme qu'il ne pouvait dissiper. Quand il était absorbé dans ses pieuses contemplations, soudain la vision revenait plus brillante et plus séduisante. C'était l'image d'une jeune fille qu'il avait connue à Rome. Le démon de la volupté lui suggérait mille tentations importunes. Un jour, pressé plus vivement que jamais par les ardeurs d'une passion déréglée, il se roula au milieu des épines, jusqu'à ce que la douleur eût entièrement amorti tout autre sentiment. Dieu le récompensa de cette action héroïque. A partir de ce jour, il n'éprouva plus jamais aucun mouvement désordonné. Il n'en demeura pas moins attentif et vigilant sur lui-même. Saint François d'Assise, visitant Subiaco en 1223, se mit à genoux devant le buisson d'épines jadis ensanglanté par la lutte et la victoire du pieux anachorète. Il versa quelques larmes sur ce champ de bataille où avait été remporté un des plus difficiles triomphes. Il planta ensuite, au lieu de ronces, des rosiers qui fleurissent encore aujourd'hui.

La réputation de sainteté de Benoît ne tarda pas à se répandre de tous côtés. Des moines du voisinage désirèrent le prendre pour abbé. Le saint reclus y consentit avec une extrême répugnance. Il savait que les religieux de Vicovare vivaient dans un extrême relâchement, et que la plupart même ne conservaient du religieux que l'habit. Benoît, dès son arrivée parmi eux, n'eut rien de plus à cœur que de les rappeler à la dignité de leur vocation. Mais ces hommes indisciplinés trouvèrent trop lourd le joug de la réforme. Du

mécontentement; ils passèrent vite aux murmures; des plaintes ils se laissèrent aller à des regrets coupables; ils glissèrent bientôt dans l'abîme. Quelques-uns d'entre eux tramèrent l'affreux complot de se défaire de leur abbé en l'empoisonnant. Ils lui présentèrent donc une coupe de vin mêlé de poison. Suivant son habitude, Benoît ayant fait un signe de croix au-dessus, le vase se rompit aussitôt. Le serviteur de Dieu connut ainsi les desseins perfides formés contre sa vie. S'étant levé de table, il assembla aussitôt les religieux, et leur dit avec un visage serein et d'un ton plein de douceur « qu'il priait Dieu de leur pardonner leur criminelle entreprise, et qu'ils pouvaient se choisir un autre supérieur, attendu que leur manière de vivre différait trop de celle qu'il avait adoptée. » Ayant prononcé ces mots, il se retira, et revint dans sa chère solitude.

Subiaco est situé au milieu des montagnes[1]; le voyageur qui s'y rend se repose agréablement vers le milieu de sa route, en traversant les frais vallons de Tivoli, l'ancien Tibur, et en suivant le cours sinueux de l'Anio. Il peut alors, s'il est artiste ou poëte, rêver chemin faisant, et méditer en paix au bruit joyeux des cascades et des cascatelles. Après quelques heures de marche, il arrive enfin à la petite ville de Subiaco, où il contemple un bel arc de triomphe érigé en l'honneur de Pie VII, de douce et sainte mémoire. En sortant de la ville, il rencontre à la distance d'un mille le couvent de Sainte-Scholastique, siége du noviciat des

[1] Voy. *Fleurs mon.*, p. 56.

bénédictins et résidence de l'abbé. La position de ce premier couvent est singulièrement pittoresque. Un



SUBIACO

chemin frayé le long d'un torrent y conduit; quelques oliviers, des chênes verts décorent le flanc de ces montagnes. Du monastère, l'œil charmé découvre un point de vue magnifique et se repose délicieusement sur la petite ville de Subiaco, assise dans le

fond du vallon ou groupée sur une colline. L'église abbatiale est grande; sa construction paraît moderne. En tournant à droite, on descend dans deux chapelles taillées dans le roc; c'est là qu'ont été inhumés les premiers abbés de l'ordre. Ces chapelles, de construction gothique, sont peintes à fresque. La salle du chapitre est ornée à son tour de tableaux représentant des saints bénédictins : saint Benoît, saint Maur, saint Placide, saint Romain, etc., auraient habité dans cette chambre du couvent, regardée dès lors comme singulièrement vénérable. La bibliothèque est belle, et renferme un grand nombre de précieux manuscrits. Il y a dans ce monastère un collége de jeunes Romains, comme à Saint-Paul-hors-des-Murs, à Rome. Ils sont au nombre de vingt environ; ils portent l'habit de l'ordre, et chantent l'office avec les novices et les religieux.

« A dix minutes environ de marche, en montant de nouveau, on arrive au couvent de Saint-Benoît, ou du *Sacro-Speco*, de la *Sainte-Grotte*. C'est là que saint Benoît se réfugia au sortir de Rome. Le monastère est creusé dans le roc. Près du couvent est le torrent ou le lac dans lequel tomba le jeune Placide, et d'où il fut miraculeusement sauvé par Maur, son compagnon, qui marcha sur les eaux à l'ordre de Benoît, après avoir reçu la bénédiction du saint patriarche.

« Telle est la description fidèle du double monastère de Subiaco, l'antique berceau d'un ordre qui a rempli le monde du bruit de sa gloire. »

Saint Benoît cependant ne devait pas tarder à quitter

Subiaco, pour poser ailleurs le fondement de son établissement principal. Vers l'an 529, il se retira sur le mont Cassin, où la divine Providence l'appelait, et qui devait acquérir par la suite une si grande renommée. Cette montagne, située à l'extrémité du territoire Latin, touchait à celui des Samnites et de la Campanie. C'était un pays encore souillé des erreurs de l'idolâtrie. On y vénérait la statue d'Apollon, érigée au milieu d'un bois sacré; des populations nombreuses se rendaient vers le temple consacré à cette fausse divinité, et s'y livraient à un culte superstitieux, accompagné de pratiques infâmes. Le voisinage de Rome n'avait pu mettre un terme à ces honteux désordres. Benoît commença par évangéliser les peuples fixés sur les pentes et au pied de la montagne. Son ministère ne fut pas infructueux; les plus endurcis ne purent résister à l'autorité de ses prédications et à la vertu de ses miracles. Ce fut encore plus par ses exemples que par ses paroles qu'il réussit à les convertir à la foi de Jésus-Christ. Il brisa l'idole, renversa le temple et arracha le bois : à la place il construisit deux chapelles, l'une dédiée à saint Jean-Baptiste, l'autre à saint Martin de Tours.

De ce moment une bénédiction spéciale se répand sur le mont Cassin : ce sera désormais une montagne sacrée. Benoît en choisit le sommet pour y jeter les fondements de son monastère, qui va devenir le centre de tout l'ordre bénédictin. L'ennemi de tout bien ne peut voir d'un œil indifférent s'établir une maison d'où vont sortir tant de fervents apôtres de la perfection évangélique. Mais sa rage est impuissante : l'œuvre

sainte du patriarche des moines de l'Occident se développe, grandit, fleurit, et produit ses fruits avec une rapidité merveilleuse. Des disciples accourent en foule se placer sous sa direction. Tous se lancent avec la plus louable émulation dans les sentiers les plus difficiles de la vie religieuse. La pénitence avec ses rigueurs, le jeûne, la mortification, les macérations, le détachement absolu des biens terrestres, l'esprit de pauvreté, n'effraient aucun courage. Le travail, l'obéissance, le silence, l'humilité, la patience, assouplissent tous les caractères, et les inclinent doucement sous le joug de la discipline. L'Esprit de Dieu exerce visiblement son action; une paix toute céleste rayonne sur tous les visages; une charité que rien n'altère établit les plus doux liens de fraternité entre tous les membres de la communauté. Alors Benoît achève de composer sa règle, dont saint Grégoire le Grand a loué la sagesse, la discrétion, en termes magnifiques. Cette règle a mérité le respect et l'admiration des siècles. Elle a servi à former et à conduire au ciel un nombre presque infini de saints. Outre les préceptes qu'elle contient pour ceux qui ont embrassé la vie monastique, elle offre les maximes les plus utiles à tous les chrétiens désireux d'opérer leur salut. On peut ajouter qu'elle a été le modèle sur lequel ont été calquées toutes les autres règles, et qu'elle suggère elle-même les moyens de se réformer, s'il en était besoin.

Pendant quatorze années environ que saint Benoît passa sur le mont Cassin, il ne cessa de montrer tous les signes d'une sainteté consommée. Aussi fut-il com-

blé des faveurs célestes. Il opéra plusieurs miracles, et connut les secrets de l'avenir. Son entrevue avec Totila, roi des Goths d'Italie, est demeurée célèbre. Après lui avoir reproché les excès et les cruautés dont il s'était rendu coupable, saint Benoît lui prédit qu'il deviendrait maître de Rome, passerait la mer, règnerait neuf ans, et que durant le cours de la dixième année il paraîtrait devant le tribunal de Dieu. L'événement ne tarda pas à réaliser cette prophétie. L'esprit du barbare avait été fortement frappé de cette scène pleine de dignité. Il se retira tout pensif, et l'on remarqua qu'il fut par la suite moins inhumain qu'auparavant.

Comme nous avons eu plusieurs fois occasion de le voir précédemment, les femmes ne le cédèrent à personne en générosité pour se dévouer à la pratique des règles du nouvel institut monastique. Sainte Scholastique, sœur jumelle de saint Benoît, se retira, avec plusieurs compagnes, dans une vallée voisine du mont Cassin. Au sein de ce pieux asile, on semblait avoir engagé une lutte pour la pratique plus parfaite des conseils évangéliques. Le monastère de Plombariola servait d'asile à des âmes pures, uniquement préoccupées des intérêts de la vie future : il s'en exhalait sur toute la contrée un suave parfum de piété, de chasteté, de pénitence, de charité, de vertu; c'était, à la suite des vieux rites, plus grossiers que poétiques, en l'honneur d'Apollon, comme une apparition angélique. Chaque année Scholastique avait un entretien avec son frère; chaque année ils employaient ensemble quelques heures à parler des tristesses de l'exil sur la terre et

des joies futures du paradis. Quels doux épanchements entre ces deux âmes si bien faites pour se comprendre! Quels élans pleins d'ardeur vers la patrie véritable, où Jésus-Christ règne sur les élus! Leurs transports empruntaient une vivacité plus grande encore au spectacle des maux qui désolaient leur patrie terrestre. Issus d'une de ces antiques familles patriciennes renommées par un amour passionné pour leur pays, Benoît et Scholastique n'auraient-ils pas senti leur sang s'échauffer dans leurs veines en voyant Rome et l'Italie humiliées, foulées, écrasées, déshonorées par les barbares? La religion inspire le mépris des richesses et des jouissances personnelles; mais, en épurant les sentiments, elle fait concevoir une idée plus noble et un sentiment plus élevé de l'honneur.

Personne n'ignore la scène touchante qui se passa entre le frère et la sœur dans une entrevue qui fut la dernière, et dans laquelle, pour ainsi dire, ils échangèrent leurs adieux. Un jour, après avoir passé de longues heures ensemble, comme le soleil commençait à baisser à l'horizon, Benoît s'apprêtait à gravir les pentes de la montagne et à rentrer dans son monastère. En proie à une émotion involontaire, Scholastique le conjurait de prolonger encore leur pieuse conversation. Les ombres de la nuit descendaient et s'épaississaient de plus en plus.

« Vous ne partirez pas, mon frère, disait la sainte, restez près de moi cette nuit; parlez, parlez encore, parlez-moi, jusqu'au lever de l'aurore, des délices du ciel.

— Que dites-vous, ma sœur? répliquait l'homme de

Dieu. Pour aucun motif je ne puis passer la nuit hors du monastère. »

Comprenant que la résolution de son frère sera inébranlable, sainte Scholastique joint les mains, baisse la tête, et se met à prier. Soudain le ciel se couvre de nuages, les éclairs brillent, le tonnerre gronde, la pluie tombe à torrents. Suivant que la sainte lève ou incline sa tête, l'orage se calme ou redouble de fureur. « Dieu vous pardonne, dit saint Benoît. Mais qu'avez-vous fait, ma sœur ? » L'intervention divine était assez évidente. Le reste de la nuit fut employé en prières et en saintes causeries.

Trois jours après, l'âme de sainte Scholastique prit son essor vers le ciel sous la forme d'une blanche colombe. Cette vision donnait à saint Benoît l'assurance que sa sœur avait mérité d'être reçue au séjour des bienheureux. Il n'en versa pas moins d'abondantes larmes; il envoya quelques-uns de ses disciples chercher le corps, qu'il fit ensevelir dans le sépulcre qu'il s'était creusé pour lui-même de ses propres mains. Quand le patriarche eut rendu le dernier soupir, son corps fut déposé dans le même tombeau; en sorte que ces deux créatures privilégiées, qui avaient reçu la vie et qui étaient venues à la lumière le même jour, reposèrent ensemble en attendant la résurrection glorieuse. Saint Benoît mourut le 21 mars 543 [1].

L'abbaye du Mont-Cassin était florissante. Ce fut son âge d'or à tous les points de vue. Un demi-siècle

[1] Les principaux détails sur la vie et les miracles de saint Benoît nous ont été conservés par le pape saint Grégoire le Grand, dans ses *Dialogues*.

environ après ces événements, les Lombards, qui marquèrent partout leur passage par les ruines, n'épargnèrent pas cette sainte maison. Les moines eurent le temps de fuir à l'approche de la tempête, emportant avec eux le livre de leurs Constitutions, écrit de la main de saint Benoît. Ils restèrent près d'un siècle à l'abri de la vénérable basilique de Saint-Jean-de-Latran, tournant fréquemment leurs yeux mouillés de larmes vers la montagne sanctifiée par les plus précieux souvenirs. Des jours plus sereins remplacèrent une époque de désastres. En 718, les religieux vinrent reprendre possession des lieux et rebâtir leur monastère. Grâce aux bienfaits des souverains pontifes et aux libéralités des princes du voisinage, un nouvel édifice, plus vaste et plus somptueux que le premier, couronna les hauteurs pour donner asile à la colonie bénédictine. Dès lors le Mont-Cassin resplendit d'une gloire unique dans les annales monastiques. On accepta l'intervention de ses abbés pour accommoder les différends entre les princes. Au milieu des troubles qui agitèrent sans relâche l'Italie, les papes, les princes, les évêques y trouvèrent un asile respecté. On vit des rois descendre de leurs trônes, se dépouiller de la pourpre, et venir respirer en paix l'air pur et vivifiant de la solitude. Sous ce rapport aucune figure ne mérite mieux d'attirer quelques instants notre attention que celle de Ratchis, roi des Lombards. C'était un guerrier courageux, un esprit élevé, supérieur à l'âge de barbarie dans lequel il vécut, par ses connaissances, les qualités du législateur et l'art de commander aux hommes : on lui doit la rédaction

des lois lombardes. Étant occupé au siége de Pérouse, qu'il poussait avec une vigueur peu commune, il se sentit tout à coup pris d'une violente passion pour la solitude. Sur-le-champ il déposa son épée, renonça au trône, et reçut l'habit monastique des mains du pape. Il se retira sur le mont Cassin. Thasie, sa femme, et Ratrude, sa fille, touchées de cet exemple d'abnégation, quittèrent également le monde. Elles restaurèrent ou fondèrent le couvent de Plombariola, au fond d'une charmante vallée, couverte de verdure et d'ombre, où l'on gardait, comme on conserve un parfum d'agréable odeur, le souvenir de sainte Scholastique, ce modèle de toutes les vertus et de l'amour fraternel. En échange de leur couronne terrestre, ces pieux personnages trouvèrent dans le désert la couronne de la sainteté : la mémoire de *saint Ratchis* n'est-elle pas cent fois préférable à celle du guerrier et du conquérant?

Un autre roi lombard, emporté par sa folle ambition, déclare au Saint-Siége une guerre à outrance. Astolphe, aveuglé par ses succès et la force de ses armes, refuse d'écouter les propositions que vient lui apporter, de la part du pape Étienne II, Ottat, abbé du Mont-Cassin. Alors intervient Charlemagne; glorieux instrument entre les mains de la Providence, il assure à la papauté une complète indépendance. A plusieurs reprises le glorieux empereur reviendra en Italie; il ne s'en éloignera pas, à la fin, sans visiter le tombeau de saint Benoît et le monastère qui garde à jamais la mémoire du patriarche des moines d'Occident.

C'est un honneur pour la grande abbaye bénédictine de n'être jamais restée étrangère aux événements les plus importants de l'histoire de l'Église au moyen âge. Plus encore peut-être que le reste de l'Europe, l'Italie eut à traverser de longs siècles de bouleversements. Au milieu de la tourmente, le Saint-Siége, gardien fidèle des lois de la justice et de la morale, eut plus d'une fois à souffrir les atteintes de la violence. A diverses reprises les pontifes, forcés de s'exiler de Rome, trouvèrent un asile et d'intrépides défenseurs sur le mont Cassin. Personne n'ignore les luttes glorieuses que soutint le pape saint Grégoire VII, et l'appui constant qu'il rencontra dans l'abbé Didier. Contraint une dernière fois de fuir devant ses ennemis, saint Grégoire, sur le point d'expirer, disait à Didier, qui ne s'était pas éloigné de l'intrépide pontife : « J'ai aimé la justice, c'est pourquoi je meurs en exil. — Seigneur, reprit l'abbé, pour le vicaire de Jésus-Christ il n'y a point d'exil sur la terre; partout il est chez lui. » Tant de dévouement eut sa récompense; Didier, après la mort de saint Grégoire VII, occupa la chaire de saint Pierre sous le nom de Victor III. Plusieurs autres chefs de la même abbaye furent nommés cardinaux et montèrent sur le trône pontifical. Après avoir relaté tous ces faits, l'historien moderne du Mont-Cassin, dom Tosti, termine par la réflexion suivante : « Je ne sais s'il se trouve un fait plus honorable, plus glorieux pour notre abbaye, que ce souvenir d'avoir été le refuge du chef de l'Église alors que, par suite de la tyrannie des princes étrangers, de la faiblesse des prélats et de la honteuse révolte de

ses propres sujets, les affaires de l'Église semblaient être arrivées à un état désespéré[1]. »



LE MONT CASSIN

Esquisser aussi légèrement que possible les traits historiques les plus mémorables relatifs au Mont-Cassin nous entraînerait beaucoup au delà des limites

[1] *Storia della badia di Monte-Cassino*, ad ann. 1087.

d'une simple notice. Contentons-nous ici de dire qu'aucune gloire n'a manqué à cette illustre abbaye, ni celle de la littérature, ni celle des arts. A l'ombre du cloître il y eut de tout temps une école florissante. Au XIIIe siècle, le comte d'Aquin y conduisit, pour être initié aux premiers éléments des sciences, son jeune fils Thomas, qui plus tard mérita d'être surnommé *le Docteur angélique*. Là, parmi tant d'autres, vécurent Paul Diacre, historien des Lombards; Léon de Marsi, chroniqueur du Mont-Cassin; le moine Amat, historien des Normands; Pierre Diacre, le biographe des saints et savants personnages de son monastère; Benoît de Capoue, le poëte chrétien, contemporain et rival parfois heureux du Tasse; Benoît le jurisconsulte, etc. etc.

Depuis trop longtemps, hélas! le Mont-Cassin est dépouillé de son antique splendeur. Les révolutions en sont la cause. La pauvreté n'effraie pas aujourd'hui les vrais disciples de saint Benoît. Il s'agit avant tout, pour eux, dans les malheurs actuels, de sauvegarder les intérêts sacrés de la foi et de l'Église.

En ces dernières années, les étrangers qui viennent visiter le vieux monastère y sont plus ordinairement attirés par la curiosité des arts et l'attrait de l'archéologie que par les motifs religieux, qui jadis exerçaient un si puissant empire sur les âmes. L'église abbatiale, la bibliothèque, les bâtiments réguliers méritent bien qu'on fasse une station à San-Germano, et qu'on gravisse les pentes de la sainte montagne. Mais, au départ, le voyageur qui conserve quelques sentiments religieux ne quitte pas sans tristesse l'abbaye

de saint Benoît. Les cloîtres se dépeuplent peu à peu. Le souffle desséchant de l'irréligion passe sur l'Italie. Il est facile de prévoir que dans un avenir prochain tout sera rendu au désert...

VI

ROME. — SAINT-ANDRÉ OU SAINT-GRÉGOIRE-LE-GRAND SAINT-PAUL-HORS-LES-MURS SAINT-ANASTASE AUX EAUX-SALVIENNES

Le mont Cœlius à Rome, couronné par les bâtiments du monastère de Saint-André, rappelle les plus augustes souvenirs, et doit occuper une place distinguée dans l'histoire de l'Église et dans celle des établissements monastiques. Des pentes du Cœlius on domine les ruines gigantesques du Colisée et du Palatin; on suit de l'œil, à l'aide des débris d'une foule de monuments, la direction de la voie Sacrée; à quelques pas, et sur un espace assez étroit, se pressent les restes des édifices séculaires de Rome antique. Ce n'est pas le lieu de nous y arrêter; mais nous ne saurions nous empêcher de saluer de loin les nobles reliques du Forum et du Capitole, et ces arcs de triomphe de Titus et de Constantin, auxquels se rattachent des dates historiques à jamais mémorables. La maison de Saint-André, aujourd'hui prieuré des camaldules, rappelle le nom de saint Grégoire le Grand et la mission

du moine saint Augustin, qui conquit l'Angleterre au catholicisme.

Né en 543, saint Grégoire était fils du sénateur Gordien. Il eut pour mère sainte Sylvie et pour tantes sainte Thrasile et sainte Émilienne; parmi ses aïeux, il comptait le pape saint Félix. Dès sa première enfance, il fut initié à toutes les études libérales de son temps, et plus encore aux traditions de la piété chrétienne. A l'âge de trente ans, il fut nommé préteur de Rome. Ses belles qualités, non moins que l'illustration de sa famille, le destinaient à remplir les plus hautes fonctions civiles. Mais les malheurs publics, les appréhensions de l'avenir, les incursions continuelles des barbares, une sorte d'affaissement général des esprits et des caractères, lui inspirèrent le dégoût des grandeurs humaines. Afin d'obtenir plus sûrement le repos et la gloire d'un monde meilleur, il transforma la maison paternelle en monastère, sous le vocable de Saint-André, et s'y enferma avec l'intention d'y passer le reste de ses jours. La Providence ne permit pas qu'un génie comblé de ses dons les plus précieux y restât caché, au moment où l'Église se trouvait pressée par tant de calamités. Le pape Pélage, deuxième du nom, le nomma un des sept diacres de Rome, et, bientôt après, l'envoya à Constantinople en qualité de nonce du Saint-Siége. L'objet principal de sa mission était de réclamer de l'empereur des secours contre les Lombards, qui ravageaient ou mettaient en péril toutes les villes d'Italie. Les Lombards ne respectaient rien, ils n'épargnaient pas les lieux saints et versaient des flots de sang. « Cette nation impie et sacrilége remplit le

ciel de martyrs et dépeupla la terre [1]. » « Qu'y a-t-il encore dans le monde qui puisse nous plaire? s'écriait saint Grégoire. Nous ne voyons que tristesse, nous n'entendons que gémissements. Les villes sont détruites, les forteresses ruinées, les campagnes ravagées. La terre est réduite en solitude; et ces faibles restes du genre humain sont continuellement battus par les fléaux de Dieu. Les uns sont traînés en captivité, les autres mutilés, les autres tués. Rome même, autrefois la maîtresse du monde, nous voyons à quel état elle se trouve réduite : accablée de douleurs, abandonnée par ses citoyens, insultée par ses ennemis, pleine de ruines! Où est le sénat? Où est le peuple? Que dis-je, des hommes? Les édifices mêmes s'écroulent, les murailles tombent. Où sont ceux qui se réjouissaient de sa gloire? Où est leur pompe et leur orgueil? Autrefois ses princes et ses chefs se répandaient dans les provinces pour les piller; les jeunes gens accouraient de tous côtés vers cette ville pour s'avancer dans le monde : maintenant qu'elle est déserte et ruinée, personne n'y vient plus chercher fortune; il n'y a même plus d'hommes assez puissants pour opprimer les autres [2]. » Saint Grégoire eut le bonheur de sauver Rome d'une nouvelle catastrophe, en obtenant d'Agilulphe, roi des Lombards, qu'il n'y entrerait pas. Agilulphe se convertit peu de temps après à la foi catholique, que professait son épouse, la grande et noble Théodelinde. Ainsi l'in-

[1] S. Greg. pap. *Hom.* VI, l. II.
[2] S. Greg. *Homil.* XVIII *in Ezechielem,* et *Homil.* V *in Isaiam.*

fluence chrétienne agissait sur les vainqueurs, et semait parmi eux des germes de civilisation, au moment où toute civilisation semblait étouffée pour jamais sous des ruines [1].

Le monastère de Saint-André devint une école de toutes les vertus et le modèle de la régularité monastique. Saint Grégoire y entretenait le feu sacré dans les âmes, non moins par ses exemples que par ses exhortations. Au milieu des ténèbres de la barbarie qui tendaient à tout envahir, quelques traditions littéraires survivaient à Rome et se manifestaient parfois avec un enthousiasme digne des meilleurs temps. Nous en avons un exemple dans ce qui se passa sous le pontificat de Vigile, de l'an 537 à l'an 555. Arator, sous-diacre de l'Église romaine, avait composé, en vers latins, un poëme sous le titre d'*Actes des Apôtres.* Il le présenta solennellement au pape dans l'abside de la basilique de Saint-Pierre, près de la *Confession* du prince des Apôtres. En ce moment le souverain pontife était entouré d'un nombreux clergé et des personnes les plus distinguées de la ville. Tous firent des instances pour que l'ouvrage fût récité publiquement; et le pape ordonna que cette lecture aurait lieu dans la basilique de Saint-Pierre-ès-Liens. Arator débita lui-même ses vers. De telles acclamations l'accueillirent, la foule qui encombrait la basilique redemanda tant de fois les mêmes passages, qu'il lui fallut quatre jours pour en achever la lecture. Cette brillante solen-

[1] Voy. *Rome chrétienne,* par M. Eugène de la Gournerie, tom. I, p. 146.

nité, à la fois religieuse et littéraire, ne rappelle-t-elle pas Hérodote aux jeux Olympiques [1] ?

Ce qui recommande à des chrétiens le souvenir du monastère de Saint-André est d'un ordre bien supérieur aux choses de la littérature. Ici saint Grégoire conçut le noble projet d'aller convertir la Grande-Bretagne, projet qu'il réalisa plus tard. N'étant encore que diacre, il traversait les marchés de Rome. Suivant les usages barbares du temps, que le christianisme avait adoucis, sans les avoir encore entièrement corrigés, il aperçut de jeunes esclaves anglais mis en vente. Ces jeunes gens avaient été enlevés de leur patrie par le sort de la guerre et réduits en esclavage. Frappé de la beauté de leurs traits, de la fraîcheur de leur visage, de l'élégance de leur taille, et apprenant en même temps qu'ils étaient idolâtres, ainsi que leurs compatriotes, il dit en soupirant : « Quel dommage que des enfants qui ont la beauté des anges soient sous la puissance du démon [2] ! » Sur-le-champ il résolut d'évangéliser l'Angleterre. Il supplia le pape Benoît d'envoyer des ouvriers apostoliques dans ces îles lointaines. Lui-même n'hésita pas à se mettre à la tête des missionnaires qui partaient pour ce périlleux voyage. A peine averti de ce qui se passait, le peuple romain courut à sa poursuite et le força de rentrer dans Rome. La population pressentait les hautes destinées et la future grandeur de l'homme connu dans l'histoire sous le

[1] Voy. *Rome chrétienne*, par M. Eugène de la Gournerie, tom. I, p. 150.

[2] Joan. Diacon. cap. XXI.

nom de saint Grégoire le Grand. Quelque temps après, en effet, malgré les résistances de son humilité, il monta sur le siége de saint Pierre. En 596, il envoya en Angleterre le moine saint Augustin, prieur du monastère de Saint-André, en le plaçant à la tête de plusieurs zélés et intrépides missionnaires, tous élevés plus tard aux honneurs de l'épiscopat. Telle fut l'origine de cette Église d'Angleterre, jadis si florissante, tant qu'elle demeura catholique, et de ses gloires monastiques, dont nous dirons quelques mots plus loin; alors commença pour l'Angleterre une civilisation nouvelle.

Le monastère de Saint-André suivit longtemps la règle bénédictine : il appartient aujourd'hui aux camaldules, et il a donné récemment un pape à l'Église, Grégoire XVI, prédécesseur immédiat de Pie IX. Il porte aujourd'hui le titre de Saint-Grégoire-le-Grand. L'église de San-Gregorio-Magno, construite peu de temps après la mort de son saint patron, a été restaurée et renouvelée à plusieurs époques. Michel-Ange, le Guide, le Dominiquin, Annibal Carrache, Carle Maratta, l'ont embellie de leurs chefs-d'œuvre. C'est un des lieux de Rome moderne les plus fréquentés par les pèlerins et les artistes. Comme nous l'avons indiqué précédemment, nulle part la vue des ruines de Rome antique n'est plus pittoresque et plus poétique que des pentes du mont Cœlius. Ce sanctuaire est toujours animé, pour ainsi dire, de la présence d'un des plus éminents pontifes de la sainte Église romaine. Ici s'élève la chaire d'où furent prononcées tant de belles homélies; là se dresse le modeste autel où

saint Grégoire célébra souvent la messe; plus loin on conserve la table de marbre sur laquelle il servait les pauvres de ses propres mains : une charmante peinture à fresque représente le miracle de Notre-Seigneur assis parmi les indigents, et récompensant ainsi sa charité.

Aux premiers apôtres sortis de la maison de Saint-André, saint Grégoire joignit, en 601, une nouvelle colonie d'ouvriers évangéliques. Parmi ces derniers on comptait saint Mellitus, premier évêque de Londres. Grâce aux libéralités de Sébert, roi des Saxons orientaux, il construisit son église cathédrale sous le vocable de saint Paul, l'apôtre des nations. Ce temple alors était situé au milieu d'un amas de pauvres cabanes de pêcheurs. Cette bourgade, étalant ses maisonnettes et sa misère le long des rives humides de la Tamise, était destinée à devenir la riche capitale de l'opulente Angleterre, une des plus vastes cités de l'univers, et le centre de la puissance la plus considérable qui ait jamais pesé sur le monde. Ainsi, dès l'origine, il y eut à Londres une église dédiée à saint Pierre, celle de l'abbaye de Westminster, et une autre consacrée à saint Paul, l'église épiscopale. C'était un vivant souvenir de Rome. Peut-être aussi des liens de confraternité existaient-ils déjà entre le clergé de la basilique de Saint-Paul et les moines de Saint-André. Du moins on sait que depuis longtemps la famille bénédictine dessert la basilique de Saint-Paul-hors-des-Murs.

A l'époque du triomphe du christianisme, une vaste et belle église s'éleva dans un champ ayant appartenu

à sainte Lucine, où le grand apôtre avait été enterré. Consacrée en 323, elle fut reconstruite par Théodose, vers la fin du IVe siècle, avec une nouvelle magnificence. Alors sans doute on y apporta de la basilique Émilienne ou du mausolée d'Adrien ces admirables colonnes de cipolin et de brèche violette détruites par l'incendie de 1823, qui dévora en même temps le toit en bois de cèdre. L'édifice a été rebâti sur le plan de l'ancien : de longues files de colonnes en granit de Corse soutiennent les corniches et les charpentes. Cette disposition produit un effet surprenant; l'œil embrasse sans difficulté toutes les parties du monument. Par leur légèreté, leur élégance, leur éclat, ces colonnes semblent plutôt destinées à l'ornement, comme l'or et les fines ciselures sur nos autels, que placées là par la nécessité de la construction. La dédicace du nouveau bâtiment eut lieu solennellement le 9 décembre 1854. Le pape Pie IX était entouré du sacré collége, et d'une foule d'évêques accourus à Rome de toutes les contrées du monde, pour assister à la définition et à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge.

Le monastère qui accompagne la basilique est ancien; il offre à l'examen de l'archéologue un beau cloître, dont les arcs reposent sur des colonnettes en marbre très-curieuses. Quelques-unes ont des fûts grêles diversement contournés; d'autres sont embellis de mosaïques. Pendant l'hiver et le printemps, des religieux de Saint-Benoît y chantent chaque jour l'office. Durant les chaleurs de l'été et de l'automne, si dangereuses dans la campagne romaine, à cause des

fièvres produites par la *mal'aria,* ils se retirent au monastère de Saint-Calliste.

Ce sont des moines de Cîteaux qui desservent l'antique abbaye, naguère abandonnée, de Saint-Anastase, avec sa vieille église romane, celle de Saint-Paul *ad Aquas salvias* et celle de *Scala cœli.* Le monastère de Saint-Anastase fut donné par le pape Innocent II à saint Bernard, venu à Rome pour remédier aux maux de l'Église. Une colonie de moines de Clairvaux y fit régner la régularité. Elle était venue s'y installer sous la conduite de Bernard de Pise. Pendant son séjour à Rome, le saint et éloquent abbé de Clairvaux y faisait sa résidence, trouvant ainsi la solitude à peu de distance de la ville. Un jour qu'il disait la messe pour les âmes du Purgatoire dans une chapelle voisine du monastère, il vit tout à coup une échelle mystérieuse comme celle de Jacob; elle semblait s'élever jusqu'au ciel, et les âmes délivrées par la vertu divine de l'auguste sacrifice de l'autel en montaient en foule les degrés. Cette chapelle a toujours été depuis en vénération. Les cardinaux Farnèse et Aldobrandini l'ont fait restaurer, ou plutôt reconstruire par Vignole, et elle porte toujours le nom d'Échelle du ciel, *Scala cœli.* Quant au monument qui recouvre le lieu témoin du martyre de saint Paul, c'est un édifice comme la plupart de ceux qui existent à Rome et aux environs : antique comme origine, rebâti ou restauré à plusieurs époques, moderne, c'est-à-dire de la Renaissance italienne dans sa structure présente. Mais, il faut en convenir, c'est un des sanctuaires les plus vénérables de la chrétienté. Ici l'apôtre saint Paul fut décapité,

martyr de la vérité qu'il annonça avec tant d'intrépidité et tant de succès. Ici, cette langue éloquente qui opéra tant de merveilles de conversion auprès des Juifs et des Gentils, des savants et des ignorants, des grands et des petits, que rien au monde ne put contraindre au silence, ni la persécution, ni la contradiction, ni la peur, ni la pauvreté, ni aucune des résistances au pouvoir de l'homme, fut glacée par la mort, après avoir une dernière fois confessé la divinité de l'Évangile. Tranchée par le glaive, la tête de l'Apôtre, suivant la tradition, en tombant sur le sol, fit trois bonds, et une fontaine jaillit aux lieux où elle toucha la terre.

Ce n'est pas sans émotion que nous avons visité ces lieux sanctifiés par de si grands souvenirs. Nous nous sommes agenouillé sur cette terre jadis inondée du sang du grand apôtre. Nous avons baisé pieusement la colonne sur laquelle il subit le martyre. Nous avons porté à nos lèvres le vase rempli de l'eau des trois fontaines. Est-il possible de ne pas sentir ici quelque étincelle au moins de cette ardente charité qui dévorait le cœur de l'apôtre des nations? Quels sentiments nous animaient quand nous avons eu le bonheur de prier au tombeau de saint Paul, à la Confession de saint Pierre, *ad limina Apostolorum!* Fidèle à une tradition qu'un chrétien, qu'un prêtre surtout ne saurait jamais oublier, nous avons suivi dévotement à Rome toutes les stations du martyre des Apôtres. De la basilique où l'on conserve les chaînes de saint Pierre (*San-Pietro-in-Vincoli*), nous sommes descendus dans les cachots obscurs de la prison Mamertine, où furent enfermés

les deux apôtres; nous sommes entré, en une occasion solennelle[1], dans la charmante basilique des saints martyrs Nérée et Achillée, primitivement connue sous le titre italien *della Fasciola,* parce qu'on y conservait une bandelette imprégnée du sang de saint Pierre. Nous avons gravi le Janicule jusqu'à l'église de *San-Pietro-in-Montorio,* où il fut mis en croix la tête en bas; nous sommes descendu dans la crypte où repose son corps, sous le dôme célèbre, chef-d'œuvre de Bramante, de Raphaël et de Michel-Ange.

Du monastère de Saint-Anastase sortit un disciple de saint Bernard pour monter sur le siége de Saint-Pierre. Ce fut Bernard de Pise, connu depuis sous le nom d'Eugène III. Cette promotion eut lieu au milieu des plus violents désordres qui aient jamais affligé la ville de Rome et l'Église. Arnaud de Brescia, avec la fougue d'un tribun, l'audace d'un sectaire, le fanatisme d'un révolutionnaire et d'un hérétique, avait paru à Rome, soufflant de tous côtés le feu de la révolte. Cet homme exalté, dont l'esprit était aussi faux que les mœurs étaient dépravées, avait été disciple d'Abailard. Dans le but de donner plus d'autorité à ses déclamations, il avait revêtu l'habit monastique. Avec une ardeur digne d'une meilleure cause, il avait parcouru l'Allemagne, la France et l'Italie, parlant avec véhémence contre l'Église, n'épargnant ni les évêques, ni les monastères. Afin de mieux faire accepter ses pré-

[1] En 1853, nous avons eu l'honneur d'accompagner à Rome S. Ém. le cardinal Morlot, archevêque de Tours, plus tard archevêque de Paris, dont le titre cardinalice était la basilique des saints Nerée et Achillée.

tendues idées de réforme, il montrait les biens ecclésiastiques comme une riche proie à partager. La cupidité, alors comme aujourd'hui, était facile à allumer dans le cœur de la populace qui ne possédait rien ou possédait peu de chose. Elle n'était pas moins ardente chez les seigneurs, dont la fortune était toujours obérée et qui jetaient un œil d'envie sur les domaines ecclésiastiques, beaucoup mieux administrés que leurs propriétés privées. Condamné en 1139 par le concile général de Latran, Arnaud avait réussi à rentrer dans la ville des papes malgré eux. Sa présence avait été le signal de mille désordres de la part d'une population exaltée, qui s'imaginait sans doute couvrir ses excès les plus révoltants, parce qu'elle s'appelait fièrement *le sénat et le peuple romain (senatus populusque romanus)* : triste parodie d'une époque éloignée, où ces titres avaient exercé un si grand prestige dans le monde! On entendait partout invoquer le nom des Gracchus, des Caton, des consuls et des tribuns. Le Capitole allait retrouver son antique gloire; les légions romaines devaient se grouper sous leurs aigles victorieuses. Vaines déclamations! mots sonores qui ne produisirent que l'anarchie, le meurtre et le pillage! Quand le pape Eugène III fit son entrée à Rome, les citoyens, fatigués des excès des aventuriers qui s'étaient emparés du pouvoir, allèrent à sa rencontre, des rameaux à la main, désireux enfin de respirer un peu en paix sous la direction d'un gouvernement régulier.

Le pontificat d'Eugène III répara beaucoup de malheurs; mais les esprits, semblables à une mer profondément agitée par la tempête, furent assez longtemps

à se calmer. Dès qu'il eut pris possession du trône pontifical, saint Bernard lui écrivit : « Mon fils Bernard est devenu mon père Eugène; je désire que l'Église change aussi en mieux. Que je serais heureux si, avant de mourir, je la voyais telle qu'elle était dans le premier âge, alors que les apôtres tendaient leurs filets, non pour prendre de l'or et de l'argent, mais pour prendre des âmes : c'est ce que l'Église attend de vous. » Saint Bernard conserva toujours vis-à-vis du pape la même liberté de parole dont il avait usé vis-à-vis de son disciple, et le pape l'y encourageait par sa déférence. Lorsque Eugène vint en France, il voulut revoir le monastère auquel se rattachaient les plus doux souvenirs de sa vie. Les moines furent frappés d'admiration de retrouver chez le Pontife suprême l'humble simplicité du religieux. Sous les insignes de la papauté, il portait toujours le froc de laine, et les riches tentures de son lit ne recouvraient que la couchette de paille du dortoir de Clairvaux.

Nous ne saurions quitter la campagne romaine sans faire un pèlerinage à la vieille abbaye de Grotta-Ferrata. Elle est toujours habitée par des moines grecs de l'ordre de Saint-Basile, qui conservent jusqu'à présent l'ancienne liturgie et la psalmodie de l'Orient. Les bâtiments s'élèvent au milieu des campagnes de Frascati; de longues avenues d'ormeaux et de platanes y conduisent. On prétend avec beaucoup de vraisemblance qu'ils occupent l'emplacement de la maison et des jardins de Cicéron. Aux jours où l'orateur romain y composa peut-être ses Tusculanes avaient succédé des événements malheureux. Des broussailles et des

ruines informes couvraient le terrain où se déployaient autrefois les allées et les arbres d'une somptueuse *villa*. Le comte de Tusculum donna ce terrain à saint Nil, venu du fond de la Calabre, et cherchant par esprit d'humilité à se fixer dans un pays où il fût inconnu. Saint Nil était Grec, car il était né dans cette partie de l'Italie méridionale désignée sous le nom de Grande Grèce, la seconde patrie de Pythagore, où les artistes d'Athènes venaient choisir leurs modèles. Il vit le jour à Rossano, non loin de Crotone, près de la plage où fut Sybaris, au milieu de tous les souvenirs de la sagesse et de la volupté antiques. Dans sa première jeunesse, il se laissa séduire par les passions; mais, promptement désabusé des plaisirs qui passent et troublent, il alla chercher la paix du cœur et le calme de l'esprit dans la solitude. Il fonda les deux monastères de *Val di Luce* et de *Serperis*. Il y vécut, entouré de ses disciples, jusqu'à une extrême vieillesse, jouissant parmi les populations d'alentour d'une grande réputation de sainteté. Il n'attendait plus que la mort, lorsqu'il apprit que le prince de Gaëte se proposait de faire transporter ses restes, dès qu'il aurait rendu le dernier soupir, comme de précieuses reliques et comme la sauvegarde de sa ville. Malgré le poids des années, saint Nil s'éloigna aussitôt en cachette. Les habitants du voisinage n'étaient pas cependant si passionnés pour la possession des reliques que ces Espagnols qui voulaient tuer saint Romuald, au moment où il les quittait, afin au moins de garder ses reliques.

L'église de Grotta-Ferrata possède quelques objets propres à intéresser vivement l'archéologie du moyen

âge. On y remarque un mélange curieux de formes grecques, dignes de la belle antiquité, et de formes nouvelles d'un style qui n'est dépourvu ni de grâce ni d'originalité. Les voyageurs y sont attirés par de grandes peintures à fresque d'Annibal Carrache et du Dominiquin, représentant saint Nil guérissant un possédé et saint Nil recevant l'empereur Othon III. Ce dernier trait mérite d'être rapporté ici : il résume ce qu'il y a de plus élevé dans l'histoire monastique. Othon, en présence du saint vieillard, lui offrit, ainsi qu'à ses religieux, un monastère plus vaste que celui qu'ils occupaient, avec des revenus suffisants pour l'entretien d'une nombreuse famille monastique. Saint Nil refusa. L'Empereur insista : « Demandez-moi, dit-il, comme à votre fils, tout ce qu'il vous plaira. » Alors le serviteur de Dieu, appuyant sa main sur la poitrine de l'Empereur, lui dit : « Songez au salut de votre âme. »

VII

L'INSTITUT MONASTIQUE EN ANGLETERRE
LES CHANOINES RÉGULIERS ET LES CLOÎTRES DES CATHÉDRALES
SAINT DUNSTAN. — SAINT-ALBAN. — CROYLAND
MALMESBURY. — GLASTONBURY
SAINT-EDMOND. — PETERBOROUGH. — WEARMOUTH ET JARROW
SAINT BENOÎT BISCOP ET LE VÉNÉRABLE BÈDE

L'archéologue qui visite l'Angleterre, la plume et le crayon à la main, recueillant les vieux souvenirs de l'histoire, dessinant les monuments et les ruines du moyen âge, est étonné du nombre et de la magnificence qu'étalaient jadis les édifices monastiques. Grandeur, élégance, noblesse, tels sont les caractères qui frappent d'abord l'œil de l'observateur. Mais son étonnement redouble quand, en parcourant les vieilles églises épiscopales, une des gloires du catholicisme, il voit ces cloîtres vastes et splendides qui les entourent, ces muets témoins de la vie régulière que menaient les chanoines; car, dès la plus haute antiquité ecclésiastique, les cathédrales de la Grande-Bretagne étaient desservies par un clergé appartenant

à l'ordre monastique. De ces chapitres sont sortis des personnages aussi distingués par leur science que par leurs vertus. On a dit que la France a été faite par les évêques, comme un rayon de cire et de miel est l'œuvre des abeilles. On pourrait affirmer avec autant de vérité que l'Angleterre fut l'ouvrage de l'institut monastique. Elle lui doit certainement l'introduction et le maintien de la religion chrétienne, sa législation primitive, ses progrès dans la civilisation, son initiation à la culture des sciences et des lettres, l'adoucissement des mœurs, le sentiment exalté du patriotisme, l'amour de la liberté. Un moine anglais, Roger Bacon, passe pour l'inventeur de la poudre à canon, et mérita, par ses découvertes et ses travaux ingénieux, le surnom de *Docteur admirable*. Mais à une gloire que l'humanité peut considérer peut-être comme un malheur ne faut-il pas préférer celle des grands hommes et des grands saints, comme le vénérable Bède, Alcuin, sorti des cloîtres de l'Église d'York, Lanfranc, saint Anselme, saint Thomas de Cantorbéry, et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer?

L'antique Église de Cantorbéry, métropole de toute l'Angleterre, fondée, comme nous l'avons vu précédemment, par le moine saint Augustin, a vu ses trente-huit premiers pontifes porter l'habit de l'ordre de Saint-Benoît[1]. Vers le VIIe et le VIIIe siècle, les cloîtres de la Grande-Bretagne, comme ceux de l'Irlande, furent une pépinière bénie de Dieu, d'où sortirent les missionnaires des nations encore païennes et les mar-

[1] Bulteau, *Abrégé de l'histoire de l'ordre de Saint-Benoît*.

tyrs qui arrosèrent de leur sang des contrées encore à demi barbares; tels furent les deux Ewald, martyrs en Saxe; Willibrord, apôtre de la Hollande; Kilian, Colman et Fotuan, apôtres de la Franconie; Wilfrid, Wigbert, Suitberg, qui portèrent la parole de Dieu dans l'Allemagne septentrionale. Ces intrépides ouvriers évangéliques étaient les dignes précurseurs du grand saint Boniface, sorti également des monastères de l'Angleterre, l'apôtre de la Germanie.

N'est-ce pas encore d'une abbaye anglaise que partira l'un des premiers fondateurs de l'ordre de Cîteaux, saint Étienne Harding, le père spirituel de saint Bernard? Un siècle auparavant, l'Angleterre avait vu briller saint Dunstan, abbé de Glastonbury, avant de monter sur le siége métropolitain de Cantorbéry. Cet illustre serviteur de Dieu était destiné par la Providence à remplir dans son pays le même rôle que saint Benoît d'Aniane en France. Saint Dunstan fut le réformateur de la discipline monastique dans sa patrie. Ses vertus, sa science, son zèle, sa vie sainte et mortifiée, sa haute position dans l'Église, donnaient à sa parole une autorité à laquelle personne n'osait se soustraire. Ce qui mit le comble à son influence, uniquement consacrée à la gloire de Dieu et au triomphe de la pure morale de l'Évangile, ce fut sa conduite pleine d'une sainte liberté envers le roi Edgar. Emporté par sa passion, ce prince n'avait pas craint d'user de violence envers une jeune fille qui avait cherché à mettre sa vertu à l'abri de toute atteinte, sous le voile des vierges consacrées à Dieu. C'était un scandale et un acte de lâche brutalité. Saint Dunstan n'hésite pas

à reprocher au roi son action criminelle en termes propres à remuer la conscience du coupable. Le prince avoue sa faute et demande pénitence. Pendant sept ans, il ne pose pas la couronne royale sur sa tête, en signe d'humiliation: il jeûne deux fois par semaine et distribue d'abondantes aumônes. A la fin, il est réconcilié publiquement, et on lui rend tous les honneurs dus à sa dignité.

Telle était alors la puissance de la religion sur les esprits les plus fiers et sur les caractères les plus indomptables. Si les populations étaient témoins et gémissaient des scandales descendus de haut, elles voyaient également la réparation : les saintes rigueurs de la pénitence atteignaient tous les coupables, même dans les rangs les plus élevés. Les fautes, les crimes même, n'ont jamais été rares parmi les hommes; la faiblesse humaine explique ce fait sans l'excuser. Au moyen âge du moins, les lois éternelles de la justice et de la morale n'étaient pas entièrement méconnues; l'Église ne renonça jamais à ses anathèmes, ni le peuple au sentiment austère du devoir.

Ajoutons quelques détails propres à faire apprécier l'esprit religieux des princes anglo-saxons. Malgré l'agitation au milieu de laquelle ils vécurent, ces rois, dont les ressources étaient généralement très-restreintes, bâtirent quantité d'églises, fondèrent et dotèrent beaucoup de monastères. Spectacle aussi curieux que rare : ces princes, régnant en un siècle d'ignorance et de barbarie, étaient généralement instruits, et la plupart se montrèrent jaloux de propager l'étude et les sciences parmi les peuples soumis à leur empire.

Les hommes imbus des véritables maximes du catholicisme, religion de lumière et de progrès, furent constamment favorables à la diffusion des connaissances scientifiques et littéraires. Alfred le Grand ne se contenta pas de défendre ses sujets contre la turbulence de leurs ennemis; il rédigea pour eux un corps de lois excellentes; il traduisit du latin en langue saxonne le *Pastoral* de saint Grégoire; le *Traité de la consolation,* par Boëce; l'*Histoire ecclésiastique*, du vénérable Bède; et tous les livres de la Bible. Un siècle plus tard, le roi Athelstan entreprit une nouvelle traduction des livres saints, en langue saxonne, et employa ses efforts à en multiplier les exemplaires. Nous ne finirions pas, si nous voulions faire connaître, avec quelque étendue, comment les monastères devinrent en Angleterre des foyers de lumière. Mais la science n'était pas l'unique préoccupation de ces fermes intelligences : la piété, et une piété éclairée, les dirigeait avant tout. Après un règne de trente-deux ans, Ina, roi des Saxons occidentaux, descend volontairement du trône. Il a fait, en faveur de ses sujets, tout ce qu'un prince généreux et intelligent peut faire. Sans négliger la sécurité intérieure et extérieure, la protection de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, il laissa des lois bien coordonnées, vrai modèle de sagesse, de justice, de prévoyance, où la fermeté est jointe à l'indulgence, où tous les intérêts sont sauvegardés. A cette époque de violence, où les forts oppriment les faibles, il fut un des premiers à faire prévaloir le droit sur la force, insistant de toutes les manières pour mettre en évidence les raisons de jus-

tice et même de délicatesse qui militent en faveur des femmes, des veuves, des enfants et des orphelins. C'est un des monuments les plus remarquables de la législation inspirée, ou du moins modifiée par les idées chrétiennes. Proclamons-le hautement, la jurisprudence antique fut singulièrement dépassée par ces princes à peine échappés à la barbarie. A la fin d'une carrière si glorieusement remplie, le roi Ina abdique, se retire à Rome avec sa femme Éthelburge, s'enferme dans un monastère et se dispose, par la pratique de toutes les vertus, à paraître devant Dieu. Combien d'autres souverains imitèrent cet exemple! Dans l'espace de moins de deux siècles, on vit trente princes, rois ou reines des Anglo-Saxons renoncer au pouvoir suprême, et finir leur vie dans l'humilité et les mortifications du cloître [1].

Parmi les monastères les plus renommés de la Grande-Bretagne nous devons en citer quelques-uns, tels que Saint-Alban, Croyland, Malmesbury, Glastonbury, Saint-Edmond, Peterborough, N.-D. d'Abingdon, Wimborn, Wearmouth et Jarrow, Westminster, etc.

Une grande et belle église avait été bâtie de bonne heure sur le tombeau de saint Alban le martyr. Les Saxons, au temps de l'invasion, la détruisirent de fond en comble. Vers la fin du VIII[e] siècle elle fut rebâtie par Offa, roi des Merciens, et entourée d'un vaste monastère. Elle ne tarda pas à devenir floris-

[1] On peut consulter à ce sujet la préface intéressante du *Monasticon Anglicanum*.

sante, comblée de riches offrandes et priviléges. L'abbé de Saint-Alban avait le titre de baron, et occupait le premier siége au parlement. A l'époque néfaste de la destruction des abbayes, sous le règne de Henri VIII, onze monastères et deux grands hôpitaux dépendaient de cette illustre abbaye. L'église, comme tant d'autres, fut alors profanée, pillée, déshonorée; les reliques des saints furent jetées au feu, et les cendres dispersées au vent. L'édifice était menacé d'une ruine entière, s'il n'avait été racheté à prix d'argent par les habitants de la ville construite, au moyen âge, à l'ombre des murs de l'antique monastère : il sert aujourd'hui d'église paroissiale. Saint Alban était jadis invoqué par toute l'Angleterre comme son patron. La mémoire de ce saint martyr ne saurait périr, quoique son culte soit tombé en oubli auprès d'un trop grand nombre de cœurs ingrats, indifférents aujourd'hui aux vieilles gloires religieuses de leur patrie.

La Mercie, un des sept royaumes de l'heptarchie anglo-saxonne, comptait de nombreux monastères dus aux libéralités de ses rois. Aucun ne jouit d'une plus grande célébrité que celui de Croyland, dans le comté de Lincoln. Le fondateur fut Ethelbald, au commencement du VIIIe siècle. La construction de cette abbaye, dans une île, s'opéra au milieu de difficultés inouïes, à cause du peu de consistance du sol. Les premières assises de l'édifice furent posées sur pilotis, et il fallut apporter de loin une quantité considérable de terre et de pierres, pour faire disparaître les inégalités du terrain. Tous les obstacles furent heureusement surmontés, et les bâtiments du monastère s'éle-

vèrent avec une extrême magnificence, dominant la plage humide, à l'abri de tout danger, même dans les plus horribles tempêtes. L'église était dédiée à Notre-Dame et à l'apôtre saint Barthélemy. Des religieux y étaient venus d'Evesham, sous la conduite du moine Kenulph. En 890, les Danois, qui couvrirent l'Angleterre de ruines, pillant les monastères, les villes et les bourgades, au moment où des hordes de leurs compatriotes se livraient en France à toute sorte d'excès barbares, renversèrent l'abbaye de Croyland, après en avoir massacré tous les habitants. Un enfant de dix ans échappa seul à cette effroyable boucherie. Jusque vers le milieu du xe siècle, un monceau de ruines attristait le regard, attendant qu'une main amie vînt enfin les relever. Cette main pieuse fut celle de Turketill, chancelier du roi Edred. Turketill rendit d'éminents services à sa patrie; puis, comme tant d'âmes privilégiées à cette époque, il renonça à ses dignités dans sa vieillesse, pour venir terminer ses jours à l'ombre des cloîtres qu'il avait fait restaurer à ses frais. Il y passa plusieurs années au sein d'une paix profonde et dans les exercices de la piété. En 948, il fut élu abbé; il mourut saintement, comme il avait vécu.

Un moine irlandais, nommé Maidulf, fonda au viie siècle, dans le comté de Wilts, l'abbaye de Malmesbury, qui ne tarda pas à devenir une des plus célèbres de toute l'Angleterre. La régularité, non moins que l'amour des sciences ecclésiastiques et la culture des lettres, en fit le modèle des établissements monastiques. Les religieux répandaient la bonne odeur de leurs vertus dans des campagnes jusque-là à demi

sauvages. Ils employaient une partie de leur temps, avec une énergie que rien ne décourageait, à défricher des bois et des landes, où bientôt d'abondantes moissons attirèrent la population : partout, en effet, où l'agriculture prodiguait ses trésors, les hommes accoururent en foule. Plus tard, peut-être, ils oublieront que les sueurs des moines ont d'abord fécondé un sol auparavant stérile; mais l'histoire ne doit pas être ingrate : elle doit au moins signaler les bienfaits et les bienfaiteurs. Un moine, auquel l'Angleterre doit la meilleure rédaction de ses annales historiques, sortit de l'abbaye de Malmesbury, à laquelle il emprunta le nom sous lequel il est connu : c'est William Sommerset ou Guillaume de Malmesbury, surnommé *le Bibliothécaire*. Ce pauvre moine fut un des hommes les plus instruits de son temps. Il a écrit, en cinq livres, l'histoire des événements les plus mémorables du règne des rois d'Angleterre. Son récit s'étend de l'an 449 à l'an 1127. Il y ajouta une suite, sous le titre d'*Histoire nouvelle,* comprenant les faits arrivés de 1127 à 1143. Grâce à un travail persévérant, il rédigea également les *Actes des évêques anglais,* et divers ouvrages consultés toujours avec fruit [1]. Guillaume de

[1] *Regalium, sive de rebus gestis regum Anglorum libri V* (ab anno CCCCXLIX ad annum MCXXVII). — *De Historia novella libri II* (ab anno MCXXVII ad annum MCXLIII). — *De Gestis pontificum Anglorum.* — *Liber de antiquitate Glastoniensis Ecclesiæ.* — *Vita S. Wulstani episcopi Wigorniensis.* — *Epistola de Joanne Scoto Erigena.* — *Fragmenta ex abbreviatione Amalarii.* (La Patrologie latine publiée par M. Migne contient les œuvres de Guillaume de Malmesbury. tom. CLXXIX). Alia ejusdem auctoris sunt manuscripta opera, quæ nondum in lucem prodierunt.

Malmesbury passa la majeure partie de sa vie dans son monastère. Son père était Normand d'origine, attiré en Angleterre par suite de la conquête; sa mère était Saxonne. Lui-même nous apprend ces détails; de même qu'il nous fait connaître que sa première éducation dans la maison paternelle avait été très-soignée; on peut conclure de là que sa famille était distinguée dans le monde. Il avait refusé les dignités, afin de se donner tout entier aux études historiques, méritant en cela de figurer à la tête de tant d'hommes généreux, saintement épris de l'amour de Dieu et du prochain, et passionnés pour l'étude.

Les origines de Glastonbury appartiennent à la légende avant d'appartenir à l'histoire. Saint Joseph d'Arimathie serait venu prêcher la foi dans la Grande-Bretagne, peu de temps après l'ascension de Jésus-Christ, et aurait jeté les premiers fondements de ce monastère dans une île ou presqu'île connue primitivement sous le nom d'Avellona. Quoi qu'il en soit de cette tradition, relatée par Gildas, mais qui ne repose sur aucun document historique ancien, l'abbaye de Glastonbury passait pour la plus vieille de l'Angleterre. Elle possédait déjà quelque célébrité sous la domination des Bretons, et jeta un grand éclat sous les rois saxons. Placée sous l'invocation de la sainte Vierge, elle était riche en reliques des plus précieuses. Mais la pseudo-réforme du XVIe siècle livra aux flammes les ossements des saints, jetant au creuset les reliquaires d'or et d'argent, volant les perles et les pierres fines, brisant les vases sacrés, lacérant les ornements sacerdotaux, morcelant les domaines mo-

nastiques, violant toutes les lois divines et humaines.

L'abbaye de Saint-Edmond, dans le comté de Suffolk, était moins ancienne que les précédentes; mais elle ne jouissait pas d'une moindre renommée. Fondée vers 1020 par Canut Ier, roi d'Angleterre, elle avait pris la place d'une modeste église en bois, qui recouvrait le tombeau du saint martyr Edmond, roi des Est-Angles. Les auteurs ne tarissent pas d'éloges en parlant de ce monastère, qui égalait une ville en étendue, et dont les bâtiments étaient d'une structure admirable. Les débris en sont encore imposants, malgré les injures du temps et des hommes. On y remarque encore, quoique mutilés, les tombeaux d'Alain, comte de Bretagne, de Richemond, neveu de Guillaume le Conquérant, et de Marie, reine de France, femme de Louis XII et sœur de Henri VIII. En mémoire de sa sœur, le monarque anglais n'aurait-il pas dû épargner l'abbaye de Glastonbury? Il fut plus généreux à l'égard de Peterborough, qu'il érigea en évêché, parce que les restes mortels de Catherine Howard y avaient été ensevelis.

Parmi les personnages qui font le plus grand honneur à l'Angleterre, pourrions-nous omettre saint Benoît Biscop et le vénérable Bède? Il nous est impossible ici d'épuiser la liste des hommes sortis de l'institut monastique, et formant une des gloires de l'Angleterre par leur sainteté, leurs vertus, leur science et leurs autres belles qualités. Mais ces deux grands génies, il faut en convenir, appartiennent avant tout à l'Église catholique et au monde chrétien entier.

Saint Benoît Biscop prit naissance dans une famille

distinguée du Northumberland, et dès son adolescence il occupa une des premières places à la cour du roi Oswi. Doué d'un esprit solide et des qualités les plus aimables, Benoit fut comblé de bonne heure de biens et de dignités, tout ce qui séduit et captive ordinairement le cœur des hommes. Il pouvait aspirer à tous les honneurs, et il faut ajouter qu'il les méritait. Ce qui est plus rare, il n'excitait pas la jalousie des autres courtisans. Mais Dieu avait sur lui d'autres desseins. Estimant les avantages de ce monde à leur juste valeur, Benoit Biscop aspirait à la possession de biens plus solides. A vingt-cinq ans, il quitte la cour et entreprend un pèlerinage à Rome. De son temps, un voyage pieux *ad limina Apostolorum* ne ressemblait nullement à ces promenades faciles que ses compatriotes exécutent si confortablement aujourd'hui pour passer à Rome, dans une atmosphère tiède, une saison si rigoureuse en hiver sur les bords de la froide Tamise et dans les campagnes brumeuses de l'Angleterre. Benoit Biscop, comme les catholiques de nos jours, allait ranimer sa foi et réchauffer son dévouement au vicaire de Jésus-Christ, successeur de saint Pierre, auprès du tombeau des saints Apôtres, sur cette terre arrosée du sang des martyrs.

De retour dans sa patrie, ce jeune seigneur, dédaignant les espérances mondaines, uniquement épris de l'amour des biens célestes, s'adonne avec une véritable passion à l'étude de la parole de Dieu, interrompant seulement par la prière et ses exercices de piété l'étude de la sainte Écriture.

Rome avait laissé dans son âme de vivants sou-

venirs. Quand une fois on a vu Rome, on désire toujours y revenir. Quelque temps après son retour, Benoît reprit le chemin de l'Italie. Cette fois, il fut entièrement gagné à la vie monastique. En passant à Lérins, témoin des vertus angéliques des disciples de saint Honorat, il resta parmi eux, revêtit l'habit religieux, et, durant deux ans, édifia les moines les plus fervents par sa régularité, sa modestie, son application à l'étude, ses progrès également remarquables dans la science des saints et dans les sciences humaines.

Un troisième pèlerinage ramena Benoît Biscop à Rome. Il revint dans sa patrie en compagnie de Théodore, archevêque de Cantorbéry. Chargé d'abord du gouvernement du monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul, près de cette ville, il préféra vivre sous l'obéissance, se démit en faveur de saint Adrien, et se livra entièrement à l'étude des sciences ecclésiastiques, sous la direction de saint Théodore et de saint Adrien. Ces deux personnages, élevés d'abord dans l'Italie méridionale, initiés ensuite à Rome à toutes les connaissances de leur temps, étaient des maîtres dignes d'un tel élève. Benoît cependant était toujours dévoré d'un ardent désir d'apprendre, que rien ne pouvait satisfaire. Ajoutons qu'une inclination de plus en plus vive le rappelait à Rome, ce centre de toutes les grandes choses. Ce fils d'une race barbare avait subi l'irrésistible séduction de la capitale de la civilisation chrétienne. Une quatrième fois, il visita la ville éternelle. Il y prolongea son séjour, s'initia à toutes les nobles traditions chrétiennes, se perfectionna dans la connaissance de la discipline ecclésiastique, voulut appro-



fondir les diverses constitutions monastiques, apprit par cœur la vie des martyrs, des pontifes romains, des docteurs, et ne négligea aucune source d'instruction, en se mêlant, autant que possible, à ce clergé romain, gardien fidèle de toutes les grandes, nobles et saintes doctrines.

Benoît Biscop avait puisé à toutes les sources du savoir; il connaissait, en outre, les secrets de la vie réglée d'après les conseils évangéliques. Ce n'était pas une simple théorie : il avait contemplé de ses propres yeux les merveilles cachées derrière les cloîtres, trop souvent ignorées du monde. Il était parvenu à un âge auquel un homme sérieux, quand il possède en lui une étincelle du feu sacré, songe à produire une œuvre durable. De retour dans son pays, Benoît reçoit le meilleur accueil de la part du roi Egfrid, fils du roi Oswi et son successeur à la couronne du Northumberland. Grâce aux libéralités du monarque, il fonde le monastère de Warmouth, qu'il place sous l'invocation de saint Pierre. Les bâtiments conventuels s'élèvent selon les procédés de l'architecture saxonne, c'est-à-dire suivant un système où la solidité ne laisse rien à l'élégance. Mais le goût d'un homme instruit, témoin des magnificences de Rome et de l'Italie, pouvait-il être pleinement satisfait? Quand il s'agit de construire l'église, il passe en France et ramène des ouvriers capables de bâtir *à la manière des Romains.* Jusqu'alors les édifices de la Grande-Bretagne étaient de bois, souvent couverts de chaume : désormais, sous l'influence de la nouvelle abbaye, école où les artistes indigènes trouveront des préceptes et des modèles, les

monuments ecclésiastiques et les constructions civiles seront en pierres régulièrement appareillées. L'érection de l'abbaye de Wearmouth constitue une date importante pour l'archéologie anglo-saxonne, d'autant plus que Benoît Biscop étale partout sur les murailles de son monastère des tableaux comme il n'avait jamais été donné aux yeux de ses compatriotes émerveillés d'en contempler. Peut-être, dès cette époque, comme quelques textes contemporains autorisent à le penser, les fenêtres furent-elles garnies de vitres colorées, genre de magnificence auquel, en aucun pays du monde, les regards n'étaient guère accoutumés.

Un cinquième voyage à Rome permit au serviteur de Dieu d'enrichir son abbaye de nouveaux tableaux, de reliques et de livres. Il réussit à conduire en Angleterre un des chantres de la chapelle papale, qui apprit aux moines de Wearmouth les vraies traditions du chant grégorien et tous les détails de la liturgie romaine. Ces faits, en apparence de minime importance, exercèrent la plus grande et la plus heureuse influence dans toutes les contrées de la Grande-Bretagne. Le mouvement religieux fut alors si général et si profondément senti, que le roi Egfrid voulut que Benoît fondât un second monastère. Ce nouvel établissement fut connu sous le nom de Jarrow. Les mêmes principes triomphèrent dans les deux maisons, si bien que plusieurs fois elles furent gouvernées par un même abbé. Ainsi voyons-nous saint Céolfrid, parent de saint Benoît Biscop, régir pendant vingt-sept ans les deux abbayes de Wearmouth et de Jarrow.

Outre la gloire de son fondateur, le monastère de

Jarrow en invoque une autre non moins pure et non moins célèbre dans l'univers catholique : nous voulons parler du vénérable Bède. En 690 mourut saint Benoît Biscop; le vénérable Bède était né dix-sept ans auparavant, en 673. Quand une des grandes lumières de l'ordre monastique s'éteignit en Angleterre, une autre était sur le point d'y jeter le plus vif et le plus radieux éclat. Bède fut incontestablement un des hommes les plus instruits de son temps. Son génie embrassa toutes les connaissances humaines cultivées au VIIe et au VIIIe siècle, et il perfectionna tout ce qu'il toucha. Modèle des vertus monastiques, esprit généreux, âme ouverte à toutes les nobles impressions, sévère à lui-même, indulgent pour les autres, n'ayant qu'une passion bien déclarée, celle du bien, modeste, charitable, Bède ajoutait à ses belles qualités un désir insatiable d'apprendre. Ses jours et ses nuits étaient partagés entre la prière et l'étude. « Ceux qui le voyaient prier, dit un historien, auraient pu croire qu'il n'étudiait pas; à voir le nombre de ses ouvrages, on serait tenté de penser qu'il ne fit jamais autre chose qu'écrire. »

Reçu à Jarrow dès l'âge de sept ans, Bède y fut formé par les maîtres les plus habiles, saint Benoît Biscop, le moine Trumbert, disciple de saint Chad, évêque d'York, l'abbé saint Adrien et saint Théodore, archevêque de Cantorbéry. Il savait et parlait le grec comme sa langue maternelle. Mais l'objet principal de ses études et de ses méditations fut la sainte Écriture et les écrits des saints Pères. Il devint lui-même un chef d'école célèbre : le plus connu de ses disciples est Alcuin, devenu à son tour, chez nous, le grand ini-

tiateur, sous l'empire de Charlemagne, aux sciences divines et humaines. Ordonné diacre à l'âge de dix-neuf ans, Bède fut promu à la prêtrise à trente ans.

La candeur et l'amour désintéressé de la vérité forment le caractère de ses écrits historiques. Il mérita vraiment le titre de *Père de l'histoire d'Angleterre*. Son *Histoire ecclésiastique* est un ouvrage étonnant par sa clarté, sa précision, les renseignements qui s'y trouvent consignés, l'érudition vaste et variée de l'auteur. C'est une mine inépuisable, où l'on rencontre, à côté de la narration des faits historiques, des traits de mœurs, des détails relatifs à la législation, à l'agriculture, au commerce. Mais ce qui recommande principalement la mémoire du vénérable Bède dans le monde ecclésiastique et le monde savant, en dehors de l'Angleterre, ce sont ses admirables commentaires sur la sainte Écriture. Nous lui devons quatre-vingts traités sur des matières diverses. Le vénérable Bède rendit le dernier soupir le 26 mai 735, âgé de soixante-deux ans [1].

[1] La dernière édition des œuvres du vénérable Bède forme les tomes XC-XCV de la Patrologie latine éditée par Migne.

VIII

ABBAYE DE WESTMINSTER

Parmi les grandes abbayes de l'Angleterre, Westminster fut loin d'occuper d'abord la première place. Sous les rois saxons, elle n'eut pas l'importance qu'elle acquit par la suite. Elle dut ses principaux priviléges à sa situation. Comme Saint-Denis, près de Paris, elle donna un suprême asile à la dépouille mortelle des princes. Dans l'enceinte de son église se célébrèrent les plus imposantes solennités nationales, telles que le couronnement des rois, et plus d'une fois le parlement y vint inaugurer ses séances. On y vit en maintes circonstances les hauts barons en armes soutenir avec ardeur leurs priviléges et leur indépendance. Là s'ouvrirent des débats animés sur les intérêts de la royauté et ceux de la nation, qui ne doivent jamais être séparés, débats qui exercèrent sur l'avenir une influence si considérable. De cette maison sortirent des abbés qui jouèrent un rôle important dans les affaires publiques. Ici la religion déployait, à certains jours, toute la

pompe de ses cérémonies. Aujourd'hui les souverains y sont encore intronisés; on y fait les sépultures royales, on y récite des prières publiques. Mais toutes ces démonstrations religieuses sont froides comme le protestantisme, froides comme le marbre qui recouvre les tombeaux. Avec le catholicisme s'est évanoui, dans ce temple auguste, ce doux parfum de piété qu'y avaient laissé les premiers moines venus de Rome et leurs successeurs pendant de longs siècles. La psalmodie n'y fait plus retentir les voûtes de ses chants graves et mélancoliques, qui ont tant de charme pour les âmes méditatives et les cœurs affligés.

Dans les lignes suivantes, M. de Montalembert a résumé admirablement ces glorieuses destinées. « Le roi Sebert se fit enterrer avec sa femme à Westminster, et depuis lors, à travers maintes vicissitudes, la grande abbaye, de plus en plus chère à l'Église, aux princes, aux grands, au peuple, fut la sépulture préférée des rois et de leur famille. Elle est encore aujourd'hui, comme chacun sait, le panthéon de l'Angleterre, qui n'a rien trouvé de mieux pour conserver la mémoire de ses héros, de ses orateurs, de ses poëtes, de ses plus glorieux enfants, que de les ensevelir sous les voûtes du vieux sanctuaire monastique. C'est auprès de ce sanctuaire que la royauté anglaise a longtemps séjourné; c'est dans une de ses dépendances que la chambre des communes a siégé pour la première fois; c'est sous son ombre qu'a toujours vécu et vit encore le parlement anglais, la plus ancienne, la plus puissante, la plus glorieuse assemblée du monde. Jamais monument n'a été plus identifié avec l'histoire d'un

peuple; chacune de ses pierres représente une page des annales de la patrie.

« Cantorbéry résume la vie religieuse de l'Angleterre; Westminster a été le foyer de sa vie politique et sa véritable capitale. L'Angleterre doit Cantorbéry, comme Westminster, aux fils de saint Benoît [1]. »

L'abbaye de Westminster doit son nom à sa situation. Mellitus, premier évêque de Londres, un des compagnons de saint Augustin, établit sa cathédrale, sous le titre de saint Paul, au cœur même de la cité. Dans la région de l'Ouest, il bâtit un monastère sous le vocable de saint Pierre, le prince des apôtres, le centre de l'unité : ce fut le *monastère de l'Ouest,* Westminster. Non moins que la régularité monastique, les sciences et les lettres y fleurirent. Comme dans tous les établissements d'origine catholique, fidèles à l'esprit de leur fondation, on y vit s'épanouir les plus nobles caractères, et toutes les vertus chrétiennes y briller du plus vif éclat. Quand les Danois, comme une inondation dévastatrice, couvrirent la Grande-Bretagne de flots de guerriers sauvages, Westminster et la ville de Londres entière furent pillés et livrés aux flammes. De tant d'édifices qui en faisaient l'ornement, il ne resta qu'une poignée de cendres, bientôt balayées par le vent. Dès que des jours de calme eurent succédé à l'orage, l'abbaye de Saint-Pierre sortit de ses ruines plus belle, plus grande encore que par le passé. Des moines dispersés par la tempête, ceux que le glaive des pirates avait épargnés, se rassemblèrent pour

[1] *Les Moines d'Occident,* tom. III, p. 431 et 432.

peupler de nouveau ce saint asile. Afin d'empêcher le relâchement de s'y introduire, saint Dunstan fit venir un abbé de Fleury-sur-Loire, parce que ce monastère avait alors la réputation de pratiquer dans la perfection la règle de Saint-Benoît. On peut le dire, ce fut une date glorieuse pour l'abbaye de Westminster. Grâce à de constants efforts pour le bien, les bénédictins méritèrent l'affection que leur témoignèrent les rois d'Angleterre. Aucun ne fut plus bienveillant à leur égard que le roi saint Édouard le Confesseur. Vers le milieu du XIe siècle, ce prince entreprit de reconstruire l'église et les bâtiments de l'abbaye : il occupa le trône de 1050 à 1065. Jamais peut-être l'Angleterre ne fut gouvernée par un monarque plus accompli. Aux vertus guerrières il joignait les qualités plus rares de sage et prudent administrateur. Il remporta des victoires, quand les circonstances le forcèrent de prendre les armes et de conduire ses armées sur un champ de bataille. Au sein de la paix, il sut favoriser les arts utiles, s'appliqua à corriger les abus, diminua les impôts, réforma les lois et fit rendre à tous bonne et prompte justice. Cette conduite, aux yeux de quelques-uns, paraîtra commune et digne à peine d'obtenir une mention spéciale de l'histoire. Mais ceux-là oublient les faits du passé : ce ne sont pas les actions d'éclat, produites souvent en un moment d'enthousiasme, qui méritent le plus la reconnaissance des hommes. L'admiration s'accorde fréquemment à des œuvres stériles: l'estime, la confiance et l'amour des peuples ne se gagnent pas aussi facilement.

La reconstruction de l'abbaye de Westminster exerça



ABBAYE DE WESTMINSTER

une influence capitale sur le mouvement de l'architecture en Angleterre. Matthieu Pâris, moine de Saint-Alban, nous apprend dans sa *Chronique* que l'église servit de modèle pour tous les monuments du même genre. L'ouvrage, confié à des mains habiles, fut poussé avec vigueur. Rien ne manqua de ce qu'il faut à un chef-d'œuvre. L'architecte possédait tous les secrets de l'art difficile de bâtir; le monarque fournissait l'argent en abondance; les matériaux étaient bien choisis; les ouvriers n'épargnaient ni leurs soins, ni leur peine. Telle était la tradition de cet âge : chacun s'employait avec ardeur à remplir du mieux possible la tâche qui lui était confiée. Enfin, après un labeur assidu de plusieurs années, la dédicace du temple eut lieu le 25 décembre 1065, fête de la Nativité de Notre-Seigneur, en présence du roi, devant les principaux membres du clergé et de la noblesse. Rarement cérémonie s'accomplit avec plus de pompe. Ce fut pour l'Angleterre une fête nationale. Le roi Édouard était depuis quelque temps miné par la maladie. Il voulut néanmoins assister à la cérémonie, signa l'acte de fondation, où sont énumérés les dons qu'il offrit à l'abbaye, et fit insérer à la fin de ce document mémorable de terribles imprécations contre ceux qui oseraient violer les priviléges du monastère et le dépouiller de ses domaines. Les courtisans, ici comme ailleurs, imitèrent le roi dans sa munificence : chacun fit une riche offrande. Hélas ! dix jours après cette splendide solennité, Édouard rendait le dernier soupir, le 5 janvier 1066. Jamais roi ne fut plus sincèrement pleuré de ses sujets. Les larmes sont l'éloge le plus flatteur d'un

peuple pour ses gouvernants. Les regrets furent unanimes, et, nous devons ajouter, ne furent jamais mieux mérités. Les vertus de ce prince et les miracles qui s'opérèrent à son tombeau ont fait inscrire son nom au catalogue des bienheureux. La fête de saint Édouard le Confesseur est fixée au 5 janvier, jour de sa mort; mais la solennité principale se célèbre le 13 octobre, jour de la translation de ses reliques.

En 1220, Henri III entreprit de rebâtir le chœur de l'église abbatiale, suivant le style d'architecture qui prévalait alors, auquel on doit tant de chefs-d'œuvre. Deux siècles plus tard, le chef de la dynastie des Tudors, Henri VII, voulut reconstruire la chapelle de la sainte Vierge avec une magnificence capable de recommander sa mémoire à la postérité. Rien, en effet, ne fut épargné pour exécuter dignement le dessein du roi. Malheureusement, à la fin du XVe siècle, le goût de la belle et noble architecture avait dégénéré. On estimait avant tout la richesse et la multiplicité des ornements. La décoration fut donc prodiguée, et étala mille découpures fines et gracieuses. La pierre des voûtes y est ciselée avec une adresse prodigieuse qui éblouit le regard. Pour le curieux non initié aux principes de l'art, le chœur de l'église abbatiale de Westminster est la merveille de l'architecture anglaise. Pour tout le monde, ce sera un des plus beaux et des plus complets échantillons de l'architecture et de la sculpture qui précédèrent immédiatement la Renaissance.

Quand ce bijou fut achevé, les mauvais jours pour la religion se levèrent sur l'Angleterre avec le règne de Henri VIII, d'abord protecteur, ensuite persécuteur

de la foi. Les fausses idées de ce prince ouvrirent un drame où le ridicule le disputa quelque temps à l'absurde, mais qui ne tarda pas à glisser dans le sang. On vit alors la dépravation conduire aux plus tristes excès. Henri VIII, justement condamné, méprisa la sentence dont le pape Clément VII l'avait frappé. La vie de ce prince débauché fut un tissu de cruautés et d'infamies : il répudia deux reines, et en fit monter deux autres sur l'échafaud; il fit périr deux cardinaux, vingt et un évêques, plus de cent chanoines et docteurs, treize abbés, cinq cents moines ou prêtres, quarante et un ducs, marquis, comtes ou autres personnes de haut rang, plus de trois cents gentilshommes de moindre qualité, cent dix dames de condition, et une foule de personnes d'un état commun. En 1547, dans la nuit du 28 au 29 janvier, Henri VIII rendit le dernier soupir. « Dans les derniers temps de son existence, dit l'auteur de l'*Histoire des révolutions d'Angleterre*, ce prince n'estoit plus que le tombeau de luy-mesme, où ses plaisirs et ses chagrins avoient enseveli avec luy sa religion, sa conscience, sa gloire, et tous les sentiments d'équité, de bonne foy, d'humanité [1]. » Sur le point d'expirer, il parut tourmenté par des visions sinistres, et la dernière parole qu'on lui entendit murmurer fut celle-ci : « Tout est perdu ! »

[1] Le P. d'Orléans, tom. II, p. 440.

IX

L'IRLANDE MONASTIQUE

SAINT PATRICE. — BANGOR. — MONASTÈRES DU NOM DE CLUAIN KILDARE

Peut-on tourner le regard vers l'Irlande sans éveiller aussitôt le souvenir des vertus les plus héroïques? La verte Erin, l'*émeraude* des mers du Nord, la *perle* de l'Océan, s'est montrée constamment fidèle aux principes de la religion, de la loyauté, de la bravoure et de l'honneur, malgré les malheurs de tout genre qui l'ont éprouvée. L'Irlande a gardé comme son trésor le plus précieux la vieille foi orthodoxe de saint Patrice, son apôtre et son patron. Sur un sol d'une fertilité prodigieuse, embelli de tout ce que l'imagination saurait rêver de plus pittoresque, n'ayant rien à envier aux contrées les plus privilégiées, une population nombreuse, naturellement douce et intelligente, douée d'énergie, plutôt ardente que froide, facile à émouvoir jusqu'à l'enthousiasme, a préféré la pauvreté à l'apostasie. Elle a été dépouillée, opprimée; elle a beaucoup

et longtemps souffert; elle souffre encore : elle est restée catholique.

En même temps que l'Évangile, les règles de l'institut monastique pénétrèrent en Irlande. Plus tard, de l'abbaye célèbre de Bangor, et des cent[1] monastères dont un mérita le surnom de *Solitude des merveilles*, sortirent par milliers des apôtres et des saints, qui répandirent de tous côtés la bonne odeur de Jésus-Christ, sans compter l'illustre monastère de Kildare, fondé par sainte Brigide vers la fin du ve siècle, où tant de vierges généreuses trouvèrent un asile. Si les vertes campagnes de l'Irlande produisirent au moyen âge des moissons admirables de toutes les vertus chrétiennes, les premières semences néanmoins eurent quelque peine à y germer. Lorsque saint Patrice fit retentir les premiers accents de la parole évangélique, ce pays était en proie à une agitation terrible : des tribus entières émigraient en armes, et ces mouvements de population ne s'opéraient pas sans être accompagnés de violences et de grands désordres. Les imaginations étaient alors trop fortement ébranlées par cette commotion générale pour être en état de recevoir d'autres impressions.

Saint Patrice naquit vers l'an 377. Dans son enfance, il fut emmené captif par une bande d'aventuriers, vendu comme esclave, et forcé de vivre en servitude durant cinq à six ans. Rendu à la liberté, il éprouva dès ce moment un vif désir de se consacrer à la con-

1 Saint Bernard nous apprend que saint Lugil, disciple de saint Comgall, fonda cent monastères.

version des habitants de l'Irlande, tristement adonnés aux superstitions de l'idolâtrie. L'heure de son apostolat n'était pas encore arrivée; mais il s'appliqua à cultiver en lui toutes les vertus qui conviennent à un apôtre. Son père et sa mère avaient formé la résolution de se retirer en Gaule, dans la petite Bretagne. Chemin faisant, ils périrent misérablement, et Patrice fut réduit en captivité une seconde fois. Celui-ci fut vendu à des Pictes, ses compatriotes, qui le renvoyèrent libre deux mois après. Une troisième fois il fut pris et conduit à Bordeaux par des pirates. Heureusement il tomba entre les mains d'un maître rempli d'humanité qui l'affranchit aussitôt. Ces détails sont bien propres à montrer avec évidence quelle était, à la fin du IVe siècle, la situation déplorable de la partie septentrionale des îles Britanniques. La confusion était inexprimable : la barbarie menaçait de tout envahir. Nul respect pour la propriété, nulle sécurité pour les personnes.

Échappé comme par miracle à tant de périls, et résolu de se consacrer entièrement à Dieu, Patrice se dirigea vers le monastère de Marmoutier, près de Tours. Saint Martin, son fondateur, était mort récemment: mais l'excellente discipline qu'il y avait établie était en pleine vigueur : la mémoire de ses vertus vivait dans tous les cœurs. Suivant une chronologie qui paraît assez vraisemblable, Patrice aurait vécu une ou deux années sous la direction même du grand évêque de Tours. Pendant les trois années qu'il passa à Marmoutier, le futur apôtre de l'Irlande s'initia aux plus sublimes pratiques de la vie cénobitique, et apprit par la conduite de saint Martin de quelle manière il pour-

vrait travailler avec succès à la conversion des païens et à la propagation de la foi. Enflammé d'un saint zèle, il quitta les bords de la Loire et revit les rivages de la Grande-Bretagne. Les hommes de son pays n'étaient pas encore calmés : il lui fut impossible de passer en Irlande. Avec quelle douleur il se vit contraint d'ajourner l'exécution de ses projets ! la moisson lui paraissait mûre, et des obstacles insurmontables l'empêchaient de poser le pied sur le sol qu'il se croyait appelé à évangéliser ! Après avoir jeté de loin un regard de regret sur ces plages tant aimées et pourtant toujours inhospitalières, il reprit tristement le chemin de la France. En attendant que Dieu lui ouvrît, dans sa miséricorde, les portes de sa patrie, il voyagea sept ans en Italie, visitant les sanctuaires, les monastères et les personnages les plus renommés par leur sainteté. Vers cette époque, il fut ordonné prêtre, et il sentit de nouveau les flammes de son zèle se rallumer plus ardentes que jamais. Sans communiquer son dessein à personne, il fit voile pour l'Irlande. Mais les temps marqués par la divine providence n'étaient pas encore accomplis. Le missionnaire ne fut pas écouté : sa prédication resta entièrement stérile.

Cette fois Patrice, les larmes aux yeux, s'en alla douloureusement en exil, ne sachant quand il pourrait reprendre son œuvre. Il vit à Auxerre saint Amâtre et saint Germain, son successeur. Il passa neuf ans à Lérins. De là il se rendit à Rome pour y consulter le pape saint Célestin. Le souverain pontife n'accueillit pas favorablement sa demande, parce qu'il avait récemment dirigé vers l'Irlande Pallade, diacre de l'É-

glise romaine, auquel il avait conféré la dignité épiscopale. Patrice courut vers saint Loup, évêque de Troyes, que les évêques des Gaules avaient envoyé, avec saint Germain d'Auxerre, combattre en Angleterre les progrès de l'hérésie pélagienne. Sur ces entrefaites, on apprit la mort de saint Pallade, et l'évêque d'Auxerre, sans perdre de temps, renvoya Patrice à Rome avec des instructions et de nouvelles lettres de recommandation. Enfin les vœux de l'apôtre furent remplis; il fut ordonné évêque, et, vers la fin de l'an 432, âgé d'environ cinquante ans, il débarqua sur les côtes de l'Irlande.

Nous ne saurions exprimer avec quelle ardeur et quels succès saint Patrice inaugura et poursuivit le cours de ses prédications évangéliques. La rosée de la grâce divine féconda les semences qu'il jeta presque en même temps dans les diverses contrées de l'île. Les peuples entiers, jusque-là ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie et de la barbarie, s'émurent à sa voix. Le nom de Jésus-Christ fut invoqué partout. La transformation des cœurs était admirable. Ces hommes féroces, qui ne faisaient pas difficulté de tremper leurs mains dans le sang, vivant habituellement de rapines, toujours en armes et toujours en guerre, obéissant ordinairement à des instincts cruels, opprimant les faibles, sans pudeur et sans respect pour les femmes, se montrèrent doux, francs, laborieux, obéissants aux lois, subissant sans peine la discipline et la morale évangéliques, admirablement disposés pour la civilisation chrétienne. En étendant de tous côtés le règne de la foi, saint Patrice fondait des monastères. Fait digne

de remarque, ces maisons à peine bâties étaient immédiatement remplies de fervents religieux, passant, pour ainsi dire, sans transition, du relâchement des mœurs païennes aux pratiques austères de la mortification, du jeûne, des veilles, de la prière continue, de la méditation, du travail des mains. Les rigueurs de la pénitence avaient un attrait particulier pour ces âmes prédestinées. Il est vrai que leur apôtre était pour eux un modèle vivant des vertus les plus héroïques. Il était vêtu d'un rude cilice, et pratiquait l'abstinence la plus rigoureuse. Jamais on ne l'entendit se plaindre de la grossièreté des peuples, des mauvais traitements qu'il eut à souffrir en plus d'une circonstance, de la rigueur des saisons, de la difficulté des chemins. Malgré le nombre et la gravité de ses occupations, il récitait chaque jour le psautier; malgré la fatigue, il restait plongé dans l'eau glacée jusqu'à ce qu'il eût récité cinquante psaumes; il se couchait sur une pierre pour prendre quelque repos. Près de la ville de Down, il fit construire l'abbaye de Saball ou Sabhull, *la Grange de Saint-Patrice,* où il aimait à se retirer dans la retraite. Il fonda également le monastère d'Armagh, où, dans les derniers temps de sa vie, il résidait habituellement. Armagh devint ainsi le siége métropolitain de toute l'Irlande, et acquit une grande importance religieuse, qu'il conserve encore aujourd'hui.

Nous n'insisterons pas plus longuement sur l'œuvre magnifique du grand et saint apôtre de l'Irlande. La salutaire influence de saint Patrice vivra jusqu'à la fin des siècles. Conquérant pacifique, régénérateur et bien-

faiteur d'une noble race, le nom de saint Patrice est devenu synonyme de celui de tout un peuple.

Le monastère de Bangor est resté plus célèbre que tous les autres, même ceux qui se rattachent plus directement à l'histoire de saint Patrice. Saint Comgall ou Congil, vers le milieu du VIe siècle, le fonda dans le comté de Down. On compta jusqu'à trois mille moines sous les cloîtres de Bangor ou dans les maisons qui en dépendaient immédiatement. Comme d'une ruche merveilleuse, des essaims s'en échappaient continuellement, pieuses colonies qui allaient au loin établir de nouveaux centres de piété, d'activité, de vie et de travail. Parmi les plus illustres enfants de Bangor, il faut nommer saint Colomban, dont l'influence se fit si vivement sentir dans l'institut monastique en France et en Italie. Au travail des mains les disciples de saint Comgall joignaient un grand zèle pour la prière et une constante application à l'étude. Ils défrichèrent des régions jusqu'alors incultes, donnèrent aux populations à demi sauvages des leçons et des modèles; mais, non contents d'ouvrir à leurs familles une source abondante de prospérité terrestre, ils cultivèrent leur intelligence et adoucirent leurs mœurs. A une époque désastreuse pour une partie de l'Europe, les pirates du Nord s'abattirent sur Bangor comme des oiseaux de proie affamés. Après avoir déposé sur leurs légers navires tout ce qui avait excité leur convoitise, ils renversèrent les bâtiments, laissant après eux, traces sinistres de leur passage, des ruines, des cendres et du sang. Neuf cents religieux avaient été égorgés par ces barbares en une seule journée. L'abbaye resta long-

temps enseveli sous ses ruines: la plus complète désolation y régna jusqu'à ce que saint Malachie lui rendit son antique splendeur. Bangor redevint une école florissante de science et de piété. Avant de monter sur le siége métropolitain d'Armagh, saint Malachie dirigea cette communauté, comme savent les diriger les saints, en y appelant toutes les bénédictions de Dieu, et en y laissant pour des siècles la trace lumineuse de leur passage. Saint Bernard a pu dire de lui « qu'il fut une règle vivante, le miroir de toutes les vertus, un livre ouvert où tous pouvaient apprendre les vraies maximes de la perfection monastique. »

Durant le siècle qui précéda la fondation de Bangor, plusieurs monastères du nom de Cluain brillèrent d'un vif éclat: Cluain-Credall ou Killite, comté de Limerick; Cluain-Ednech, comté de Leinster; Cluain-Fearta, comté de Galway; Cluain-Fearta-Molua, comté de Leinster; Cluain-Iraird ou Clonard, comté de Meath; Cluain-Macnois, comté de Meath. *Cluain*, dans la langue irlandaise, signifie *solitude* et *désert*. On vit donc alors en Irlande ce que jadis on admira dans la Thébaïde et dans les déserts de l'Asie: la rosée céleste y fit germer, monter et fleurir toutes les vertus. Ce fut l'ère glorieuse des Fintan, des Kemey, des Finien, des Brendan, des Luan ou Lugil, des Kiaran, des Kenny, des Colomba, etc. Saint Brendan avait composé une règle dont on a dit, comme de celle de saint Pacôme, qu'elle avait été dictée par un ange. Elle était d'une austérité effrayante. Mitigée plus tard par saint Luan, elle mérita encore cet éloge du pape saint Grégoire le Grand : « Le pieux abbé qui l'a composée a environné

sa communauté d'une haie qui s'élève jusqu'au ciel. »
La loi de Kiaran redoubla encore les rigueurs des prescriptions monastiques antérieures. Les princes irlandais se plurent à combler de biens et de priviléges le monastère que saint Kiaran avait bâti sur les bords de la fraîche rivière de Shannon. Plusieurs de ces monastères furent transformés plus tard en siéges épiscopaux : c'était, il faut en convenir, une transformation toute naturelle; ces saintes maisons restaient le centre d'une action religieuse puissante, et une source plus féconde encore de grâces pour les contrées du voisinage.

Il faut ici accorder quelques lignes à la mémoire de saint Colomba, l'apôtre de la Calédonie. Issu d'une des familles royales de l'Irlande, allié des sept monarques qui, durant sa vie, exercèrent l'autorité suprême, on le voit, pendant sa longue carrière, traiter, sur le pied d'une entière égalité et avec une noble indépendance, avec tous les princes de l'Irlande et de la Calédonie. Il exerça même une autorité supérieure à celle des souverains séculiers. A peine âgé de vingt-cinq ans, saint Colomba présidait à la création d'une foule de monastères : on en compta jusqu'à trente-sept en Irlande qui le reconnaissaient comme leur fondateur. La plupart étaient bâtis au sein des épaisses forêts, qui eurent toujours un attrait particulier pour les enfants de la vieille race celtique. Aux environs de Derry, où il séjournait habituellement, il ne permettait pas qu'on abattît les chênes séculaires. Quand ces arbres tombaient de vétusté ou étaient brisés par l'orage, il en donnait les débris aux pauvres des environs, ou il les

réservait pour le foyer des étrangers qui visitaient l'abbaye. Sa charité, d'ailleurs, ne s'attiédit jamais pour les pauvres : il les accueillait tous avec les signes d'une extrême bienveillance. Le monastère de Derry en nourrissait cent chaque jour.

Vrai type de l'Irlandais primitif, Colomba unissait à l'amour de la religion l'amour de la patrie. Nous employons ici une expression affaiblie : il faudrait dire que son âme eut deux passions presque également vives : la passion des choses religieuses et celle de la patrie. Plus tard, dans son grand monastère d'Iona, il reportait sans cesse ses regards vers les plages, les vallées, les lacs tranquilles, les vertes prairies, les montagnes chargées d'arbres de l'Irlande. Colomba était poëte : son âme resta toujours sensible aux beautés de la nature, au souvenir mélancolique de la terre natale. Ce fut un barde chrétien, animé d'un esprit supérieur, laissant souvent déborder ses sentiments non-seulement en vers latins, mais surtout dans l'antique et noble idiome irlandais. La bibliothèque Bodleyenne, d'Oxford, conserve encore cent trente-six poëmes irlandais attribués à Colomba. Il aimait à charmer la solitude par les sons de la harpe, instrument national.

Saint Colomba était appelé à d'autres destinées qu'au gouvernement pacifique d'un obscur monastère de l'Irlande septentrionale. Il se retira dans la petite île d'Iona, qui dès lors devint le foyer d'un ardent apostolat pour la conversion des peuplades à demi sauvages des Hébrides et des âpres montagnes de l'Écosse. Le moine irlandais aborda sur cette plage déserte dans une barque d'osier, doublée d'un cuir de bœuf. Il se

fixa sur la côte orientale, afin de mettre sa demeure à l'abri des vents violents et presque continuels de l'Océan. Ses compagnons se construisirent des huttes de branchages. « Comme dans toutes les constructions celtiques, des claies d'osier ou de roseaux, soutenues par des pieux allongés, en formaient l'élément principal. Les plantes grimpantes, le lierre surtout, en s'entrelaçant dans les interstices des roseaux, ornaient et consolidaient à la fois le modeste abri des missionnaires [1]. »

Ainsi naquit, il y a quinze siècles, la capitale monastique de l'Écosse, et se forma le foyer de la civilisation chrétienne dans le nord de la Grande-Bretagne. Quelques ruines, d'une date beaucoup plus récente que l'époque de Colomba, bien que fort anciennes, entremêlées à quelques chaumières éparses le long de la plage, en indiquent aujourd'hui le site [2].

Nous n'avons point ici à reproduire, même en abrégé, l'histoire merveilleuse des prédications, des fondations et des miracles de l'apôtre glorieux de la Calédonie. Cette terre, que les armes romaines ne purent conquérir, fut soumise par les seules forces d'un moine à l'empire de Jésus-Christ. Saint Colomba traça par ses labeurs un sillon profond et d'une admirable fécondité; les sueurs dont il l'arrosa y firent pousser des vertus dont la trace lumineuse, après tant de siècles, brille encore de nos jours. Sa longue et laborieuse carrière fut consacrée en entier à procurer

1 Montalembert, *les Moines d'Occident,* tom. III, p. 151.
2 *Ibid.*

la gloire de Dieu et le salut des âmes. A l'exemple de saint Patrice et des premiers missionnaires de l'Irlande, il se livra aux plus rudes austérités, sans cesse adonné à la prière et au travail, méprisant le repos, accordant de courts moments au sommeil, dévoré par le zèle de la conversion des âmes. Colomba, en un mot, fut un des plus admirables instruments de la Providence pour la sanctification des peuples.

Tandis que les monastères d'hommes, se rajeunissant et se multipliant en Irlande, brillaient d'une gloire si pure et si éclatante, des asiles pour les vierges se bâtissaient et se développaient en plusieurs provinces, répandant au milieu de ces peuples naguère adonnés à tous les vices, et imbus de tous les préjugés, la suave odeur de toutes les vertus virginales : piété, charité, chasteté, humilité. La présence de ces pieuses filles ne se manifestait au dehors, comme celle des fleurs modestes qui aiment l'ombre et la solitude, que par un parfum céleste. L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont inséparables; les effets de ce double sentiment divin se faisaient sentir de tous côtés. On bénissait les vierges de Jésus-Christ; leur vie angélique encourageait dans la pratique de leurs devoirs de chaque jour, au milieu des rudes épreuves auxquelles les épouses et les mères sont souvent assujetties, les pieuses femmes qui contemplaient dans ces saints asiles leurs sœurs, leurs filles, ou d'autres héroïnes auxquelles les attachaient des liens étroits de parenté.

Au nombre de ces couvents destinés aux vierges chrétiennes, doit être compté en première ligne celui de Kildare ou *Cellule-du-Chêne*, construit avant la fin

du ve siècle, par sainte Brigide, la patronne de l'Irlande, la thaumaturge, la protectrice, le modèle, l'ange tutélaire des jeunes filles, des épouses et des mères de la grande famille irlandaise. Née d'une famille noble du Leinster, et décorée du voile des vierges par un évêque, disciple de saint Patrice, Brigide, dès ses plus tendres années, excita l'étonnement et une sorte de vénération de la part de ses jeunes compagnes. Touchées de la grâce et éprouvant pour la vie religieuse cet attrait irrésistible auquel le monde ne comprend rien, et qu'on nomme la vocation, sept ou huit de ses pieuses amies s'unirent à elle et formèrent le premier noyau d'une communauté. Dieu avait, dès le commencement, jeté un regard favorable sur cette modeste association. Comme toutes les œuvres bénies par la Providence, celle-ci prospéra au delà de toute prévision. De jeunes vierges sans nombre, et des veuves désirant consacrer à Dieu le reste de leur vie, accoururent de tous côtés autour de la servante du Seigneur, avec un élan, une générosité, une sorte d'entraînement dont on aurait peine à se faire une idée. Témoin de l'enthousiasme général, le peuple du Leinster supplia Brigide de fixer sa demeure au sein de cette province. On lui offrit sur-le-champ des domaines considérables, et on s'engagea à construire les bâtiments de la communauté. Telle fut l'origine du monastère de Kildare et de la ville du même nom [1].

Sainte Brigide vécut jusqu'à l'âge de soixante-qua-

[1] Chef-lieu du comté de Kildare, à quarante-huit kilomètres environ de Dublin.

torze ans. Elle eut la gloire et la consolation de se voir constamment entourée d'une légion de pieuses vierges. L'empressement à se grouper autour d'elle fut si grand, qu'elle fut obligée de fonder plusieurs autres monastères. Hélas! les discordes civiles, en passant sur l'Irlande, ont dispersé les pierres de l'antique abbaye de Kildare! Mais la mémoire de la glorieuse abbesse de Kildare ne périra pas. Avec saint Patrice, elle est toujours honorée d'un culte privilégié. Avec saint Patrice elle protégera toujours la patrie irlandaise.

X

SAINT-BERTIN. — FONTENELLE OU SAINT-WANDRILLE SAINT-GEORGES DE BOSCHERVILLE

Les amateurs de ruines pittoresques connaissent tous le nom de Saint-Bertin. Une vieille tour gothique, seul reste d'une riche et puissante abbaye, attire toujours l'attention des artistes et sert de rendez-vous aux voyageurs, nombreux encore, que les grands et nobles souvenirs émeuvent. D'autres, et le nombre en est grand aussi, sont sensibles surtout aux traditions religieuses et historiques de la patrie; ils ne répudient pas les gloires du passé; nous pouvons ajouter qu'ils sont ordinairement les plus justes appréciateurs des événements du présent.

En parlant de l'illustre abbaye de Saint-Bertin, nous n'avons pas à nous occuper du monastère antique bâti par Winnoc, vers l'an 600. L'ermitage de Winnoc a laissé seulement de vagues souvenirs : l'histoire a gardé uniquement la mémoire de ses vertus chrétiennes. Winnoc passait les nuits en prière, et employait ses

journées à la pratique des œuvres de miséricorde. Nul n'invoquait en vain sa charité; ses mains étaient ouvertes à l'aumône, quand elles n'étaient pas occupées au travail; sa porte n'était jamais fermée au pauvre ni au voyageur : l'hospitalité la plus franche et la plus généreuse accueillait tous ceux qui s'y présentaient. Remarquons-le en passant, la charité chrétienne est une vertu qui laisse toujours des traces profondes; les hommes n'oublient jamais le désintéressement héroïque, comme celui de saint Martin, qui se dépouille pour couvrir ou nourrir le prochain. Était-il possible de trouver de meilleurs antécédents à la fondation d'une abbaye?

Saint Omer, apôtre du pays des Morins et évêque de Thérouanne, établit trois de ses compagnons, venus de Luxeuil, disciples zélés de l'institut de Saint-Colomban, en un lieu solitaire, sur un monticule boisé, dans un pays fertile, propre à la construction et au développement d'une grande maison monastique. Le résultat cependant trompa ou dépassa son attente. La réputation de sainteté de saint Bertin attira bientôt une foule de moines si considérable, qu'il fallut songer à construire une nouvelle abbaye dans un lieu moins resserré. Le choix du terrain donna lieu à quelques difficultés. Ne pouvant tomber pleinement d'accord, nos pieux solitaires, suivant l'esprit du temps, résolurent de s'en rapporter au jugement de Dieu. Nous empruntons ces détails à la chronique de Saint-Bertin. Ils montèrent donc ensemble sur une petite barque, qu'ils abandonnèrent au courant des eaux, se confiant dans leur guide céleste. Tandis que la nacelle glisse sur le

fleuve, les moines en prière chantent des psaumes. Au moment où ils prononcent ces paroles inspirées du roi-prophète : *Hæc requies mea in sæculum sæculi; hic habitabo quoniam elegi eam*, la chaloupe, embarrassée dans des branches de saule, s'arrête d'elle-même. La volonté de Dieu parut se manifester ainsi clairement aux trois religieux. Aussi n'hésitèrent-ils pas un instant. Ils sautèrent sur le rivage, s'agenouillèrent pieusement et prirent ainsi possession d'un sol où devaient par la suite fleurir tant et de si sublimes vertus. Ils abordèrent à l'île de Sithiu. Du consentement de l'évêque saint Omer, on se mit à l'œuvre sans retard pour jeter les fondements d'un monastère. L'emplacement semblait ingrat : les habitants du voisinage regardaient même l'entreprise comme impossible. Comment bâtir solidement sur un terrain sans consistance, souvent envahi par les eaux? Mais les moines triomphèrent de tous les obstacles : sur ce sol marécageux ils réussirent à poser les fondations de l'église et du cloître. Il serait inutile de rappeler ici au prix de quels labeurs et de quels sacrifices. Dieu récompensa leur persévérance. Les premières assises des constructions furent placées à une extrême profondeur, et des murailles d'une grandeur et d'une solidité extraordinaires s'élevèrent majestueusement. Les populations étaient étonnées et ravies. On accourait de tous côtés pour contempler cette merveille : les offrandes affluaient. L'église, dédiée à saint Pierre, prince des apôtres, était sans cesse remplie de flots de peuple. Les grands apportaient à l'envi de riches dons; les personnes de moindre condition n'y venaient pas les mains vides. Les bâti-

ments de l'abbaye s'achevèrent promptement, et la nouvelle famille monastique n'eut rien à envier aux communautés religieuses les plus favorisées.

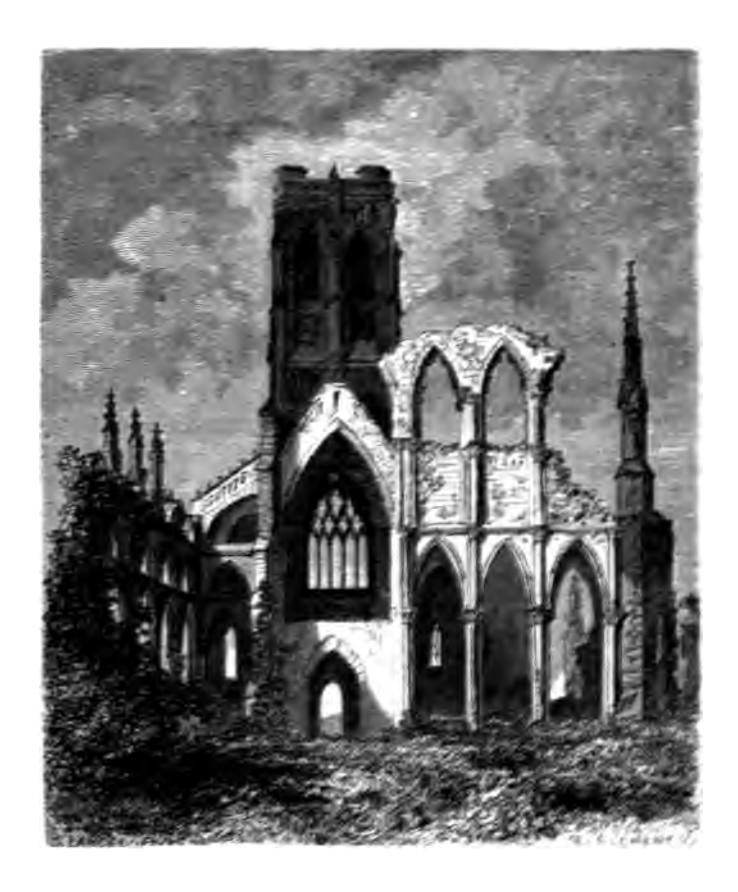
La vie monastique se développa promptement dans ces contrées, jusqu'alors livrées à des habitudes cruelles, à des mœurs dépravées et à une indépendance sauvage. La loi évangélique y fit ses premières conquêtes, grâce aux prédications éloquentes de saint Omer, grâce surtout aux exemples des disciples de saint Bertin, faisant profession de pratiquer les plus sublimes conseils de la perfection chrétienne. Les cloîtres se peuplèrent rapidement : il y eut comme une émulation générale vers le bien, montrant évidemment l'action de la Providence. Les traits que nous venons d'esquisser de l'histoire primitive de l'abbaye de Saint-Bertin se retrouvent dans les premières pages des annales de toutes nos vieilles abbayes : on y peut reconnaître la loi providentielle de la diffusion du christianisme dans la plupart des campagnes. Ce fut un des côtés de l'utilité évidente des monastères. Ces asiles de la piété, de la prière, de la pénitence, de la mortification, du silence, du travail, de toutes les vertus réunies, ne furent pas seulement des centres bénis de Dieu pour la sanctification particulière d'une foule d'âmes prédestinées; ce furent des foyers de lumière, d'où la connaissance de Jésus-Christ et de son Évangile rayonna au loin et brilla d'un éclat victorieux. Les monastères furent ainsi les écoles publiques du catholicisme, et en même temps les plus puissants auxiliaires de la prédication évangélique. La doctrine du renoncement à soi-même, aux passions désordonnées, à l'amour des biens

terrestres, est difficile à comprendre, plus difficile encore à suivre : elle trouve comme une démonstration sensible dans les pieux établissements fidèles à l'esprit de leur institution.

Tels furent les commencements de l'abbaye de Saint-Bertin. Après la mort de son saint fondateur, l'église, dédiée d'abord à saint Pierre, perdit peu à peu son vocable, comme celle de Saint-Martin de Tours, consacrée primitivement à saint Étienne, premier martyr. Le corps de saint Bertin, enseveli, en 709, dans la basilique bâtie par ses soins, attira la multitude autour de son tombeau; des miracles signalés s'y opéraient chaque jour, grâce à sa puissante intercession. La confiance des fidèles, loin de diminuer, allait toujours croissant: Dieu, de plus en plus, glorifiait la mémoire de son serviteur. Pendant douze siècles, le monastère de Saint-Bertin resta un monument éminemment historique. Les *Annales de Saint-Bertin,* comme celles de Saint-Waast d'Arras et de Saint-Denis près de Paris, devinrent en quelque sorte les annales de la France et se rattachèrent par une foule de lieus à notre histoire nationale. La noble abbaye de Saint-Martin de Tours aurait partagé le même privilége, tant ses archives étaient remplies de documents historiques importants, si les Anglais et les huguenots ne les avaient dévastées à plusieurs reprises.

Détrôné par Pepin, le faible Childéric III, dernier représentant de la dynastie mérovingienne, vint finir tranquillement ses jours à l'ombre des cloîtres de Saint-Bertin. A cette époque tourmentée, il ne paraît pas, s'il faut ajouter foi à certaines chroniques, que la perte du

pouvoir suprême fut pour lui un sacrifice pénible; du moins ne fit-il entendre aucune réclamation, lorsque



SAINT-BERTIN

le pape déclara que le titre de roi devait appartenir à celui qui en exerçait la puissance. Après avoir échangé la pourpre royale contre la robe noire des bénédictins et remplacé la couronne d'or par la couronne monastique, Childéric vécut quelques années dans une com-

plète indifférence des choses de ce monde, qui est un signe de sagesse, quand ce n'est pas une vertu chrétienne.

Louis le Débonnaire reçut à Saint-Bertin la nouvelle de la révolte de ses fils. Le successeur de Charlemagne était loin de posséder les qualités de son père : il ne paraissait pas né pour le commandement. La grande faute qui empoisonna sa vie et occasionna les malheurs de son règne, fut d'avoir trop tôt associé ses enfants à l'empire. Les princes mérovingiens avaient agi de même autrefois; ils avaient évité cependant de partager leurs États avant leur vieillesse; pouvaient-ils ignorer que l'affaiblissement de l'autorité suit promptement la diminution réelle du pouvoir? Aux époques où la force seule impose le respect, il faut éviter de se créer des rivaux redoutables, en se privant de ses principales ressources : la reconnaissance est souvent un fardeau difficile à porter. Louis le Débonnaire en fit une cruelle expérience. Il avait concédé le titre d'empereur à Lothaire, son fils aîné, déjà roi d'Italie; Pepin, son second fils, avait été nommé roi d'Aquitaine; et Louis, le plus jeune, était roi de Bavière. La jalousie, l'ambition et toutes les mauvaises passions mirent les armes en main à ces jeunes princes : on eut alors sous les yeux le spectacle scandaleux d'une conjuration parricide; le but commun ne tendait à rien moins qu'à détrôner un père. Il est difficile aujourd'hui, pour ne pas dire impossible, d'apprécier la justesse des griefs allégués contre le monarque : ce qui est certain, c'est que l'empereur, plus faible que coupable, eut à traverser les plus rudes épreuves. Son

cœur fut abreuvé des plus amers chagrins, et son existence troublée par des difficultés sans cesse renaissantes. Nous n'avons pas ici à retracer, même sommairement, ces scènes déplorables et trop souvent sanglantes. Louis le Débonnaire rendit le dernier soupir le 20 juin 840, à l'âge de soixante-deux ans. Les soucis et les peines avaient abrégé ses jours. En montant sur le trône de Charlemagne, ses destinées semblaient magnifiques; mais, élevé à une si grande hauteur, la tête lui tourna. Entre ses mains l'œuvre gigantesque de Charlemagne chancela quelques instants et s'écroula bientôt.

Le grand empereur d'Occident était à peine enseveli dans la tombe, quand les pirates du Nord descendirent pour la première fois sur nos côtes, attirés par l'amour du pillage. Les Normands dévastèrent nos provinces et leur enlevèrent toute sécurité durant plus d'un siècle. Trois fois ils dépouillèrent et ruinèrent l'abbaye de Saint-Bertin. Trois fois elle sortit de ses cendres, et la dernière fois plus belle qu'auparavant. Plusieurs comtes de Flandre y furent inhumés, à l'exemple de l'illustre Baüdouin, surnommé *Bras de fer*. De nouvelles donations aidèrent à réparer les pertes occasionnées par les barbares. Deux rois d'Angleterre séjournèrent quelque temps dans les murs du cloître. De graves événements s'y préparèrent. Plus d'un chevalier de la croisade vint y faire bénir ses armes avant de partir pour l'Orient. Nous ne saurions omettre le nom de Geoffroy de Saint-Omer, fondateur de l'ordre religieux et chevaleresque des Templiers. La brave milice du Temple, on le sait, arrosa de son sang tous les champs de bataille de

l'Asie; mais l'Asie vengea ses défaites, en lui inoculant ses vices les plus honteux. Les rois de France reçurent à l'abbaye de Saint-Bertin en plus d'une circonstance une hospitalité toute royale, et l'en récompensèrent en lui octroyant des immunités et des priviléges. Saint Louis y passa avec la reine Blanche de Castille, sa mère. A ce moment, le monastère était gouverné par l'abbé Guilbert, surnommé l'*Abbé d'or,* à cause de ses goûts pour la dépense et pour les grandes entreprises. L'Europe alors se couvrait de somptueux édifices. Le XIIIe siècle vit s'élever de tous côtés des monuments splendides, selon les règles de l'architecture à ogives. Les cathédrales ne surpassaient pas toujours les églises abbatiales. L'*Abbé d'or* tenait à ce que son église fût sans rivale. Les plans qu'il rêva étaient conçus dans des proportions colossales. On mit la main à l'œuvre avec enthousiasme. Après la mort du fondateur, le zèle ne tarda pas à se refroidir. On s'aperçut bientôt que les ressources du monastère seraient insuffisantes à l'achèvement des travaux. On se résigna : de nécessité il faut savoir faire vertu. Au XIVe siècle et au XVe seulement on termina la construction d'un édifice plus modeste que le premier. Quoique bâti sur de moindres proportions, le monument de Saint-Bertin mérita néanmoins d'être compté parmi les chefs-d'œuvre de l'architecture ogivale en France. Les populations, d'ailleurs, n'avaient pas oublié le chemin du sanctuaire où reposaient les reliques de saint Bertin. Elles y étaient sans cesse amenées par la confiance et la reconnaissance. D'insignes faveurs surnaturelles obtenues du Ciel grâce à sa puissante intercession renouvelaient



et augmentaient la réputation dont il jouissait dans le nord de la France. Les reliques du saint reposaient dans une châsse en vermeil, enrichie de pierres précieuses; son chef était placé dans un buste également en vermeil, orné de perles et de pierreries. Le trésor de l'abbaye renfermait les riches offrandes de Charlemagne et d'un grand nombre de princes et de seigneurs. Ce qui méritait plus encore la vénération des fidèles, c'est que des traditions de régularité et de sainteté restaient toujours vivantes dans l'antique monastère. La discipline, malgré le malheur des temps, s'y maintint hors d'atteinte : le relâchement ne s'y était pas glissé, si bien que, vers le milieu du siècle dernier, deux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur en faisaient publiquement l'éloge, comme d'une des maisons les plus recommandables de tout l'ordre de Saint-Benoît. Ce pieux asile, respecté des siècles, épargné par les guerres, avait vu passer plus d'un orage : la tempête révolutionnaire de la fin du siècle dernier l'emporta, avec tant d'autres établissements monastiques en France, gloire de la religion et de la patrie. Le 16 août 1791, les moines furent forcés de quitter leurs cellules. La ruine de la vieille abbaye ne tarda pas à être consommée. Il ne resta, comme témoin de sa gloire passée, que la tour carrée, située au frontispice du temple, toujours admirée des connaisseurs.

D'une autre abbaye non moins célèbre que celle de Saint-Bertin, jadis l'honneur du pays de Caux, en Normandie, il reste à peine aujourd'hui quelques débris. Il y a peu d'années, on admirait encore les restes d'un

des plus beaux cloîtres bâtis au moyen âge. Le fondateur de cette abbaye fut saint Wandrille, en 648. Issu d'une des familles les plus distinguées de l'Austrasie et



CLOÎTRE DE SAINT-WANDRILLE

parent des maires du palais Pepin de Landen et Erchinoald, saint Wandrille exerça d'abord les plus hautes charges à la cour. Dégoûté des honneurs et des biens terrestres, il échangea la vie agitée de la cour contre la vie calme du cloître. Il se retira au monastère de Montfaucon, en Champagne, récemment fondé par saint Baudry. Il fit de rapides progrès dans la voie de la perfection chrétienne. A l'exemple des saints les plus illustres de ce siècle, épris d'une véritable passion pour la pratique

des conseils évangéliques, il entreprit de longs voyages, afin de se rendre compte plus exactement du genre de vie qu'on menait dans les abbayes les plus renommées. Il voulait ainsi se former à l'école des maîtres de la vie spirituelle. C'est ainsi qu'il visita Bobbio, et qu'il se rendit ensuite à Rome. De retour et sur le versant des Alpes, il s'arrêta à Romans sur l'Isère. Le spectacle dont il fut témoin dans ce monastère le séduisit tellement, qu'il y demeura dix ans. A son arrivée en Normandie, il reçut les ordres sacrés, et aussitôt il commença la construction du monastère de Fontenelle, qui, plus tard, du nom de son fondateur, s'appela Saint-Wandrille. En peu de temps il s'y vit entouré de trois cents religieux, et de cette maison florissante sortirent plusieurs colonies. Saint Wandrille évangélisa tout le pays de Caux, et brilla comme un modèle accompli de toutes les vertus. Faut-il s'étonner, après cela, si par la suite, sur ce sol béni, vécurent tant de saints? De l'abbaye de Fontenelle sortirent saint Lambert, évêque de Lyon, et saint Ansbert, évêque de Rouen. Saint Gennade, saint Agathon, saint Gaon, saint Syndard, méritèrent aussi les honneurs du culte public. Enfin, parmi les abbés ou dignitaires de l'abbaye, on compte jusqu'à quatorze personnages honorés comme saints, dont la mémoire restera en perpétuelle vénération. Nous omettons à dessein ceux qui jouèrent un rôle important dans l'État. L'abbaye de Fontenelle eut en quelque sorte le privilége d'être longtemps comme une pépinière de grands hommes. Les bâtiments répondaient par leur magnificence à la réputation de leurs pieux habitants. L'église surtout méritait d'être comparée aux

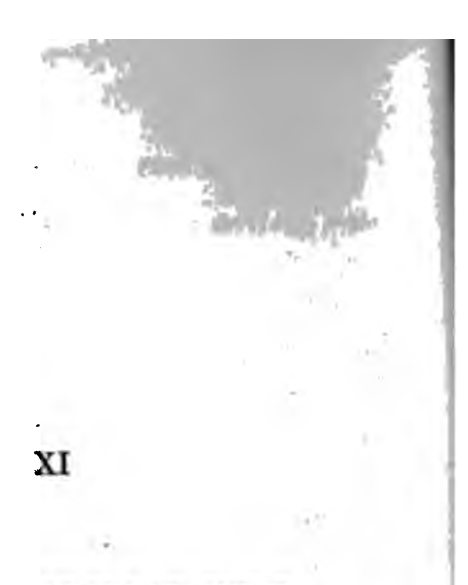
monuments les plus vantés : elle avait environ quatre-vingt-dix-sept mètres de longueur sur treize mètres de largeur. De tant de splendeur que reste-t-il aujourd'hui? Rien ou presque rien: quelques pierres éparses au milieu d'un vallon frais et boisé, à trois kilomètres environ de la ville de Caudebec, et non loin des bords verdoyants de la Seine.



SAINT-GEORGES DE BOSCHERVILLE

Dans la même province de Normandie, à huit kilo-

mètres environ de Rouen, s'élevait l'abbaye de Saint-Georges de Boscherville. Plus heureuse que celles dont nous venons d'esquisser légèrement l'histoire, elle subsiste encore en partie. C'est une des merveilles archéologiques d'une région couverte de tant de merveilleux édifices. La salle du chapitre est un type des nobles et solides constructions romanes, avec ses décorations curieuses et élégantes. L'église, sauf des détails sans importance, est entièrement de ce beau style qui a mérité longtemps d'être appelé *style normand,* et qui ne porte pas d'autre nom en Angleterre. Ce monument fut l'œuvre d'un seul homme. Raoul de Tancarville, chambellan et gouverneur de Guillaume le Conquérant, en jeta les premiers fondements sur son domaine de Boscherville, et en posa le couronnement en 1066. Cette abbaye fut donnée à des chanoines réguliers de Saint-Augustin. En 1114, elle fut occupée par des religieux de l'ordre de Saint-Benoît, qui se rallièrent à la réforme de Saint-Maur en 1660.



XI

JUMIÉGES. — CENTULE OU SAINT-RIQUIER

L'origine de l'abbaye de Jumiéges, comme celle de la plupart des grands établissements, est entourée de récits extraordinaires. Les chroniqueurs du moyen âge semblent avoir pris à tâche de n'omettre aucun de ces récits merveilleux, en les embellissant de nouvelles circonstances plus ou moins étranges, mais toujours propres à faire impression sur des imaginations naïves. Plus que d'autres l'abbaye de Jumiéges, située dans une presqu'île de la Seine, à vingt kilomètres environ de Rouen, se présente aux regards escortée de légendes populaires. Nous ne saurions omettre ici la curieuse et pittoresque historiette des *Énervés de Jumiéges*. Le roi Clovis II, fils de Dagobert, avait épousé une jeune esclave saxonne nommée Bathilde. Son mari mourut en 655, et elle resta chargée de la tutelle de trois jeunes princes, dont l'aîné avait à peine cinq ans. La reine Bathilde était douée d'une intelligence supérieure; ses vertus égalaient son habileté à gouverner les hommes

et à manier les affaires. Si quelques historiens ont calomnié sa mémoire, il faut en chercher la cause dans les passions qui fermentaient alors au déclin de la puissance des princes mérovingiens. Quand les révolutions se préparent, ce n'est pas la justice ni l'impartialité qui dirigent le jugement des historiens contemporains. Quoi qu'il en soit, la reine Bathilde sut mener les choses avec tant de dextérité, que ses trois fils portèrent successivement la couronne. Sa rare prudence lui fit trouver le moyen de maintenir la paix dans l'État, malgré les piéges que des hommes sans conscience et avides du pouvoir tendirent sous ses pas. Les personnages les plus sensés admiraient la sagesse avec laquelle elle réglait les affaires les plus délicates. Sa condition première lui avait inspiré une grande pitié pour les personnes réduites en esclavage par les dures nécessités de la guerre : elle abolit cette coutume barbare. En même temps elle fonda plusieurs hôpitaux pour subvenir aux besoins les plus pressants des populations. Elle avait bâti et doté deux abbayes célèbres : Corbie et Chelles. Elle rendit le dernier soupir à Chelles, en 680, et ses éminentes vertus lui méritèrent l'insigne honneur d'être invoquée publiquement. Sainte Bathilde est une des patronnes et des protectrices de la France.

Voilà le témoignage de l'histoire relativement à sainte Bathilde. Voici les inventions légendaires. Durant un voyage de Clovis II aux saints lieux, la reine avait été nommée régente du royaume et munie de pleins pouvoirs. Jaloux de voir l'autorité suprême aux mains d'une femme, les principaux seigneurs de la cour conspirèrent pour l'en dépouiller, et formèrent

également le projet de détrôner le roi. Deux princes de la famille royale étaient complices; on dit même que les chefs de la conjuration étaient deux fils de Clovis et de Bathilde. Ces fils dénaturés ne firent pas difficulté de recourir aux armes, et se révoltèrent ouvertement. Déjà l'insurrection avait pris des proportions formidables, lorsque le prince revint inopinément de son long voyage. Clovis se mit à la tête des troupes restées fidèles, et défit l'armée des rebelles. Les deux jeunes princes restèrent prisonniers. Les juges refusèrent de condamner à mort les fils de leur roi; ils les déclarèrent néanmoins inhabiles à monter sur le trône. Pour les mettre dans l'impossibilité de tenter de nouveau le sort des batailles et punir sévèrement la lutte parricide qu'ils avaient engagée, on leur coupa les nerfs aux jambes et aux bras. Ils ne pouvaient ainsi faire aucun mouvement. On les déposa dans une nacelle, avec quelques provisions et un seul serviteur. La barque, privée de gouvernail et d'avirons, « dévalla tant sur la rivière de Seine, qu'elle parvint en Normandie et s'arresta au rivage d'un moustier appelé des anciens Jumiéges. » Dès que les moines aperçurent la nacelle arrêtée au milieu des arbrisseaux qui encombraient les bords du fleuve, ils coururent avertir leur saint abbé Philibert. Tous furent émus d'une pitié profonde à l'aspect de ces deux beaux adolescents, au visage triste, les yeux baignés de larmes, encore vêtus de leurs habits royaux, réduits à un état si lamentable. Bientôt la cause de leur infortune fut dévoilée. On les souleva de leur couche douloureuse, et on les introduisit dans le monastère. Saint Philibert, touché de compassion, se

mit en prière, et obtint leur guérison. Les jeunes princes embrassèrent la vie monastique, et devinrent un modèle de piété et de résignation. L'aventure des *énervés de Jumiéges* eut un grand retentissement. Le roi, ayant appris le miracle par lequel ils avaient recouvré la santé, se réconcilia avec eux, et se plut dans la suite à combler l'abbaye de dons de toute espèce. Après leur mort, les *énervés* furent ensevelis dans l'église abbatiale, où l'on montra leur tombeau, décoré de curieuses sculptures, jusqu'à la révolution de 1793. On parle encore, sur les rives de la Seine, des *énervés de Jumiéges*, et l'on débite toujours à leur sujet mille contes étranges.

On ne connaît pas bien les faits relatifs aux *énervés*. Des antiquaires, en étudiant le monument, construit ou refait au XIIIe siècle, ont établi d'une manière certaine que le roi Clovis II et sainte Bathilde n'eurent que trois fils, et qu'ils régnèrent tous trois. Les *énervés* n'étaient donc pas de leur descendance. Les uns ont dit que cette tombe mystérieuse recélait les os de Carloman, fils aîné de Charles-Martel et frère de Pepin le Bref; les autres ont soutenu qu'elle contenait les restes mortels de Thassilon, duc de Bavière, et de son fils Théodon, relégués, en effet, dans ce monastère par Charlemagne; d'autres enfin prétendent, mais sans beaucoup de vraisemblance, que c'était un cénotaphe exécuté sous le règne de saint Louis pour conserver le souvenir de la légende mérovingienne.

L'abbaye de Jumiéges, dès les premiers jours de son origine, jouit d'une immense réputation, grâce aux vertus et aux miracles de saint Philibert. Peut-être

pourrait-on regarder comme un miracle que ce lieu, précédemment insalubre à cause des marécages qui l'environnaient, devint bientôt habitable et sain. Ce fut certainement le miracle du travail et de la patience: arrosé des sueurs des religieux, le sol se couvrit d'une végétation abondante et variée; les marais furent desséchés, et les arbres dirigés de manière à laisser de larges issues aux rayons du soleil. Sous saint Aichadre, successeur immédiat de saint Philibert, on ne compta pas dans le monastère moins de neuf cents religieux et de quinze cents frères convers. Ce fut pour Jumiéges l'âge héroïque.

Depuis ces premiers temps, de saintes traditions s'établirent et se perpétuèrent dans la suite des âges, si bien qu'on a cru pouvoir les exprimer en deux mots, *charité, science,* qui sont le plus bel éloge d'une maison chrétienne. L'abbaye devint riche, et elle distribuait des aumônes à pleines mains. Jamais les pauvres ne frappèrent inutilement aux portes du cloître: leur part était toujours préparée. Ce qui excita plus encore jadis la reconnaissance des populations du voisinage, c'est que le monastère ne donnait pas aux mendiants vagabonds la majeure partie de son superflu. Il y avait dans ses ressources une intelligente réserve, destinée aux habitants des campagnes dans les moments de disette, suite trop ordinaire des guerres qui désolaient si souvent le pays.

L'abbaye de Jumiéges eut à passer par de tristes épreuves. A deux époques rapprochées, en 841 et en 851, elle fut saccagée par les bandes normandes qui en ruinèrent l'église et les bâtiments. Au départ des

pirates, il ne resta qu'un monceau de ruines portant les traces sinistres de l'incendie. La plupart des religieux furent massacrés ou mis en fuite; deux moines seulement restèrent cachés au milieu des débris, attendant des jours meilleurs. Ils ne les virent pas; mais leurs successeurs en furent les heureux témoins. Vers 930, Guillaume Longue-Épée, fils de Rollon, s'occupa du soin de rebâtir ce monastère. En 917, le fameux Rollon, premier duc de Normandie, épuisé par les années et par les fatigues de la guerre, avait cédé le pouvoir à son fils Guillaume, ni moins brave ni moins habile que son père. Quiconque s'efforçait de secouer sa domination sentait bientôt la force de sa vaillante épée. La distance ne l'effrayait pas. D'une activité qui ne semblait éprouver ni lassitude ni besoin de repos, il tombait à l'improviste sur ses adversaires surpris et déconcertés, si bien que personne ne pouvait se soustraire aux coups de sa *longue épée*. Il agrandit le duché de Normandie, et gouverna avec vigueur les populations assez indisciplinées de cette vaste et riche province. Il mourut assassiné en 942. Attiré dans un guet-apens, il fut frappé traîtreusement, en violation des serments les plus sacrés. Ce vaillant prince était dans la force de l'âge; il laissa pour successeur un fils âgé de dix ans: plus tard, cet enfant, digne de sa race, sera connu sous le nom de Richard *sans Peur*.

Il serait difficile aujourd'hui d'apprécier l'importance des travaux exécutés par les ordres de Guillaume Longue-Épée. La grandeur naturelle et la hardiesse du génie de ces rudes guerriers nous permettent de supposer que l'entreprise répondait à leurs vues am-

bitieuses en toutes choses. En 1040, l'abbé Robert fit relever l'église dans de belles proportions et avec une rare magnificence. En 1067, l'archevêque de Rouen en fit la dédicace, en présence de Guillaume le Conquérant. L'année précédente, le 14 octobre, avait eu lieu la fameuse bataille d'Hastings. Les esprits étaient alors vivement émus; pour l'Angleterre comme pour la Normandie, c'étaient de nouvelles destinées. L'abbé Robert fut plus tard archevêque de Cantorbéry. Beaucoup de moines sortis des abbayes normandes occupèrent la plupart des siéges épiscopaux de l'Angleterre: et, il faut le dire, ils se montrèrent dignes de leur haute fortune par la régularité de leur vie, l'étendue de leurs connaissances, le développement de leur intelligence, l'élévation de leurs sentiments et leur aptitude à gouverner les hommes.

La basilique, consacrée au milieu du XIe siècle, fut restaurée au XIIIe; on rebâtit alors le chœur et une partie de la région absidale dans ce style ogival qui a créé tant de chefs-d'œuvre en tant de régions différentes. Les débris portent encore ce cachet d'élégance auquel tout homme instruit reconnaît au premier coup d'œil les constructions des règnes de Philippe-Auguste et de saint Louis. Le monument se développait alors dans les proportions suivantes : longueur, environ quatre-vingt-dix mètres; largeur, vingt et un mètres. Nous pouvons le noter ici; nous insisterons plus longuement sur le même sujet, en parlant des deux principaux édifices de Caen : l'architecture romano-byzantine ne s'est développée nulle part avec tant de vigueur, ne s'est épanouie avec plus de magnificence qu'en

Normandie. Les deux tours du portail subsistent encore avec une élévation de plus de cinquante mètres : vivant



ABBAYE DE JUMIÉGES

témoignage en faveur du développement extraordinaire des arts au moyen âge.

Au XIe siècle, vécut à Jumiéges un historien dont les écrits resteront, monument d'un rare savoir et d'un goût littéraire assez pur pour le temps. Guillaume de

Jumiéges mourut en 1090. Son ouvrage intitulé *Histoire de Normandie* a été continué par un moine du même monastère jusqu'en 1135. Il ne brille nullement par la critique, défaut trop ordinaire aux auteurs de son temps; mais on y trouve la narration naïve des faits, en un style qui n'est pas sans charme. Les belles-lettres furent toujours en honneur à Jumiéges. N'oublions pas que l'abbé, afin d'entretenir ardent le foyer de la science, avait coutume d'envoyer aux universités les plus célèbres les jeunes religieux qui manifestaient les meilleures dispositions pour l'étude. Il en résultait une émulation soutenue et une sorte de passion de s'instruire. Sous les cloîtres il existait une école assez forte et assez brillante pour rivaliser avec les centres d'instruction les plus renommés : on y trouvait des maîtres de grammaire, de logique, de philosophie, de théologie. Favorables à la diffusion des connaissances utiles dans toutes les classes de la société, les abbés de Jumiéges avaient établi dans leur monastère des écoles gratuites où l'on distribuait généreusement la science. Afin de n'exclure personne de ces sanctuaires de l'enseignement, ils ouvraient la porte aux pauvres comme aux riches, et les pauvres étaient nourris aux dépens du monastère : fait qui montre, comme tant d'autres, que l'Église, loin d'aimer les ténèbres, a constamment facilité le progrès, en popularisant les sciences. Nous trouvons même, dans l'histoire de l'abbaye de Jumiéges, un acte très-significatif. Un des abbés, Godefroy, juste estimateur des grandes œuvres intellectuelles, sans dédaigner le labeur modeste des copistes, avait fondé dans son église un service spécial pour le repos de l'âme *des*

auteurs, des copistes et de ceux qui donnaient des livres à son monastère.

Nous serions trop long si nous voulions seulement énumérer tous les personnages distingués dont la mémoire, à un titre quelconque, se rattache à l'antique et vénérable abbaye de Jumiéges. Et pourtant, malgré la recommandation des vertus, de la charité, du savoir, et de ces grandes qualités qui ont le privilége d'émouvoir le cœur des hommes, l'abbaye de Jumiéges a subi le sort commun. Elle avait éprouvé plusieurs désastres à diverses époques; à la fin du siècle dernier, elle fut emportée par l'orage révolutionnaire. O étrange folie des hommes! tous admirent la vertu et lui rendent involontairement hommage; il s'est trouvé cependant des hommes de nos jours qui eussent éprouvé quelque inclination à sauver de sa ruine le monument de Jumiéges, non en faveur de tant de nobles souvenirs, mais en mémoire d'une *pauvre pécheresse,* comme elle se qualifie elle-même, d'Agnès Sorel. Pour jeter un manteau honorable sur une vie désordonnée que rien ne saurait justifier, on a gratuitement attribué à Agnès le mérite d'avoir aidé Charles VII à sortir de son indolence. C'est à la reine Marie d'Anjou que revient cet honneur[1]. Personne ne contestera à Agnès Sorel son titre frivole de *belle des belles;* mais, au jour du danger, ce fut Marie d'Anjou qui mérita vraiment de la patrie. Cette reine héroïque resta constamment à la hauteur des événements : la postérité, mieux rensei-

[1] Voy. *la Touraine,* in-fol., art. LOCHES, par M. Eug. de la Gournerie. — *Revue des questions historiques,* tom. I.

gnée, doit payer à sa mémoire un juste tribut de reconnaissance.

Le cœur et les entrailles d'Agnès Sorel furent déposés à Jumiéges. En 1451, elle avait rendu le dernier soupir dans son manoir du Mesnil. « A ses derniers moments, dit un vieux chroniqueur, elle montra beaucoup de dévotion et de repentir; il n'y avait chose touchante qu'elle ne dît, parlant des misères de la vie et de la fragilité humaine. » Son corps fut enseveli dans la collégiale de Loches. A Jumiéges, Agnès était représentée agenouillée sur son tombeau, les mains jointes, en prière devant l'image de la sainte Vierge : cette statue de marbre a été brisée par les protestants, au XVIe siècle. A Loches, elle est couchée sur sa tombe, les mains jointes et les pieds appuyés sur deux petits agneaux : cette statue a été conservée.

Nous quittons un instant la Normandie, *terre des églises et des châteaux,* pour faire une excursion sur un territoire également illustré par de grands et nobles souvenirs. Centule, plus connu sous le nom de saint Riquier, son fondateur, devint une des abbayes les plus considérables de France. Elle fût bâtie dans le pays fertile de *Centula,* et largement dotée dès son origine, grâce aux pieuses libéralités du roi Dagobert. Agrandie successivement et rebâtie avec magnificence, cette vieille abbaye a heureusement traversé les mauvais jours. Le monument, toujours debout, malgré les coups de l'orage, excite l'admiration et par ses belles proportions et par l'élégance de son architecture. On peut même dire que cette sainte

maison, témoin jadis des vertus des moines de Saint-Benoît, n'a pas changé de destination : de jeunes clercs aujourd'hui y sont formés aux sciences et aux vertus ecclésiastiques. Les voûtes du sanctuaire et du cloître ne sont pas muettes : elles redisent chaque jour les prières et les chants d'autrefois; elles n'ont pas cessé, pour ainsi dire, de répéter les louanges de Dieu.

Après saint Riquier, un des abbés les plus célèbres de Centule fut saint Angilbert, gendre de Charlemagne. Issu d'une famille distinguée de race franque, Angilbert fut élevé dans le palais impérial, où il se fit remarquer par ses belles qualités. C'était un jeune homme admirablement doué, d'une intelligence droite et ouverte, montrant une égale aptitude pour les sciences, la diplomatie, les fonctions compliquées de l'administration, la jurisprudence, l'équitable et impartiale application de la justice, les rudes exercices de la guerre. Son humeur douce, son âme sereine, ses goûts réglés, son âme ennemie des émotions violentes, le rendaient plus propre encore aux exercices délicats et difficiles qui supposent la pleine possession de soi-même. Angilbert, en un siècle de transformation, représentait l'avenir et portait dans son cœur l'élément du progrès, c'est-à-dire la foi, la piété, la pureté des mœurs, jointes à l'élévation de la pensée. Lorsque Alcuin parut à la cour, Angilbert fut un de ses disciples les mieux disposés à profiter de ses leçons : Charlemagne lui avait donné le surnom d'*Homère*. Le puissant monarque, charmé des dons éminents dont la Providence l'avait comblé, lui donna sa fille Berthe en mariage, et lui confia le gouverne-

ment de la France maritime, depuis l'Escaut jusqu'à la Seine. Personne n'ignore les calomnies dont l'esprit envieux de quelques courtisans tenta de ternir les mœurs d'Angilbert. Mais l'histoire ne se compose pas de propos hasardés, et les événements les plus graves ne doivent pas être remplacés par de légères historiettes. Les pirates du Nord avaient poussé leurs barques, par les embouchures de la Seine et de la Somme, jusque dans les contrées qui semblaient à l'abri de leurs atteintes. Les populations riveraines, épouvantées de l'apparition des barbares, refluent vers les villes du Centre, implorant le secours des gens de guerre. Angilbert, à la tête de vaillantes cohortes, se précipite sur les Danois, les met en fuite et en fait un horrible carnage. Les hordes normandes connaissent le chemin de nos provinces; malgré leurs premières défaites, elles renouvellent fréquemment leurs tentatives : durant un siècle au moins elles portent le fer et le feu dans toutes nos provinces, pillant et dévastant nos villes et nos campagnes. Angilbert victorieux court à Saint-Riquier rendre grâces à Dieu du triomphe qu'il vient d'obtenir. Depuis longtemps déjà son âme, naturellement sérieuse, aspirait à quitter les vaines agitations du monde pour le calme du cloître. Il cède alors à l'attrait de la grâce. Berthe, sa femme, prend le voile, et il se revêt de l'humble habit des moines. Deux ans plus tard, il fut élu abbé. Il ne jouit pas longtemps du repos qu'il espérait trouver dans la retraite. Charlemagne le força souvent de quitter son monastère pour s'occuper des affaires de l'État et des intérêts de l'Église. La confiance du

grand empereur fait assez l'éloge de son ministre. Quatre fois celui-ci fit le voyage de Rome, et il assista



MONASTÈRE DE SAINT-RIQUIER

à la cérémonie du couronnement de l'empereur d'Occident. Angilbert profita de ses relations avec le souverain pontife pour enrichir son abbaye de nombreux priviléges spirituels. Il mourut le 18 février 814, et fut enseveli dans son église abbatiale. Jusqu'à la fin il conserva l'amitié de son maître. Charlemagne était

mort le 28 janvier, et l'avait institué un de ses exécuteurs testamentaires.

Parmi ses richesses, le monastère de Saint-Riquier possédait une magnifique bibliothèque. Ajoutons qu'il fut longtemps renommé pour sa régularité et sa science. Pour donner une idée de sa grandeur et de sa puissance au moyen âge, nous citerons une phrase de Chateaubriand : « Le dénombrement, dit-il, des églises, villes, villages et terres dépendant de Saint-Riquier présente les noms de cent chevaliers attachés au monastère, lesquels chevaliers composent à l'abbé, aux fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte, une cour presque royale. En résumé, le monastère possédait la ville de Saint-Riquier, treize autres villes, trente villages, un nombre infini de métairies, ce qui produisait un revenu immense. Les offrandes en argent faites au tombeau de saint Riquier s'élevaient seules par an à quinze mille six cents livres de poids, près de deux millions numériques de la monnaie d'aujourd'hui [1]. »

[1] *Analyse raisonnée de l'histoire de France.*



XII

SAINT-VICTOR DE MARSEILLE
SAINT-MÉDARD DE SOISSONS, SAINT-REMI DE REIMS

La célèbre abbaye de Saint-Victor de Marseille eut pour fondateur Cassien, qui vint de Rome en France au commencement du ve siècle[1]. Il était Scythe de nation, s'il faut en croire Gennadius; mais il est plus probable, et lui-même le donne assez à entendre, qu'il était originaire de la Provence[2]. Dès sa plus tendre jeunesse, il sentit un attrait irrésistible pour la vie religieuse. C'était une de ces âmes privilégiées de Dieu, éprises de bonne heure pour la perfection évangélique; un de ces caractères énergiques auxquels les sacrifices les plus pénibles ne semblaient rien coûter; esprit distingué, en même temps doué des rares qualités du génie, et versé dans les sciences divines et humaines. Conduit par la Providence, comme par la main, il passa en Palestine et embrassa la vie monastique dans un des couvents de Bethléhem. Pou-

1 Le P. Hélyot, *Ordres monastiques*, tom. IV, p. 162.
2 Voy. *Hist. littér. de la France*, tom. II, p. 215.

vait-il s'instruire à meilleure école? Il visita les solitudes les plus reculées de la Thébaïde, et conversa avec les anachorètes les plus célèbres. Après avoir admiré de près les merveilles du désert, il vint à Constantinople, où il fut ordonné diacre par saint Jean Chrysostome, dont il avait été le disciple. Après un second voyage à Rome et un séjour d'une année entière à Lérins, il se fixa à Marseille. Ordonné prêtre, il fonda, en 409, un monastère dédié à saint Pierre et à saint Victor, où l'on assure qu'il réunit plus de cinq mille moines sous sa conduite. Il bâtit également un couvent qui servit d'asile à de pieuses filles. Il prit à tâche de faire observer aux uns et aux autres les règles qu'il avait admirées et étudiées en Égypte. On a dit que Marseille alors n'eut rien à envier à l'Orient. Cette ville, en effet, vit se renouveler les prodiges de mortification et les actes de sainteté extraordinaire qui avaient si profondément ému le monde chrétien en Orient.

Vers l'an 420, saint Castor, évêque d'Apt, ayant établi un monastère dans les terres de son patrimoine, et désirant y voir fleurir la discipline qui produisait en Asie tant de fruits d'édification, pria Cassien de lui faire connaître, avec quelque étendue, les observations qu'il avait recueillies dans ses lointaines pérégrinations. A sa demande, Cassien se mit à l'œuvre et composa ses *Institutions monastiques,* en douze livres. Trois ans après, il écrivit les vingt-quatre *Conférences des Pères du désert.* Ce dernier ouvrage était destiné à mettre en lumière la vie intérieure et spirituelle des moines d'Égypte, dont il avait décrit les pratiques extérieures dans ses Institutions.

Les ouvrages de Cassien rendirent son nom célèbre dans les Gaules; mais ils excitèrent de grands troubles au sujet de quelques erreurs qu'ils contenaient. La plus dangereuse était celle qui concerne la grâce : saint Prosper en fit la réfutation sous ce titre : *Contre l'auteur des Conférences*. Mais, du temps de Cassien, l'Église n'avait pas encore prononcé sur ce point; aussi la réputation de Cassien n'en souffrit-elle alors aucune atteinte. Il mérita même d'être choisi par le grand saint Léon, alors archidiacre de l'Église romaine, élu pape depuis, pour combattre l'hérésie de Nestorius[1]. Cassien mourut en 433.

La régularité était si parfaite dans l'abbaye de Saint-Victor, qu'elle mérita d'être surnommée *la Porte du Paradis*. Malheureusement elle fut atteinte, dès 464, par le fléau des guerres; les Visigoths s'en emparèrent et la ruinèrent. Plus tard, les Normands lui firent subir le même sort. Après avoir traversé les plus dures épreuves, elle sortit, pour ainsi dire, de ses ruines, lorsque Guillaume, comte de Marseille, la répara l'an 1000. Peu de temps après, elle atteignit l'apogée de sa splendeur. Elle servit de modèle à plusieurs monastères en France et en Espagne, et l'on s'estimait heureux d'obtenir quelques religieux de Saint-Victor, pour réformer les maisons qui avaient vu peu à peu se refroidir leur ferveur primitive. Les souverains pontifes se plurent à lui accorder d'insignes priviléges. Mais, hélas ! vint un temps où cette illustre abbaye eut elle-même besoin de réformation, et dès

[1] *Hist. littér.*, tom. II, p. 219.

lors elle ne cessa de décliner, jusqu'à ce qu'elle disparut.

Cette abbaye a donné plusieurs prélats à l'Église. Le pape Urbain V en avait été abbé, et il y a sa sépulture. Il en confirma les priviléges, aussi bien que saint Grégoire VII, Honorius III, Nicolas III et Nicolas IV.

En terminant sa Notice sur Saint-Victor, le P. Hélyot rapporte une pratique singulière de cette abbaye: « c'est la communion générale que les religieux de cette maison font le jour du vendredi saint dans leur église. Quelques-uns croient que c'est en vertu d'une bulle qui leur a été accordée. Les séculiers n'y peuvent communier que par une permission expresse du pape, comme il y en a un exemple en la personne de Renée de Rieux, baronne de Castellane, à qui Clément VIII, par un indult donné à Rome le 1er juin 1591, permit de communier le jour du vendredi saint dans l'église de cette abbaye[1]. »

De l'antique et illustre monastère de Saint-Victor de Marseille, que reste-t-il aujourd'hui? Quelques constructions souterraines connues seulement des amis de l'archéologie chrétienne. Il en est de même de l'abbaye royale de Saint-Médard de Soissons. A part quelques constructions des derniers temps, on reconnaît à peine de faibles vestiges de l'établissement primitif. Nous avons pu pénétrer dans des grottes obscures, où l'on nous a montré le tombeau d'un prince de race royale, et la prison du descendant de Char-

[1] *Histoire des ordres monastiques*, tom. IV, p. 174.



lemagne. Tout ici respire la tristesse. Le passé est représenté seulement par des ruines, et la gloire des hommes y est rappelée par des tombeaux. N'importe, le prestige des souvenirs survit aux débris et rayonne au-dessus des décombres. Cette abbaye fut fondée vers l'an 560, par le roi Clotaire Ier, en l'honneur de saint Médard, évêque de Noyon. Ce saint pontife, dont la mémoire resta toujours si populaire dans les provinces septentrionales de la France, mourut en 545. De nombreux miracles attiraient les populations à son tombeau : chaque jour des flots de pèlerins inondaient les saints parvis. Plein de vénération pour ses restes précieux, le roi Clotaire ordonna de transférer ses reliques de la cathédrale de Noyon à Soissons, où il faisait sa résidence habituelle. Cette translation fut accompagnée des démonstrations les plus expressives de la dévotion populaire, et s'accomplit avec une pompe extraordinaire. Le roi voulut porter sur ses épaules un fardeau si précieux, aidé de ses enfants et des principaux seigneurs de sa cour. Quantité de prélats relevaient la solennité par leur présence, et les plus nobles personnages tenaient à figurer dans ce cortége d'honneur. Le corps du glorieux évêque de Noyon fut déposé dans un oratoire du village de Crouy, à deux cents pas environ de Soissons, en attendant que le monastère où il devait reposer fût entièrement terminé. Une grande célébrité était réservée à cet établissement. Déjà, dès le temps de saint Grégoire pape, cette maison fut déclarée la principale des communautés bénédictines dans les Gaules. Les souverains pontifes la décorèrent de priviléges insignes. Plu-

sieurs princes y furent couronnés, entre autres le roi Pepin, par saint Boniface, en 752. Cette cérémonie, personne ne l'ignore, eut l'importance d'un des plus grands événements historiques : ce fut le signal et, on peut le dire, en même temps la conclusion d'une immense révolution pacifique. Qu'il nous soit permis, au milieu des derniers vestiges d'un illustre monument, d'indiquer en deux mots comment fut inaugurée la dynastie carlovingienne, et comment prit fin la race abâtardie des Mérovingiens.

Pepin le Bref, second fils de Charles-Martel, avait été élu roi à Soissons, en 752, dans l'assemblée des états généraux de la nation. Cette élection était l'acte de déchéance de Childéric III, surnommé *l'Insensé*, prince faible et incapable de gouverner. Le monarque déchu fut enfermé dans le monastère de Saint-Bertin, où il finit tranquillement et obscurément ses jours, tandis que Thierry, son fils, subissait le même sort dans l'abbaye de Fontenelle. Pepin se montra digne de sa haute fortune. Ce n'est pas ici le lieu de raconter ses exploits. Il posséda à un degré éminent les qualités d'un héros et celles d'un prince sage et habile. Avant de mourir, il fit son testament, en présence des grands officiers de sa maison et des possesseurs à vie des principaux domaines de ses États : à cette époque la propriété était autrement constituée qu'aujourd'hui, et la transmission des terres annonçait l'organisation prochaine de la féodalité. Grâce à un acte que nous devons regarder comme providentiel, Charles, fils de Pepin, eut en héritage les provinces qui constituaient alors le cœur de la France; Carloman, son frère, eut

l'Austrasie, depuis le Rhin jusqu'aux derniers confins de la Thuringe. Ce Charles n'est autre que Charlemagne, et ce nom dit assez.

La basilique de Saint-Médard fut témoin des plus augustes solennités. La grande collection historique connue sous le titre de *Gaule chrétienne* fait mention de douze conciles tenus dans son enceinte. Vers 884, cette église fut pillée par les Normands. En 886, elle fut livrée aux flammes par ces hardis pirates, qui désolèrent alors la France entière. Après de longs siècles de prospérité, elle eut encore à souffrir durant les guerres des Anglais, et, au XVI[e] siècle, des sauvages profanations des huguenots. En 1637, cette abbaye s'unit à la congrégation de Saint-Maur. Quand la révolution se déchaîna sur notre patrie, Saint-Médard ne fut pas épargné.

Beaucoup plus heureuse fut l'abbaye de Saint-Remi de Reims, gardienne, jusqu'en 1793, de la sainte ampoule contenant le baume précieux qui servait au sacre des rois. Les bâtiments réguliers, plusieurs fois reconstruits, sont occupés maintenant par un hospice, et la magnifique église, après avoir traversé bien des siècles et des orages, est consacrée au service d'une paroisse considérable.

La cathédrale de Reims est célèbre dans nos annales; personne n'ignore la noblesse et l'élégance de sa structure. Non moins connue est l'église abbatiale de Saint-Remi. Dédiée primitivement à saint Clément et à saint Christophe, cette basilique, située dans le cimetière des chrétiens, hors des remparts de la cité, fut choisie pour recevoir la dépouille mortelle de saint Remi. Trop

étroit pour contenir la foule des fidèles qui se pressaient autour de la tombe du grand évêque qui baptisa Clovis, et mérita le surnom d'Apôtre des Gaules, ce modeste sanctuaire fut agrandi et décoré somptueusement par les soins et grâce à la munificence de sainte Clotilde. Dès lors, et d'après un texte de saint Grégoire de Tours, qui fait mention d'Épiphane, abbé de Saint-Remi, en 573, quelques auteurs ont pensé que cette église était desservie par des religieux. Si l'on tient à s'en rapporter uniquement à des témoignages certains, l'histoire nous apprend qu'en 786 l'archevêque Tilpin y établit des moines de l'ordre de Saint-Benoît. Les bénédictins y demeurèrent plus de mille ans, et furent constamment entourés de la vénération de tous à cause de leur régularité, de leurs vertus, de leur piété et de leur science. Les miracles obtenus par l'intercession de saint Remi attiraient autour de sa tombe glorieuse des pèlerins de plus en plus nombreux. L'archevêque de Reims Sonnatius, en 633, fit relever, dans de plus amples proportions, l'édifice antique : la nouvelle construction, exécutée avec une magnificence digne de l'illustre pontife dont on y vénérait les reliques, passa quelque temps pour une des merveilles de l'architecture sacrée en France. On en vantait les belles proportions, la variété des ornements, la richesse de la décoration et l'originalité du plan. Elle était comparable, sans doute, sous quelques rapports, à la splendide basilique de Saint-Martin de Tours, œuvre de saint Perpet. Après deux siècles à peine d'existence, elle menaçait ruine : on la releva avec plus de magnificence encore qu'auparavant; cha-

cun luttait de générosité pour lui donner plus d'éclat et égaler sa richesse à sa réputation. En 863, le savant Hincmar en fit la dédicace. L'entrée de ce temple



SAINT-REMI DE REIMS

ressemblait beaucoup aux anciens châteaux fortifiés du moyen âge. A l'un des côtés de la porte se dressait une grosse tour ronde : quatre clochetons en défendaient les approches, et un clocher de structure plus solide qu'élégante dominait l'ensemble des constructions.

C'était l'époque des invasions normandes; on était contraint par la nécessité de donner aux édifices religieux l'aspect de forteresses, et de les mettre en état de résister aux assauts des hommes de guerre. Dans cette église fut couronnée solennellement, en 900, la reine Frédéronne, femme de Charles le Simple; le roi Robert y fut sacré en 922, ainsi que Lothaire en 954.

Lorsque dans toutes nos provinces brillèrent les premières lueurs de la renaissance en architecture, au commencement du XI[e] siècle, l'abbé Airard entreprit de rebâtir son église en 1005. Cet abbé poussait la hardiesse jusqu'à la témérité; il avait la passion des grandes entreprises. Mais les ressources de son monastère ne répondaient pas à l'étendue de ses désirs. Il y fit travailler pendant trente ans, et mourut avec le chagrin de voir l'œuvre inachevée. Son successeur voulut continuer sur le même plan, et il y déploya une extrême ardeur. Ses efforts mêmes, et les sommes énormes dépensées jusque-là, ne tardèrent pas à lui faire ouvrir les yeux et à le décourager. Il fallut renoncer à l'idée de continuer ce gigantesque édifice. On n'avait plus l'espoir de le mener à bonne fin. Les proportions en furent considérablement réduites : c'est le monument, sauf des changements notables, qui est venu jusqu'à nous. Pour en faire la consécration, l'abbé Hérimar invita le pape Léon IX. La cérémonie, en effet, fut splendide. Le premier jour d'octobre 1049, fête de saint Remi, les reliques du saint patron furent apportées de la cathédrale, où elles avaient été mises en dépôt; le lendemain eut lieu la dédicace en présence du roi de France Henri I[er], de prélats nombreux et

d'une multitude de fidèles venus de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Enfin, il était réservé à l'abbé Pierre de Celles de transformer l'église romane, en rebâtissant la région absidale et en ajoutant, dans la nef, des ornements de style ogival.

L'abbaye de Saint-Remi a donné au ciel un grand nombre de saints, à l'Église beaucoup d'évêques, à la société beaucoup d'hommes remarquables et de savants distingués. Dans les derniers temps de son existence, ce fut une des maisons les plus florissantes de la congrégation de Saint-Maur.

XIII

SAINT COLOMBAN. — LUXEUIL. — ANEGRAY
FONTAINE ET BOBBIO

L'institut monastique avait créé des merveilles en Irlande. La race celtique, naturellement disposée aux entreprises guerrières, si connue dans l'antiquité par d'héroïques aventures, était prédestinée aussi par la Providence aux conquêtes plus nobles encore de l'Évangile. Les monastères irlandais fournirent des légions de zélés et savants missionnaires, dont l'action s'exerça sur la Grande-Bretagne, les îles de l'Océan, l'Armorique, la Germanie et les Gaules. Les moines intrépides de l'Irlande se répandirent dans toutes les contrées septentrionales de l'Europe : ce fut, de leur part, une invasion pacifique, sainte, la seule invasion qui produisit les plus heureux fruits, sans arracher aucune larme. Un des plus illustres législateurs de la vie monastique en France fut un Irlandais, saint Colomban.

Né vers 540, dans le Leinster, d'une famille distinguée, Colomban, comme saint Bernard et plusieurs autres moines devenus fameux par leur sainteté et leur



génie, était doué d'une beauté merveilleuse. Comme ces grands hommes, prévenu de la grâce d'en haut, il sut de bonne heure se soustraire aux dangers auxquels sa vertu était exposée. Aux attraits du monde il préféra les rigueurs de la profession monastique; aux éloges qu'on lui prodigua dès son enfance pour de vains avantages toujours si vantés parmi les hommes, il donna la préférence aux avantages plus solides de l'innocence et de la vertu. Pour se soustraire, dit naïvement un de ses historiens, aux regards importuns, et malgré les larmes de sa mère, il s'enfuit dans une autre province et se cacha derrière le cloître de Bangor, dans l'Ulster. A cette époque, l'abbaye de Bangor était la plus renommée de l'île; les statuts en étaient d'une extrême sévérité. La règle rigide des moines d'Égypte, transportée de Lérins en Hibernie, ne s'était point adoucie sous ce rude climat. Au contraire, l'histoire abonde en détails d'actes extraordinaires de mortification propres à faire frémir la nature. Naguère dominées par les plaisirs grossiers des sens, ces natures incultes, mais généreuses, s'étaient éprises avec une fougue inexplicable des austères délices de la prière, des jeûnes, des veilles, des macérations de tout genre.

Emporté par une ardeur de prosélytisme qui ne s'éteindra qu'avec sa vie, Colomban traverse la mer et s'arrête quelque temps dans un monastère du pays de Galles, asile des populations chrétiennes de la Cambrie, dépossédées par les conquérants saxons : les vaincus, épuisés par les efforts désespérés d'une lutte malheureuse, y venaient abriter leur religion et les derniers dé-

bris de leur indépendance. Au milieu de cette réunion de gens dépouillés par les excès de la violence, exilés, pour ainsi dire, dans leur propre patrie, Colomban, tout en continuant de s'exercer aux pratiques les plus sévères de la vie monastique, dut se fortifier dans la haine de toute espèce d'oppression, un des traits saillants de son caractère. Séduit bientôt par l'espoir de nouvelles conquêtes spirituelles, avec douze compagnons il passe d'Angleterre en France. Les invasions successives des barbares du Nord avaient presque entièrement détruit dans cette belle contrée les éléments de la civilisation chrétienne. Les désordres occasionnés par la conquête avaient singulièrement relâché le frein des mœurs : la dépravation avait gagné toutes les classes de la société. L'empire des lois était méconnu, l'autorité chancelante ou méprisée; la force, mauvaise conseillère, était seule respectée. L'Église sans cesse élevait la voix; mais la plupart restaient sourds à l'appel de la religion et au cri de la conscience. Colomban, à la tête de ses vaillantes recrues, par ses prédications éloquentes et surtout par le spectacle de ses vertus, réussit à ébranler les populations. Partout on accueillait ce bel étranger, dont le langage, moitié celtique, moitié latin, ressemblait à un lointain écho de la langue de la patrie. Son air vénérable, son costume simple, sa tonsure irlandaise, qui lui découvrait toute la partie antérieure de la tête, son maintien assuré, son regard vif, même un peu fier, commandaient l'attention. Ses yeux étincelaient quand il prêchait l'Évangile, et quand il rappelait à ses auditeurs les lois éternelles de la morale. On l'a vu, en face des princes, réclamer avec véhémence

en faveur de la sainteté du mariage chrétien; et quand il parut devant la reine Brunehaut, il ne perdit rien de sa noble indépendance. Deux fois il aima mieux subir la proscription et la captivité que de laisser fléchir devant une cour barbare sa dignité d'homme ou sa conscience de chrétien.

La réputation de Colomban étant parvenue jusqu'aux oreilles de Gontran, roi de Bourgogne, celui-ci fit tous ses efforts pour retenir ce moine dans ses États. Fuyant loin de la cour, le saint Irlandais alla chercher une retraite ignorée dans le lieu le plus désert des Vosges, au milieu des landes et des rochers. Des ruines délabrées fixèrent son choix; c'étaient les restes d'un vieux *castellum* de l'époque romaine. Dès la première invasion, cet établissement, moitié civil, moitié militaire, comme il y en eut tant dans les Gaules, fut pris et renversé. Son nom primitif d'*Anagratès* se changea plus tard en celui d'Anegray. On ne saurait rien imaginer de plus sauvage que ce site. Colomban et ses compagnons n'y trouvèrent pour toute nourriture que des herbes, quelques fruits âpres et les jeunes pousses des arbres. Plus d'une fois même ils furent obligés de disputer aux animaux leur demeure et leurs chétifs aliments. Bientôt cependant les fidèles affluèrent dans cette solitude, attirés par les vertus et le don des miracles du pieux fondateur. Afin de se soustraire, au moins de temps en temps, à l'empressement de la foule, Colomban s'éloigna un peu de son monastère, et se cacha dans une caverne d'où il avait chassé un ours. Ainsi se renouvelaient, loin des agitations du monde, les austérités et les merveilles de la Thébaïde.

Anegray se trouva trop étroit pour contenir tous les hôtes qui venaient se ranger sous la conduite du pieux abbé. Forcé de construire un nouveau monastère, Colomban choisit à peu de distance l'emplacement d'une villa antique abandonnée, appelée *Luxovium* ou Luxeuil. « On y voyait encore les magnifiques débris de thermes construits par les Romains, et des idoles de pierre élevées aux anciennes divinités du pays. Le nouvel établissement, fondé dans cette partie alors déserte de la Séquanie, et couverte de grands bois, d'ombre et de silence, ne tarda pas à prendre un développement encore plus prodigieux sous la forte discipline de saint Colomban. Les fils des nobles Francs et des Burgondes y accouraient de toutes parts; confondus avec les enfants des serfs pour recevoir la tonsure monastique, ils y déposaient l'orgueil héréditaire de la race, en même temps que la parure distinctive de leurs longs cheveux. Si grande fut bientôt l'affluence des moines dans ce sanctuaire consacré au travail et à l'oraison, que le fondateur put y établir l'usage du *Laus perennis*, ou *Office perpétuel,* qu'on retrouve aux monastères d'Agaune ou Saint-Maurice et de Remiremont, et qui par une prière incessante devait sans cesse attirer les bénédictions de Dieu. Enfin, le nombre des religieux s'étendant chaque jour avec la mise en culture de cette âpre solitude, reconquise par l'activité monastique sur la nature et les animaux sauvages, l'abbé de Luxeuil fonda, non loin de là, une troisième colonie, qui reçut le nom de Fontaine, à cause de l'abondance de ses eaux [1]. »

[1] A. Dantier, *les Mon. bénédictins d'Italie,* tom. I, p. 462-463.



Ces trois monastères devinrent les trois principaux centres de la règle de Saint-Colomban, règle sévère, remplacée plus tard par celle de Saint-Benoît. Les prescriptions générales sont dures; le régime particulier des moines ne l'est pas moins. Une seule fois par jour, à l'heure de none, c'est-à-dire vers le soir, ils pouvaient prendre leur nourriture, qui consistait en un peu de pain, des légumes et de la farine détrempée dans l'eau. Tel fut d'ailleurs, à cette époque, l'amour de la mortification, que le législateur dut songer à le modérer. « On doit jeûner tous les jours, disait-il; mais on doit aussi manger tous les jours, parce qu'il faut tous les jours prier, tous les jours travailler, lire et avancer tous les jours. »

Les trois monastères dirigés par saint Colomban ne renfermèrent pas moins de six cents religieux à la fois. Tous étaient animés d'une ferveur extraordinaire, non-seulement pour les exercices de la vie cénobitique, mais encore pour l'étude des lettres et des sciences divines et humaines. De ces austères écoles sortirent des docteurs et de savants pontifes.

Ce qui étonne les hommes de l'âge actuel, ce sont moins encore les règles monastiques, quelque dures qu'elles soient, que le *Pénitentiel* de saint Colomban, espèce de code déterminant avec détail les pénitences imposées aux moines pour les différentes fautes qu'ils pouvaient commettre. Selon la nature des manquements aux statuts, on les condamnait à réciter le psautier une ou plusieurs fois, à des jeûnes extraordinaires, même à des peines corporelles, comme à recevoir de dix à deux cents coups de fouet, avec cette clause tou-

tefois qu'on ne pouvait leur en administrer plus de vingt-cinq à la fois. Cette pénalité était rigoureuse, il faut l'avouer; elle révolte nos idées modernes. A cette époque, elle était volontairement acceptée; pouvait-elle répugner à des hommes accoutumés à se donner eux-mêmes fréquemment une rude discipline? Cependant, on ne saurait en disconvenir, le code bénédictin paraît plus acceptable; il ne ménageait guère sans doute la faiblesse humaine, mais il ne se montrait inflexible que pour les cœurs endurcis et impénitents.

« Pour maintenir par sa présence et ses exemples l'application de cette règle, Colomban résidait tour à tour dans chacun des monastères qu'il avait fondés. Ne tolérant pas plus les rigueurs excessives que les dangereuses mollesses, il rappelait dans ses instructions que la perfection morale est bien au-dessus des pénitences purement corporelles. Il ne suffit pas, disait-il, de fatiguer de jeûnes et de veilles la poussière de notre corps, si nous ne réformons aussi nos mœurs... Macérer la chair, si l'âme ne fructifie pas, c'est labourer sans cesse la terre et ne lui point faire porter de moisson. Mais c'était surtout par l'ardeur de sa charité envers ses religieux qu'il tempérait l'extrême rigidité de ses préceptes [1]. »

Avec l'indomptable énergie de sa race, saint Colomban attaquait de front tous les abus, aussi bien dans l'Église que dans la société civile; il poursuivait sans relâche le rétablissement de la discipline et des bonnes mœurs. Son âme pure et droite s'indignait à la vue des

[1] A. Dantier, *op. cit.*, tom. I, p. 466.



désordres de la société gallo-franque, où la corruption des mœurs romaines semblait s'être aggravée au contact de la brutalité germanique. La généreuse impétuosité de l'homme de Dieu lui attira des ressentiments implacables. La reine Brunehaut le condamna à quitter la Bourgogne; afin de mieux assurer l'exécution de ses ordres, elle le fit accompagner jusqu'à Nantes d'une escorte qui ne devait pas le perdre de vue avant qu'il fût embarqué pour l'Irlande.

La Providence retint le moine courageux dans les Gaules. Le navire qui le portait, après une navigation pénible, fut contraint de relâcher sur les côtes de Neustrie. L'intrépide missionnaire fut bien accueilli par Théodebert, roi d'Austrasie, auquel il prophétisa qu'il deviendrait un jour maître de tout le royaume des Francs. Il avait entrepris de prêcher la foi dans les provinces de l'Helvétie. Déjà, en compagnie de saint Gall, son disciple, son zèle avait produit des fruits abondants dans le cœur des habitants sur les bords des beaux lacs de la Suisse, quand les malheurs de la guerre le forcèrent à traverser les Alpes. Aigulfe, ou Agilulfe, roi des Lombards, reçut le fugitif à bras ouverts, et, en 612, lui fournit tous les moyens de fonder le monastère de Bobbio, si célèbre dans la suite. Saint Colomban, avec une activité que le poids de l'âge semblait ne pouvoir ralentir, travailla durant trois années à l'établissement de la nouvelle abbaye. Il ne revit jamais Luxeuil, ce premier théâtre de ses fondations monastiques. Il mourut à Bobbio, à l'âge de soixante-douze ans, le 21 novembre 615.

L'année même de sa mort, il écrivait à son disciple

une *Instruction* qu'on peut dire adressée à tous les chrétiens : c'est comme le testament de ce grand homme et de ce grand saint : « Pourquoi, dit-il, s'amuser à regarder une ombre dans l'eau? A quoi servent la joie et le bonheur goûtés pendant les rêves? Après tout, les rêves, quelque longs qu'ils soient, sont bien courts pour chacun; car la durée du monde entier n'est qu'une nuit obscure, et c'est dans la nuit que l'on rêve. Éveillez-vous donc, ô mon fils, du sein de cette nuit... Vous ne possédez rien sur cette terre d'où vous êtes sorti nu et où vous rentrerez en poussière; aussi ne vendez pas le ciel, où un héritage éternel vous attend [1]. »

Les premiers successeurs du fondateur de Bobbio furent Attale, Bertulfe et Bobolène. Le gouvernement de l'abbaye fut d'abord troublé par des moines qui trouvaient d'une sévérité outrée plusieurs articles de la règle. Quelques-uns même violèrent les lois de la clôture et prirent la fuite; mais ce mouvement n'eut pas de suite. Un d'eux, nommé Rocolène, étant tombé gravement malade, s'écria dans l'ardeur de la fièvre qui le dévorait que, s'il obtenait sa guérison, il retournerait immédiatement à Bobbio. Son vœu ne fut pas exaucé; il expira la nuit même. Saisis d'effroi devant cette mort soudaine, ses compagnons prirent aussitôt la résolution de rentrer au bercail. Le calme et la régularité ne reçurent aucune nouvelle atteinte : l'abbaye de Bobbio devint, dans cette partie de la haute Italie, un foyer où brillèrent constamment la piété et les études.

[1] XII[e] et dernière instruction.



XIV

SAINT-GALL. — NOTRE-DAME D'EINSIEDELN

Durant de longs siècles, et précisément à l'époque de la principale splendeur de l'institut monastique en Europe, l'abbaye de Saint-Gall, gloire de l'Helvétie chrétienne, ne le cédait en rien aux établissements les plus illustres. La piété, la régularité et la science y florissaient également. Au milieu de ces belles montagnes de la Suisse, les plus renommées du monde, ce fut un foyer d'où rayonnèrent les vertus austères des moines, la gravité, la simplicité, la fidélité, la loyauté, la pureté des mœurs, qui formèrent le trait saillant du caractère des populations de cette contrée privilégiée. Tant que la foi s'y maintint au-dessus des atteintes des novateurs, ce petit coin de terre fut heureux et indépendant. A diverses reprises, les tentatives de l'ambition le troublèrent; jamais la violence ne réussit à lui imposer le joug de la servitude. La prétendue réforme du XVIe siècle bouleversa ce beau pays; à la place de la liberté, elle introduisit

la licence; de vaines théories ont remplacé les idées saines consacrées par la religion et par l'expérience des siècles; sous prétexte d'affranchir l'esprit humain, elle a opprimé les consciences; en proclamant hypocritement le droit pour chacun de vivre suivant ses inspirations, à la seule condition de respecter le droit des autres, elle a spolié et supprimé les monastères. Aujourd'hui encore ces patrons menteurs de la tolérance disent bien haut que tous les cultes sont libres, et ils maintiennent contre les catholiques seuls des lois de restriction, et la vieille abbaye de Saint-Gall, sans parler de tant d'autres, a été enlevée à ses légitimes possesseurs.

L'origine du monastère de Saint-Gall remonte à la fameuse colonie de moines irlandais venus en France sous la conduite de saint Colomban. Comme tant d'hommes éminents du VI[e] siècle, saint Gall fut élevé, dès sa première jeunesse, à Bangor, la pépinière des saints, des apôtres et des savants. A l'ombre des cloîtres de Bangor se formaient alors des missionnaires intrépides; à côté des vertus monastiques florissait l'étude des lettres et de toutes les connaissances profanes, plus étendues qu'on ne le croit communément. Doué des plus heureuses dispositions, saint Gall fit de rapides progrès dans la culture de toutes les sciences divines et humaines. Voulant récompenser son travail et ses succès, son supérieur décida que, malgré sa jeunesse, il serait promu aux ordres sacrés. Sa modestie toutefois opposa un obstacle insurmontable à ces intentions bienveillantes. Ce fut seulement en France que ce saint religieux consentit à être élevé

à la prêtrise. Les besoins d'une mission laborieuse et fructueuse triomphèrent alors de son humilité.

Les premiers travaux de saint Colomban et de saint Gall furent communs, et ils partagèrent le même sort. Forcé de quitter le royaume de Bourgogne par les artifices et l'esprit vindicatif de la reine Brunehaut, dont tout le monde connaît assez le caractère impérieux et les rancunes implacables, saint Colomban passa d'abord en Austrasie. Ayant ensuite atteint les bords du Rhin, il remonta péniblement le cours de ce fleuve, résolu de pénétrer en Suisse dans le dessein d'évangéliser les populations à moitié sauvages de l'Helvétie. Saint Gall était destiné par la Providence à être l'âme de cette mission. Il acquit promptement la connaissance de la langue des Helvètes, qu'on peut supposer avoir présenté, au moins, de lointaines analogies avec la langue celtique parlée dans son pays natal. Nos deux courageux missionnaires s'arrêtèrent quelques instants sur les bords du lac de Zurich; ils poussèrent bientôt leurs courses jusque sur le territoire de Zug, où ils étaient attirés par l'espérance de trouver une solitude plus profonde. Les labeurs de l'apostolat étaient partout les mêmes; mais le désert avait pour eux un attrait irrésistible. Cette contrée pittoresque exerça, dès le premier moment, une impression profonde sur l'imagination poétique de saint Gall. Ces grands lacs, ces montagnes, ces forêts, ces vertes prairies lui rappelaient le souvenir des lacs, des montagnes, des forêts et des prairies de la verte Érin. Les peuplades fixées sur ce territoire enchanté étaient idolâtres, et adonnées malheureusement à tous les désordres, suite ordinaire de l'ido-

lâtrie. Les deux serviteurs de Jésus-Christ attaquèrent vigoureusement les superstitions païennes; dans l'emportement de leur zèle, ils brisèrent les statues auxquelles on offrait un encens sacrilége, et en jetèrent les débris au fond du lac. Les habitants, furieux, jurèrent de se venger, et les deux amis furent obligés de se séparer. Saint Colomban passa les Alpes et alla fonder le monastère de Bobbio, au milieu des Apennins. Saint Gall, empêché par la maladie, au lieu de franchir les Alpes, se dirigea vers Arbon, chez le prêtre Villimare, qui le reçut avec charité. L'abbé, affligé de ce contre-temps, s'imagina que son disciple refusait de le suivre, moins à cause de son infirmité que par attachement pour les sites séduisants qui l'entouraient. Saint Colomban se trompait; car le pieux moine irlandais se débattit assez longtemps entre la vie et la mort. Le mal enfin céda. Deux clercs d'Arbon, Magnoald et Théodore, ne cessèrent de lui prodiguer les soins les plus attentifs et les plus assidus.

Avec la guérison, l'amour de la solitude se réveilla plus vif que jamais. La pensée de saint Gall se reporta d'elle-même vers les pieux exercices auxquels il avait été accoutumé dès son enfance. A cette âme austère et rêveuse il fallait l'air libre des montagnes, le calme des forêts, le silence solennel du désert. De nos jours, étourdis par le tourbillon qui nous emporte, rarement en possession de nous-mêmes à cause des bruits extérieurs et du tracas des affaires, nous avons peine à comprendre la passion qui entraîna tant de génies dans la solitude, en présence de Dieu et d'eux-mêmes. Hiltibold, diacre de Villimare, connaissait bien la

contrée; il conduisit saint Gall vers une région telle qu'il pouvait la désirer. C'était un simple pli de terrain, plutôt qu'une vallée, entre de hautes montagnes, à l'abri des vents violents du nord, couvert de grands arbres et arrosé, en toute saison, par les eaux pures de sources abondantes. L'hiver y était âpre; mais, au retour du printemps, les neiges y faisaient place de bonne heure à une luxuriante végétation. Au comble de ses vœux, saint Gall remercia la Providence, et planta aussitôt une croix sur l'emplacement qu'il destinait à l'érection d'une église, en l'honneur de la sainte Vierge et du glorieux martyr saint Maurice. Ainsi prit naissance la fameuse abbaye connue plus tard sous le nom de son fondateur.

La réputation du saint se répandit promptement dans tout le pays, et avec d'autant plus de rapidité, que Dieu avait récompensé la vertu de son serviteur du don des miracles. Des conversions nombreuses furent le fruit de son zèle persévérant. Vers ce même temps, l'évêque de Constance étant venu à mourir, tous les yeux se portèrent sur le pieux solitaire pour en faire son successeur. Il paraissait digne, par sa sainteté, de recueillir cet héritage; il était doué, en outre, d'une rare éloquence et très-versé dans la connaissance des saintes lettres. Sous le rapport de la doctrine, c'était un digne représentant des écoles irlandaises, où le feu sacré continuait de jeter le plus vif éclat. Mais il fut impossible de triompher de sa résistance. Saint Colomban, d'ailleurs, y avait mis un obstacle insurmontable; pour punir son disciple d'avoir refusé de le suivre en Italie, il lui avait défendu de dire la messe tant qu'il

le saurait en vie. Saint Gall leur proposa le diacre Jean, son disciple, qu'il s'était plu à instruire avec un soin particulier. Il assista à son ordination, où il prononça une homélie qui nous a été conservée [1], et propre à nous donner une haute idée de son savoir et de la beauté de son génie.

La cérémonie terminée, il regagna aussitôt la solitude. Un an s'était à peine écoulé, et les frères de sa communauté, après l'office de la nuit, prenaient quelque repos au dortoir, suivant la coutume, lorsque saint Gall appela son diacre Magnoald, et lui ordonna de préparer l'autel, parce qu'il voulait dire la messe. Le diacre, étonné, ne comprenait rien à cette résolution subite. « Sachez, lui dit-il, que je dois aujourd'hui célébrer les saints mystères pour l'âme de mon père Colomban, qui vient de passer des misères de cette vie à la paix de la vie future. » Une révélation céleste lui avait appris pendant la nuit la mort de saint Colomban. Magnoald fut envoyé à Bobbio, et à son retour il certifia la vérité des faits. Conformément à la dernière volonté du saint abbé, il rapporta son bâton pastoral, qu'il avait ordonné, en mourant, de remettre à saint Gall, en signe de réconciliation.

A partir de ce jour, l'apôtre des Helvètes jouit de la dignité abbatiale, qu'il exerçait déjà. Il s'occupa aussi de tracer par écrit un règlement de vie pour sa communauté, en modifiant légèrement les austères statuts de saint Colomban. Tous les moines devaient consacrer au travail des mains le temps laissé libre par

[1] Migne, *Patrol. lat.*, tom. LXXXVII. — Galland, *Vet. Patr.* tom. XII.

l'étude et la prière, et l'abbé se faisait un devoir de les initier aux connaissances solides qu'il avait jadis puisées à Bangor. On l'a dit plus d'une fois, et on ne saurait trop le répéter, les monastères ainsi réglés étaient « les écoles de la vraie sagesse; on y enseignait les traditions de la plus haute philosophie; la vie s'y trouvait réglée avec une dignité et une noble indépendance que les anciens philosophes ne soupçonnèrent pas, malgré leurs aspirations vers une perfection idéale. »

Essayons, en imagination du moins, de faire revivre quelques instants ces grandes figures des moines primitifs. Comme les nobles enfants de l'Irlande, les Celtes et les Helvètes possédaient le sentiment vif des beautés de la nature. Dans la cellule du moine irlandais, comme dans la cabane du pâtre ou du laboureur, était suspendue à la muraille la harpe, instrument national. Chacun avait appris dès l'enfance à en tirer des sons mélodieux et des accords simples, graves et pleins de mélancolie. Entre les mains des bardes les cordes faisaient entendre des vibrations magiques, s'il est permis de parler ainsi; alors l'esprit s'exaltait jusqu'à l'enthousiasme, et quand il s'agissait de la défense ou de l'honneur de la patrie, le courage s'enflammait jusqu'à l'héroïsme. Il en fut longtemps de même des chants primitifs de l'Helvétie. L'histoire claustrale nous a conservé nombre de traits constatant, jusqu'au milieu du moyen âge, la persistance des habitudes des vieux Celtes et les tendances poétiques de tout un peuple. Je ne sais si les compagnons de saint Gall réussirent à faire revivre au sein des

solitudes de l'Helvétie quelques-unes des naïves coutumes de leur île natale. S'il en fut ainsi, il ne faudrait pas s'en étonner. Par un charme puissant, auquel les hommes ne résistent guère, on aime à revoir par la pensée, aux heures des douces rêveries, le berceau de son enfance et les campagnes où s'écoulèrent les années de la jeunesse. Ce qui n'est pas douteux, c'est que tous les moines irlandais de la colonie de saint Colomban restèrent toujours étroitement unis entre eux : le souvenir du pays natal resserrait en eux les liens de la confraternité religieuse. Aussi les moines de Luxeuil, ayant perdu saint Eustase, leur abbé, songèrent-ils à placer saint Gall à leur tête. Afin de rendre leurs instances plus efficaces, ils envoyèrent vers lui six députés, tous originaires d'Irlande. Leur demande cependant ne fut pas écoutée; saint Gall venait de refuser un évêché dans son pays d'adoption, pouvait-il accepter le gouvernement d'une abbaye où les affaires séculières prenaient chaque jour une nouvelle importance? Il refusa; mais pour adoucir ce que son refus eût paru avoir de désobligeant pour ses compatriotes, la chronique nous donne de naïfs détails sur la réception cordiale qu'il leur fit. Il les garda plusieurs jours près de lui, échangeant avec eux de pieuses conversations; chaque jour il jetait ses filets dans le lac voisin, afin de les nourrir du produit de sa pêche. Enfin il les renvoya en paix. Charmant tableau digne des premiers âges des anciens Pères du désert!

Saint Gall et le prêtre Villimare vécurent ensemble dans une douce intimité; aucun nuage ne troubla jamais la sérénité de leur pieuse amitié. Ils parvinrent

ainsi tous deux jusqu'à une extrême vieillesse. Vers la fin, ils se voyaient rarement; le poids des années leur rendait tout déplacement pénible. A l'occasion de la



SAINT-GALL

fête de son église, Villimare, avant de mourir, désirait voir son illustre ami. Saint Gall se mit en route, assista aux solennités rustiques d'Arbon, et même prêcha la multitude attirée par la fête. C'était la lueur brillante d'une lampe près de s'éteindre. Trois jours

après il tomba malade; le quatrième jour il rendit le dernier soupir, le 16 octobre 646 [1]. Jean, évêque de Constance, fit transporter le corps de son vertueux maître au lieu de sa retraite, et présida lui-même aux funérailles.

Dieu se plut à rendre témoignage à la sainteté de ce patriarche de la vie cénobitique par les miracles qui s'opérèrent à son tombeau. Plus il avait voulu, durant sa vie, paraître aux yeux des hommes pauvre et petit, plus il fut exalté après sa mort. Chaque jour les fidèles se pressaient en foule autour de sa tombe, apportant à l'envi leurs offrandes, témoignages de confiance et de reconnaissance. Encore un peu de temps, et les flots de la population ne pourront être contenus dans le modeste sanctuaire où repose sa dépouille mortelle. Au simple et rustique ermitage va succéder une grande et riche abbaye. Objet des libéralités de Charles-Martel, de Pepin, de Louis le Débonnaire, des princes et des peuples, elle deviendra un des plus splendides établissements de l'ordre de Saint-Benoît. Tout semble conspirer à l'envi pour lui assurer une grande importance, et, grâce à ses accroissements successifs, Henri Ier l'érige en principauté de l'Empire. Le prince-abbé de Saint-Gall étendra sa juridiction sur un immense territoire. Une ville même, sous le vocable de Saint-Gall, viendra serrer ses maisons à l'ombre des murailles de l'abbaye.

Nous n'insisterons pas davantage sur la fortune extra-

[1] Tel est le sentiment du docte Mabillon. Il règne quelque incertitude sur la date précise de la mort de saint Gall.

ordinaire du monastère de Saint-Gall. A nos yeux, sa principale recommandation vient des nobles souvenirs de sainteté et de science qui traversent les âges, sur lesquels les révolutions n'ont aucune prise. A l'abri des cloîtres de la vieille abbaye s'est formée une pépinière de grands hommes, de prélats distingués, d'écrivains habiles et de célébrités en tout genre. Là fleurirent Grimald, auteur du *Livre des sacrements;* l'écrivain anonyme des *Gestes de Charlemagne,* connu des savants sous le nom de *Moine de Saint-Gall;* Rudpert, Teutilon, Notker, etc. Un jour, Charles le Gros, qui aimait à consulter ce dernier, lui envoya demander son avis sur certaines difficultés provenant de l'indiscipline des seigneurs. En ce moment Notker était occupé à arracher les mauvaises herbes du jardin. Continuant le modeste travail que lui imposait la règle, il répondit, sans se déranger, au messager royal : « Vous voyez ce que je fais; dites à votre maître de faire de même. » Réponse pleine de sens, qui rappelle le mot célèbre de Tarquin le Superbe à l'interrogation de son fils Sextus.

Jusqu'à nos jours la vieille abbaye de Saint-Gall continua d'être un centre d'activité intellectuelle, religieuse et morale. Elle fut dans cette contrée l'auxiliaire le plus actif de l'Église catholique, pour répandre, conserver et faire goûter les principes de la civilisation chrétienne. Elle eut l'insigne honneur, non un jour, mais de longues années, d'être à la tête du progrès. Hélas! après avoir versé abondamment ses bienfaits sur plusieurs générations, elle a éprouvé le sort de tant d'autres institutions : les fils ingrats de

ceux qui lui devaient tout ont conspiré sa ruine. Les bâtiments du monastère subsistent encore; mais les moines bénédictins ont été dispersés...

Toujours chère à la piété chrétienne est l'abbaye bénédictine de Notre-Dame d'Einsiedeln. Pour la faire connaître, nous emprunterons quelques lignes à un petit livre charmant, trop peu connu [1]. « Au IXe siècle, Meinrad, d'une illustre maison de Souabe, fuyant les grandeurs auxquelles le condamnait sa naissance, se cacha dans la montagne qui sépare le lac de Zurich de la vallée d'Einsiedeln, et pendant sept ans se livra, dans la solitude, aux austérités de la pénitence. Mais, effrayé de sa réputation, qui lui attirait trop de visites et trop d'hommages, il s'enfuit dans une vaste forêt, auprès d'une fontaine, n'emportant avec lui que l'image de la Vierge devant laquelle il priait. Telle fut l'origine du couvent : l'oratoire de Meinrad est devenu l'église; sa cellule, la vaste abbaye; sa fontaine désaltère encore les pèlerins; et l'image, objet de sa vénération, est cette Vierge aux éclatants miracles, et que depuis dix siècles viennent chercher les vœux et la reconnaissance des peuples.

« Vingt-six ans après sa retraite, Meinrad périt, victime de deux assassins auxquels il avait donné l'hospitalité; ils avaient espéré un trésor, ils ne trouvèrent que le cilice du saint. Ils s'enfuirent à Zurich avec le regret d'un crime inutile, mais avec la sécurité de l'avoir commis sans témoin. Meinrad, comme les Pères du désert, avait des amis parmi les oiseaux du

[1] *Pèlerinage à Einsiedeln*. Paris. O. Fulgence. 1841.

ciel. Deux corbeaux, compagnons de sa solitude, et qui partageaient son pain, s'attachèrent aux pas des meurtriers, les poursuivirent de leurs cris et de leurs coups de bec jusque dans l'auberge où ils s'étaient cachés, et appelèrent sur eux les soupçons. Interrogés, les meurtriers avouèrent leur crime et l'expièrent. L'auberge de Zurich, théâtre de ce fait, porte encore aujourd'hui pour enseigne : *Les Deux fidèles Corbeaux*, et l'abbaye les a pris dans ses armes.

« Cependant Dieu manifesta par de grands miracles la sainteté de son serviteur, et sa cellule, sa fontaine et l'image de la Vierge croissaient en renommée dans tout le pays.

« Quelque temps après, saint Eberhard, à l'aide des grands biens qu'il possédait, et des libéralités des seigneurs voisins, bâtit le monastère et l'église, réunit quelques hommes religieux comme lui, et, leur donnant la règle de Saint-Benoît, fut le premier abbé de la communauté, qu'il voua à la sainte Vierge, sous le nom de Notre-Dame-des-Ermites.

« L'édifice terminé, saint Eberhard pria saint Conrad, évêque de Constance, de faire la dédicace de l'église. La nuit qui précéda le 14 septembre, jour fixé pour la cérémonie, le saint évêque s'était levé à minuit pour prier; tout à coup l'église lui parut illuminée; il croit entendre le chant de psaumes; étonné, il accourt; sur l'autel, éclairé comme aux jours des fêtes, la Vierge était éclatante; devant elle Jésus-Christ lui-même célébrait le saint sacrifice en habits pontificaux, assisté des quatre évangélistes; saint Grégoire tenait la mitre, saint Pierre la crosse; saint Ambroise

et saint Augustin présentaient le vin et l'encens; saint Laurent lut l'évangile, saint Étienne l'épître, et saint Michel, à la tête des anges, des palmes et des encensoirs à la main, chantait l'office de la Dédicace.

« Le lendemain, Conrad raconta ce qu'il avait vu, et refusa de consacrer l'église après le Christ. On ne crut pas à sa vision : on insista pour la cérémonie, et après bien des résistances il se préparait à monter à l'autel, en présence d'une grande multitude accourue de toutes parts, lorsqu'une voix entendue de tous, et qui semblait partir du ciel, lui cria : « Arrêtez, mon père; elle est divinement consacrée! »

« Cette merveilleuse histoire, conservée par la tradition, confirmée par les bulles de plusieurs papes, fit d'Einsiedeln, dès les premiers temps, le but d'un grand pèlerinage. Les miracles obtenus sans cesse par l'intercession de Notre-Dame-des-Ermites, et qu'attestent les nombreux *ex-voto* suspendus aux murs de l'église, fortifièrent la foi des peuples. Depuis cette époque, pas un jour ne se passe sans amener quelques pèlerins à Einsiedeln. Le 14 septembre de chaque année, la vaste église est trop petite pour la foule qui vient célébrer l'anniversaire de la consécration divine.

« Aujourd'hui, à l'extrémité d'une longue vallée, à l'ombre de montagnes couvertes de sapins, le monastère, à peine sorti depuis un siècle des cendres d'un incendie, présente une masse imposante de bâtiments, et une façade régulière et majestueuse; entre deux ailes qu'habitent les moines, s'élève l'église surmontée de deux tours, portant chacune une double croix : une

large place la sépare du village, qui doit au couvent sa naissance et sa fortune. Au milieu de cette place, la fontaine de saint Meinrad, dominée par une belle



NOTRE-DAME D'EINSIEDELN

statue de la Vierge, verse par douze jets continus une eau fraîche et pure.

« A l'intérieur de l'église, à quelques pas de l'entrée, se détache au milieu de la nef un petit dôme soutenu par des colonnes de marbre noir. Les bas-

reliefs qui le décorent sont tous en l'honneur de la Mère de Dieu, et représentent son passage sur la terre et son assomption au ciel. Sous ce dôme, un autel sert de piédestal à une image noire, derrière laquelle s'échappent des rayons d'or, et une seule lampe laisse distinguer, de son pâle reflet, une Vierge qui porte un enfant dans les bras. Les dalles qui entourent cette petite chapelle sont plus usées que toutes les autres; car c'est là que viennent se répandre tant de prières et tant de larmes; c'est là le but de tant de courses lointaines; c'est l'image devant laquelle Meinrad a prié et la sainte chapelle qu'a consacrée Jésus-Christ. »

XV

SAINT-DENIS, PRÈS DE PARIS

Quantité de villes en France et en Europe doivent leur origine à une abbaye, et leur développement à un pèlerinage fréquenté. L'indifférence des temps modernes tend à ensevelir dans l'oubli ces souvenirs glorieux pour la religion; mais l'histoire impartiale, au défaut de la reconnaissance, ne saurait laisser périr entièrement la mémoire du passé. La ville de Saint-Denis dut son existence et sa prospérité au tombeau du saint apôtre de Paris et au grand établissement monastique qui l'entoura de ses cloîtres. Les rois de France voulurent que leurs cendres reposassent dans l'église, abritées par les voûtes obscures de la crypte, sous la protection de saint Denis. Grâce à cette circonstance, l'abbaye obtint de nombreux priviléges de la piété et de la libéralité des princes. Des concessions d'un autre genre, ainsi que des assemblées nationales et des fêtes splendides, attirèrent bientôt des flots de peuple. Le commerce, toujours à la piste des réunions populaires, y amena, surtout à certains jours, les représentants de l'industrie du monde entier. Habiles en

tout temps à favoriser ce qu'on appelle aujourd'hui les intérêts de la société moderne, intérêts auxquels les hommes n'ont été indifférents en aucun temps, les moines établirent sur leurs domaines ces marchés et ces foires dont la renommée fut universelle et n'est pas encore oubliée.

A l'endroit où s'élèvent maintenant un des plus splendides édifices religieux du moyen âge et une ville florissante, du temps où Lutèce méritait son nom de *ville de boue,* régnaient la solitude, le silence, la désolation peut-être. Les campagnes des Gaules présentaient partout le même aspect : nos ancêtres n'étaient pas encore initiés aux principes de la civilisation. Les Romains n'avaient fondé que la conquête à leur profit : le christianisme seul devait faire triompher ces grandes vérités religieuses et morales sans lesquelles il n'y a pas de vraie civilisation. Saint Denis, le premier, sur les rives de la Seine fit retentir la parole évangélique. Cet événement, qui devait avoir de si heureuses conséquences, eut lieu vers le moment où saint Gatien annonçait la bonne nouvelle aux populations des rives de la Loire. Plus heureux en cela que l'apôtre de la Touraine, saint Denis couronna par le martyre son laborieux apostolat. Il souffrit le dernier supplice pour Jésus-Christ, en compagnie du prêtre Rustique et du diacre Éleuthère, sur une légère éminence qui dès lors changea son nom en celui de Montmartre ou de *Mont des Martyrs.* A Rome, durant les persécutions qui firent couler des flots de sang chrétien, de pieuses femmes, au risque de leur vie, s'empressaient de recueillir, jusque sous la hache des bourreaux, le sang

des martyrs. A Paris, il se trouva également dans la communauté chrétienne une femme courageuse, digne des Anastasie, des Basilisse, des Lucine, des Praxède, des Pudentienne et des Plautille : Catulle releva les corps mutilés des héros du Christ, encore *teints de la pourpre royale du martyre,* suivant une belle expression de nos livres liturgiques, et les ensevelit en cachette dans son domaine. Une tombe modeste recouvrit d'abord ces restes précieux; bientôt les fidèles y accoururent en grand nombre, et une basilique spacieuse répondit à l'affluence extraordinaire des pèlerins attirés par les miracles qui s'y opéraient chaque jour. Au ve siècle, sainte Geneviève réussit à faire reconstruire ce temple, dont saint Grégoire de Tours vante la magnificence. Partout où il y a du bien à faire, des pécheurs à réconcilier avec Dieu, des consolations et des conseils à donner, des volontés chancelantes à affermir, des cœurs agités à calmer, les ministres de la religion se fixèrent pour exercer leur mission divine. Ici, comme à Saint-Martin de Tours, quelques moines, dès l'origine, célébraient l'office et jetaient ainsi les fondements d'un établissement ecclésiastique d'où devaient sortir dans la suite tant de saints et illustres personnages.

La réputation des deux premiers monuments élevés à l'honneur de saint Denis fut éclipsée par la magnificence de la basilique construite, vers l'an 630, par le roi Dagobert Ier. « Ce prince, dit M. de Guilhermy, la décora de marbres précieux, de tapis magnifiques, de portes en bronze, de vases d'or rehaussés de pierreries. Saint Éloi cisela de ses mains le tombeau des

martyrs et la grande croix d'or érigée à l'entrée du chœur. Il fallait à ce temple une consécration digne de lui : une antique tradition assurait que Jésus-Christ lui-même en était venu célébrer la dédicace, entouré d'un merveilleux cortége de martyrs et de confesseurs. On montre encore, dans une des chapelles de l'église, l'endroit par où le divin pontife entra dans la basilique de Dagobert [1]. »

Le temps exerça son action lente, mais irrésistible, sur l'église de Saint-Denis, comme sur toutes les œuvres de la main des hommes. Ce fut le chef de la dynastie carlovingienne qui entreprit de renouveler le monument mérovingien. Le roi Pepin venait d'y recevoir, avec la reine Berthe, l'onction royale des mains du pape Étienne II, dans des circonstances mémorables dont l'histoire a conservé le souvenir. Pepin avait de nobles aspirations, un esprit élevé, un génie hardi, le pressentiment de l'avenir; les grands desseins souriaient à sa pensée : il rêvait de brillantes destinées pour la nation, et il se montrait dévoué aux intérêts supérieurs de l'Église. En sa personne la puissante race carlovingienne inaugurait ainsi ses destinées extraordinaires et son goût pour les entreprises grandioses, ainsi que sa passion, qui fut en tout temps celle des grands hommes, pour les construc-

[1] *Monographie de l'église royale de Saint-Denis*, p. 7. — On peut consulter, pour les détails de fondation et de reconstruction, Félibien. *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis;* dom Doublet, *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis;* dom Germain Millet, *le Trésor sacré de Saint-Denis*, etc., 1625; dom Dubreul, *Antiq. de Paris;* Gilbert, *Description hist. de Saint-Denis.*

tions religieuses. L'amour de la truelle (c'est une expression vulgaire) fut le partage, dans le passé et dans tous les siècles, de toutes les âmes éprises du louable désir de vivre jusque dans la postérité la plus reculée. Charlemagne acheva l'édifice commencé par son père, et le fit consacrer en 775.

Pourrions-nous ici ne pas rappeler avec éloges le nom d'un des plus dignes abbés de Saint-Denis, qui joua un rôle si important au VIIIe siècle? Fulrad avait pris naissance en Alsace, au sein d'une famille riche et justement considérée. Ayant renoncé au monde et endossé les saintes livrées de la religion au monastère de Saint-Denis, il se distingua promptement par ses vertus et ses talents. Le roi, qui l'honorait de son amitié, lui témoignait la plus grande confiance; les événements le prouvèrent. Il s'agissait d'une mission délicate : Pepin le choisit avec Burchard, évêque de Wurtzbourg, pour les envoyer à Rome, consulter le souverain pontife. C'était une révolution qui allait s'opérer. Les deux ambassadeurs, au nom de leur maître, interrogèrent le pape Zacharie en ces termes : « Lequel est le plus digne du trône, de celui qui exerce les fonctions de la royauté sans en avoir le titre, ou de celui qui possède le titre sans en avoir l'autorité? » On comprend aisément que ces questions durent être précédées de pourparlers, où les députés eurent à déployer toute leur adresse. Le pape répondit : « Il me paraît bon et utile que celui-là soit roi qui sans en avoir le nom en possède la puissance, de préférence à celui qui en possède le titre sans en avoir l'auto-

rité[1]. » Cette grave résolution a beaucoup exercé les historiens : les réflexions des critiques, plus ou moins malveillantes, n'ont pas été épargnées. « Dieu, dit dom Félibien, qui brise, quand il lui plaît, le sceptre dans la main des rois inutiles, permit que la couronne passât de la race de Clovis sur la tête de Pepin, de l'avis d'un saint pontife, pour l'utilité de l'Église et pour l'affermissement de la monarchie française. »

De retour de son ambassade, Fulrad, on le comprend, fut parfaitement accueilli par son maître, auprès duquel il resta toujours en grand crédit. Il devint archichapelain du palais : dignité équivalente au titre moderne de grand aumônier. Il résidait habituellement à la cour, et, à diverses reprises, on lui confia les négociations les plus délicates. Entièrement dévoué aux intérêts du roi Pepin, il se montra également zélé pour ceux de l'Église et du souverain pontife.

Ceux qui voudront être justes envers sa mémoire doivent unir son nom à ceux de Pepin et de Charlemagne dans l'établissement, ou mieux dans le maintien et le développement du pouvoir temporel des papes. Cette œuvre fut à la fois, durant tout le moyen âge, une source de grandeur et de prospérité pour la France et pour l'Église. Fuyant la barbarie des Lombards, Étienne II prit le parti de passer les Alpes. L'abbé de Saint-Denis courut au-devant du pontife, le rencontra à Saint-Maurice en Valais et le conduisit, comme en triomphe, vers Paris. Le roi combla d'honneurs son hôte illustre, et n'épargna rien pour lui

[1] Félibien, *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis.*



SAINT-DENIS

faire oublier les fatigues et les ennuis d'une si lointaine pérégrination. Pour lui témoigner publiquement la satisfaction qu'il éprouvait, le pontife renouvela l'onction royale que Pepin avait déjà reçue de saint Boniface, l'apôtre de la Germanie : cette cérémonie eut lieu à Saint-Denis, le 28 juillet 734.

Peu de temps après, Fulrad partait pour l'Italie, en qualité d'ambassadeur du roi de France. Il était accompagné des députés d'Astolphe, roi des Lombards, et il allait prendre possession de l'exarchat de Ravenne, de la Pentapole et de l'Émilie. Chaque ville lui ouvrit ses portes sans difficulté, lui en remit les clefs et un ôtage, en signe de fidélité. Entouré de ces ôtages, Fulrad déposa sur l'autel de la Confession de Saint-Pierre, à Rome, les clefs de vingt-deux places, ainsi que l'acte de la donation faite par le roi de France au prince des Apôtres et à ses successeurs, les pontifes romains, dans la personne du pape Étienne II. Ravenne, Rimini, Pesaro, Césène et d'autres villes, avec leurs territoires et leurs dépendances, constituèrent dès lors une des parties les plus riches de ce domaine temporel des papes, que des fils ingrats et rebelles leur disputent aujourd'hui. Jamais possession ne fut plus légitime; nul gouvernement ne fut, en aucun pays du monde, aussi paternel, aussi équitable, aussi bienfaisant. Espérons que la Providence ne permettra pas à l'iniquité de se consommer et de triompher!

Quand Didier, avec ses Lombards, vint inquiéter le pape Adrien, Charlemagne assura la liberté et l'indépendance du siége apostolique. Fulrad ne resta pas

étranger aux efforts de ce grand prince. Aussi son nom reste-t-il à jamais associé à celui de deux puissants monarques, dans une des plus saintes causes qui aient jamais agité le cœur des hommes. N'est-ce pas à nous surtout, en France, héritiers des sentiments de foi généreuse de nos pères, qu'il appartient de défendre l'œuvre des Pepin et des Charlemagne? De nouveaux barbares, descendus récemment des plaines de la Lombardie, envahissent ces mêmes provinces et ces mêmes villes, dont la possession fut jadis transmise et assurée à l'Église par la France!

Dans les premières années du XIIe siècle, l'abbaye de Saint-Denis fut dirigée par un des plus grands hommes dont s'honore l'ancienne monarchie, l'abbé Suger. Enfant du peuple et né dans la pauvreté, Suger semblait destiné à passer sa vie dans les obscurs travaux de la campagne, sans instruction, sans aucun des moyens ordinaires d'exercer quelque influence sur les hommes. Selon une coutume pieuse du moyen âge, inspirée par la religion et renouvelée des pratiques de l'ancienne loi, il fut offert dès son bas âge à l'abbaye de Saint-Denis par Hélimand, son père. L'enfant grandit à l'ombre du cloître. Au lieu de cultiver les champs, il cultiva son cœur par l'observance des règles monastiques, il cultiva son intelligence par l'étude de la sainte Écriture, des écrits des saints Pères et des sciences ecclésiastiques. Il fut initié de bonne heure à toutes les connaissances libérales de son temps, et on remarqua surtout en lui un goût très-vif pour l'étude de notre histoire nationale. La Providence lui avait inspiré une sorte de passion pour ces annales

glorieuses, déjà remplies de tant de récits merveilleux, qu'il était destiné à augmenter du souvenir de faits non moins admirables. Cet enfant prédestiné possédait une aptitude naturelle à toutes les grandes et nobles pensées, à tous les actes généreux : son esprit était ouvert aux plus sublimes aspirations : c'était un de ces hommes d'élite en qui se résument, pour ainsi dire, à certaines époques, les vœux, les tendances et les intérêts de la patrie.

Des événements providentiels préparèrent l'accomplissement de sa mission. Louis, fils aîné du roi Philippe Ier, fut confié aux soins des moines de Saint-Denis pour apprendre, avec les lettres humaines, les obligations du chrétien et les devoirs délicats et difficiles de la royauté. C'était, d'ailleurs, il faut en convenir, une heureuse disposition et un arrangement vraiment inspiré de Dieu, en vertu desquels les princes appelés à monter sur le trône venaient à Saint-Denis passer les années de leur jeunesse près de la sépulture de leurs ancêtres. La mort a des enseignements pleins d'éloquence. La solitude et l'austérité du cloître, en outre, valent mieux pour les jeunes princes que les adulations des courtisans et la vie molle des palais. A cette école sérieuse plutôt que sévère, Louis connut Suger; ils se comprirent, se lièrent et restèrent toujours unis par une sainte et solide amitié. Devenu roi, le prince n'oublia pas des relations contractées sous de si heureux auspices : de son compagnon d'enfance il fit son conseiller. La supériorité du génie fit bientôt de Suger le directeur principal de toutes les affaires de l'État. La postérité a rendu justice aux grandes

qualités et aux vues supérieures de cet humble moine devenu ministre. Suger, élevé aux dignités, ne fut pas ébloui par l'exercice du pouvoir; son esprit calme et ferme envisageait froidement les situations les plus propres à émouvoir; la raison dictait seule ses conseils, et, dans les circonstances les plus critiques, il se distingua par son courage tranquille, son dévouement sans bornes, et une intelligence vraiment supérieure. Louis le Gros fit entrer le royaume dans des voies nouvelles : de son règne surtout date l'affranchissement des communes. Suger le seconda dans l'exécution de ses desseins, et, avec ce tempérament qui distingue l'ensemble de ses actes, il sauvegarda l'autorité royale, sans s'opposer aux aspirations populaires. Sous le règne de Louis VII, il joua un rôle non moins important que sous le règne précédent. Il s'opposa de toute sa force au divorce du roi et d'Éléonore d'Aquitaine; il s'était montré, auparavant, peu favorable au départ du prince pour la croisade. Impuissant à empêcher ces deux résolutions, qui eurent des conséquences si funestes, il dépensa toute son énergie à prévenir ou à guérir les maux qui en furent la suite. Les finances de l'État, malgré des difficultés de toute espèce, restèrent, sinon florissantes, du moins suffisantes; la justice fut rendue exactement; les lois respectées, les crimes réprimés, les faibles protégés contre les puissants, les intérêts du peuple garantis, les transactions du commerce favorisées, la sécurité intérieure assurée, l'administration réglée. Suger mérita le glorieux titre de *Père de la patrie,* que lui décernèrent le roi et la nation.

On doit à Suger la reconstruction de l'église abbatiale de Saint-Denis, et cette œuvre s'exécuta avec la magnificence que cet abbé déployait dans toutes ses entreprises. Le portail de l'ouest, les tours, la nef, le chœur et les chapelles inférieures de l'abside s'élevèrent avec rapidité et dans de belles proportions. Aux fenêtres brillèrent des vitraux peints d'une incomparable richesse; l'autel principal et le chœur reçurent une décoration splendide; le trésor se remplit d'une quantité incroyable d'objets précieux.

Le 9 septembre 1219, lendemain de la fête de la Nativité de la sainte Vierge, la foudre consuma la flèche en charpente qui couronnait la tour septentrionale du portail, et ébranla violemment la nef: en 1230, les voûtes menaçaient ruine : l'abside même paraissait peu solide. L'abbé Eudes Clément fut contraint de rebâtir l'édifice; il n'eut pas la consolation de terminer cet immense travail; l'abbé Matthieu de Vendôme l'acheva, à l'exception des chapelles de la nef, ajoutées successivement dans le cours du XIVe siècle.

L'abbaye de Saint-Denis conserva longtemps sa réputation et sa splendeur. La dignité abbatiale fut supprimée par Louis XIV, qui en attribua les revenus à la maison de Saint-Cyr, où Mme de Maintenon avait fondé un établissement d'éducation resté célèbre. Louis XV ordonna la démolition du vieux monastère, à la place duquel il fit construire un grand bâtiment d'une architecture lourde et vulgaire. Terribles vicissitudes des révolutions! les tombeaux des rois si pressés sous les voûtes de la basilique ont été violés, les cendres des princes ont été jetées aux vents, les moines

ont été dispersés. Aujourd'hui un chapitre privilégié occupe la basilique de Saint-Denis, l'abbaye est habitée par les jeunes filles des membres de la Légion d'honneur; l'école aristocratique de Mme de Maintenon a été remplacée par une école militaire à Saint-Cyr.

XVI

ABBAYE DE FULDE

De tous les établissements dus à l'action bienfaisante du christianisme, le plus célèbre en Allemagne fut incontestablement l'abbaye de Fulde. Ici l'œuvre monastique eut tout à faire, et elle créa des merveilles. Ici, plus qu'ailleurs, les bienfaits les plus signalés ont eu pour récompense la plus noire ingratitude. Quand des fils rebelles se laissèrent entraîner à une révolte ouverte, ils ne se contentèrent pas de dépouiller leur mère, ils la calomnièrent. Mais les hommes ont beau faire, la victoire définitive ne reste pas au mensonge : tôt ou tard la vérité triomphe. La Providence est patiente; les siècles lui appartiennent.

Fulde fut pour l'Allemagne un centre de vertu, de piété, de science : ce fut, pour ce vaste pays, le foyer et comme l'initiateur de la vraie civilisation. De même que les noms si connus du Mont-Cassin, de Cluny, de Cîteaux, celui de Fulde resta justement célèbre. Pendant de longs siècles, des saints, des évêques, des missionnaires, des savants, des littérateurs se formèrent

à l'ombre de ses cloîtres. De là partirent ces conquérants pacifiques qui préparèrent et assurèrent à la Germanie chrétienne de si magnifiques destinées. Défrichées et cultivées par les moines, les sombres forêts firent place à des champs fertiles, et offrirent de riches moissons à des populations pauvres et à demi sauvages. Mais, en arrosant de leurs sueurs le sol dont ils faisaient la conquête sur le désert, ils jetaient en même temps dans les consciences la semence de l'Évangile. A l'abri des murailles de leurs pieuses retraites se groupèrent d'abord quelques familles, et naquirent ensuite ces cités maintenant si florissantes : plusieurs portent un nom qui indique clairement leur origine monastique.

Saint Boniface, archevêque de Mayence et apôtre de l'Allemagne, fut le principal fondateur de l'abbaye de Fulde. En parlant de ce monastère, il écrivait en 751 : « J'ai légitimement conquis ce lieu, et je l'ai consacré au Sauveur du monde. » Les écrivains de l'Allemagne moderne sont forcés de reconnaître l'influence prodigieuse que cette maison exerça dans leur pays. « Le ton réfléchi et historique, dit Leo, donné par l'école de Fulde, a formé notre caractère national. » « En un mot, ajoute le même auteur, tout ce qui a été fait de durable en Allemagne, sous le rapport ecclésiastique, politique et spirituel, repose sur le fondement établi par Boniface; Boniface dont le tombeau à Fulde devrait nous être plus sacré et plus cher que ceux des patriarches aux Israélites [1]. »

[1] *Origines et Destinées du peuple et de l'empire allemand*, 1854.

Pour assurer à l'empire de Jésus-Christ ces belles contrées de la Germanie, jusque-là si délaissées, saint Boniface avait demandé des collaborateurs aux monastères de l'Irlande et de la Grande-Bretagne. Une colonie de savants et zélés religieux avait répondu à son appel. Parmi ces premiers ouvriers évangéliques nous devons nommer Wigbert et Burchard de Wurtzbourg. Saint Sturme était destiné spécialement à former les moines de la Germanie; sainte Liobe, envoyée par l'abbesse de Wimborn, eut pour mission de donner aux filles des Germains les premières leçons de la perfection chrétienne. C'était donc un double courant de sainteté qui allait s'établir à la fois et emporter l'élite des âmes vers les chastes régions de la vie cénobitique. A sainte Liobe échut le gouvernement du monastère de Bischofsheim[1], où, comme une fleur bénie du ciel, grandit et répandit de tous côtés un parfum céleste sainte Walburge, la thaumaturge d'Eichstædt, dont le tombeau fut depuis glorifié par tant de miracles. « Dieu a voulu, dit A.-F. Ozanam, qu'il y eût des femmes auprès de tous les berceaux. »

Sturme d'abord se retira, avec quelques compagnons, dans le désert d'Hersfeld; mais les insultes des Saxons, et les dangers auxquels leur vie était chaque jour exposée, les forcèrent de chercher un asile plus sûr. Docile aux avertissements de la Providence et aux ordres de son maître saint Boniface, Sturme, monté sur son âne, s'en va, seul, errant pendant plusieurs jours à travers les forêts du pays, chantant des psaumes

1 Littéralement *maison de l'évêque*.

et priant Dieu de lui montrer un lieu convenable à la fondation d'un monastère. Sturme, en cette circonstance, fut un modèle de simplicité et de confiance en Dieu. Le soir, il s'arrêtait à l'endroit où la nuit le surprenait. Il traçait sur son front le signe de la croix, pour se garantir des attaques des bêtes féroces. Afin de protéger son humble et pacifique monture, il l'entourait d'une haie de branchages. Dieu veilla sur les jours de son fidèle serviteur. Un jour, au sein d'une immense forêt et d'une solitude profonde, il tombe au milieu d'une troupe de Saxons. Accoutumés à ne rien respecter, ces hommes pouvaient lui ôter la vie : ils se contentèrent de se moquer de lui, sans lui faire aucun mal. Le moine intrépide touchait au terme de ses explorations; la Providence le conduisit, comme par la main, vers le site qu'il cherchait. Il trouva un endroit merveilleusement disposé pour le dessein qu'il avait en vue. Ce désert alors n'avait pas de nom : on lui donna celui de Fulde, du nom de la rivière qui l'arrosait. Il ne pouvait être mieux choisi, étant situé entre la Franconie, la Hesse et la Thuringe, principal théâtre des prédications de saint Boniface. Aussi l'apôtre de l'Allemagne, dès le premier moment, prit-il ce lieu en affection singulière, et le choisit-il pour être l'emplacement de son tombeau.

Quand les bâtiments furent achevés, saint Sturme alla au Mont-Cassin, s'instruire de la règle de Saint-Benoît et des pratiques qu'on y observait. De retour, il s'appliqua à faire fleurir à Fulde, dans toute sa pureté, la discipline monastique. Depuis ce moment cette abbaye resta le modèle de l'ordre bénédictin en



Allemagne. Une autre gloire lui était réservée : Fulde devint la grande école du moyen âge. Raban Maur,



ABBAYE DE FULDE

né à Mayence, et formé aux écoles de Tours par Alcuin, imprima aux études la plus vive impulsion. Jour et nuit il méditait les saintes Écritures : il puisa dans la connaissance approfondie de la parole de Dieu ce sentiment des choses célestes, ce parfum de piété, qui répandent sur ses écrits tant d'éclat, et leur com-

muniquent une si douce onction. Ses ouvrages firent les délices de ses contemporains; et comme les vérités religieuses demeurent toujours les mêmes, aujourd'hui, comme autrefois, on peut dire que c'est une mine où la piété la plus exigeante trouve toujours de véritables trésors. Le savant cardinal Baronius a dit de lui : « Raban brilla comme un astre éclatant; les écrits qu'il a laissés à la postérité doivent être comparés à autant de rayons de lumière qui attestent le génie élevé de leur auteur : l'Allemagne a raison d'être fière d'un tel maître. » La réputation de Raban Maur resta longtemps populaire et sans rivale. Pour vanter la vaste science d'un homme célèbre, on disait : « Il est docte comme Raban : *doctus ut Rabanus.* » D'abbé de Fulde, il fut élu archevêque de Mayence, en 847. Il se distingua plus encore par sa bonté que par sa science dans le gouvernement de son vaste diocèse. Durant une famine qui sévit en 850, il déploya toutes les vertus d'un bon pasteur; chaque jour il nourrissait cinq cents pauvres, et il se réservait à peine une petite partie de ses revenus pour subvenir à ses propres besoins. Il fut l'âme de deux conciles qui se célébrèrent, l'un à Mayence, en 852, l'autre à Francfort, l'année suivante, et qui eut un grand retentissement. Il mourut en odeur de sainteté à Winfeld, à l'âge de soixante-huit ans, en 856. Ses œuvres ont été recueillies et publiées souvent [1]. Quoiqu'elles aient perdu de leur importance, à cause des travaux scientifiques exécutés depuis, on les consulte toujours avec fruit. Ce qui

1 Voy. *Patrologie latine*, tom. CVII-CXII, six volumes in-4°.



sera un éternel titre de gloire pour Raban Maur, comme pour son maître Alcuin et l'école de Tours, c'est qu'il put se rendre, vers la fin de sa vie, ce consolant témoignage : « Je crois, dit-il, que, par la grâce de Dieu, j'ai constamment défendu la foi catholique dans tous ses points; je n'ai rien avancé qui fût de mon invention [1]. » Ces belles paroles, dignes d'un évêque, dignes d'un philosophe chrétien, devraient être méditées par ces pseudo-philosophes, si nombreux aujourd'hui de l'autre côté du Rhin. Fiers de leurs vaines théories fondées sur une fausse science, ils enseignent les erreurs les plus étranges. Plaise au Ciel que sur une terre jadis illustrée par tant de labeurs sérieux et de la plus haute valeur scientifique, dans le sentiment de leur faiblesse, ils s'écrient comme Raban Maur : « Aussi longtemps que je serai dans ce corps mortel, guidez-moi, Seigneur, dans le droit sentier de la foi catholique [2]! »

Raban Maur eut à Fulde des successeurs qui prirent soin d'y entretenir la régularité et l'amour des belles-lettres. Les beaux-arts y étaient également cultivés. Nous citerons seulement en preuve le nom de Sigheard, habile architecte, qui bâtit un pont de plus de soixante mètres sur la rivière de Fulde, entreprise gigantesque et hérissée de difficultés, à une époque surtout où l'on n'avait pas résolu, comme on l'a fait depuis, tant de problèmes compliqués dans la construction des voûtes.

1 *De Institutione clericorum Epist. ad archiep. Mogunt.*

2 Prologus ad lib. *de sancta Cruce.*

Le XIe siècle fut témoin de graves désordres : la politique en fut cause. Les abbés de Fulde, dont la juridiction s'étendait sur un vaste territoire, furent entraînés par les circonstances, et comme malgré eux, à se prononcer dans les différends qui troublèrent l'Allemagne au sujet de la succession à l'Empire. A l'occasion de ces désordres, le relâchement s'introduisit peu à peu dans le monastère. Pour parer aux dangers extérieurs, que les malheurs du temps multipliaient chaque jour, l'abbé Marquard fit entourer de murailles fortifiées le bourg de Fulde, et en fit une ville en 1150. Mais, pour éviter les dangers du dehors, il ne sut pas prévenir les périls intérieurs. En 1331, en effet, les bourgeois, oubliant ou méconnaissant que les abbés étaient les fondateurs et les bienfaiteurs de la ville, se révoltèrent ouvertement contre leur autorité. Ils portèrent si loin l'esprit d'insubordination que, s'étant rendus maîtres de la citadelle, ils la démolirent, s'emparèrent des bâtiments de l'abbaye, ruinèrent les lieux réguliers, pillèrent l'église et la maison, s'emparèrent des meubles et enlevèrent tout ce qu'il y avait de précieux. Les mutins, dans l'ivresse de leur victoire, se laissèrent entraîner aux plus déplorables excès. Il en est ordinairement ainsi dans les émotions populaires. Les moines de Fulde furent obligés de céder à la force; pouvaient-ils laisser impunis tant d'actes de brutale violence? Leur abbé, Henri de Hombourg, porta ses plaintes à l'empereur Henri VII. Ce prince, jaloux du pouvoir, apprit avec colère ce qui venait d'arriver à Fulde. Il ordonna à l'archevêque de Trèves de prendre les mesures nécessaires pour réduire les

rebelles à la raison. Douze des plus coupables furent condamnés à mort, et douze autres furent condamnés à l'exil. En 1525, des désordres plus violents encore éclatèrent et ensanglantèrent les campagnes.

Ces emportements doivent être considérés comme le prélude des horreurs qui se commirent à l'époque de la prétendue réformation. Ce n'est point ici le lieu d'en retracer le triste tableau. Disons seulement que les monastères eurent le plus à souffrir, jusqu'à ce qu'ils fussent détruits par l'orage. Au nom de la liberté chrétienne, les paysans, réunis en bandes nombreuses, pillaient, incendiaient, assassinaient. Ces fanatiques avaient brisé les portes des prisons et grossi leurs rangs d'une foule de scélérats. Ils avaient réussi à la fin à former une armée de 40,000 hommes. Le mal s'accrut alors d'une manière effroyable. De tous côtés on fut obligé de recourir aux armes : la terreur était universelle. Mais leur audace causa leur perte; ils furent écrasés à la bataille de Frankenhausen, en 1525. Quelques-uns des principaux chefs, faits prisonniers, montèrent sur l'échafaud, où ils subirent le juste châtiment de leurs forfaits.

L'Allemagne, comme la France et la Grande-Bretagne, trouva jadis, et conserva à travers le moyen âge, comme source principale de sa prospérité, tous ces vieux monastères, dont les débris jonchent le sol. Chacun de ces établissements a son rôle dans l'histoire de la civilisation en Germanie : Fulde, Aldenberg, Saint-Emmeran de Ratisbonne, Reichenau, Prum, Salzbourg, Kempten, Lanckeim, Marienthal, Marienwald, Weissembourg, etc. Nous aurions désiré,

si cela nous eût été possible, saluer, au moins, d'un regard reconnaissant tant d'illustres asiles de la piété, de la science, de la pénitence, du travail, du zèle apostolique et de toutes les vertus chrétiennes. Ces cloîtres, jadis animés par une population d'élite, sont aujourd'hui silencieux et déserts. Mais, pour la consolation des cœurs catholiques, ils resteront, jusqu'à la fin des temps, surmontés d'une auréole glorieuse.

XVII

ABBAYE DE FLEURY OU SAINT-BENOÎT-SUR-LOIRE ET SAINT-BÉNIGNE DE DIJON

Le pape Léon VII appelle l'abbaye de Fleury, ou de Saint-Benoît-sur-Loire, *le chef et le premier de tous les monastères,* et Alexandre II donne à l'abbé de ce monastère le titre de *premier des abbés* de France. Ces faveurs avaient une origine bien connue : cette illustre maison se glorifiait de posséder les reliques de saint Benoît. Nous n'ignorons pas le grave débat soulevé par les moines du Mont-Cassin contre ceux de Fleury, relativement à la translation du corps de leur glorieux fondateur, qui aurait eu lieu vers l'an 654, par les soins de saint Mommole, second abbé de Fleury. Nous sommes loin d'avoir la prétention d'apporter de nouvelles lumières dans un point obscur d'histoire qui a exercé la sagacité des plus érudits. Peut-être cependant ferait-on disparaître la principale difficulté, en admettant qu'une portion seulement du corps de saint Benoît fut apportée en France à la suite des ravages des Lombards, et de la ruine du monastère du Mont-Cassin. Quoi qu'il en soit, à partir du VIe siècle, les rois, les

princes, les évêques et les fidèles se plurent à enrichir Fleury de leurs offrandes. Mais, ce qui est mille fois préférable aux richesses de ce monde, l'observance régulière y fut spécialement en honneur, si bien que de plusieurs contrées on tenait à posséder quelques religieux formés à la vie claustrale dans ce monastère, afin de se rattacher aux meilleures traditions de la vie cénobitique. On y enseignait avec succès les sciences divines et humaines, et on y formait, dès leur bas âge, de jeunes enfants à tous les exercices de la piété la plus exacte. Mais la fureur des Normands, qui désolèrent les bords de la Loire au IXe siècle, obligea les moines de prendre la fuite, pour échapper à leur cruauté. Ils emportèrent avec eux les précieux restes de saint Benoît, et quittèrent en pleurant un asile qu'ils n'osaient pas espérer de revoir. Les pirates, en effet, furieux de trouver le monastère abandonné, et de voir que les objets les plus précieux avaient été soustraits à leur rapacité, mirent le feu aux bâtiments, renversèrent l'église, et ne se retirèrent qu'en laissant derrière eux un monceau de cendres et de ruines. Ce désastre eut lieu vers 865. Croyant les barbares partis pour toujours, les bénédictins vinrent reprendre possession des lieux. Ils n'osaient encore néanmoins se promettre quelque sécurité; car les bandes de ces hardis aventuriers jetaient de temps en temps la terreur dans l'Anjou, la Touraine, le Blésois et l'Orléanais. On craignait chaque jour de les voir reparaître en nombre, d'autant plus que la résistance était faible et mal organisée. C'est ce qui arriva malheureusement en 878. De sinistres rumeurs avertirent les religieux

que le danger était proche. Ils se hâtèrent de mettre en sûreté leurs personnes et leurs trésors. Il était temps. Les Normands les suivirent à la piste, et ils étaient sur le point de les atteindre, quand ils furent délivrés, grâce à l'énergie de Hugues, leur abbé. Aussi prudent que brave, celui-ci, à la première annonce du danger, avait couru en Bourgogne chercher du secours. Il fit une telle diligence, qu'il surprit les étrangers, au moment où ils se disposaient à attaquer les religieux. Il les chargea avec une telle furie, et il avait si bien pris ses mesures, que les Normands furent taillés en pièces: à peine en resta-t-il quelques-uns pour aller porter aux autres la nouvelle de leur défaite. Dans son enthousiasme, Hugues disait que durant le combat saint Benoît lui était apparu, tenant d'une main les rênes de son cheval, et, de l'autre, frappant les ennemis de son bâton pastoral.

La leçon avait été rude : les Normands ne l'oublièrent pas de sitôt. En 909, sous l'abbé Lambert, ces infidèles remontèrent encore la Loire, à l'aide de leurs légères barques d'osier doublées d'un cuir de bœuf. Suivant leur sauvage habitude, ils mirent tout à feu et à sang sur les rives de la Loire. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au monastère de Fleury, qu'ils trouvèrent abandonné. Le chef de ces hordes féroces s'établit dans le dortoir des frères. La nuit, selon la chronique, tandis qu'il était plongé dans un profond sommeil, saint Benoît lui apparut, le frappa de sa crosse abbatiale et le reprit sévèrement de ce qu'il inquiétait ses religieux. Il le menaça des plus grands châtiments, et lui prédit qu'en punition de ses cruautés il mour-

rait bientôt. Cette prophétie, en effet, ne tarda pas à s'accomplir. A son réveil, il fit au plus tôt sortir ses soldats du monastère, et tous s'éloignèrent remplis de respect et de terreur[1].

Au milieu de tant de désordres, les religieux tombèrent peu à peu dans le relâchement. De l'institut de Saint-Benoît ils ne gardaient même pas l'habit; quand on est sur la pente du mal, la chute est rapide. Désirant y rétablir la discipline régulière, le comte Élisiard, animé du zèle de la maison de Dieu, obtint du roi Raoul cette abbaye en bénéfice. Il commit le soin de la réformer à saint Odon, abbé de Cluny. Prévoyant les obstacles qu'il allait rencontrer à l'exécution de ses pieux desseins, il se fit accompagner de deux comtes et de deux évêques, pour conduire saint Odon à Fleury. A leur arrivée, les religieux s'armèrent comme s'ils eussent eu encore à combattre les Normands. Ils se barricadèrent à l'intérieur des bâtiments et montèrent sur les toits, d'où ils jetèrent une grêle de pierres sur ceux qui voulurent approcher; d'autres, armés de boucliers et d'épées, défendaient les abords de l'abbaye, protestant qu'ils mourraient plutôt que de recevoir un abbé d'un autre monastère. Trois jours se passèrent ainsi, les moins mutins présentant un tableau assez grotesque, si leur conduite n'avait pas été si répréhensible. A la fin, saint Odon, n'écoutant que son zèle, et entraîné par un sentiment intérieur, qu'on peut regarder comme une inspiration divine, résolut de brusquer la situation. Humblement

[1] Le P. Hélyot. *Hist. des ordres monast.*, tom. IV, p. 98.



monté sur son âne, sans armes et sans défense, il se dirigea paisiblement vers le monastère. Les évêques et les seigneurs appréhendaient vivement quelque excès de la part des religieux récalcitrants. Les dispositions des plus exaltés changèrent subitement. Ceux qui s'opposaient le plus vivement à son entrée vinrent au-devant de lui, et, doux comme des agneaux, le reçurent avec toutes les démonstrations du respect et de l'obéissance.

Des malheurs passés il ne resta bientôt qu'un vague souvenir. La ferveur remplaça la dissipation, aux exercices profanes succédèrent l'étude et la pratique austère de la règle. Ce fut une renaissance véritable : Fleury mérita son antique réputation. Les moines cependant ne restèrent pas sous l'autorité de Cluny. Le comte Élisiard, ayant renoncé aux vanités du siècle et s'étant formé à la vie monastique, sous la direction de saint Odon, fut élu abbé vers le milieu du xe siècle. Le gouvernement de ce saint abbé fut une ère de prospérité pour le monastère de Fleury. Jamais les études n'y furent plus florissantes. Ce qui donnera une juste idée de l'importance qu'on y accordait aux sciences ecclésiastiques, c'est que chaque prieuré était soumis à une taxe considérable pour l'acquisition d'ouvrages nouveaux. Il y eut dès lors la plus noble émulation dans cette sainte maison entre tous les religieux. Les vertus monastiques y brillèrent d'un nouveau lustre, et le cloître de Saint-Benoît devint un centre de lumière. On aurait peine à se faire idée aujourd'hui des trésors scientifiques et littéraires que quelques siècles de calme accumulèrent dans cette sainte retraite. Hélas! les hugue-

nots allaient, au XVIe siècle, y renouveler les mêmes dégâts que les Normands infidèles. C'est une déplorable histoire. Le cardinal Odet de Châtillon, qui en était abbé commendataire, y envoya après son apostasie, consommée en 1562, son intendant, à la tête d'une soldatesque indisciplinée, pour en emporter les vases sacrés et tout ce qui était dans le trésor. Le prieur obtint avec peine la conservation des reliques de saint Benoît, sacrifiant le riche reliquaire d'or que les satellites du cardinal apostat avaient ordre d'enlever. Une perte irréparable que ces vandales modernes causèrent à la communauté, fut celle d'un grand nombre de manuscrits brûlés, déchirés ou dispersés. Les écoles de Fleury, durant un certain temps, jouirent d'une telle réputation, qu'on n'y compta pas moins de cinq mille étudiants à la fois; une coutume s'était établie en vertu de laquelle chaque écolier, par reconnaissance, donnait deux volumes à l'abbaye. Quelques-uns de ces précieux manuscrits échappèrent au désastre : ils font aujourd'hui l'ornement des plus belles bibliothèques de l'Europe.

L'antique église abbatiale de Saint-Benoît mérite à juste titre d'être considérée comme un des monuments archéologiques les plus intéressants de l'époque romano-byzantine. Cependant, jusqu'à la publication d'un curieux travail de M. l'abbé Crosnier, vicaire général de Nevers, les caractères archéologiques de l'édifice n'avaient pas été appréciés scientifiquement comme ils devaient l'être [1]. « On ne comprend pas, dit

[1] *Promenade archéologique à Saint-Benoît-sur-Loire et dans les environs*, par M. l'abbé Crosnier; Nevers, 1855.

cet archéologue érudit, que les auteurs aient fait remonter ce monument, au moins pour certaines parties, au VIe ou au VIIe siècle. Nous prétendons qu'il n'y a dans tout l'édifice aucun caractère antérieur au XIe siècle; qu'il faut faire remonter à cette époque les colonnes du chœur et du sanctuaire, ainsi que la crypte; que la partie supérieure du chevet, les absides, les transsepts et le narthex ont été exécutés dans le cours du XIIe siècle, et que la nef est du commencement du XIIIe, ainsi que le portail septentrional.

« A l'intersection du transsept principal, s'élève une coupole dominée par une tour carrée à deux étages. C'est sous cette coupole qu'est placé le tombeau de Philippe Ier, mort en 1108 [1]. »

Quoique moins ancienne que l'abbaye de Fleury, celle de Saint-Bénigne, de Dijon, ne fut pas moins célèbre, et doit être considérée comme chef d'ordre. Saint Guillaume, outre les prieurés de Saint-Bénigne, avait la direction générale de plus de quarante abbayes qu'il avait réformées. C'était, d'ailleurs, à une époque de sainte émulation, où l'institut cénobitique brilla dans l'Église du plus vif éclat. Le cloître enlevait au monde l'élite de la société. Faut-il s'étonner si chaque famille religieuse, à l'occasion, rendait au monde des hommes éminents, évêques, abbés, prélats, dominant leur siècle de toute la hauteur du génie, de la science, de la vertu, de la force du caractère et de la plus noble indépendance ?

L'abbaye de Saint-Bénigne reconnaissait comme

[1] Pages 10 et 11.

principal bienfaiteur Grégoire, évêque de Langres au xe siècle. Gontran, roi de Bourgogne, en augmenta considérablement les revenus. Ce prince venait de fonder le monastère de Saint-Marcel près de Châlons. Dans son zèle pour la splendeur des établissements monastiques, il voulut que cette dernière maison, ainsi que celle de Dijon, fissent association avec l'illustre abbaye d'Agaune, et qu'on y célébrât également le *Laus perennis*, c'est-à-dire que les moines, distribués en différents chœurs, célébrassent successivement, jour et nuit, l'office divin en entier. Outre la psalmodie perpétuelle, ces trois grandes communautés étaient régies par les mêmes statuts. Ce fut leur âge d'or, et elles acquirent alors la plus grande réputation.

Comme tant d'autres, les moines de Saint-Bénigne tombèrent plus tard dans le relâchement. Les évêques de Langres déployèrent toujours le zèle le plus actif en faveur d'une institution dont ils se regardaient comme les patrons primitifs. Saint Maïeul, abbé de Cluny, le restaurateur de la vie monastique, accorda à Bruno, évêque de Langres, douze religieux d'une éminente piété. La réformation souffrit d'abord quelques difficultés; mais l'esprit de Dieu triompha, et sous le gouvernement de saint Guillaume le monastère jouit d'une prospérité sans exemple. De Saint-Bénigne s'exhala une odeur de sainteté qui se répandit au loin : la contrée en fut tout embaumée. Henri, roi de Bourgogne, confia au même saint abbé la conduite de l'abbaye de Saint-Vincent de Vergy, où il rétablit la vie régulière, ainsi qu'à Bèze, à Réomay, à Saint-Michel de Tonnerre, à Molome, et dans plusieurs autres mo-

nastères qui le demandèrent pour supérieur, comme ceux de Fécamp, de Saint-Germain-des-Prés de Paris, de Saint-Arnaud de Metz, de Saint-Èvre de Toul, de Gozze, du Mont-Saint-Michel, de Jumiéges, de Saint-Ouen, de Bernay. Ce vénérable personnage, doué des vertus à la fois les plus aimables et les plus fortes, alliant à la douceur évangélique cette énergie qui distingue les apôtres, gouverna ainsi en même temps plus de quarante monastères, au nombre desquels il faut compter celui de Fructuaro, en Piémont, bâti par les parents de notre saint, originaire de la Gaule cisalpine.

Les prélats, comme l'abbé Guillaume, avaient l'esprit élevé et porté naturellement aux grandes entreprises. On leur doit la construction de la plupart de ces nobles basiliques romanes du XIe siècle, d'un style si grave, de proportions si majestueuses, véritable prélude aux édifices extraordinaires du XIIe et du XIIIe siècle, une des formes les plus étonnantes de l'art chrétien du moyen âge. On ne saurait trop le redire, l'architecture romane, avec ses voûtes hardies, ses arceaux élancés, ses vastes nefs, contenait en germe tous les progrès que réalisa plus tard l'architecture à ogives. Ce sera l'éternel honneur de l'institut monastique d'avoir présidé, pour ainsi dire, à la naissance et aux développements des monuments religieux qui exciteront à jamais l'admiration des hommes instruits. En 1001, saint Guillaume entreprit la reconstruction de la basilique, qui fut consacrée en 1016 par l'évêque Lambert; des travaux importants, que l'on peut regarder comme une reconstruction, nécessitèrent une

nouvelle consécration, en 1106, par le pape Pascal II. Rebâtie en 1271, l'église Saint-Bénigne est devenue la cathédrale de Dijon, à la suite de la révolution de 1790: l'évêque occupe le palais abbatial, et de jeunes lévites, l'espoir de la religion et du sacerdoce, occupent les cellules des bénédictins.



XVIII

SAINT-OUEN A ROUEN

L'église abbatiale de Saint-Ouen de Rouen a traversé heureusement les mauvais jours de la révolution; c'est incontestablement aujourd'hui un des plus remarquables édifices, sinon le plus beau monument monastique de la France. Le voyageur que le goût des souvenirs historiques et l'amour de l'archéologie conduisent dans la capitale de la grande et riche province de Normandie, contemple avec admiration la splendide basilique élevée, dans des proportions grandioses, par l'abbé Marc-d'Argent, au commencement du XIVe siècle. L'art de bâtir a déployé dans cet édifice, à l'extérieur comme à l'intérieur, toutes les ressources dont il disposait durant la seconde période ogivale. Toutefois, avant de donner quelques détails relatifs au corps et aux principales parties de la construction, nous devons nous arrêter un instant à la partie historique.

L'abbaye de Saint-Ouen a toujours passé pour une

des plus anciennes de la Normandie. A sa fondation, elle fut placée sous le vocable de saint Pierre, prince des Apôtres. Le moyen âge, on ne saurait trop insister sur ce fait, manifesta constamment le plus profond respect envers le Vicaire de Jésus-Christ. Dans la pensée des populations de ce temps, réputées barbares, mais éminemment catholiques, il faut voir également une protestation énergique et solennelle de dévouement envers le pontife romain, successeur de saint Pierre et centre de l'unité catholique. Ce vocable fut changé plus tard, après que l'abbaye primitive eut été comblée de bienfaits, dans la seconde moitié du VII[e] siècle, par saint Ouen, évêque de Rouen. Durant sa vie, saint Ouen joua un rôle non moins brillant par ses lumières et ses vertus héroïques que par les charges qu'il remplit dans l'État. Estimé à la cour, comme il le méritait, il fut élevé à la dignité de grand référendaire ou de chancelier du royaume, sous le règne de Dagobert. Mieux que beaucoup d'autres, il comprit aisément le néant des grandeurs humaines : grâce à sa haute position, il fut témoin des misères morales et des ambitions folles qui précipitèrent les faibles descendants de Dagobert en un abîme de malheurs, et l'État lui-même dans des divisions et des troubles qui durèrent plus d'un siècle. A l'exemple de tant d'esprits d'élite ses contemporains, il se sentit pris d'une sorte de passion pour la vie cénobitique. L'objet de son ambition était de passer ses jours dans le calme et l'obscurité du cloître. Dieu ne permit pas que ses talents fussent ensevelis dans la solitude. Malgré les répugnances de son humilité, il monta sur le siége

épiscopal de Rouen, en 639. Son caractère, son expérience et la légitime influence dont il jouissait furent employés à conserver ou à rétablir la paix entre les princes qui la troublaient sans cesse. Ses moments étaient entièrement consacrés au bien. Fidèle ministre de Jésus-Christ, il n'oublia jamais qu'il ne devait pas se reposer tant que les besoins de son pays ou de ses diocésains réclamaient ses services. Il mourut à Clichy, le 24 août 683, âgé de quatre-vingt-trois ans, en revenant de prendre part à une des négociations où son zèle, sa science, sa droiture, son crédit, lui assignaient une place principale.

Nous avons eu l'occasion de le dire ailleurs, « le VIIe siècle, agité par tant de commotions politiques, témoin de l'héroïque résistance des papes aux prétentions des empereurs d'Orient, fut remarquable chez nous par le nombre des fondations monastiques. La vertueuse reine Bathilde, qui, des rangs obscurs des esclaves, était montée jusqu'au trône, favorisait de tout son pouvoir la création de ces pieux asiles. On vit s'élever, entre autres, les monastères de Fécamp, dans le pays de Caux; de Lobbes, sur la Sambre; de Mons, qui fut l'origine de la ville de ce nom; de Maubeuge et de Saint-Josse, dans le Ponthieu : ce dernier eut pour fondateur le frère du duc de Bretagne. Alors encore, par une vive émulation de perfection chrétienne et par un attrait extraordinaire vers la solitude, une foule d'évêques renonçaient aux honneurs de l'épiscopat, auxquels ils préféraient l'obscure austérité du cloître. Tels furent saint Gombert, archevêque de Sens, qui fonda l'abbaye de Senones, dans les montagnes

des Vosges; saint Deodatus, de Nevers, fondateur du monastère qui, de son nom, s'appela Saint-Dié, et devint évêché dans la suite; saint Hidulphe, évêque de Trèves et fondateur de Moyen-Moustier; saint Claude, évêque de Besançon, qui se retira au monastère de Condat, autour duquel s'éleva la ville actuelle de Saint-Claude[1]. »

Après de longues années de calme et de prospérité, l'abbaye de Saint-Ouen eut ses jours mauvais. Les hordes du Nord, s'étant emparées de Rouen, le 14 mai 841, ne laissèrent après elles que des ruines fumantes. La Providence, cependant, destinait ces mêmes populations du Nord à devenir bientôt maîtresses de la fertile province de Neustrie, à laquelle elles devaient laisser le nom de Normandie. L'établissement définitif des Normands sur les bords de la Seine fut un de ces événements qui exercèrent, en Europe, la plus grande influence. La race scandinave, mêlée aux races gauloise et franque, donna naissance à une race nouvelle, pleine d'intelligence, d'audace et de force, dont le caractère, à la fois souple et énergique, se reconnaît encore aujourd'hui. Le monastère de Saint-Ouen fut un des premiers à sortir de ses cendres; mais en cela, semblable au phénix de la Fable, après sa seconde naissance, s'il est permis de s'exprimer ainsi, il eut une existence plus brillante que la première. Sa réputation alla toujours grandissant. Ajoutons que les moines réunis à l'ombre de ses cloîtres étaient dignes, par leur piété, leur régularité, leur science,

[1] *Les plus belles Églises du monde*, p. 286.



SAINT-OUEN DE ROUEN



des faveurs dont les princes, les évêques, les seigneurs, le peuple, se plurent à l'envi à les combler. Les bâtiments, cependant, étaient loin de répondre à la haute fortune de ce grand établissement. Aussi, quelques années avant le départ de Guillaume pour la conquête de l'Angleterre, Nicolas, fils du duc Richard III et abbé de Saint-Ouen, entreprit-il de rebâtir l'église de son monastère. La première pierre du nouvel édifice fut posée en 1046. Les projets hardis semblaient naturels à cette race naturellement aventureuse. Commencés sur un plan trop large, les travaux marchèrent lentement, et Nicolas avait fermé les yeux à la lumière longtemps avant que l'édifice reçût son couronnement. En 1126, la dédicace en fut faite avec une pompe extraordinaire par Geoffroy, archevêque de Rouen. Dix ans après, un violent incendie détruisit le monastère et endommagea considérablement la basilique. La plupart des voûtes n'étaient pas construites encore : les nefs étaient couvertes de lambris. Les flammes, trouvant un aliment tout préparé, causèrent d'immenses dégâts en quelques heures. Grâce aux libéralités de l'impératrice Mathilde et du prince Henri, son fils, les désastres furent promptement réparés. En 1248, un nouvel incendie dévora tous les bâtiments de l'abbaye. Cette fois le dommage parut irréparable. On prit la résolution d'employer plusieurs années à ramasser des ressources suffisantes et à préparer les plans. Jean Roussel, surnommé Marc-d'Argent, était alors revêtu de la dignité abbatiale. Il ne le cédait en rien à ses prédécesseurs pour la conception des plus vastes projets : c'était un fier génie,

prompt à concevoir et persévérant dans l'exécution. Aucun obstacle ne pouvait briser son courage; les difficultés, loin de refroidir son zèle, l'excitaient et l'échauffaient. Certes, il fallait être doué d'une grande force d'âme pour oser se lancer dans l'entreprise dont nous admirons aujourd'hui les résultats merveilleux. Qu'on n'oublie pas que le monument dont il posa la première pierre en 1318, le 25 mai, n'a pas moins de cent trente-sept mètres de longueur, vingt-six mètres de largeur et trente-trois mètres de hauteur sous les voûtes de la grande nef. Il est éclairé par cent vingt-cinq fenêtres, sans compter trois magnifiques rosaces. Onze chapelles entourent le chœur et le sanctuaire.

L'œuvre de l'abbé Marc-d'Agent fut conduite avec non moins d'activité que d'intelligence. Afin de se débarrasser des soins minutieux d'une gestion considérable de deniers et de mille détails qui compliquent nécessairement une opération d'une telle importance, l'abbé établit une commission de religieux, chargée spécialement de surveiller la dépense, de faire les payements, à charge d'en rendre compte à la communauté plusieurs fois l'année. A ce trait de prudence, on appréciera la sage circonspection d'un habile administrateur : en effet, de 1318 à 1339, l'abbé Marc-d'Argent dépensa une somme de soixante-trois mille neuf cent soixante-dix livres, qui équivaudrait aujourd'hui, d'après les évaluations de Géraud, à une somme d'environ cinq millions de notre monnaie [1].

[1] J. Quicherat, *Biblioth. de l'École des chartes*, 3e série, tom. III.

Puisque nous avons occasion d'entrer dans des détails purement archéologiques, au sujet de la construction de l'église abbatiale de Saint-Ouen, nous ajouterons que les moines, en cela plus avancés que beaucoup d'autres, ne consentirent pas à se confier au talent d'un seul architecte pour l'exécution de travaux aussi compliqués : ils firent appel au talent de tous, en ouvrant un concours. Le premier maître de l'œuvre est inconnu; le nom de l'architecte Alexandre de Berneval, qui vint plus tard, est seul parvenu jusqu'à nous, ainsi que celui de Colin de Berneval, son fils et son successeur. Nous ne répèterons pas ici les fables plusieurs fois débitées au sujet de la composition élégante d'une des rosaces du transsept. Nous dirons seulement qu'elles doivent naissance au sentiment d'admiration que leur structure originale et délicate fit naître parmi les artistes du temps, au moment où elles parurent pour la première fois aux yeux ébahis du public.

« En entrant dans cette église, on est vivement frappé de la régularité de l'ensemble, de la grandeur des dimensions, et de l'harmonie des diverses proportions. Le vaisseau est magnifique. Les nefs ne sont pas encombrées de monuments accessoires, comme cela eut lieu trop fréquemment dans une foule d'édifices d'architecture ogivale. Le chœur et l'abside sont également libres : le jubé, œuvre du cardinal d'Estouteville, a été démoli à la révolution. Les lignes architecturales se développent en tout sens, suivant mille combinaisons ingénieuses, propres à satisfaire à la fois les yeux

et la raison. Ajoutez l'effet des verrières de couleur qui garnissent les hautes fenêtres [1]. »

A une époque peu éloignée de nous, où l'architecture gothique n'était pas généralement goûtée, on s'accordait à citer l'église Saint-Ouen comme un chef-d'œuvre. Maintenant que les édifices à ogives sont plus justement appréciés, celui-ci est vanté sans restriction et à l'envi par les antiquaires anglais et français. Un mot du comte Beugnot résume très-bien les éloges qui lui ont été consacrés. « Nul édifice peut-être, dit-il, ne frappe les yeux et n'étonne la pensée comme l'église Saint-Ouen. » Nous aimons à le proclamer hautement, dans nos pérégrinations archéologiques, nulle part nous n'avons rencontré de monument supérieur à celui de Saint-Ouen. Nous avons également admiré les derniers vestiges de l'édifice du XI[e] siècle, en style romano-byzantin. Il a traversé plusieurs siècles, et est heureusement arrivé jusqu'à nous sous le nom de *chambre aux clercs*. Au sein de cette province de Normandie, si riche en constructions de la même époque, c'est un des plus curieux et des plus admirables restes de l'architecture qui précéda immédiatement chez nous l'art ogival.

De l'abbaye primitive de Saint-Ouen c'est aujourd'hui tout ce qui subsiste. En 1816, le logis abbatial fut démoli. Il est remplacé actuellement par un musée et la bibliothèque de la ville de Rouen. Durant tout le moyen âge, la religion brilla du plus vif éclat dans cette enceinte sanctifiée par toutes les vertus

1 *Les plus belles Églises du monde*, p. 294.



monastiques. De cette gloire que reste-t-il? Un souvenir! Que ce souvenir, du moins, vive impérissable dans les cœurs dévoués à la religion et à la patrie!

XIX

CLUNY

Parlant de l'abbaye de Cluny, le pape Urbain II s'exprime en ces termes : « La congrégation de Cluny, prévenue, entre toutes les autres, des faveurs divines, brille sur la terre comme un autre soleil, en sorte que de nos jours on peut lui appliquer convenablement cette parole du Seigneur : « Vous êtes la lumière du « monde[1]. »

Aucun ordre monastique ne fut jamais l'objet d'un plus bel éloge. La parole du souverain pontife résume admirablement le rôle providentiel d'une abbaye qui donna tant d'hommes illustres à l'Église, avec les éminents pontifes, la gloire du moyen âge, saint Grégoire VII, Urbain II, Pascal II; tant de saints, tant d'évêques et tant de personnages distingués. L'abbaye de Cluny quelque temps mérita d'être appelée le chef-lieu de la chrétienté; son histoire, en quelque sorte, fut l'histoire même de l'Église.

[1] Urbanus PP. II ad Hugon. Abbat., an. 1098.

Après trois quarts de siècle écoulés depuis la ruine violente de l'institut monastique en France, les esprits plus calmes et plus éclairés ont étudié avec impartialité les institutions et les œuvres du passé. Des protestants eux-mêmes, guidés seulement par l'amour de la science, après avoir passé de longues années à étudier froidement les documents originaux du moyen âge, ont rendu pleine justice à ces grandes créations de l'esprit catholique, qui ont joué un rôle si important dans la marche de la civilisation chrétienne. Pour eux, les monastères ne servirent pas uniquement de sanctuaire à de stériles extases, comme l'ont dit leurs détracteurs; ce furent les plus actifs et les plus puissants initiateurs de l'Europe et du monde à toutes les idées nobles et fécondes. De leur temps ils ont réglé le présent, et ils ont préparé l'avenir. Derrière leurs cloîtres, ils ont agité et résolu les plus difficiles problèmes qui passionnent constamment le cœur des hommes. « Ils répondent partout et longtemps, dit M. P. Lorain, aux besoins des choses et des esprits. Ils remplissent durant de longs siècles une mission de science, d'opposition [1] et de popularité. C'est dans leur sein que naissent les grands hommes et les volontés énergiques. Leur splendeur est en rapport direct avec la situation respective de la monarchie papale, de l'épiscopat et de la royauté. Il ne se tient pas une assemblée religieuse ou politique, que les représentants de la puissance claustrale n'y assistent et n'y délibèrent avec autorité. On les voit siéger au conseil des rois, comme dans les conseils

[1] Au lieu d'*opposition*, l'auteur eût mieux fait d'écrire *sainte liberté*.

de la chrétienté. Ce qu'ils font, ce qu'ils voient, ils le racontent, ils l'écrivent; ils se font historiens dans leurs loisirs, parce qu'ils sont les principaux acteurs du grand drame de l'histoire. A leur arbitrage sont remis souvent les plus grands intérêts des peuples. Le monde les vénère parce qu'ils sont saints, les enrichit parce qu'ils sont pauvres, les couvre d'or parce qu'ils sont humblement vêtus. Partout la sévérité et la pureté de la vie domptent l'opinion; et les moines ont une double prise sur les hommes, la possession du sol et le gouvernement des esprits. Dans leurs maisons de recueillement et de méditation viennent s'ensevelir les ennuis du trône, les découragements du plaisir et de la puissance temporelle, depuis les rois tonsurés de notre première dynastie jusqu'à l'empereur Charles-Quint[1].»

La gloire spéciale de Cluny est d'avoir exercé une influence décisive sur la réformation de l'ordre monastique au xe siècle, d'avoir créé un vaste système d'association religieuse dans l'Europe entière, d'avoir contribué fortement à diriger le mouvement de la civilisation chrétienne. Pour accomplir de si grandes choses, Cluny fut un instrument dévoué, intelligent, ferme et docile entre les mains de la papauté. L'action de Rome est apparente dans l'exécution de cette sublime mission. Quatre fois saint Odon vint à Rome; saint Maïeul, saint Odilon, y allèrent également au moins trois fois. Saint Hugues assiste à l'élection de Léon IX, se lie avec Didier, abbé du Mont-Cassin, prend part au concile romain et apparaît à Canossa

1 *Abbaye de Cluny*, pag. XLII.



auprès de saint Grégoire VII. Quand les pontifes seront forcés de quitter Rome et l'Italie, ils prendront le chemin de Cluny, où ils recevront une hospitalité princière.

Au moment de la fondation du monastère de Cluny, la société civile comme la société religieuse étaient tombées dans la plus déplorable confusion : l'autorité était méconnue ou méprisée, la force dominait le droit, l'ignorance étendait partout ses ténèbres épaisses, des vices grossiers paralysaient toute énergie généreuse, les populations assistaient avec épouvante à cette décomposition générale du monde. Ce fut, dit Baronius, un siècle de plomb. L'œuvre de génie conçue par Charlemagne tombait en lambeaux. Les faibles mains de ses successeurs avaient été impuissantes à soutenir ce lourd fardeau. Les pirates du Nord avaient promené leurs bandes sauvages dans nos campagnes, et avaient pénétré au cœur de nos cités. La féodalité s'était fortifiée au milieu du désordre. Pour parler seulement ici des monastères, la plupart avaient été brûlés ou démolis, et leurs domaines étaient en friche. Si quelques pauvres moines, après la tempête, étaient assez heureux pour trouver un asile au milieu des débris de l'abbaye où ils avaient espéré passer leur vie dans les tranquilles exercices de la piété, ils se trouvaient en butte à des difficultés de tout genre. Les bâtiments claustraux avaient été envahis et transformés en fiefs ordinaires. Des abbés laïques, sans nul souci des choses spirituelles, laissaient les moines vivre dans le relâchement : la misère engendrait naturellement d'autres désordres. Pressés par le besoin, ils oubliaient

leur sainte vocation pour s'occuper presque entièrement des choses de la terre. Souvent même ils étaient contraints de déserter le cloître, et de mener dans le monde une vie toute séculière. En deux mots le docte et pieux Mabillon peint la situation : « Dans les monastères voués à Dieu, dit-il, on voyait au milieu des moines, des religieuses, des abbés laïques, qui vivaient là, installés avec leurs femmes et leurs enfants, leurs hommes de guerre et leurs meutes [1]. » Les établissements monastiques n'avaient plus de leur institution première que le nom et quelques observances extérieures. L'Église avait beau protester : sa voix n'était guère écoutée. On continua quelque temps encore à donner les bénéfices ecclésiastiques en récompense des services du courtisan ou de l'homme de guerre. La simonie resta la plaie de ces siècles d'ignorance et de force brutale. Cette hideuse maladie cèdera à des remèdes énergiques. Saint Grégoire VII luttera avec constance contre le mal, emploiera tous ses efforts au triomphe de la puissance spirituelle, asservie par l'autorité séculière, assurera enfin le triomphe de la cause religieuse et morale, opprimée un instant, mais en réalité invincible et immortelle.

En 909 fut fondé le monastère de Cluny par Guillaume, duc d'Aquitaine. Voici en quelles circonstances eut lieu cet événement. Nous suivons le récit de l'historien moderne de l'abbaye de Cluny. « Sur la fin de sa vie, dit-il, le duc Guillaume, homme d'armes vieillissant, voulut, comme c'était alors l'usage, soit piété, soit

[1] *Ann. Bened.*, tom. III, p. 330.

remords de conscience, fonder un nouveau monastère. Il était en relations étroites avec Bernon, d'une noble famille de la Séquanie, abbé du monastère de Gigny et de celui de Baume, que l'on croit bâti par saint Colomban. Les serviteurs de Guillaume lui racontaient les bonnes œuvres des disciples de Bernon. Il le fit venir auprès de lui, et lui parla de son désir religieux. On se mit à chercher, sous la direction d'Hugues, abbé de Saint-Martin d'Autun, un lieu propice à l'institution nouvelle. Ils arrivèrent enfin, dit la chronique, « dans un lieu écarté de toute société humaine, si plein de solitude, de repos et de paix, qu'il semblait en quelque sorte l'image de la solitude céleste. » De tous les lieux voisins que le duc avait visités nul ne paraissait plus propre que cet humble endroit aux desseins de sa piété. C'était Cluny. Mais comme Guillaume objectait que la chose n'était guère possible, à cause des chasseurs et des chiens qui remplissaient et troublaient les forêts dont le pays était partout couvert, Bernon répondit en riant : « Chassez les chiens, et faites venir des moines; ignorez-vous quelle différence il peut résulter en votre faveur des aboiements des chiens de chasse ou des prières monastiques? » Cette réponse décida Guillaume; l'abbaye fut créée.

La charte de fondation porte les signatures du duc Guillaume, d'Ingelberge, sa femme, fille de Boson, duc de Bourgogne, de l'archevêque de Bourges, de deux évêques, d'un comte, d'un vicomte et de trente-six autres personnages, qui composaient sans doute le conseil et la cour du duc d'Aquitaine. Selon les prescriptions de la règle de Saint-Benoît, Bernon con-

duisit douze moines à Cluny, et présida lui-même à la construction du nouveau monastère, qui resta dix-sept ans sous la dépendance de ce même abbé, avec plusieurs autres établissements monastiques. Sentant sa mort prochaine, Bernon, suivant un exemple que la coutume autorisait, mais qu'il serait peut-être difficile de justifier, partagea le gouvernement de toutes les abbayes qu'il possédait entre ses deux disciples préférés, Vidon ou Guy, son parent, et saint Odon. Cluny échut à saint Odon, et celui-ci doit être regardé comme le vrai créateur de la grande congrégation de Cluny.

Saint Odon, issu d'une noble famille franque originaire du Maine, naquit à Tours, et passa les premières années de sa vie à Saint-Martin, où il fut initié à toutes les sciences libérales cultivées de son temps. Son père cependant le destinait à la milice séculière et aux emplois du monde, plutôt qu'aux calmes exercices de la vie ecclésiastique. Odon passa donc quelques années de son adolescence à la cour de Guillaume, duc d'Aquitaine. Au début tout lui présageait le plus brillant avenir; mais il ne tarda pas à renoncer aux promesses et aux avances du monde. Il revint près du tombeau de saint Martin de Tours, se livrer entièrement à ses pieuses méditations quelque temps interrompues et reprendre le cours de ses études favorites. De chanoine il mérita, par ses connaissances musicales, d'être nommé à la dignité de grand chantre de Saint-Martin. C'est sans doute à cette époque qu'il écrivit son *Dialogue sur la musique*, un des traités les plus savants et les plus curieux sur la matière, et qu'il composa diverses

pièces de chant, longtemps en honneur dans nos églises.

Odon menait à Tours une vie sainte et paisible ; mais la régularité des chanoines ne suffisait pas à son âme ardente : il résolut d'embrasser la profession austère des moines. A trente ans il quitta Tours et la basilique, berceau de sa jeunesse, pour se retirer dans une maison dépendante de Cluny, en compagnie de son ami Théotolon. Quelque temps après Théotolon s'assit dans la chaire métropolitaine de sa ville natale, et, parvenu à l'âge de quarante-cinq ans, Odon devint abbé de Cluny. A quoi bon faire l'éloge de saint Odon ? Ses œuvres parlent assez éloquemment. Il fut le restaurateur de l'ordre de Saint-Benoît, le modèle des moines, un grand saint et un grand homme. Il fut chargé des négociations les plus importantes et les plus délicates, honoré de la confiance des pontifes, des princes et des rois. Tout en traitant les affaires les plus graves, il ne s'écartait jamais de l'humilité du cloître, restait constamment fidèle aux moindres pratiques monastiques, jeûnant, priant, pratiquant les abstinences et les autres mortifications prescrites par la règle, convaincu que Dieu, sans cela, ne bénirait pas ses entreprises. On remarquait avec admiration que, malgré sa vie active, ses voyages, ses occupations continuelles, il mangeait à peine une demi-livre de pain chaque jour et qu'il se contentait d'une très-petite quantité de vin, contre la coutume des Francs, remarque naïvement l'auteur de la chronique.

La réputation d'Odon alla toujours grandissant. A peine revêtu de la dignité abbatiale, il vit accourir une

foule de moines autour de lui. Il rebâtit l'église de son monastère, et ajouta de nouvelles constructions aux premiers édifices de la communauté devenus insuffisants. A trois reprises différentes, il fut appelé à Rome, où il réforma le monastère de Saint-Paul-hors-des-Murs, ainsi que plusieurs autres monastères d'Italie. En France, il soumit à la discipline de Cluny les abbayes de Tulle, d'Aurillac, de Bourg-Dieu, de Massay, de Fleury-sur-Loire, de S. Pierre-le-Vif à Sens, de Saint-Allire de Clermont, de Saint-Julien à Tours, de Sarlat en Périgord, de Roman-Moûtier, dans le pays de Vaud. La remarque en a été faite, Odon conçut et réalisa le premier la pensée d'adjoindre à son abbaye, sous son autorité abbatiale et comme autant de dépendances, les communautés nouvelles qu'il érigeait et celles dont il parvenait à réformer l'observance. Point d'abbés particuliers, mais des prieurs seulement pour tous ces monastères; l'abbé de Cluny seul les gouvernait: unité de régime, de statuts, de règlements, de discipline. C'était une agrégation de monastères autour d'un seul, qui en devenait ainsi la métropole et la tête[1]. L'action ainsi exercée par saint Odon sur tout l'institut monastique eut une portée immense : les siècles suivants l'ont assez montré. Ce trait seul atteste la grandeur et la hardiesse de son génie.

Pendant son dernier voyage d'Italie, saint Odon éprouva quelques accès de la fièvre qui atteint si souvent les étrangers dans le voisinage de Rome. Il se sentit frappé à mort. Aussitôt il prit le chemin de Tours, afin

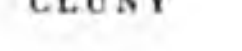
[1] P. Lorain, *Abbaye de Cluny*, p. XXXI.

de mourir près du tombeau de saint Martin, non loin de cette vénérable basilique où il avait passé les meilleures années de sa jeunesse. Avant de fermer les yeux, on le pressait de se désigner un successeur. Il refusa en disant : « Dieu s'est réservé de disposer du gouvernement de l'abbaye de Cluny. » Il rendit le dernier soupir à Saint-Julien de Tours, le 18 novembre de l'an 942, jour de l'octave de la fête de saint Martin, et il fut enseveli par les soins de son ami Théodolon, archevêque de Tours.

A saint Odon succéda l'abbé Aymard, homme de condition modeste, mais, dit son biographe, *le fils de l'innocence et de la simplicité.* Il affermit l'œuvre de son prédécesseur, et choisit Maïeul en qualité de coadjuteur et de futur héritier de sa dignité abbatiale.

Nous venons de nommer saint Maïeul, et ici une réflexion naît d'elle-même : Cluny, dès son berceau, pour ainsi dire, a l'insigne privilége d'être gouverné par des saints. C'est une terre bénie de Dieu, où germent, comme d'elles-mêmes, toutes les vertus, où se développe tout ce qui peut exciter l'envie et l'admiration des hommes : piété, science, régularité, sagesse, modération. On y voit non-seulement ces qualités qui rendent propre au difficile gouvernement des hommes, même de ceux qui font profession ouverte d'obéissance, mais des hommes qui vivent au milieu du siècle, exposés, par conséquent, à toutes les influences qui dominent trop souvent la volonté, pour ne pas dire aux passions et aux entraînements du monde. Maïeul, on l'a dit avant nous, possédait tous les titres nécessaires au commandement. Il était né d'une famille puissante, riche et honorée. Avec le

lait de sa mère il avait sucé ces traditions de noblesse, de fierté, d'indépendance, qui alors surtout semblaient le privilége des vieilles races. Sa jeunesse s'était nourrie d'études fortes et variées. Initié de bonne heure aux pratiques d'une dévotion éclairée, il avait appris les sciences ecclésiastiques et profanes, la sainte Écriture, la jurisprudence, l'histoire, la philosophie, la littérature. La rhétorique lui avait révélé tous les secrets de bien dire; et comme il était naturellement éloquent, sa parole exerçait sur tous ceux qui l'entendaient un irrésistible empire. Ajoutons à ces qualités de l'esprit les qualités du corps : il était doué d'une rare beauté corporelle, si bien que les yeux de ses auditeurs étaient pris plus tôt encore que leurs esprits. Il suffisait de le voir pour être heureusement disposé en sa faveur. Ses manières étaient aussi distinguées que son langage. Tout en sa personne était séduisant, s'il est permis de parler ainsi. Faut-il s'étonner après cela qu'il ait entretenu les meilleures relations avec les plus grands personnages de son temps? On recherchait son amitié, et quand on croyait l'avoir acquise, on l'entretenait de toutes les manières possibles. Les papes, les rois, les évêques, les seigneurs lui témoignaient la plus entière confiance; de son vivant, on lui décerna le titre glorieux d'*arbitre des rois*. C'était trop peu pour son ambition : il préféra le titre de *père des moines* et d'*ami des serviteurs de Dieu*. La vénération des peuples avait accrédité le bruit que le jour où il devint abbé de Cluny, on vit un ange lui remettre le livre de la règle monastique et lui en interpréter les principales dispositions. Devenu l'ami et le confident de l'empereur Othon le Grand, il exerça une



CLUNY



salutaire influence sur la réformation des principaux monastères de l'Allemagne. Il jouit de la même faveur auprès de l'impératrice sainte Adélaïde et de son fils l'empereur Othon II. Le plus utile emploi qu'il put faire de son crédit fut de réconcilier l'Empereur avec sa mère. On dit que les puissants d'alors crurent pouvoir lui offrir la tiare pontificale; Maïeul repoussa leur proposition, disant humblement qu'il manquait des qualités nécessaires à cette sublime dignité et qu'il n'était nullement propre à gouverner les Romains, répétant : « Les Romains et moi, nous sommes aussi différents de mœurs que de pays. »

Sous le gouvernement de saint Maïeul beaucoup de monastères furent rangés au nombre des établissements dépendant de Cluny. Il semble assez inutile de les énumérer ici. Qu'il nous suffise de dire que le mouvement inauguré par saint Odon ne se ralentit pas. Les princes tenaient à honneur de voir les établissements monastiques auxquels ils portaient spécialement intérêt dirigés par l'abbé de Cluny. Hugues Capet voulait que l'abbaye de Saint-Denis fût réformée par saint Maïeul ; il avait également à cœur de rapprocher de sa personne le saint abbé, dont il appréciait le mérite et les vertus. Agé de plus de quatre-vingts ans, celui-ci hésitait. Vaincu enfin par des instances si glorieuses pour lui et si avantageuses pour sa communauté, il se décida à quitter la Bourgogne et à *passer en France*. Mais la mort le surprit en route, en 994.

Saint Maïeul avait présidé quarante ans la congrégation de Cluny ; il fut remplacé par saint Odilon, dont la réputation ne le céda en rien à celle de ses

prédécesseurs, et qui exerça le gouvernement de l'abbaye durant cinquante-six ans. La sainteté et l'érudition se partagèrent la vie de cet illustre personnage. L'admiration dont il fut constamment entouré donna naissance à plusieurs récits merveilleux. Nous raconterons seulement celui qui concerne sa première enfance. Odilon naquit en Auvergne d'une famille distinguée, et son père, chevalier plein de bravoure, le destinait au rude métier des armes. Ces espérances mondaines furent promptement déçues. La maladie rendit l'enfant perclus de tous les membres. Un jour, sa nourrice l'avait déposé sur le seuil d'une église ; il réussit à pénétrer dans le lieu saint en rampant sur les mains et sur les genoux. Arrivé à grand'peine jusqu'au pied de l'autel, il saisit la nappe de l'autel et se trouva guéri instantanément : l'église était dédiée à la sainte Vierge. Odilon agrandit prodigieusement l'héritage monastique qui lui était échu ; il reçut ou bâtit quantité de monastères en France, en Italie, en Espagne et en Allemagne. Plusieurs églises voulurent l'avoir pour évêque ; jamais on ne put vaincre sa résistance. Le souverain pontife lui-même ne put le décider à accepter l'archevêché de Lyon qui lui avait été offert. Aux honneurs il préféra une visite au Mont-Cassin, berceau de l'ordre bénédictin. Dans ce pieux pèlerinage, il se retrempa dans sa ferveur pour la règle de Saint-Benoît, parcourant avec une tendre piété tous les lieux sanctifiés par la présence du patriarche des moines d'Occident. L'éclat de la puissance pouvait-il séduire un cœur dont l'unique passion était la gloire de Dieu et le salut des âmes ? L'abbé de Cluny,

d'ailleurs, n'exerçait-il pas en réalité un pouvoir capable, par son étendue, de satisfaire la plus vaste ambition ? Ce fut au retour de ce voyage que saint Odilon institua dans son monastère la *Commémoration de tous les fidèles trépassés*: mémoire touchante qui de Cluny passa dans l'Église universelle, et répond si bien au sentiment de la piété catholique.

Une horrible famine, en 1030, permit au saint abbé de déployer toute sa générosité. Il ne craignit pas d'épuiser les ressources du monastère pour soulager la misère générale. Quand il eut tout donné, il vendit ses ornements d'église, jusqu'à une couronne d'or qu'il avait reçue en présent de l'empereur d'Allemagne. « L'or de l'Église, disait-il, n'est pas fait pour être entassé, mais pour être distribué. » Dans ces tristes circonstances, Guillaume, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, n'hésita pas à vendre les vases sacrés pour en distribuer le prix aux pauvres. Ces largesses, cependant, furent insuffisantes contre le fléau. Des populations affamées remplissaient les villes et les bourgades. Les autres monastères de l'ordre imitaient ces nobles exemples. A Hirschau, pendant la disette, les moines, à force de sobriété et de privations, trouvèrent moyen d'assister près de douze mille pauvres. La famine fit commettre des crimes dont le souvenir seul glace encore d'épouvante. Par ordre d'un comte de Mâcon, on brûla vif un aubergiste qui faisait manger de la chair humaine à ses hôtes : on trouva dans sa maison dix-huit têtes d'hommes ou d'enfants qu'il avait massacrés. On punit du même supplice un boucher qui exposait publiquement en vente de la chair humaine. Les restes des cadavres qu'il

vendait furent inhumés; telle était la détresse, qu'une pauvre femme mourant de faim les déterra pour les manger. Au récit de pareilles atrocités quels cœurs chrétiens n'auraient pas été profondément émus ?

Faut-il s'étonner que le gouvernement de saint Odilon ait toujours été tendre et indulgent ? Comme tous les grands hommes, ce saint, savant et puissant abbé se montrait surtout enclin à la miséricorde, ayant l'habitude de répéter qu'il aimait mieux être accusé d'excès d'indulgence que d'excès de sévérité : maxime parfois dangereuse, quand on a affaire à des ingrats ; presque toujours salutaire, parce qu'elle est éminemment chrétienne.

Saint Odilon vécut quatre-vingt-sept ans. Son successeur, saint Hugues, à peine âgé de vingt-cinq ans, pendant plus de soixante années mit le comble à toutes les grandeurs morales et monumentales de Cluny. Qu'il nous soit permis de placer ici cette observation : Cluny, par une faveur signalée de la Providence, traversa deux siècles entiers sous le gouvernement de quelques abbés seulement, également ornés des dons du génie, de la piété, des sciences, également habiles dans l'art difficile de gouverner les hommes. Ces longs règnes sont rares dans l'histoire, car l'exercice du pouvoir semble user vite les constitutions les plus robustes. Saint Maïeul fut abbé quarante ans, saint Odilon cinquante-six ans, Saint Hugues soixante ans, Pierre le Vénérable trente-cinq ans.

Hugues naquit à Semur-en-Brionnais, du comte Dalmace et d'Aremberge de Vergy. Son père entoura son berceau de rêves de grandeur, de fortune, de gloire;

mais l'attrait de la grâce divine fut vainqueur. A peine âgé de quinze ans, il était à Cluny. La prière et l'étude remplissaient ses jours. Il grandit dans l'intimité d'un moine italien, Toscan d'origine, le fameux Hildebrand, qui joua dans la suite un rôle si extraordinaire sous le nom de Grégoire VII. Quand Hugues s'assit dans la chaire abbatiale, Hildebrand devint grand prieur de Cluny. Ces deux âmes restèrent étroitement unies, se préparant dans la retraite au grand combat qui allait bientôt s'engager pour la liberté de l'Église. A cette époque la congrégation de Cluny atteignit son plus beau développement: c'était, on peut le dire, un magnifique royaume: sa domination s'étendait sur trois cent quatorze monastères et églises; son abbé était un prince temporel, qui pour le spirituel dépendait seulement du saint siége; il battait monnaie sur son territoire de Cluny, comme le roi de France dans sa royale cité de Paris... Ce royaume spirituel s'étendait jusqu'à Constantinople, et même jusqu'à la terre sainte [1].

L'abbé Hugues avait conscience de sa force; aussi eut-il à cœur de la modérer et de la régler. Il fit rédiger les *Coutumes de Cluny*, afin de préciser ou même de fixer le sens de certains articles des constitutions. Le principal contre-poids à une puissance monarchique si considérable fut l'institution des *chapitres généraux*. En application de cette institution, on vit de l'Europe entière accourir, à la voix de l'abbé, les supérieurs ou les

[1] Dalgairns, *Vie de saint Étienne Harding*, traduction de M. l'abbé Poulle, curé de Saint-Pierre-des-Corps, à Tours.

délégués des monastères au chef-lieu de l'ordre pour discuter les intérêts ou les besoins spirituels de la congrégation. « Ainsi, dit un écrivain moderne, cette monarchie spirituelle était tempérée par des institutions qui ont précédé de six cents ans nos institutions constitutionnelles, regardées généralement comme une des plus belles conceptions de l'esprit humain et comme une création des temps modernes. Les conseils des anciens, des grands dignitaires de l'ordre et les chapitres généraux préludaient à nos conseils des ministres, à nos assemblées délibérantes[1]. »

Hugues prit part à tous les événements du siècle; et quel siècle fut plus fertile en graves événements que le XIe siècle? Entré au concile de Reims avec le pape Léon IX, il fut placé le second entre tous les abbés de la chrétienté. Ayant suivi le pape à Rome, il assista, chemin faisant, au concile de Mayence, où siégèrent quarante évêques. A Rome, dans un autre concile, quoique le plus jeune des abbés, il occupa encore la seconde place. Quelques années après, à Cologne, il tint sur les fonts baptismaux le fils de l'empereur d'Allemagne. A peine de retour à Cluny, il court jusqu'au fond de la Hongrie, réconcilier l'Empereur avec le roi André. Robert Ier, duc de Bourgogne, irrité de la mort de son fils, tué par les Auxerrois, a juré de se venger et porte le fer et le feu dans cette partie de la Bourgogne, résolu de faire sentir à tous la force de son bras. Pour calmer la colère du duc, et lui offrir toutes les satisfactions possibles, un concile s'assemble à Autun. Le duc refuse fière-

[1] M. l'abbé Cucherat, *Cluny au* XIe *siècle*.

ment d'y comparaître. Son obstination, évidemment, était le signal des plus grandes calamités pour les populations : le sang allait couler à flots. Hugues se présente devant lui, le calme, le fléchit et l'amène sans résistance au sein de la vénérable assemblée. L'abbé de Cluny y parle avec une éloquence si entraînante, que le duc Robert, touché jusqu'au fond du cœur, pardonne aux meurtriers de son fils et rétablit la paix. Il faut en convenir, ce triomphe ne fut pas un des moins difficiles de ceux qui sont dus à la piété et à l'éloquence de Hugues de Cluny.

En une conjoncture différente, mais non moins difficile, Hugues réconcilie les évêques de Châlon et de Mâcon. Il préside au nom du pape Nicolas II, et, en qualité de légat apostolique, au concile d'Avignon. Ses lumières, sa modération, sa fermeté, son esprit droit et conciliant, le désignaient au saint-siége comme un digne représentant de l'autorité apostolique dans les questions les plus ardues. En cette qualité, il paraît à Toulouse en 1068; à Châlons, en 1072; à Autun, une seconde fois, en 1077; à Clermont, en 1095. Partout, tant sa réputation est parfaitement établie, on le reçoit comme le digne interprète de la pensée pontificale et des intérêts sacrés de l'Église catholique. Sa vertu sans tache ne rencontre aucun contradicteur; le pape Étienne IX, malade à Florence, le retient pour l'assister à son lit de mort et recevoir son dernier soupir.

Ces faits sont glorieux à la mémoire de saint Hugues de Cluny; rien cependant ne recommande son nom au souvenir et à la reconnaissance des catholiques, comme la confiance que lui témoigna le pape saint

Grégoire VII. Depuis un an à peine, Hildebrand était assis sur le siége de saint Pierre, qu'il se plaignait, en 1074, dans les termes les plus affectueux, de n'avoir pas encore vu à Rome son ami l'abbé de Cluny. Au milieu des inquiétudes de sa vie publique et des chagrins que la Providence ne lui épargna guère, Grégoire VII ne trouvait pas de plus sensible consolation que de répandre dans le cœur de l'abbé de Cluny les chagrins dont son cœur était abreuvé : saint Hugues mérita d'être le confident des plaintes éloquentes d'un des plus grands pontifes, au moyen âge, sur les tristesses, les douleurs et les espérances de l'Église. Hugues de Cluny fut comme le légat député du saint-siége pour les causes les plus délicates dans les Gaules. Il réussit, comme arbitre, à concilier de graves démêlés qui s'étaient élevés entre l'évêque de Clermont et l'évêque d'Orléans. Mais, il faut le constater ici et le proclamer hautement, ce sera une gloire éternelle pour l'abbé de Cluny d'avoir mérité de rester constamment l'ami de saint Grégoire VII. Personne n'ignore la lutte gigantesque soutenue par le pontife romain contre l'empereur d'Allemagne Henri IV. La victoire, on le sait, ne fut pas pour l'Empire : la force morale devait triompher de la force matérielle. N'est-ce pas ici le lieu d'exalter le rôle magnifique d'Hugues de Cluny? Saint Grégoire, par son indomptable courage, assura l'indépendance de l'autorité spirituelle vis-à-vis de la puissance séculière : le pouvoir du pontife romain, appuyé sur un fondement divin, aurait-il jamais dû être contesté? Hugues n'abandonna pas l'Empereur vaincu; il n'oublia pas les bienfaits qu'il avait reçus, et il défendit,

jusqu'à sa mort, Henri IV contre l'ingratitude de son fils. En 1077, il usa de son crédit pour lui concilier la bienveillance et l'influence de la fameuse comtesse Mathilde. Vaincu, détrôné et fugitif, l'Empereur écrivait, avec une douleur navrante, à l'abbé de Cluny les détails de ses infortunes. Ces faits n'ont pas besoin de commentaires : il suffit de les exposer; ils montrent assez clairement la grande position dignement occupée au XIe siècle par un moine de Cluny.

En ce même siècle, sortent de Cluny deux des papes les plus illustres qui aient occupé la chaire de saint Pierre, Urbain II et Pascal II. Ces deux pontifes, aussi distingués par l'élévation de leur esprit que par la sévérité de leurs mœurs, avaient été les disciples de saint Hugues. Nous devons, avec regret, renoncer à indiquer avec quelque étendue les rapports de ces grands hommes avec l'abbaye de Cluny : nous serions entraîné trop loin. Nous ne saurions toutefois passer sous silence les traits suivants. Dès son avénement, Urbain II s'empressa de le notifier à son ancien maître en termes également affectueux et respectueux, dictés par les souvenirs toujours vivants de la sainte maison où il avait passé d'heureuses années. En venant à Clermont, où se manifesta un si noble enthousiasme pour la croisade, Urbain désira revoir les cloîtres de Cluny : il consacra le grand autel de la nouvelle église qu'on venait de bâtir. Hugues accompagna le pape au concile où allait se décider un des plus graves événements des temps modernes, la première croisade, aux cris mille fois répétés : « Dieu le veut! Dieu le veut! »

En 1107, lorsque le pape Pascal II voulut revoir

Cluny, il confirma tous les priviléges déjà concédés par saint Grégoire VII et par son prédécesseur. Il emmena l'abbé Hugues à Dijon, où il fit la dédicace de l'église Saint-Bénigne.

Arrêtons-nous dans cette rapide énumération des événements importants auxquels saint Hugues fut mêlé, ou prit une part prépondérante; nous serions malgré nous entraîné à écrire un volume. Aux œuvres de son génie nous aurions à joindre de nombreux miracles racontés par ses historiens. Faut-il s'étonner si, sous un chef pareil, les moines de l'ordre de Cluny devinrent prodigieusement nombreux. Orderic Vital assure que dix mille moines vivaient sous la conduite de l'abbé Hugues de Cluny. Quoique d'une austérité de vie extraordinaire, puisqu'il ne buvait jamais de vin et se désaltérait à peine, il défendait ses subordonnés contre les exagérations de l'abstinence. Jusqu'au moment de sa mort, Hugues, comme un vaillant guerrier, ne relâcha rien aux salutaires rigueurs de la discipline. Sentant ses forces décliner, et comprenant, aux avertissements donnés par la Providence, que sa fin était prochaine, il ne retrancha rien de ses jeûnes, de ses veilles et de ses prières. Il se fit porter à la chapelle de la Sainte-Vierge; couché sur son cilice, étendu sur la cendre, il adresse à ses frères de touchants adieux, les bénit et rend le dernier soupir en 1109, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

A saint Hugues succéda Pontius de Melgueil, élu en 1109. Le pape Gélase II, forcé de quitter Rome, vint mourir à Cluny, *comme dans sa propre maison*, suivant l'expression d'un auteur contemporain. Les car-

dinaux qui l'accompagnaient élurent à sa place l'archevêque de Vienne, sous le titre de Calliste II. Pontius se montra d'abord digne des faveurs du souverain pontife. Bientôt l'orgueil s'empara de son âme; le luxe, le relâchement et la discorde s'introduisirent à Cluny. La violence y causa les plus graves désordres : Pontius à la fin mourut excommunié.

Heureusement Pierre le Vénérable, élu abbé de Cluny en 1122, à l'âge de trente ans, réussit à rendre à cette congrégation son antique splendeur. Doué des plus heureuses et des plus brillantes qualités, pieux, savant, éloquent, courageux, Pierre mérita le surnom de *Fouet de l'hérésie,* et joua un rôle glorieux dans l'Église et dans l'État. Une double élection papale avait eu lieu; les esprits étaient en suspens. Pierre le Vénérable, renseigné suffisamment, et dégagé de toute prévention mondaine, se prononça en faveur d'Innocent II, contre Anaclet, moine de Cluny. Cette préférence entraîna l'Europe; et l'abbé de Cluny partagea avec l'abbé de Cîteaux l'honneur d'avoir tranché une difficulté pleine de périls pour l'Église. Aussi le pape s'empressa-t-il, en 1131, de venir à Cluny, où il consacra solennellement la basilique, alors entièrement achevée. Au mois de février de l'année suivante, Innocent II parut encore à Cluny.

La même année, afin d'assurer l'exécution de ses projets de réformation, Pierre réunit à Cluny un chapitre général resté célèbre; il s'y trouva entouré de deux cents prieurs et de plus de douze cents autres religieux. Bientôt il est lancé dans un tourbillon d'affaires compliquées. Trois fois, en peu de temps, il est à

Rome. Il se rend en Espagne. Il remplit le rôle de médiateur entre le roi de France et le comte Amédée de Savoie. Quand ces grandes missions sont heureusement terminées, il revient à Cluny se reposer, au milieu de ses moines, dans les exercices de la piété et des autres vertus monastiques. Le zèle des religieux était alors loin d'être refroidi : plus de quatre cent soixante moines habitaient Cluny, et quelques-uns parmi eux donnaient au monde le spectacle des plus héroïques vertus. Sous le gouvernement de Pierre le Vénérable, la congrégation posséda une maison dans la vallée de Josaphat, une autre sur le mont Thabor; quand les Latins s'emparèrent de la capitale de l'empire d'Orient, Cluny eut un monastère dans un des faubourgs de Constantinople. A la suite de ces dernières conquêtes allait s'éteindre la vie de cet illustre abbé. Il mourut en 1158, âgé de soixante-cinq ans, après avoir régi trente-cinq ans l'abbaye de Cluny. Des regrets unanimes éclatèrent à sa mort. Le vieux monastère sentait que, ce grand homme descendant dans la tombe, la gloire de Cluny allait s'obscurcir. L'ère de sa prospérité était close : son rôle providentiel était fini. La grande abbaye avait vaillamment défendu le saint-siége; ce sera son éternel honneur. Quand on la vit, sous Alexandre III, se détacher à demi de la cause sacrée du chef de l'Église, il n'était pas difficile de prévoir son abaissement et sa chute.

« De ce moment, en effet, dit l'historien de Cluny, le monastère est livré à une succession d'abbés féodaux, battant monnaie, crénelant des forteresses, entourant Cluny d'une bonne ceinture de murailles, mais

plus connus par l'illustration chevaleresque de leurs noms que par des services rendus à l'Église, indices trop clairs d'un amoindrissement continu de l'esprit cénobitique. Ainsi passèrent Hugues de Blois, Étienne de Boulogne, Gautier de Châtillon, Guillaume d'Angleterre, Thibault de Vermandois, Hugues de Clermont, Hugues d'Anjou, Guillaume d'Alsace, Gérold de Flandre, Roland de Hainaut, etc. Viendront enfin les abbés commendataires, pour lesquels l'antique abbaye ne sera qu'un riche et beau domaine, comme les trois cardinaux de Lorraine, Claude de Guise, le cardinal de Richelieu, le prince de Conti, le cardinal Mazarin, etc. Cluny n'est plus que l'*ombre d'un grand nom :* c'est un bénéfice rapportant cinquante mille livres de revenu!... »

Avant d'adresser un dernier adieu aux ruines de Cluny, nous placerons ici la description abrégée de l'église abbatiale, la plus vaste de la chrétienté, détruite par le vandalisme aveugle de 1793. Dès le milieu du XIe siècle, l'église était trop petite pour le nombre toujours croissant des habitants de la communauté. En 1089, saint Hugues entreprit de la reconstruire : l'édifice fut achevé seulement en 1131 ; on y travailla sans discontinuer environ un siècle et demi, et des sommes immenses y furent consacrées. Les connaisseurs y distinguaient l'empreinte de deux styles d'architecture : le noble et grave style romano-byzantin et celui de la transition, où l'ogive remplaça le plein cintre. Le caractère de l'église de Cluny était moins la richesse de la structure et l'abondance des ornements, que la grandeur des proportions et la majesté de l'en-

semble. Le monument avait environ cent quatre-vingt-neuf mètres de longueur : trois mètres seulement de moins que la basilique actuelle de Saint-Pierre de Rome, qui était alors beaucoup moins grande qu'aujourd'hui. Il était régulièrement orienté. On descendait d'abord au moyen de cinq larges degrés circulaires vers un vaste espace vide, où s'élevait une haute croix en pierre; mais, avant d'y parvenir, il fallait traverser un beau portique romano-byzantin, à deux arches, placé en face de la basilique. Deux autres rampes d'escalier de douze mètres de longueur conduisaient, interrompues par plusieurs plates-formes, jusqu'au portail de l'église, encadré entre deux grandes tours carrées. La tour méridionale était le siége de la justice; la tour septentrionale servait au dépôt des archives.

Après avoir franchi le premier portail, on se trouvait dans un immense narthex. Ce vestibule, semblable à celui de Vézelay, était entièrement fermé comme un véritable temple : il avait environ trente-six mètres de long sur vingt-sept mètres de large, et se divisait en une nef principale et deux collatéraux. La voûte était en forme de pyramide à quatre pans, et avait environ trente-trois mètres d'élévation. En franchissant le portail intérieur, on se trouvait dans la basilique, après avoir descendu quarante degrés. Bâtie en forme de croix archiépiscopale, elle avait un double transept : le premier avait environ soixante-six mètres de longueur, et le second environ trente-six. L'église était divisée en cinq nefs; soixante-huit piliers soutenaient la voûte, et plus de trois cents fenêtres éclai-

raient l'édifice. L'église de Cluny, dont les archéologues regretteront à jamais la perte, était le plus complet modèle de l'architecture monastique des XIe et XIIe siècles.

XX

CÎTEAUX. — LES QUATRE FILLES DE CÎTEAUX : LA FERTÉ, PONTIGNY, CLAIRVAUX ET MORIMOND

A vingt kilomètres environ de Dijon, mais sur le territoire de l'ancien diocèse de Châlon, s'étendait, à la fin du XIe siècle, une vaste forêt, dont la solitude était à peine troublée quelquefois par les cris des chasseurs et les aboiements des meutes. Ce désert ignoré était désigné sous le nom de Cîteaux. Il devait un jour être connu du monde entier, et briller du plus vif éclat dans les annales monastiques. Cette retraite sauvage séduisit de pieux moines retirés à Molesmes, à la limite de la Bourgogne et de la Champagne, vivant pauvrement dans des cabanes composées de branches d'arbres entrelacées, n'ayant pour église qu'une chapelle bâtie en bois. Rien de plus austère que leur genre de vie. Leur supérieur cependant rêvait un plus complet renoncement au monde et de nouvelles mortifications; il se proposait d'imiter la manière de vivre des anciens Pères du désert. L'abbé Robert, accompagné seulement de sept disciples, choisis parmi les plus fervents, vint prendre possession de

la solitude inculte de Cîteaux. Le jour, ils passaient de longues heures en prière ; le reste du temps était consacré au travail des mains. Ils réussirent ainsi à défricher un coin de la forêt. L'œuvre pénible à laquelle ils s'étaient voués trouva des détracteurs. Comme cette communauté ne se proposait rien moins que la pratique des conseils évangéliques dans toute leur rigueur, les monastères du voisinage taxaient leur manière d'agir de rigorisme outré, les accusant, par une interprétation à laquelle l'orgueil n'était pas étranger, de vouloir changer et peut-être détruire la grande œuvre de saint Benoît. Robert, Albéric et Etienne Harding, successivement supérieurs de la communauté naissante, sûrs de leurs bonnes intentions, ne se laissèrent pas déconcerter par des rumeurs mal fondées: sans réclamer, sans se plaindre, ils continuèrent modestement ce qu'ils avaient commencé. Les débuts de Cîteaux cependant ne furent pas heureux. Une mortalité effrayante enleva les premiers religieux. Quatorze autres moines de Molesmes étaient venus s'adjoindre à la colonie primitive; mais la mort, frappant à coups redoublés, éclaircissait rapidement des rangs encore peu pressés. Les nouvelles cultures probablement avaient donné naissance à des fièvres pestilentielles. Le découragement gagnait déjà les plus déterminés : on croyait voir un avertissement du Ciel dans ce mal mystérieux auquel les plus robustes succombaient, et qui minait sourdement la santé des autres.

Cette terrible épreuve ne se prolongea pas davantage. Tandis que saint Étienne Harding était en proie à la plus cruelle anxiété, le Seigneur dirigeait lui-même vers le

désert de Cîteaux une admirable recrue. Une troupe enthousiaste de trente jeunes hommes, dirigée par un chef également jeune, au visage radieux, à l'œil inspiré, traversait silencieusement la forêt, se dirigeant vers le monastère de Cîteaux. Le moyen âge chrétien n'a rien produit de plus admirable que le spectacle qui se présente en ce moment à nos yeux. Saint Bernard marche à la tête de cette petite armée, composée de la fleur des gentilshommes du voisinage, tous animés des résolutions les plus généreuses: tous renoncent aux espérances du monde, s'arrachent à la tendresse de leurs familles, foulent aux pieds les promesses les plus séduisantes, pour l'amour de Jésus-Christ. L'avenir de Cîteaux est assuré. Ce fait se passait en 1113. Bernard était alors âgé de vingt-trois ans; mais en lui le mérite devança le nombre des années. La Providence le destinait aux plus grandes choses: dès son enfance, il fut prévenu des dons les plus rares de la grâce et du génie. Né au château de Fontaines, à la porte de Dijon, ce noble descendant des Châtillon et des Montbard montra de bonne heure ces aspirations élevées auxquelles il fut constamment fidèle et qui furent l'honneur de sa vie. Bernard fut un grand homme et un grand saint. Ame ardente et sensible, cœur rempli de délicatesse, esprit sérieux, imagination parfois rêveuse, caractère naturellement fier, Bernard porta au service de l'Église toutes les qualités estimées des hommes, et toutes les vertus inspirées par la religion. On a dit qu'en certains de ses écrits respire la douce mélancolie qui charme dans les vers de l'auteur des *Méditations poétiques*, et qu'ailleurs on reconnaît l'ardeur, la véhémence, l'en-

traînement, l'emportement saintement passionné du restaurateur moderne, en France, de l'ordre de Saint-Dominique. Cela peut être vrai; mais saint Bernard a un talent incontestablement supérieur. Toutes ses facultés, de bonne heure, ont été réglées, disciplinées. Quand il les posséda dans leur plein développement, ses vertus s'étaient épanouies sous l'influence des règles monastiques, et à cette rude école, on le sait, le caprice et la fantaisie ne trouvent pas de place. Faut-il s'étonner, après cela, que saint Bernard se soit élevé à une si prodigieuse hauteur? Il domina vraiment son siècle, soit dans les conciles, soit dans les assemblées des princes, soit dans les réunions populaires. Sa parole avait un accent irrésistible. Quand il prêcha la croisade, les femmes retenaient leurs maris, de peur qu'ils ne cédassent à l'attrait de son éloquence. Quand l'armée des croisés fut partie pour l'Orient, on rencontrait partout *des veuves dont les maris n'étaient pas morts.* En maintes affaires délicates, il fut établi arbitre. De tous côtés on recourait à ses lumières : on lui demandait des conseils, on s'en rapportait à ses décisions. Saint Bernard avait trente ans à peine, et déjà la plupart des nations de l'Europe avaient invoqué sa sagesse. A l'assemblée d'Étampes, son avis suffit pour affermir sur la tête d'Innocent la tiare pontificale, que les prétentions d'Anaclet avaient un instant ébranlée. Défenseur courageux de l'orthodoxie, il poursuivit avec acharnement les erreurs qui pouvaient mettre la foi en danger. Abailard, Pierre de Bruys, Gilbert de la Porrée, Arnaud de Brescia, trouvèrent en lui un adversaire intrépide. Sa vigilance ne s'endormit jamais.

Son esprit clairvoyant discernait l'erreur au milieu des sophismes les plus adroitement combinés, et découvrait les doctrines dangereuses voilées sous les formes les plus subtiles et les plus entortillées de l'argumentation scolastique. Il devint la terreur des seigneurs injustes, dont il sut réprimer les convoitises ambitieuses par son influence auprès des princes. En plus d'une occasion, sa présence et sa parole suffirent pour arrêter la marche des armées victorieuses. Son autorité était si respectée, que, sur son témoignage, des dignitaires ecclésiastiques ou séculiers furent déposés. Il refusa constamment les honneurs, et rien au monde ne put le décider à accepter les archevêchés de Reims, de Gênes et de Milan, qui lui furent successivement offerts. Et quand un de ses disciples, sous le nom d'Eugène III, monta sur le trône pontifical, Bernard revint au fond de sa chère solitude. Quand les besoins de l'Église l'exigèrent, il déploya une extrême activité; il retrempait son esprit dans le calme du désert, s'appliquant, avec une ferveur qui ne se démentit pas un instant, aux moindres devoirs de la vie monastique. Même au sein de la plus profonde solitude, son regard sans cesse parcourait le monde : son cœur était partout où il y avait danger; son courage n'était jamais abattu; il s'efforçait d'être à la hauteur des événements, heureux ou malheureux, qui agitaient le monde. Quand il le jugeait utile, il écrivait ces lettres qui resteront comme l'impérissable monument de sa sollicitude et de son génie. Lorsque le calme était complet, son esprit, libre de toute entrave, prenait un plus vigoureux essor. Il composa alors ses traités de longue ha-

leine, où il déversait tous les trésors de sa piété, de sa science, de son zèle et de son ardente charité. Qui n'a pas lu ces pages débordantes de saint enthousiasme, de mysticité sublime, d'amour de Dieu et du prochain, ne connaît pas saint Bernard. Nulle part on ne saurait trouver d'aussi magnifiques inspirations, d'aussi tendres sentiments, des élans aussi entraînants, quand il parle du mystère de l'incarnation du Fils de Dieu, des actes merveilleux de la vie de Jésus-Christ, et des circonstances de la Passion. Dans beaucoup de ses offices, l'Église emprunte quelques passages de ses écrits, pour exprimer sa croyance, ses sentiments, sa confiance, sa dévotion envers l'auguste Mère de Dieu, la Vierge Marie. Aussi saint Bernard a-t-il justement mérité d'être rangé parmi les docteurs de l'Église. Comment ne pas s'étonner, quand on jette un coup d'œil sur les nombreuses œuvres de saint Bernard, en se rappelant ses voyages, ses prédications, ses missions, son intervention active et efficace en tant d'affaires délicates, quand on sait qu'il gouvernait avec une attention qui ne se lassa jamais, et avec une tendresse toute paternelle, les soixante monastères qu'il avait fondés? Il serait superflu d'insister plus longuement sur le rôle magnifique que la Providence réserva à son glorieux serviteur. Les Cisterciens, grâce à la reconnaissance des populations, furent longtemps désignés également sous le nom de Bernardins. Les âges modernes, quoique trop souvent oublieux et ingrats, n'ont pas complétement manqué de mémoire à l'égard de saint Bernard. Sur une des places publiques de Dijon, on a érigé, il y a quelques

années, une statue de bronze à une des plus nobles et des plus pures illustrations de la Bourgogne.

Comme toutes les âmes prédestinées, saint Bernard se préoccupait avant tout des intérêts supérieurs de sa propre sanctification. Personne n'ignore ce détail de sa vie. Afin de s'exciter plus vivement à la pratique parfaite des vertus monastiques, il s'adressait souvent lui-même cette question : « Bernard, pourquoi es-tu venu ici? *Bernarde, ad quid venisti?* » Question que tous les chrétiens désireux de faire leur salut doivent s'adresser fréquemment, et qui peut contribuer efficacement à les maintenir dans la voie du devoir.

L'arrivée de saint Bernard à Cîteaux contribua fortement à y attirer une foule de novices. Il y eut quelque temps comme un courant, pour ainsi dire, irrésistible. L'affluence fut si considérable, qu'il fut nécessaire de songer à l'établissement de plusieurs colonies. Quatre abbayes furent particulièrement célèbres : on les appela *les quatre filles de Cîteaux :* la Ferté, Clairvaux, Pontigny et Morimond.

La Ferté, l'aînée, jouit d'une célébrité moins étendue que ses sœurs, quoiqu'elle fût dès l'origine très-florissante. Bâtie sur la petite rivière de Grône, à quelque distance de Châlon, elle donna naissance elle-même à plusieurs autres monastères en France et dans les pays étrangers.

A vingt kilomètres environ d'Auxerre, et dans une contrée fertile, inculte jusqu'alors, fut fondée l'abbaye de Pontigny, par Thibault Ier, comte de Champagne. Le site était bien choisi, le paysage était agréable, sans être pittoresque : remuée par la main laborieuse des



PONTIGNY



moines, la terre s'y couvrit promptement de moissons variées et abondantes. Les douze religieux destinés à habiter le nouveau cloître de Pontigny, quittèrent Cîteaux sous la conduite de Hugues de Mâcon, un des compagnons de saint Bernard, et un des hommes les plus distingués de son temps. Hugues appartenait à une noble et riche famille. Au moment du départ d'une pieuse colonie, on observait à Cîteaux un cérémonial simple et touchant. L'abbé de la maison mère, entouré de tous les membres de la communauté réunis à l'église, remettait solennellement une croix de bois à celui qui devait être revêtu de la dignité abbatiale. En sortant de l'église, le nouvel abbé, tenant la croix en main et suivi de ses douze moines, prenait congé de ses frères et entonnait une grave psalmodie[1]. Tous s'éloignaient ainsi, en chantant des psaumes : adieux poétiques et pleins d'espérance; aucune amertume n'y était mêlée, tout y respirait le calme et la confiance chrétienne.

Pontigny, dans la suite, devint à son tour comme une pépinière de saints abbés et de glorieux prélats, dont la renommée rejaillit sur l'ordre de Cîteaux. A l'ombre de ses cloîtres hospitaliers, de courageux pontifes, persécutés à cause de leur attachement à la foi ou aux règles salutaires de la discipline, trouvèrent asile, protection et sécurité. De là sortirent des protestations généreuses contre les injustices du pouvoir, et contre les empiétements sacriléges de la puissance séculière sur les droits sacrés de l'autorité ecclésias-

[1] Ratisbonne, *Histoire de saint Bernard*.

tique. Le moyen âge fut témoin d'audacieuses tentatives de ce genre, et de courageuses résistances. N'est-ce pas l'histoire, toujours ancienne et toujours moderne, de la lutte ici-bas du droit contre la force? Ainsi apparaissent successivement sous les voûtes de l'abbaye de Pontigny saint Thomas Becket, Étienne Langton, saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, Mauger, évêque de Worcester. Leurs noms figurent avec honneur dans les annales de l'histoire, et sont, pour ainsi dire, devenus synonymes de l'indépendance de la conscience et de la liberté inviolable de l'âme.

Parmi les personnages illustres qui furent inhumés à Pontigny, nous devons nommer : Guichard, archevêque de Lyon, en 1180; Guérin ou Gérard, archevêque de Bourges, en 1181; saint Edme ou Edmond, archevêque de Cantorbéry, en 1242; Guillaume de Ludan, archevêque d'York, en 1272; Hugues de Mâcon, évêque d'Auxerre, premier abbé de Pontigny, en 1151; Pierre, évêque d'Arras, en 1203; le cardinal Girard, en 1202; Mauger, évêque de Worcester; Thibaut le Grand, comte de Champagne; Alix, fille de Thibaut, troisième femme de Louis VII, roi de France, et mère de Philippe-Auguste, en 1206; Hervé de Donzy, comte d'Auxerre, de Nevers et de Tonnerre, en 1222; le chancelier Algrin, en 1139.

Plus célèbre encore que Pontigny fut l'abbaye de Clairvaux, troisième fille de Cîteaux. En 1115, une colonie de douze moines partait sous la conduite de saint Bernard, se dirigeant vers une vallée triste et marécageuse du diocèse de Langres. Des abords difficiles, au sein d'un pays inhabité, en avaient fait un

repaire de voleurs. Ce lieu sauvage et mal hanté avait été nommé *la vallée d'absinthe;* saint Bernard l'appela Clairvaux (*clara vallis*). Grâce à son saint et illustre abbé, Clairvaux devint une pépinière de nouvelles abbayes : ses colonies se répandirent dans le monde entier. En quelques années, saint Bernard fonda ou agrégea à son abbaye plus de soixante-dix monastères en France, en Espagne, en Angleterre, en Irlande, en Flandre, en Italie, en Allemagne.

La vallée d'absinthe était devenue un jardin béni du ciel, embaumé des fleurs de toutes les vertus chrétiennes. Beaucoup d'hommes du monde y venaient, attirés par la curiosité; subissant bientôt un charme irrésistible, ils renonçaient au monde, séduits par l'attrait de la solitude. Prenant en dégoût les plaisirs même légitimes, ils aspiraient aux jouissances supérieures de la retraite, de l'oubli, de la piété, de la pénitence et des mortifications. Des chevaliers accoutumés aux occupations tumultueuses de la guerre, aux plaisirs étourdissants des tournois, jetaient bas leurs armes, congédiaient leur écuyer, ce fidèle compagnon de leurs hauts faits, et vendaient, quelquefois en pleurant, leur coursier, ce noble et intelligent animal, auquel le guerrier s'attache, pour ainsi dire, comme à un ami. Sous la rude discipline du cloître, ils s'exerçaient jour et nuit à remporter des victoires plus difficiles à gagner que sur le champ de bataille : il s'agissait de se vaincre soi-même, avec les convoitises mauvaises que chacun porte en son propre cœur. Ainsi, Rainard, fils de Milon, comte de Bar-sur-Seine, s'enrôle sous la bannière déployée à Clairvaux par saint Bernard, tandis

que Othon de Frisingue, fils de Léopold, margrave d'Autriche et petit-fils de l'empereur Henri IV, s'ensevelit sous les cloîtres de l'abbaye de Morimond. Accompagné de douze jeunes gentilshommes allemands, tous destinés au monde, auxquels souriaient les plus douces espérances, Othon était venu demander l'hospitalité d'une nuit. Tous subirent l'étonnante fascination des cloîtres cisterciens. Le lendemain, en s'éveillant, au lieu de prendre ensemble le chemin de leur patrie, ils demandèrent à entrer au noviciat. Un jour, le prince Henri, frère de Louis VII, roi de France, arrive à Clairvaux, accompagné d'une nombreuse et brillante escorte. Tandis qu'il converse avec saint Bernard, il éprouve soudain un vif désir de rester dans la solitude. Sa résolution est prise sur-le-champ; il congédie les chevaliers qui forment sa cour, et, au grand étonnement de tous, il déclare qu'il ne quittera plus le monastère. Bientôt il échange les vêtements royaux contre les pauvres habits de la pénitence, et devient novice. Plus tard, il fut élu évêque de Beauvais, monta sur le siége métropolitain de Reims, et rendit d'éminents services à l'Église.

Nous ne saurions énumérer tous les faits, même remarquables, de ce genre. Un jour, Amédée, parent de l'empereur d'Allemagne, dégoûté des grandeurs et des agitations du monde, renonce aux dignités du siècle, se couvre de la robe de laine blanche des Cisterciens, et il passe sa vie à Clairvaux dans les obscurs exercices de la vie monastique.

Un autre jour, Guntar, roi de Sardaigne, vient à Tours en pèlerinage au tombeau de saint Martin. Re-



CLAIRVAUX



tournant vers l'Italie, il s'écarte de sa route pour visiter le moine dont la renommée publiait tant de merveilles. Il voit Bernard quelques instants et regarde, d'un œil distrait en apparence, les religieux de Clairvaux. A peine revenu dans son royaume, sa pensée est continuellement obsédée du souvenir de Clairvaux : une force surnaturelle l'attire, comme malgré lui, vers saint Bernard et vers les frères qui *combattent* si courageusement sous ses ordres *les combats du Seigneur*. A la fin il est vaincu : « Le ciel, dit l'historien de Cîteaux, *lui parut plus désirable que l'île de Sardaigne*. Il remit la couronne à son fils, et courut à Clairvaux. Guntar était alors âgé de quarante ans. Il arriva trop tard; saint Bernard venait de rendre le dernier soupir. Sa vocation n'en fut point ébranlée : il passa de longues années dans les austérités, et mourut dans une heureuse vieillesse. Quand saint Bernard mourut, le 20 août 1153, âgé de soixante-trois ans, il était abbé de Clairvaux depuis trente-huit ans. Il laissa plus de sept cents religieux à Clairvaux, et cent soixante monastères dépendant de cette abbaye [1].

L'abbaye de Morimond fut la quatrième fille de Cîteaux. Elle fut fondée en 1115, au fond d'une étroite vallée du Bassigny, au diocèse de Langres, et devint mère d'environ deux cents autres abbayes. Dans la péninsule ibérique, elle exerça la plus grande influence et conserva la direction supérieure des cinq fameux ordres militaires de Calatrava, d'Alcantara, de Montesa, d'Avis et du Christ, qui brillèrent d'un si vif éclat en

[1] Ratisbonne, *Histoire de saint Bernard*.

Espagne et en Portugal. L'abbé de Morimond était le général de toutes ces milices religieuses. Un abbé de Morimond, Othon, évêque de Frisingue, en écrivant une chronique des croisades, nous a laissé un monument impérissable de sa piété, de son génie et de son dévouement enthousiaste à la noble cause qui poussa sur les rivages de l'Asie tant de vaillants soldats de la croix.

On le voit assez, d'après les lignes précédentes, l'ordre de Cîteaux tient une magnifique place dans l'histoire de l'institut monastique. En employant une expression usitée de nos jours, il a creusé un profond sillon dans le monde. Dans ses cloîtres se sont formés des cœurs généreux, des esprits élevés, des génies éminents qui ont rendu d'immenses services à l'Église et à la société. A cette grande école se développèrent les plus belles intelligences et les plus sublimes vertus. Cîteaux ne fut pas seulement un centre intellectuel, où fleurirent toutes les qualités en honneur parmi les hommes : ce fut surtout une pépinière de saints.

L'ordre entier se distingua constamment par sa dévotion envers la sainte Vierge, Mère de Dieu. Toutes ses églises étaient dédiées sous le vocable de Notre-Dame. Tous les moines cisterciens portaient les blanches livrées de Marie. Nous ne saurions terminer plus convenablement cette notice qu'en citant l'anecdote suivante de l'histoire de saint Bernard.

« Légat du pape Innocent II, saint Bernard assista à la diète germanique réunie à Spire. L'abbé de Clairvaux fut reçu par les princes et les populations catholiques avec un empressement qui tenait de l'enthou-

siasme. Le pieux moine se rendit d'abord à l'église dédiée à la sainte Vierge, *Dame souveraine* de cette religieuse contrée. Tous y chantèrent avec dévotion l'antienne *Salve, Regina, mater misericordiæ* (Salut, ô Reine, mère de miséricorde). Les dernières paroles de la prière, et les derniers sons de la mélodie retentissaient encore sous les voûtes, quand saint Bernard, mû par une inspiration soudaine, ajouta ces mots : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria,* que l'univers chrétien a répétés depuis [1]. »

[1] *Les plus belles Églises du monde,* p. 401.

XXI

LA GRANDE CHARTREUSE

Vers le milieu du XI[e] siècle, dans cette partie du diocèse de Grenoble où les Alpes offraient l'aspect le plus sauvage, se dressaient les monts vulgairement appelés *Chartreux*. Les sommets en étaient hérissés et dépouillés de toute végétation, de maigres arbrisseaux poussaient avec peine entre les rochers. Sur les flancs de la montagne, d'énormes blocs de pierre détachés par les avalanches menaçaient la tête des passants : chaque hiver, quelques-uns se détachaient et roulaient avec fracas au fond des précipices. C'était comme une image du chaos. Personne n'osait s'aventurer dans ces gorges dangereuses, fréquentées seulement par les ours, et connues peut-être des malfaiteurs, sûrs d'y trouver l'impunité. Cette affreuse solitude allait enfin se transformer, sous l'influence du labeur opiniâtre de quelques pauvres moines. La famille de saint Bruno, bravant l'âpreté du climat et des frimas éternels, choisit ces lieux désolés pour y asseoir son monastère. A leur patrie nouvelle ces moines courageux em-

pruntèrent leur nom de *Chartreux*, et leur maison fut désignée sous le nom de Chartreuse.

Depuis l'époque mémorable où saint Bruno prit possession de ce désert et jeta les fondements de la petite chapelle qui subsiste encore sur une roche abrupte, de nombreux voyageurs ont visité cette région des Alpes. Quelques touristes désœuvrés y sont venus admirer des vues pittoresques et des paysages grandioses, comme on en voit dans les hautes chaînes de montagnes. Beaucoup y ont été attirés par la réputation de sainteté des disciples de saint Bruno. Qui pourrait redire les prodiges de grâce opérés dans cette retraite solitaire? A mesure que l'on gravit les pentes escarpées et sinueuses de la montagne, on se sent pénétré d'une atmosphère de calme profond. Tous les bruits du monde s'éteignent peu à peu. Les agitations du siècle ne se font plus sentir. On se croirait placé sur certaines hauteurs des bords de l'Océan : on entend le murmure des flots dans le lointain; on aperçoit, au moment de la tempête, les vagues écumantes; on savoure, pour ainsi dire, le plaisir d'une pleine et entière sécurité. Au sein de la solitude, dit Origène, l'âme s'élève naturellement vers le ciel et se sent plus près de Dieu. Combien d'hommes du monde ont commencé à escalader les rudes sentiers qui mènent à la Chartreuse, l'esprit tout préoccupé d'intérêts profanes, très-indifférents peut-être aux choses religieuses, et qui, à l'approche du monastère, étaient étonnés de voir naître dans leur âme des idées et des sentiments inaccoutumés?

C'est toujours un beau et instructif spectacle, il faut

en convenir, de contempler des hommes ayant renoncé à toutes les espérances terrestres dans la force de la vie, afin de s'occuper uniquement de la pensée de l'éternité. Les joies de la vie enivrent assez les cœurs, les passions bouleversent trop fréquemment l'existence; les austérités du cloître, cette espèce de mort anticipée de la solitude et du silence, rappellent naturellement l'homme à la considération de ses destinées futures. Les impressions salutaires naissent plus aisément encore en face de la grande Chartreuse, dans l'âme de ceux qui connaissent l'histoire de son fondateur, saint Bruno.

Né d'une famille distinguée et abondamment pourvue des biens de la fortune, saint Bruno reçut dès son berceau une éducation libérale et soignée. Confié à des maîtres habiles, il fit de rapides progrès dans les sciences. Cologne, sa ville natale, au commencement du XIe siècle, était un centre vers lequel affluait la jeunesse de l'Allemagne pour se perfectionner dans toutes les branches des connaissances humaines. Mais ce qui faisait surtout honneur à ce jeune gentilhomme, c'est que ses progrès dans la vertu égalaient ceux qu'il faisait dans les lettres et les sciences ecclésiastiques. Aux époques agitées, on l'a remarqué plus d'une fois, les âmes délicates manifestent une tendance marquée vers la vie calme, pieuse et studieuse, partage ordinaire des gens d'Église. Les esprits vulgaires aiment mieux le tumulte des camps, l'agitation fiévreuse des exercices chevaleresques ou les spéculations hasardeuses, qui mènent parfois à la fortune. De bonne heure, Bruno, grâce à ses bonnes qualités, fut nommé chanoine de

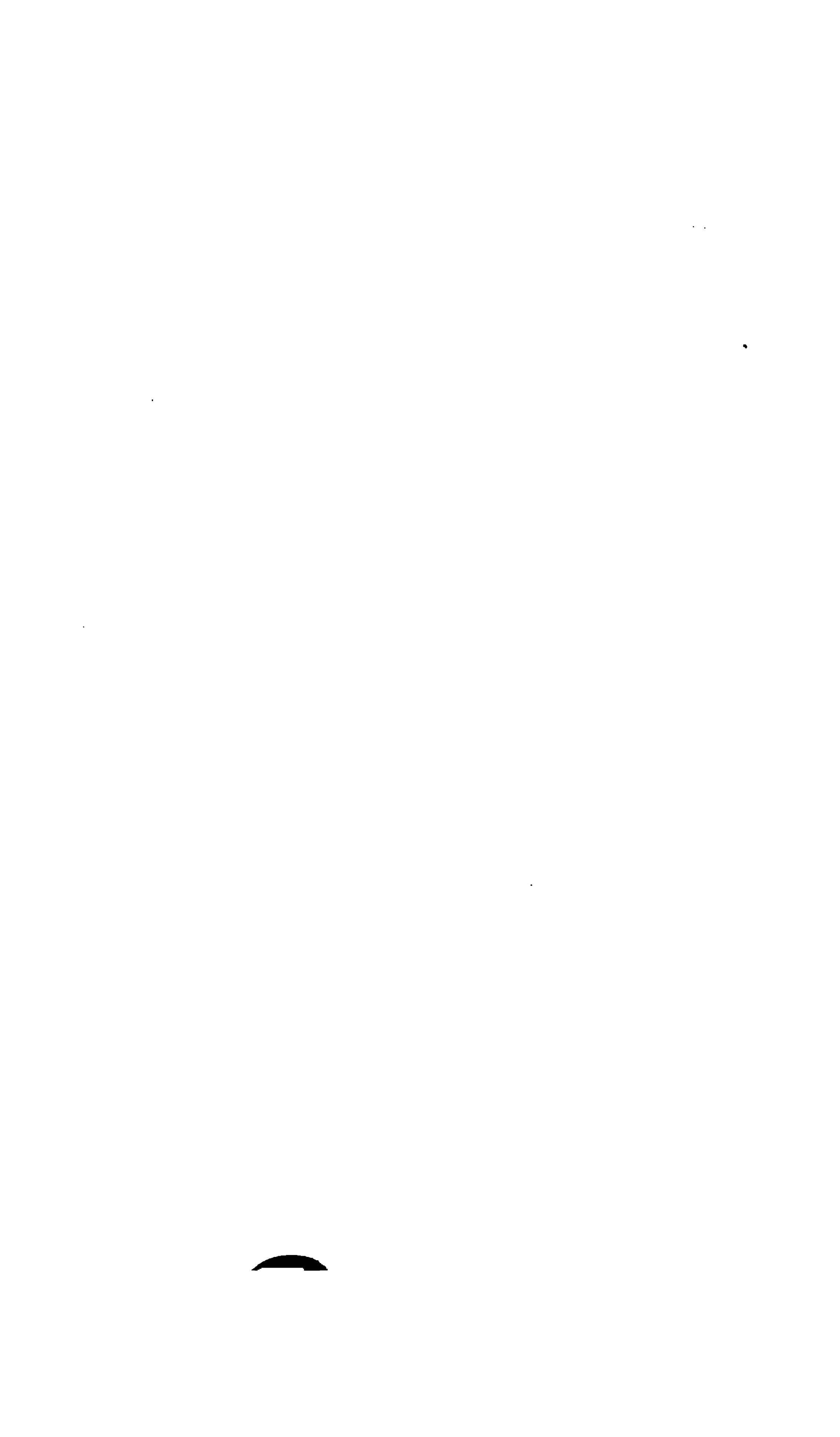
la cathédrale : cette position enviée devait le conduire aux honneurs. Mais le jeune homme désirait vivement accroître et perfectionner ses connaissances. Il se dirigea vers Reims, ville célèbre par la réputation de son école, avec l'intention d'y poursuivre le cours de ses études. L'esprit supérieur de Bruno ne tarda pas à être remarqué : il devint même écolâtre de l'église métropolitaine de Reims. Il se montra dès le commencement à la hauteur de cette difficile fonction. L'enseignement du jeune professeur jeta un nouveau lustre sur l'école de Reims. De nombreux disciples se pressèrent autour de sa chaire. Plusieurs, dans la suite, montèrent aux plus hautes dignités ecclésiastiques; un d'entre eux même, Eudes ou Odon, mérita de s'asseoir dans la chaire de Saint-Pierre, sous le nom d'Urbain II. Proclamons-le ici à haute voix, les qualités du cœur chez Bruno ne le cédaient en rien à la beauté de son esprit. Sa droiture, son zèle, sa piété, son amour de l'Église, son respect pour la discipline ecclésiastique, son ardeur à signaler et à stigmatiser les abus et les vices, son dévouement à l'autorité du pontife romain, soulevèrent contre lui des haines d'autant plus implacables, qu'elles avaient pris naissance dans les passions mauvaises. L'orage se formait à l'horizon : il ne devait pas tarder à éclater. L'archevêque de Reims, Manassès, était parvenu au siége métropolitain par simonie. Ce crime était, avec grande raison, condamné par les canons des conciles, et poursuivi rigoureusement par les souverains pontifes. Non content d'avoir conquis ce titre par des moyens indignes, Manassès scandalisait son église par son faste et des mœurs peu

réglées. Bruno n'hésita pas à s'élever contre des désordres qui faisaient gémir le peuple et occasionnaient la perte des âmes. Cette sainte résolution souleva contre lui une persécution acharnée. Il fut abreuvé d'outrages. Les violences dont on usa à son égard le plongèrent dans la tristesse, et, sans le pousser jusqu'au découragement, lui causèrent un dégoût profond. De ce moment, l'intrépide défenseur des lois sacrées de l'Église conçut le dessein de quitter le siècle et de se soustraire à la vue de tant de misères.

Bruno résigna donc ses dignités et se retira près de saint Robert, abbé de Molesme, le même qui fonda l'ordre de Cîteaux. Sous la direction d'un tel guide, un disciple comme Bruno devait faire des progrès rapides. Il passa quelques années dans cette retraite, se formant de plus en plus aux pratiques de la vie monastique, s'exerçant aux mortifications les plus rudes, travaillant, veillant, jeûnant, prenant à peine de courts et rares moments de repos, sans négliger des occupations plus difficiles peut-être, qui convenaient mieux à son esprit élevé, la méditation, l'étude, la prière et la contemplation des choses saintes. Le nouveau moine devint bientôt le modèle de la communauté. Quand il ouvrait la bouche, par obéissance, pour exhorter ou instruire, tous ses auditeurs étaient ravis d'admiration. De ses lèvres s'échappaient, comme d'une source vive, des flots intarissables de science divine et d'éloquence touchante. La règle de Molesme était sévère; Bruno cependant rêvait une règle plus sévère encore. Ajoutons qu'en ce moment fermentaient dans cette sainte maison de vives aspirations à une perfection



LA GRANDE CHARTREUSE



inconnue jusque-là en Occident. La lecture de la vie des Pères du désert échauffait les imaginations, et transportait les âmes dans des régions inconnues. On concevait, de la vie cénobitique, un idéal vers lequel chacun s'élançait avec une prodigieuse ardeur. Saint Robert était à la veille de s'enfoncer dans le désert de Cîteaux. Bruno ne put se résigner à attendre davantage. Suivant le conseil de son supérieur, il se dirigea vers Grenoble, dont l'évêque saint Hugues était destiné, par la divine providence, à lui tracer une ligne de conduite extraordinaire.

Les voies de Dieu sont admirables dans ses saints. L'histoire nous en fournit à chaque page des preuves frappantes. Les esprits superficiels n'y comprennent rien; parfois même ils les tournent en dérision. Qu'importent leur aveuglement et leurs moqueries? L'intervention surnaturelle apparaît évidemment : l'action de Dieu se manifeste non avec des lueurs douteuses, mais avec un éclat resplendissant. L'évêque de Grenoble, vers ce même temps, eut une vision étrange. Il lui sembla, pendant son sommeil, être transporté au sommet des plus âpres montagnes de son diocèse. Un temple magnifique s'y élevait majestueusement, et sur le faîte de l'édifice sept étoiles rayonnaient d'un éclat merveilleux. Saint Hugues étonné s'éveilla, espérant que Dieu lui dévoilerait la signification d'un songe si extraordinaire. Il n'attendit pas longtemps. Le lendemain, Bruno, à la tête de six compagnons de voyage, vint frapper à sa porte. A peine eut-il commencé à exposer le but de sa visite, que l'évêque, par une inspiration soudaine, reconnut les personnages qui lui

avaient apparu en songe. Il leur fit un accueil plein d'affection, et leur prodigua toutes les attentions d'une hospitalité vraiment chrétienne. Bruno découvrit ses projets, et expliqua les principaux points de la règle qu'il se proposait d'établir. A la suite de plusieurs conférences, interrompues seulement par la prière, les bases du nouvel ordre furent posées.

Saint Hugues se mit aussitôt en devoir de conduire ses hôtes vers le lieu que la Providence leur destinait pour résidence. Voyons par la pensée cette courageuse colonie escalader les montagnes. Rien, le long de ces sentiers raboteux, coupés souvent par des rochers, bordés de précipices, ravinés par les orages, déchirés par les avalanches, n'était propre à séduire le regard. Ce n'était pas une nature riante, comme les sites où la plupart des abbayes du moyen âge s'élevèrent dans les provinces du centre de la France. Ce désert offre d'autres charmes aux yeux des disciples de saint Bruno. Ils chantent un hymne de pieuse reconnaissance en prenant possession de leur solitude. Sur-le-champ ils se mettent à l'œuvre, et se construisent de pauvres cabanes. L'évêque fait bâtir à ses frais une église qu'il dédie à Notre-Dame et à saint Jean-Baptiste, patron spécial des pénitents. Dans ce sanctuaire, ces vaillants athlètes viendront réparer leurs forces épuisées et ranimer leur ardeur au pied des autels. L'église, pour les âmes déjà détachées du monde, est vraiment le vestibule et la porte du ciel. On y goûte, au sein d'une paix profonde, de telles douceurs, que saint Hugues, cédant à l'attrait de la solitude, avait besoin, pour ainsi dire, d'être renvoyé par son saint ami à l'ac-

complissement des devoirs de la charge pastorale.

L'évêque de Grenoble mérita de plus en plus son titre de bienfaiteur. Des cellules solides remplacèrent bientôt les cabanes primitives. Enfin un monastère régulier ne tarda pas à présenter tout un ensemble de bâtiments, conformément aux statuts de l'ordre. Ajoutons que la main laborieuse des moines transforma peu à peu cet affreux désert. Dieu répandit ses bénédictions sur l'ordre naissant. Des solitaires en si grand nombre accoururent dans les déserts de la grande Chartreuse, que l'enceinte du cloître, quoique très-vaste, fut insuffisante. Afin de répondre aux vœux empressés de tant de fervents religieux, il fallut se résigner à former des colonies dans la plupart des régions de la chrétienté : en France, en Italie, en Allemagne, en Espagne, en Suisse, en Angleterre. Plus heureux que tant d'autres, l'ordre de Saint-Bruno subsiste toujours au sein des montagnes où fut son berceau. La grande Chartreuse continue de donner asile à la famille de saint Bruno, toujours également passionnée pour la stricte observance des règles tracées de la main de son fondateur. On a peine à croire, d'ailleurs, combien le cœur du religieux fidèle à sa vocation s'attache à la communauté témoin de ses premiers vœux. Pour lui, c'est la patrie; le reste du monde, c'est l'exil. Hélas! de nos jours, combien de fervents religieux subissent l'exil!

XXII

ABBAYE DE CORMERY

A la fin du VIII

e siècle, le pays de Cormery, maintenant si gracieux et si paré, n'était qu'une solitude sauvage[1]. Ce désert séduisit le pieux Ithier, abbé de Saint-Martin de Tours et pro-chancelier de l'empereur Charlemagne. Les rives de l'Indre, jusqu'alors couvertes d'une végétation luxuriante due à la fertilité du sol plutôt qu'à la culture, étaient restées étrangères à la civilisation. Les moines allaient y établir un centre de piété, de science et de progrès : là, en effet, comme en tant d'autres lieux, la religion fut pour les populations la source de bienfaits sans nombre dans l'ordre moral et matériel. La petite ville de Cormery, en particulier, dut aux moines son existence même, ses développements et sa prospérité.

L'abbé Ithier avait fondé un simple prieuré : une

[1] Nous avons publié une longue notice historique sur l'abbaye de Cormery en tête du *Cartulaire* de cette abbaye, édité pour la première fois en 1861. (*Mém. de la Soc. archéol. de Touraine,* tom. XII.)

celle, suivant le langage du temps. Elle devait bientôt se transformer en monastère. Ce fut l'œuvre du célèbre Alcuin. En 800, Charlemagne convoqua dans la ville de Tours les principaux seigneurs de ses vastes États, et, de leur consentement, il procéda au partage de ses provinces entre ses trois fils, Charles, Pepin et Louis. En ce moment l'esprit du souverain était occupé des plus graves affaires : il se disposait à partir pour Rome, où le pape devait le couronner empereur d'Occident. Son séjour se prolongea à Tours beaucoup plus qu'il n'aurait voulu, par suite de la maladie de Liutgarde, sa femme, qui mourut le 4 juin et fut ensevelie à Saint-Martin. Quelques jours après, le 10 et le 11 juin, à la demande d'Alcuin, il concéda deux diplômes importants au monastère de Cormery. Le prince fit des instances à son illustre et savant précepteur pour l'emmener à Rome avec lui; mais le vieillard, regardant l'abbaye de Tours comme le port heureux où la Providence l'avait conduit vers la fin de son voyage, s'excusa *à cause de sa faiblesse et du fardeau trop lourd que les années et les infirmités faisaient peser sur ses épaules.* Toujours plein d'affection pour son vieux maître de grammaire, le monarque lui reprocha, par une agréable plaisanterie, *de préférer les toits enfumés de Tours aux palais dorés de Rome.*

Le monastère naissant de Cormery fut peuplé de moines envoyés du midi de la France par saint Benoît d'Aniane, le digne ami d'Alcuin. Souvent l'illustre abbé de Saint-Martin allait s'édifier et se reposer au milieu de cette pieuse colonie bénédictine. Comme son prédécesseur, il manifesta toujours une prédilection

marquée pour la maison de Cormery. Le restaurateur des lettres en France y établit une école; nul doute qu'il y conduisit plus d'une fois quelques-uns de ses disciples les plus distingués, car souvent il aimait à prolonger son séjour sur les bords riants de l'Indre. Les importuns n'avaient pas accès dans cette charmante solitude. Quand les infirmités le forcèrent à rester à Tours, il lui adressa les adieux les plus touchants, en un style qui montre à quel point les moines avaient le sentiment des beautés de la nature. Voyez ce vieillard vénérable jeter un dernier regard sur son « cher monastère de Cormery, sa résidence favorite. Des arbres touffus le couvrent de leur ombre, bosquets délicieux toujours couronnés de fleurs. Les prairies qui l'entourent continueront de s'émailler de fleurs et de produire des herbes utiles à la santé, que viendra cueillir la main expérimentée du médecin. Une rivière aux bords verts et fleuris l'environne de ses ondes limpides, où le pêcheur ne jette jamais ses filets en vain. Les vergers et les jardins, les lis et les roses remplissent le cloître des plus doux parfums. Des oiseaux de toute espèce y font retentir leurs chants mélodieux dès l'aube matinale, et célèbrent à l'envi les louanges de Dieu créateur [1]. »

Alcuin mourut en 804, dans un âge avancé. Il fut enseveli à Saint-Martin, où l'on voyait son tombeau avant 1790. Sa mort causa un deuil public. Ses contemporains le comblèrent d'éloges : aucun de ses disciples, dont la plupart montèrent aux suprêmes honneurs de

[1] Œuvres d'Alcuin, *Patrol. lat.*, tom. CI, col. 1431.



l'Église et de l'État, ne fut ingrat envers sa mémoire. Raban Maur alla plus loin que tous les autres; il n'hésita pas à insérer son nom au martyrologe dans le catalogue des saints. Aujourd'hui encore, après tant de siècles écoulés, nous qui écrivons ces lignes à deux pas de la vieille basilique de Saint-Martin, nous ne serons pas infidèle à la mémoire d'Alcuin. Nous saluons en lui un des grands hommes, l'honneur de leur siècle, l'honneur en même temps de la ville de Tours, qui eurent la plus heureuse influence sur la conservation, chez nous, des nobles traditions de la science et de la piété.

A peine descendu dans la tombe, Alcuin eut pour successeur, à Saint-Martin et à Cormery, Fridegise, son compatriote, un des principaux personnages de la cour de Charlemagne, grand chancelier du palais impérial. Est-il nécessaire d'ajouter qu'il se montra constamment digne de la faveur des princes, et qu'il sut faire un digne emploi de son crédit et de sa fortune? En 820, grâce à la libéralité de Louis le Débonnaire, il ajouta l'abbaye de Saint-Bertin à ses riches bénéfices. Les envieux n'avaient pas manqué de reprocher à Alcuin l'étendue immense des domaines placés sous sa main, et le nombre des serfs, qu'on portait à vingt mille, soumis à son autorité. C'était le territoire et la population d'une province entière. Il faut en convenir, pour un moine faisant profession de pauvreté, il y avait plus qu'un prétexte à la malveillance. La conduite de l'illustre abbé de Saint-Martin avait suffi pour imposer silence à ses détracteurs. Fridegise, beaucoup moins célèbre, et jusque-là simple chanoine,

pouvait-il se flatter d'échapper aux traits de la malignité ? Il n'y avait guère d'apparence; aussi le voyons-nous solliciter l'autorisation impériale pour l'abbaye de Cormery d'élire un abbé régulier.

En 821, c'était un fait accompli : le monastère de Saint-Paul eut sa constitution définitive. La septième année de l'empire de Louis le Débonnaire, un diplôme fut publié, accordant aux moines de Cormery le pouvoir d'élire un abbé suivant les constitutions de Saint-Benoît. L'abbé devait être choisi parmi les membres de la communauté. Afin de rendre l'élection plus utile au bien spirituel des frères, et d'éviter les conflits, toujours possibles au milieu d'hommes qui ont recours au scrutin pour faire triompher leur volonté, il fut stipulé qu'il serait permis aux moines de conférer le titre de supérieur à un religieux bénédictin tiré d'une abbaye voisine. La liberté des votes fut ainsi maintenue dans une complète indépendance. Une seule restriction fut imposée à la concession impériale : avant d'entrer en fonctions, le nouvel abbé devait être agréé par le chapitre de Saint-Martin. Enfin l'empereur, suivant en cela les suggestions de son chancelier, régla pour l'avenir que le nombre des moines à Cormery ne dépasserait jamais cinquante, et pour leur subsistance il assigna d'une manière spéciale les revenus des domaines de Tauxigny, de Fercé et d'Antogny en Poitou.

Le premier abbé régulierde Cormery fut Jacob. L'histoire ne fait connaître aucun acte important émané de lui : il demeure éclipsé entièrement par Fridegise. A cette époque doivent être attribués les premiers commencements de la ville de Cormery. Quelques maisons

ne tardèrent pas à se grouper à l'ombre des murs de l'abbaye; tels furent les débuts de quantité de villes en France. L'abbé Audacher mérite à juste titre d'être compté parmi les principaux bienfaiteurs de l'abbaye et de la ville naissante. Il fonda un marché chaque semaine et deux foires annuelles; afin d'assurer la perpétuité de cette institution, il obtint du prince des lettres de confirmation. Cette concession importante eut lieu en 836; elle subsiste encore, après avoir traversé dix siècles.

Deux ans après, en 838, les pirates normands dévastèrent une partie de la Touraine : Cormery alors fut épargné; mais l'année 853 fut une année néfaste. En cette dernière année, les habitants de Cormery virent arrivèr chez eux, et en bon ordre, une pieuse caravane composée de vingt-quatre moines, l'abbé Herberne de Marmoutier en tête, de douze chanoines, et d'une troupe de bourgeois de Châteauneuf en armes. Cette petite armée était chargée de transporter et de garder la châsse de saint Martin. En quittant Tours, elle avait l'espoir de trouver à Cormery, à vingt kilomètres de la capitale de la province, un asile assez solitaire ou assez impénétrable pour y mettre en sûreté son précieux dépôt. On reconnut bientôt que cette place, à peu près sans défense, ne couvrirait pas suffisamment le trésor que tous étaient si jaloux de conserver. L'escorte reprit sa route par Orléans et Saint-Benoît-sur-Loire; elle s'arrêta enfin à Auxerre.

Furieux de voir la châsse de saint Martin soustraite à leur convoitise, les Normands coururent en hâte à Cormery. Il était trop tard; quand ils y arrivèrent, les

Tourangeaux étaient loin. L'abbaye de Cormery et les maisons bâties alentour offraient une maigre proie à leur rapacité. Après avoir pris ce qui était à leur convenance, ils y mirent le feu, et s'en allèrent ailleurs poursuivre le cours de leurs terribles aventures.

Après Audacher, mort vers 868, l'abbaye de Cormery eut de mauvais jours à passer. La faiblesse des descendants de Charlemagne avait tout compromis en France. La féodalité s'organisait fortement, et Cormery, comme tant d'autres établissements, allait en subir les funestes résultats. Les terres de Cormery devinrent des bénéfices laïques. Les églises mêmes furent souvent concédées à des hommes d'armes. C'était une désorganisation générale. Le remède, enfin, par une disposition de la divine providence, vint d'où le mal était sorti. En 965, Guy, fils du comte d'Anjou Foulques le Bon, petit-fils de Foulques le Roux, possédait trois abbayes, parmi lesquelles se trouvait celle de Cormery. Il avait reçu, tout enfant, ces magnifiques bénéfices comme une espèce d'apanage. Mais, grâce à un attrait céleste, Guy se fit moine et entreprit de faire refleurir la régularité. Sa réputation de sainteté, plus encore que la puissance de sa famille, le firent monter sur le siége épiscopal du Puy-en-Velay, en 976. La trace de son séjour à Cormery ne s'effaça jamais. Le monastère, grâce à son influence dans le monde, grâce surtout à son amour pour l'institut bénédictin, lui fut redevable d'une véritable renaissance.

A partir de ce moment, l'abbaye suivit un long cours de prospérités. Les donations abondèrent; les bâtiments furent rebâtis et agrandis. La cause principale



ABBAYE DE CORMERY



de ces largesses fut la régularité exemplaire des moines. Au XIIe siècle eut lieu un événement extraordinaire que nous devons rapporter, comme ajoutant un trait caractéristique à la physionomie du moyen âge. Il s'agit du jugement de Dieu par l'épreuve du fer rouge. Nous avons eu précédemment occasion de raconter la terrible épreuve de Pierre Ignée, traversant un brasier ardent. Voici le fait, qui se passa en 1123, à une époque où ces effroyables moyens de preuve allaient disparaître pour jamais. Foulques, père de Geoffroy Plantagenet, possédait le château de Montbazon, et à ce titre il revendiquait la propriété, du moins en partie, de la forêt de Bréchenay. Les moines de Cormery, possesseurs primitifs de ce domaine, avaient arraché les arbres, défriché la terre et réussi à donner à l'agriculture un sol des plus fertiles. Par suite des guerres, la campagne de Montbazon, plusieurs fois ravagée, devenue le refuge de bandes de voleurs, était tombée dans l'abandon le plus déplorable. Les métairies avaient été détruites, les paysans égorgés ou mis en fuite. Les champs restaient sans culture. Il paraît que les prévôts du comte trouvaient leur profit dans ce désordre; car, en laissant croître des bruyères et des buissons, ils voulaient que les terres de l'abbaye fussent de nouveau converties en forêts. Les moines s'efforçaient d'essarter les parcelles voisines de leur terre de Veigné; mais ils étaient repoussés avec violence. Un des plus ardents opposants était Gautier, surnommé *Fais mal, Fac malum*, ou Fémau. Fatigués des injures de ce *malfaiteur,* les moines et les colons eurent recours au cómte. Celui-ci, reconnaissant que les plaintes étaient fon-

lées, révoqua Gautier et mit un autre prévôt à sa place. La querelle cependant n'était pas finie. Les moines furent encore molestés, et leurs colons maltraités. A la fin, Thibault et Albert, moines de Cormery, se rendirent à Chinon, où se trouvait Foulques, comte d'Anjou et de Touraine, réclamant justice et offrant de prouver la vérité de leurs allégations. Le comte ordonna que les moines fussent admis à faire preuve par le jugement de Dieu : il s'agissait de subir l'épreuve du fer ardent. Eudes Amaury, le tenant de l'abbaye, resta renfermé trois jours avant celui du jugement. Au moment de l'épreuve, il saisit le morceau de fer rougi au feu et le porta jusqu'à l'église Notre-Dame de Montbazon. La main fut enveloppée aussitôt, et attachée avec des liens sur lesquels on apposa des sceaux. Le troisième jour, les sceaux furent rompus à Veigné, en présence d'un grand nombre de témoins. Eudes Amaury avait la main saine, sans la moindre trace de brûlure. Aussitôt les moines coururent à Tours, rendre compte à Foulques de ce qui venait d'arriver. Le prévôt de Montbazon affirma la vérité du fait. Le comte déclara que l'abbaye resterait désormais en possession paisible du domaine en litige. La charte où sont constatées toutes les circonstances de cet événement mémorab[le] porte un grand nombre de signatures, parmi lesquell[es] nous distinguons celles de l'abbé Mainard ; de Thiba[ult] et d'Albert, moines de Cormery ; d'Isambart Buot, Constant Moulnier, de Veigné : de Poupart, de Rob[ert], de Vital Bivard, etc.

Il serait sans intérêt de mentionner ici les princi[paux] actes d'acquisition et de cession faits par l'abbaye..

vons à des événements d'un intérêt plus général. En 1358, des bandes d'Anglais et de Gascons, venant de Loches, menacèrent le pays de Cormery. Le 21 mars de cette année, les Anglais parurent devant la ville, sous la conduite de Basquin du Poncet. Nous sommes aux plus mauvais jours de notre histoire. Des aventuriers de toute espèce profitent de nos discordes civiles pour semer dans nos pacifiques campagnes le désordre, le pillage, le meurtre et l'incendie. La Touraine était alors le dernier boulevard de la monarchie française. Maîtres sans combat d'une petite ville sans défense, les ennemis livrèrent les maisons au pillage et ruinèrent les habitations de ceux qui essayèrent de se défendre. Qui pourrait peindre ces scènes de désolation ? Plusieurs habitants furent égorgés ou couverts de blessures; les autres furent maltraités, et tous mis à rançon. L'église Notre-Dame du Fougeray fut profanée. Ces brigands ne respectèrent rien. Les femmes et les enfants subirent les derniers outrages. Cinq jours après, l'abbaye tomba en leur pouvoir. La nef de l'église fut transformée en écurie, où ces hordes de barbares placèrent leurs chevaux. Inutile de dire que le vol fut le moindre des excès auxquels ils s'abandonnèrent. Détournons les yeux de ce triste spectacle. Après avoir pillé, ils démolirent; après avoir démoli, pour achever leur triste tâche, ils brûlèrent. Quand la ville n'offrit plus rien à leurs déprédations, ils dévastèrent les campagnes : Vontes, Aubigny, Montchenin, Truyes, Tauxigny, Esvres, Louans, Saint-Baud, eurent particulièrement à souffrir. Ces horreurs se prolongèrent plus d'une année. Les chefs de ces compagnies

indisciplinées avaient d'abord exigé des moines une rançon qu'il leur fut impossible de payer. Comprenant à la fin que la continuation de leur occupation mettrait l'abbaye dans l'impossibilité absolue de rien payer, puisque ses domaines principaux étaient ruinés et continuaient à ne rien produire, ils firent eux-mêmes des propositions moins dures. L'abbé Gérard accepta. Il avait hâte de revoir son cloître, d'en relever les murailles, et de purifier le sanctuaire profané. La rançon fut soldée; les moines revirent leur monastère délabré : cinquante ans après, les ruines n'étaient pas entièrement réparées. Les habitants de la ville pleuraient en voyant leurs pauvres demeures bouleversées, portant les traces sinistres de l'incendie. Les bénédictins, malgré leur propre détresse, furent la providence de ces infortunés. Quels que fussent les malheurs du temps, ces désastres peu à peu se réparèrent et s'oublièrent. Des jours plus calmes succédèrent à l'orage : l'abbaye, comme le phénix de la Fable, sortit de ses cendres. Elle eut encore des jours heureux; mais la commende lui fut aussi défavorable qu'à tant d'autres célèbres communautés. La congrégation de Saint-Maur, en 1662, vint y faire refleurir toutes les vertus du cloître. Hélas! déjà au XVII[e] siècle l'institut monastique penchait vers son déclin. De fausses idées envahissaient les esprits. Il n'était pas difficile de prévoir qu'un changement allait s'opérer. Dans les décrets insondables de la providence de Dieu, ces vieilles fondations séculaires allaient disparaître en un seul jour. En 1790, lorsque la révolution viendra brutalement frapper à leur porte et les chasser de leur pieux asile,

les moines ne feront entendre aucune parole de malédiction; ils se disperseront sans murmurer. Mais ils ne quitteront pas avec indifférence leur tranquille retraite : lorsqu'ils en franchirent le seuil, pour n'y plus revenir, ils étaient profondément tristes, mornes, silencieux, et plusieurs versaient des larmes. La population de Cormery n'a point oublié cette scène touchante; les vieillards qui viennent de disparaître racontaient avec émotion les suprêmes adieux que les moines adressèrent à leur chère et illustre abbaye de Cormery.

XXIII

L'ABBAYE DE LA TRINITÉ ET LA SAINTE-LARME DE VENDÔME.

Le berceau de l'abbaye de Vendôme est entouré de merveilles, et son histoire occupe une place distinguée dans les annales de l'ordre monastique. Le dévouement de ses chefs aux intérêts de l'Église et à la cause de la papauté leur mérita le titre d'abbés-cardinaux du titre de sainte Prisque au mont Aventin, et valut d'insignes priviléges à la communauté. Les fondateurs et principaux bienfaiteurs du monastère de la Sainte-Trinité furent Geoffroy-Martel, comte d'Anjou, de Touraine et de Vendôme, et Agnès de Poitiers, sa femme, veuve du duc d'Aquitaine. Également pieux et magnanime, Geoffroy sortit vainqueur des luttes acharnées et meurtrières qu'il eut trop longtemps à soutenir. Sa force, sa vigueur, son audace et ses grands coups d'épée lui acquirent le surnom de Martel. Sur le champ de bataille, aucun danger n'étonnait son courage; après le combat, nulle surprise ne lui enlevait le profit de la victoire : sa prudence éga-



lait sa bravoure. Nous voudrions pouvoir ajouter qu'il triompha de son ambition aussi souvent et aussi aisément que de ses ennemis.

En 1032, Geoffroy-Martel se reposait de ses fatigues dans son château de Vendôme. Une nuit que le sommeil fuyait de ses yeux, il fut témoin d'un phénomène extraordinaire. Tandis qu'il considérait avec ravissement la vaste prairie qui s'étend au pied de son manoir, la rivière où se reflétaient les étoiles, les ruisseaux qui brillaient comme de longs rubans d'argent, tout à coup une lumière étincelante, en forme de lance, fend les airs en sifflant et tombe dans une fontaine près du bourg Saint-Martin. Le comte, étonné de ce spectacle, appelle son épouse. Il lui racontait ce qu'il venait de voir, quand un sifflement aigu éveille leur attention: une seconde lance enflammée trace un long sillon de lumière, et se précipite dans la même fontaine. Peu de temps après, une troisième lance de feu traverse le ciel dans la même direction que les précédentes, et disparait au même endroit. De nos jours l'apparition de ces brillants météores produirait-elle une grande impression? En ce moment Geoffroy avait conçu le projet de construire un monastère. Il regarda ce fait comme un avertissement du Ciel, qui répondait si bien à sa pensée. Il résolut donc de bâtir en ce lieu un couvent dédié à la Trinité. Sur-le-champ il acheta le terrain nécessaire à l'établissement d'une maison régulière, voulant que la grandeur des bâtiments, les dépendances, les jardins, les accessoires fussent en rapport avec sa haute fortune, et que l'ensemble fût digne de la réputation d'un des plus puissants sei-

gneurs de ce temps. Avec un luxe de précautions propre à cette époque où il n'y avait pas de terre sans seigneur, après avoir amplement dédommagé les propriétaires, il s'appliqua à éteindre tous les droits féodaux qu'on aurait, dans la suite, pu faire valoir à un titre quelconque sur l'emplacement du monastère. Ainsi, tout le fonds, après les formalités alors en usage, fut déclaré franc et quitte de toutes redevances. Quand on connait la jurisprudence si compliquée du moyen âge, et l'enchevêtrement des droits qui chargeaient la propriété de mille manières, on conviendra que c'était agir sagement. Les moines n'agirent pas moins prudemment, en faisant constater par des actes publics et en bonne forme tout ce qui était relatif aux possessions de leur abbaye naissante : tel est l'objet de plusieurs chartes curieuses qui sont arrivées jusqu'à nous. Ajoutons que les travaux furent conduits avec une ardeur extrême; l'argent ne manquait pas, et tout le monde avait pris à cœur l'exécution de cette sainte œuvre. Les bâtiments réguliers furent achevés dans l'espace de huit ans. Le clocher actuel, constituant à lui seul un magnifique monument, date du XII[e] siècle. Une partie considérable de l'église fut rebâtie au XV[e] siècle et achevée par Louis de Crevent, avant-dernier abbé régulier. A son origine, le monastère fut peuplé de moines bénédictins. Le premier abbé fut Regnault, natif de Vendôme et d'abord religieux de Marmoutier. Ce saint homme justifia pleinement la bonne opinion que l'on avait conçue de ses vertus et de sa capacité. Il fit fleurir la règle de Saint-Benoît dans toute sa pureté.

Geoffroy-Martel en fut si satisfait, qu'il augmenta bientôt les ressources de la communauté, reconnues insuffisantes; car dès le commencement elle ne compta pas moins de cent religieux. Ses libéralités furent sagement ordonnées. Plusieurs domaines du comté de Vendôme avaient été usurpés. Geoffroy en fit opérer la restitution, et transporta au monastère des terres assez considérables, situées à Monthodon, Prunay, Houssay, Villedieu, les Hermites et Gastineau. Le prince s'imaginait que cette revendication paraîtrait moins odieuse, quand les détenteurs de ces biens sauraient qu'ils avaient été donnés à l'Église. Il se trompait, les usurpateurs firent beaucoup de bruit; mais ils ignoraient à qui ils avaient affaire. Le comte de Vendôme leur fit voir qu'il était décidé à faire respecter ses droits, et ils n'ignoraient pas qu'il était le plus fort. Il fallut obéir, et l'abbaye entra en possession de ces biens, au grand regret de ceux qui les détenaient injustement.

En 1040, le 31 mai, fête de la sainte Trinité, eut lieu la dédicace de l'église abbatiale. Cette cérémonie fut célébrée avec la plus grande solennité. Le fondateur convoqua l'archevêque de Tours, l'évêque de Chartres, plusieurs prélats, évêques ou abbés, tous les barons et seigneurs dont il était suzerain, et il invita toute la noblesse du pays. Il y eut un concours incroyable de peuple, gens du pays et étrangers, ce qui donna occasion à l'établissement d'une foire, dite de la Trinité, qui subsiste encore. Au comble de la joie, Geoffroy-Martel montra lui-même aux prélats et aux seigneurs les différentes parties de l'abbaye. Il pouvait, en effet,

être fier de son œuvre. Le moyen âge ne produisit nulle part rien de plus accompli.

Ce prince néanmoins devait ajouter considérablement à l'illustration de l'église de Vendôme. Sur son renom de vaillance et de sagesse, il avait été choisi pour commander l'armée que le roi de France envoyait au secours de l'empereur Michel le Paphlagonien. Martel, arrivé en Sicile, se mit à harceler les Sarrasins, et dès qu'il eut joint l'armée des Grecs, il défit entièrement les barbares et les chassa de l'île. En récompense de ses services, il ne voulut accepter qu'un reliquaire précieux, où était conservée une des larmes que Jésus-Christ versa avant de ressusciter Lazare. La *sainte larme,* recueillie par un ange, était enfermée dans une petite ampoule de cristal, n'ayant ni ouverture, ni soudure. Elle fut transférée à Vendôme, où elle resta longtemps le but d'un pèlerinage très-fréquenté. Elle fut placée dans le sanctuaire, du côté de l'Évangile, sous une arcade élégamment sculptée.

Geoffroy-Martel mourut en 1061, après avoir obtenu du pape Clément II d'insignes priviléges pour son abbaye. Vers 1050, il avait rendu à son neveu Foulques l'Oison le comté de Vendôme, qu'il lui avait enlevé précédemment pour cause de félonie.

En consentant à l'union du prieuré de Sainte-Prisque à l'abbaye de la Trinité, le pape Alexandre II avait érigé ce prieuré, jusque-là dépendant de Saint-Paul-hors-des-Murs, à Rome, en titre de cardinal, en faveur d'Odéric, second abbé de Vendôme, et de ses successeurs. Devenu pape, saint Grégoire VII confirma l'acte de son prédécesseur par une bulle en date de l'année

1076. Mais ce qui rendit plus célèbre encore le nom de l'abbaye, ce fut la gloire de Geoffroy, connu sous le nom de Geoffroy de Vendôme. Né à Angers d'une noble famille, et destiné au monde par ses parents, qui fondaient des rêves d'ambition sur ses belles qualités, Geoffroy, à l'âge des espérances et des illusions, préféra l'humilité du cloître. Son mérite supérieur, ses vertus, sa science, le signalèrent au choix des membres de sa communauté, et il fut élu abbé en 1092. A peine a-t-il reçu de l'évêque de Chartres la bénédiction abbatiale, qu'il entreprend le voyage de Rome. Urbain II l'accueille avec bienveillance, le confirme dans la dignité de cardinal, à cause du prieuré de Sainte-Prisque, et renouvelle tous les priviléges de l'abbaye : cette bulle est datée de Rome, le 14 mars 1093. Comme dernier témoignage de bienveillance, le pape lui confère lui-même l'ordre de la prêtrise; car Geoffroy n'était encore que diacre. En retour, l'abbé de Vendôme se dévoua aux intérêts du souverain pontife avec la plus louable générosité. Urbain II n'était point paisible possesseur du saint-siége; l'antipape Guibert troublait l'Église par d'injustes prétentions. A la tête d'un parti considérable, l'usurpateur tenait le palais de Latran. Urbain avait pour lui le bon droit; mais il manquait d'argent. En pareille conjoncture, l'abbé de Vendôme n'hésita pas un instant; il fournit des sommes considérables, et ne craignit pas de s'endetter pour une cause si glorieuse. Il donna de quoi racheter le palais de Latran. Il trouva encore le moyen d'avoir un nombre suffisant de chevaux et des équipages convenables, pour que le pape y fît son entrée

avec un certain éclat. Enfin il le plaça lui-même sur son siége, et fut le premier qui eut l'honneur de lui baiser les pieds.

En 1094, Geoffroy revint en France, et rentra dans son abbaye chargé de gloire et d'honneurs. Son zèle pour le saint-siége ne se borna pas à ce seul acte de générosité; il en soutint toujours les intérêts, passa douze fois les Alpes pour son service, fut fait prisonnier trois fois par ses ennemis, souvent en danger de perdre la vie. Il fut employé dans les plus grandes affaires de l'Église et de l'État. Les souverains pontifes le mandèrent souvent pour assister aux conciles. Louis le Gros le choisit pour accommoder un différend qu'il avait avec le comte d'Anjou. Il soutint avec énergie les droits de son monastère, et, ce qui est plus difficile peut-être, il sut faire respecter son caractère par sa justice, sa droiture, sa noble indépendance. Sous son gouvernement, la régularité ne souffrit jamais la moindre atteinte : Geoffroy se montra constamment un grand et saint abbé.

Il semblerait que la gloire de Geoffroy eût été incomplète s'il n'avait subi aucune épreuve. La Providence, en plus d'une circonstance, lui ménagea des contradictions et même des afflictions très-sensibles. Le comte de Vendôme, Geoffroy de Preuilly, se laissa entraîner à de tels excès envers l'abbaye, que l'abbé fut obligé de se retirer à Tours pour n'être pas victime de ses emportements. Cet orage ne tarda pas à se calmer, grâce à l'intervention d'Euphrosyne ou Nifrane, comtesse de Vendôme, qui consentit à faire les premières démarches. Cette princesse se rendit à Tours,

où l'évêque de Chartres se trouvait déjà, et l'on convint de part et d'autre des termes de l'accord à conclure. Elle promit qu'à l'avenir il ne serait fait aucun tort, par sa faute, ni au monastère, ni à l'abbé ; et, suivant les coutumes du temps, en gage de la sincérité de sa promesse, elle mit sa main dans celle de l'évêque.

La réputation de Geoffroy de Vendôme alla toujours grandissant; aussi fut-il en relation avec un grand nombre de personnages. On a publié sa correspondance en cinq livres, auxquels on a joint seize opuscules, onze sermons et quatre hymnes ou proses [1]. Il mourut dans son abbaye en 1130.

L'abbaye de Vendôme continua d'être occupée par des religieux dont la régularité était exemplaire. Les papes et les rois de France lui conservèrent ses priviléges, et lui accordèrent de nouvelles faveurs : citons les noms de Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier. Tombée en commende en 1535, à la mort d'Antoine de Crevent, elle se releva au XVIIe siècle, en adoptant la réforme de la congrégation de Saint-Maur. Des milliers de pèlerins accouraient de toutes les parties du monde, et se pressaient autour de la *sainte larme*. Enfin le privilége de la délivrance annuelle d'un criminel attirait à Vendôme une population immense. Voici l'origine touchante de ce privilége extraordinaire. Parmi les quinze cents prisonniers qui tombèrent entre les mains des Anglais à la funeste bataille

[1] Les œuvres du vénérable Geoffroy de Vendôme ont été publiées par le P. Sirmond. Elles ont été reproduites dans la *Patrologie latine* par M. Migne, tom. CLVII.

d'Azincourt (25 octobre 1415), se trouvaient de vaillants gentilshommes et plusieurs princes du sang, entre autres Louis, duc de Bourbon, comte de Vendôme. Conduit en Angleterre, il fut jeté en prison, et sa rançon fut fixée à cent mille écus. A cette époque, où l'argent était rare, c'était une somme énorme. Pour venir en aide à leur seigneur, les habitants du Vendômois s'imposèrent généreusement; mais ils parvinrent seulement à réunir la moitié de la somme nécessaire. L'infortuné duc de Bourbon continua de gémir sous les verrous. Le duc d'Orléans, son compagnon de captivité, mourut de tristesse, dans l'impossibilité de se racheter. Un sort pareil semblait réservé au comte de Vendôme. Le chagrin lui causa une violente maladie, qui le conduisit aux portes du tombeau. Ne comptant plus sur aucun secours humain, le prince, réduit à l'extrémité, implora l'assistance divine par l'intercession de *la douce Vierge Marie, Mère de Dieu, et par la vertu de la benoîte larme du Sauveur déposée en l'église de la Sainte-Trinité de Vendôme.* Il fit vœu en même temps, s'il recouvrait la liberté, de se présenter la première année de sa délivrance, *le vendredi avant celui de la Passion*[1], en l'église de la Sainte-Trinité, devant *la benoîte relique,* le corps demi-nu, avec un cierge de trente-trois livres, en mémoire des trente-trois ans que Jésus-Christ vécut sur la terre. Ce même cierge devait ensuite rester allumé jusqu'au jour de la résurrection du Sauveur, en l'honneur de Celui qui est la vie et la lumière

1 En ce jour on lit l'Évangile de la résurrection de Lazare.



de tout homme venant en ce monde. Chaque année, à pareil jour, il voulait qu'un criminel fût délivré de la prison et qu'il renouvelât cette cérémonie.

La prière du captif fut exaucée. Peu de jours après, il recouvra la santé et la liberté. Rendu à sa patrie, le prince accomplit son vœu dans l'église abbatiale de Vendôme et vint s'agenouiller, en posture de suppliant, la tête et les pieds nus, devant la relique de la *sainte larme*. Ce spectacle avait attiré une foule innombrable : beaucoup furent profondément touchés; tous louèrent et remercièrent Dieu à haute voix. Depuis l'année 1418 jusqu'au siècle dernier, le vœu du prince Louis de Bourbon n'a cessé d'être rempli, et la cérémonie de *la délivrance du prisonnier* s'est accomplie avec la plus grande solennité.

XXIV

L'ABBAYE AUX HOMMES ET L'ABBAYE AUX DAMES A CAEN L'ABBAYE DE LA BATAILLE A HASTINGS EN ANGLETERRE

A Caen, deux monuments ont le privilége d'attirer l'attention, Saint-Étienne et la Trinité, l'abbaye aux hommes et l'abbaye aux dames, le premier fondé par Guillaume le Conquérant, le second par la reine Mathilde, sa femme. Ces deux édifices rappellent naturellement le souvenir d'un des plus graves événements de l'histoire du moyen âge, la conquête de l'Angleterre. Ils furent commencés néanmoins quelques années avant cette mémorable expédition, et voici à quelle occasion. Le duc Guillaume, fils de Robert le Diable, avait épousé Mathilde, fille de Baudouin V, comte de Flandre. Cette princesse était sa parente à un degré alors prohibé pour le mariage. Cette alliance fut maintenue; mais, en accordant dispense, le pape Nicolas II imposa aux conjoints l'obligation de bâtir et de doter deux monastères. La volonté du souverain pontife fut exécutée; en expiation de cette union illicite surgirent



dans la ville de Caen deux illustres établissements monastiques, où rien ne fut épargné pour attester aux siècles futurs la haute fortune des deux fondateurs; l'un et l'autre y avaient choisi leur tombeau.

N'est-ce pas ici le lieu de rappeler, en quelques mots, les circonstances mémorables qui placèrent sur la tête de Guillaume la couronne d'une des plus riches contrées du monde? La Grande-Bretagne, sans doute, était loin d'avoir alors l'importance qu'elle a depuis acquise. La forte race normande qui venait de conquérir un royaume en Italie, et dont personne ne saurait méconnaître les rares qualités d'initiative, devait exercer une influence profonde sur le progrès en tout genre dans les îles Britanniques. Le roi saint Édouard rendit le dernier soupir le 5 janvier 1066. Quelques historiens ont rapporté qu'avant d'expirer il dit à Harold, fils aîné de Godwin : « J'ai légué mon royaume au duc de Normandie; tu peux le prendre, si c'est ton dessein; mais cette possession te sera funeste. » La chronique raconte également que le jeune Harold, dans un voyage en Normandie, aurait cédé à Guillaume ses droits à la succession au trône d'Angleterre. Cette cession, il faut en convenir, aurait eu lieu dans des circonstances assez étranges, peu propres à faire honneur à la bonne foi du Normand. Personne cependant ne l'ignore, Guillaume le Bâtard n'était guère importuné par les scrupules. Ajoutons toutefois que son titre de neveu de la reine Emma d'Angleterre appuyait jusqu'à un certain point ses prétentions. Après la sépulture du roi Édouard le Confesseur, une assemblée tenue à Westminster proclama Harold roi d'An-

gleterre, le jour même des funérailles du monarque défunt. Ce fut donc dans ces conjonctures que le duc de Normandie résolut de faire valoir ce qu'il appelait ses droits. Au moment où la nouvelle de la mort du roi Édouard lui fut annoncée, il était occupé à chasser dans la forêt de Rouvray. Il se jette aussitôt dans une barque, traverse la Seine et court à Rouen. Il n'a pas un moment à perdre. Il convoque ses vassaux, leur communique ses projets et réclame des subsides. Peu favorables à ses desseins aventureux, les états de Normandie lui refusent l'argent nécessaire. Le prince, déconcerté un instant, ne renonce pas à ses desseins ambitieux; il aura recours à la ruse. Il n'est pas aisé de tromper des Normands, tout cependant réussit au delà de ses espérances. D'abondantes ressources lui sont assurées. De nombreux et hardis compagnons, fascinés par de brillantes promesses, jurent de partager le sort de l'entreprise. Beaucoup de chevaliers en Normandie, et dans les provinces voisines, étaient plus braves que riches; ils accourent en foule, ayant tous l'espoir de gagner quelque chose, la plupart n'ayant rien à perdre. Les plus vaillants devaient avoir en partage des villes, des domaines, ou épouser de riches héritières. Ceux qui ne voudraient pas demeurer au delà de la Manche recevraient de grosses sommes et auraient part au butin. Les uns préféraient un château fort, avec des bois et des terres, c'était la condition des seigneurs de France les mieux pourvus; d'autres étaient séduits par l'appât du pillage, ils ne voyaient rien au-dessus de la vie d'aventures du chevalier errant. L'appel du duc de Nor-



mandie fut entendu jusqu'en Allemagne et en Italie.

Quand il fallut transporter de l'autre côté du détroit cette masse de guerriers pleins d'ardeur et peu disciplinés, Guillaume mit en réquisition tous les navires qui se trouvaient le long des côtes de Normandie. Plusieurs barons frétèrent des navires à leurs dépens : il y eut un moment d'ambitieuse émulation qui ressemblait à de l'enthousiasme. Trois mille navires, grands et petits, se pressaient à l'embouchure de la Dive, lieu du rendez-vous général [1]. Les vents contraires les retinrent plus de trente jours dans le port : les plus impatients, qui voulurent braver le mauvais temps, furent jetés sur les rochers, où ils se brisèrent. Enfin un vent favorable enfle les voiles, et pousse la flotte vers les rivages de l'Angleterre. Tous à l'envi sont saisis d'une ardeur belliqueuse, que les inconvénients ordinaires d'un voyage maritime ne peuvent attiédir. Chacun caresse les rêves de son imagination. Après une traversée heureuse, les Normands abordent sans être inquiétés, et débarquent dans un petit port du comté de Sussex. Harold en ce moment, loin de soupçonner le danger, se livre en toute sécurité aux joie du triomphe qu'il a récemment remporté sur les hordes danoises. Un messager vole en toute hâte à Londres annoncer l'arrivée des ennemis; il trouve le prince à table, au milieu d'un festin. Son récit fait succéder l'inquiétude au calme; les guerriers portent la main à leur épée, et jurent de mourir plutôt que d'abandonner la cause de leur souverain. Harold, du reste,

[1] *Hist. d'Angleterre*, p. 42.

n'était pas homme à s'endormir. Il se met aussitôt à la tête de ses troupes; six jours après cette fâcheuse dépêche, il se dirige, à marches forcées, vers les champs de Hastings, dans l'espérance de surprendre son adversaire. Mais il avait affaire à un général vigilant. Il le trouve sur ses gardes, et tout disposé à accepter la bataille. On en vient aux mains sans tarder; une égale ardeur enflamme le courage des deux armées. Qui pourrait redire les prodiges de valeur qui signalèrent de part et d'autre cette journée mémorable? Longtemps la victoire balance indécise. Tantôt les Normands avancent, et tantôt ils reculent. Armés de lourdes haches, qu'ils savent manier avec adresse, les Anglo-Saxons portent à leurs adversaires des coups terribles. Étonnés d'une résistance aussi opiniâtre, décimés par le fer des haches, contre lequel les boucliers sont impuissants à les protéger, les Normands commencent à reculer. La lutte semblait inégale et sur le point de se terminer. Habile à prendre une résolution rapide, Guillaume ordonne à ses gens de se replier. Se croyant sûrs de la victoire, les Anglo-Saxons rompent leurs rangs, et se mettent à poursuivre les fuyards. Le désordre est bientôt au comble. Mais les cris de triomphe se changent en deuil. La fuite des Normands est simulée; ils réussissent ainsi à attirer leurs adversaires dans une embuscade. Pris comme dans un piége, ceux-ci sont enveloppés, et frappés sans pouvoir se défendre. La mêlée est horrible, et des ruisseaux de sang inondent la campagne. La lutte se prolongeait toujours, quand enfin Harold, atteint d'une flèche à l'œil, tombe mort de son cheval; deux frères



du roi anglais éprouvent le même sort; autour d'eux gisent des monceaux de cadavres. Le reste de l'armée anglo-saxonne se disperse, à l'aide des ténèbres de la nuit ou se cache dans les bois. Guillaume est vainqueur. Une seule journée et une seule bataille avaient décidé du sort de l'empire. Guillaume était maître de l'Angleterre. Ce mémorable fait d'armes s'accomplit le 14 octobre 1066.

A l'endroit où Harold succomba, le vainqueur fonda une abbaye sous le nom de *Baccelly* ou de *la Bataille*, et la dédia à saint Martin. Des moines de Marmoutier-lez-Tours vinrent en prendre possession dès l'année 1067; ils avaient comme obligation spéciale de prier pour le repos de l'âme des guerriers tués les armes à la main dans les plaines de Hastings. L'autel de l'église s'éleva, dit-on, à l'endroit même où l'on trouva le corps inanimé du roi Harold, tombé en combattant. Le corps du prince anglais fut reconnu par sa femme Édithe *au cou de cygne*, et les vainqueurs ne purent refuser quelques larmes à un ennemi malheureux, mort au champ d'honneur. Sur sa tombe on grava ces quatre mots :

HIC JACET HAROLD INFELIX :

Ci-gît l'infortuné Harold.

L'abbaye de *la Bataille* fut enrichie des dons de Guillaume le Conquérant et de ses successeurs : elle eut plusieurs prieurés sous sa dépendance. Longtemps elle fleurit sous la direction des religieux bénédictins formés aux vertus monastiques dans la célèbre abbaye

de Saint-Martin près de Tours. La régularité y fut toujours en honneur, jusqu'au jour où la prétendue réforme protestante vint briser les portes du monastère et en chasser brutalement les paisibles possesseurs.

Plus heureux, les édifices dus à la munificence du roi Guillaume et de la reine Mathilde subsistent encore à Caen, après avoir traversé chez nous les plus mauvais jours de la révolution. L'église Saint-Étienne est aujourd'hui paroissiale, et les bâtiments du monastère ont été transformés en collége. L'abbaye de la Trinité est devenue l'hospice général de la ville.

A peine achevée, l'abbaye de Saint-Étienne, enrichie d'une relique précieuse du premier martyr, fut gouvernée par un illustre moine de l'ordre bénédictin; Lanfranc, alors prieur du Bec, ne tarda pas à être élevé aux suprêmes honneurs de l'Église. Vanité des choses humaines! Guillaume le Conquérant vient de rendre le dernier soupir dans un château près de Rouen, le 9 septembre 1087. Selon ses intentions, son corps doit être enseveli à Caen. L'histoire nous a conservé plus d'un trait du même genre : à peine a-t-il rendu le dernier soupir, ses serviteurs le dépouillent et l'abandonnent, peu soucieux de rendre les derniers devoirs à sa dépouille mortelle; la plupart, comme d'habitude, se tournent *vers le soleil levant,* s'empressant plus que de raison auprès de son successeur. Après quelques délais, l'archevêque de Rouen et Herloin de Couteville s'occupent presque seuls de la sépulture du monarque défunt. Ces deux fidèles sujets du roi d'Angleterre, leur ancien maître, restèrent jusqu'au bout fidèles à

sa mémoire, rares et désintéressés courtisans d'outre-tombe. Le corps du prince, si puissant et si redouté durant sa vie, eut peine à prendre possession de sa dernière demeure. Le convoi funèbre entrait à Caen, lorsqu'un incendie effroyable éclate en ville et disperse les assistants. Les religieux de Saint-Étienne conduisent seuls à leur monastère les restes de leur bienfaiteur. On était sur le point de descendre le cadavre dans la fosse funèbre, ce petit coin de terre qu'on accorde à tout homme pour y dormir en paix son dernier sommeil. Ce suprême asile fut disputé au prince dont l'épée avait conquis un vaste royaume. On s'apprêtait à descendre le cercueil en terre; tous paraissaient tristes et abattus. Soudain une certaine agitation se manifeste dans l'assemblée; un bourgeois de Caen s'avance et s'écrie : « La place où vous allez enterrer ce corps m'appartient; étant encore duc, le roi l'a enlevée par violence à mon père, pour y bâtir un monastère. Sourd à la voix de la justice, il n'a jamais voulu consentir à lui en payer la valeur. Aujourd'hui j'en réclame le prix; autrement je m'oppose à la sépulture. » On comprend aisément l'impression produite par un semblable discours. L'assemblée entière est en proie à une émotion difficile à décrire. Le service funèbre reste un moment interrompu. Les évêques et les seigneurs délibèrent quelques instants : ils font remettre sur-le-champ la somme de soixante sols au propriétaire pour le droit de la fosse, lui promettant une étendue de terre suffisante à le dédommager de la perte de son héritage paternel. La cérémonie des obsèques va donc se terminer en paix : un nouvel incident

vient en troubler l'achèvement. La fosse, trop étroite, ne peut contenir le cercueil; on s'efforce en vain, quand il se brise tout à coup; une odeur si fétide se répand dans l'église, que grands et petits s'enfuient en tumulte. Le désordre calmé, on brûle de l'encens dans des cassolettes, et les moines finissent en hâte l'enterrement du monarque. Telles furent les circonstances de la sépulture d'un des plus riches souverains et des plus glorieux princes du moyen âge. Celui qui semblait à l'étroit dans les immenses domaines que la Providence avait soumis à son autorité, eut peine à trouver à la fin six pieds de terre pour s'y coucher en paix. Quelle leçon!

L'ancienne église abbatiale de Saint-Étienne est le plus vaste des monuments religieux de la ville de Caen: le plan est en forme de croix, et la nef principale est accompagnée de collatéraux. Ce grand édifice, dans son ensemble, appartient à trois styles d'architecture différents. La façade, les tours jusqu'à la corniche du toit, la nef et les transsepts sont de construction primitive, et datent du XIe siècle. Le chœur doit être de la fin du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe. La pyramide centrale, qui repose sur une partie de la tour normande, fut rebâtie dans le courant du XVe siècle.

Le tombeau de Guillaume le Conquérant fut détruit par les huguenots en 1562, et ses cendres furent violées avec un acharnement inexplicable [1]. Les ravages sacriléges des protestants s'accomplirent avec tant de fanatisme, que durant soixante-quatre ans il fut impossible

[1] De Bras, *Hist. de Caen.*



SAINT-ÉTIENNE DE CAEN

de reprendre, dans cette église, l'exercice du culte divin.

Les calvinistes commirent les mêmes excès à la Trinité, et les restes de la reine Mathilde ne furent pas respectés. L'église de l'abbaye aux dames, construite avec une extrême rapidité, fut consacrée en 1066, l'année même de la conquête de l'Angleterre. Quoique cet édifice ait été fondé en même temps que celui de Saint-Étienne, le caractère de l'architecture en est bien différent. On y remarque une plus grande profusion d'ornements, et la décoration est d'une pureté et d'une élégance remarquables, vrai type de la noble architecture normande du XIe siècle. L'édifice est conservé dans sa structure originale; c'est, sous ce rapport, un monument justement estimé des archéologues. Sous le chœur s'étend une vaste crypte dont les voûtes sont soutenues sur de nombreuses colonnes.

Les tours de la façade principale portent des traces apparentes de mutilation. Elles furent en partie ruinées, en 1360[1], par les partisans de Charles le Mauvais, roi de Navarre. Dans des jours de tristes discordes, ce prince s'était établi à Mantes, et pour nuire au Dauphin, alors régent de France, il faisait de fréquentes incursions dans les provinces voisines. Charles le Mauvais quitta cette partie de la France seulement en 1365, quand il se vit forcé de conclure un traité de paix avec le Dauphin : en échange de la ville de Mantes, il reçut pour résidence la ville de Montpellier.

[1] Huet, *Origines de Caen.*

La ville de Caen peut être fière de ces deux monuments : d'impérissables souvenirs s'y rattachent. Nous sera-t-il permis d'ajouter que ce sont deux vieux témoins de la grandeur de notre patrie?

XXV

SAINT-VICTOR DE PARIS

Au commencement du XIIe siècle, le lieu où s'éleva l'abbaye de Saint-Victor était désert, assez éloigné de la ville et couvert de bois. On a prétendu que dans cette solitude s'élevait une chapelle entourée de cellules, et que de pieux ermites y trouvaient le calme le plus profond, à quelques pas d'une cité qui passa toujours pour être tumultueuse. Toutefois le vrai fondateur de l'abbaye fut Guillaume de Champeaux, archidiacre et écolâtre de Notre-Dame de Paris [1]. En 1108, il abandonna sa chaire et son titre pour vivre dans la paix et l'obscurité du cloître. Il revêtit à Saint-Victor l'habit de chanoine régulier de Saint-Augustin. En quittant le siècle, Guillaume avait renoncé à l'enseignement et aux applaudissements de l'école. Mais ses

[1] Nous avons emprunté les principaux éléments de cette notice à un savant travail de Mgr Hugonin, aujourd'hui évêque de Bayeux, ayant pour titre : *Essai sur la fondation de l'école de Saint-Victor de Paris.* (*Patrol. lat.*, tom. CLXXV.)

anciens élèves ne purent consentir à son silence : ils le sollicitèrent de continuer ses leçons au sein de la retraite qu'il s'était choisie. Le vénérable Hildebert, évêque du Mans, plus tard archevêque de Tours, crut devoir joindre ses instances à celles de tant d'amis.

Guillaume ne put résister à des demandes si gracieuses et si pressantes; il reprit ses leçons : telle fut l'origine de la célèbre école de Saint-Victor de Paris. Ses démêlés avec Abailard sont assez connus, et l'on sait avec quelle modération affectée celui-ci raconte ses victoires. Elles ne furent pas cependant aussi fâcheuses pour Guillaume qu'il semble l'insinuer : nous ne voyons pas que le crédit et la réputation du savant professeur en aient beaucoup souffert. Ce fut même à cette époque, où son rival nous le représente humilié et abandonné de tous, qu'il fut élevé sur le siége épiscopal de Châlons. Dès lors sa vie devient très-active. Il se montre grand dans l'épiscopat, comme il s'était montré savant et habile dans les chaires publiques. Saint Bernard le choisit pour recevoir de ses mains la bénédiction abbatiale. Son épiscopat fut de trop courte durée pour le bien et la gloire de l'Église. Il mourut le 18 janvier 1121, après avoir gouverné sept ans et six mois le diocèse de Châlons.

Avant de quitter sa retraite, il avait confié la communauté de Saint-Victor à Gilduin, le plus cher de ses disciples. Gilduin était natif de Paris; il jouissait d'une juste considération, qu'il avait acquise plus encore par sa sagesse et sa vertu que par sa science. Louis VI le choisit pour son confesseur, et il le traita toujours avec un respect filial. Sous son administration, la

communauté de Saint-Victor devint une riche et puissante abbaye : Louis VI la dota avec une munificence vraiment royale.

Au reste, les chanoines faisaient un bon usage de leurs richesses; ils les consacraient au soulagement des pauvres, et surtout des jeunes étudiants que l'amour de la science attirait à Paris. Charitables et bienfaisants envers ceux qui réclamaient leurs secours, les chanoines de Saint-Victor se montrèrent aussi respectueux et dévoués envers les évêques de Paris. Ils furent leurs plus sages conseillers, les plus fermes appuis de leur autorité qu'ils partagèrent souvent, et les plus zélés défenseurs de leurs droits. Ils durent à cette conduite l'estime et la confiance de tous. Aussi les auteurs contemporains célèbrent-ils à l'envi leur piété et leur science. Innocent II, dans une lettre adressée à Étienne, évêque de Paris, loue leur religion, leur régularité, leur fidèle observation des règles canoniales et de la discipline de l'Église; il dit que leur conduite rend gloire à Dieu, et que leur exemple édifie les peuples. Jacques de Vitry en fait un bel éloge. « Cette congrégation, dit-il, est comme le flambeau du Seigneur élevé sur le chandelier. »

Les desseins de Louis VI étaient accomplis; les chanoines de Saint-Victor, enrichis par les libéralités de leurs puissants et généreux protecteurs, pouvaient se livrer en paix à leurs études et aux exercices de la vie religieuse. Une forte constitution maintenait dans le monastère une parfaite régularité : elle fut l'œuvre de Gilduin.

Nous ferons connaître cette règle avec quelque dé-

tail; d'autant plus qu'elle ressemble en plusieurs points aux statuts des autres monastères, et qu'elle nous aide à mieux apprécier la vie monastique au moyen âge. Nous pouvons suivre de cette manière les religieux dans les occupations diverses qui remplissent leur journée : nous sommes, pour ainsi dire, avec eux le jour et la nuit.

L'abbé était le supérieur des chanoines; il devait leur tenir lieu de père. Son élection se faisait avec une grande solennité; à sa mort, les frères jeûnaient et gardaient le silence jusqu'à ses funérailles.

Après la cérémonie des obsèques, le prieur sonnait la cloche, et tous se rendaient au chapitre. Prosternés sur leurs stalles, ils priaient et chantaient des psaumes; après quoi chacun s'asseyait. Le prieur, prenant alors la parole, entretenait les frères de l'élection; on en choisissait sept des plus distingués, qui formaient un conseil. Ils devaient délibérer entre eux, et élire le religieux qu'ils jugeaient le plus capable de gouverner la communauté; les autres priaient en silence. Il était défendu aux chanoines de se réunir et de s'entretenir entre eux de la prochaine élection. Si les électeurs ne pouvaient s'entendre, on augmentait leur nombre. Si le prieur était absent, mais dans la province, et qu'il pût revenir dans trois jours, on l'attendait; autrement on passait outre. Nul n'avait voix délibérative, et, à plus forte raison, nul n'était éligible s'il n'était au moins sous-diacre, s'il était excommunié ou interdit. On ne pouvait encore être élu avant vingt-cinq ans, et si l'on n'avait passé trois à quatre ans dans l'abbaye.

Lorsque le choix du conseil s'était arrêté sur un des

chanoines, on assemblait le chapitre, et le plus ancien annonçait l'élection. L'élu était aussitôt conduit au siége de l'abbé, où il recevait l'hommage de tous les frères. La cérémonie se terminait par le chant des psaumes appropriés à la circonstance.

Le lendemain, tous ceux qui faisaient partie de son obédience venaient au chapitre, et, prosternés devant le nouvel abbé, ils déposaient leurs clefs à ses pieds. Celui-ci leur ordonnait de se relever et de les reprendre. L'abbé leur adressait cette demande : « Me promettez-vous l'obéissance que vous me devez, selon les règles de saint Augustin et selon les promesses que vous avez faites le jour de votre profession. » On répondait : « Je le promets. »

L'élection terminée, le prieur et le sous-prieur, prenant avec eux quelques-uns des frères parmi les plus âgés, se rendaient auprès de l'évêque. Ils lui faisaient connaître l'abbé qu'ils avaient élu, et réglaient avec lui quel jour il viendrait recevoir de ses mains la bénédiction abbatiale.

Le jour fixé, tous les religieux se rendaient au chœur et attendaient en silence le retour de l'abbé. Celui-ci entrait par la grande porte de l'église; il traversait le milieu du chœur, et à son passage tous s'inclinaient. Ceux qui l'accompagnaient se rendaient aussitôt à leurs stalles, excepté le prieur et le sous-prieur, qui le conduisaient seuls depuis l'entrée du chœur jusqu'aux degrés du sanctuaire. L'abbé se prosternait sur un tapis, et les chanoines chantaient des psaumes, des graduels et des oraisons.

Ces imposantes cérémonies étaient naturellement

propres à frapper l'imagination et à réveiller la foi de de ces hommes simples. Ils voyaient dans la personne de l'abbé le représentant de Dieu. Le respect dont ils l'environnaient rendait l'obéissance plus sûre et plus facile. Ce respect devait se manifester au dehors. Personne ne passait devant l'abbé sans le saluer. Partout ailleurs que dans le cloître, on se levait lorsqu'il entrait, et on ne s'asseyait que lorsqu'il s'asseyait lui-même ou lorsqu'il le commandait. Au cloître et au chœur, on se contentait de s'incliner sur son passage, à moins qu'il n'introduisît un étranger : alors tous se levaient par respect pour l'hôte qui les honorait de sa présence.

On s'étonne de la politesse que les pensées de la foi inspiraient à ces bons religieux, vivant au milieu d'une société à peine sortie de la barbarie, qui ne s'était pas encore dépouillée de la violence de son caractère et de la grossièreté de ses mœurs. De tels exemples n'étaient pas inutiles au progrès même de la civilisation.

L'autorité de l'abbé était douce et souveraine; mais elle n'était ni arbitraire, ni sans contrôle. Elle devait s'exercer selon les lois de l'ordre, sous la surveillance du chapitre général et de l'évêque. Quoique ses fonctions fussent à vie, il pouvait en être privé, et même être chassé de la communauté s'il abusait de son pouvoir. L'histoire de Saint-Victor nous en offre un exemple même dans le XII[e] siècle. Ervise, abbé mondain et dissipateur, fut obligé, malgré ses intrigues et la modération de Richard, son prieur, de se démettre de sa dignité et de quitter son abbaye.

L'abbé était aidé dans le gouvernement général de la communauté par des fonctionnaires qui lui étaient tous subordonnés.

Le *prieur* le remplaçait ou le secondait dans l'exercice de sa charge. Il était choisi par l'abbé, qui devait prendre en cette circonstance le conseil des anciens. Sa place au chœur était à gauche, en face de l'abbé. C'est lui qui donnait avec la cloche le signal des exercices, qui reprenait le lecteur au chœur ou au chapitre, qui veillait spécialement à la discipline. Il exerçait, en outre, la surveillance sur tous les employés inférieurs; mais il n'avait le pouvoir ni de les destituer ni de les élire. En son absence, ses fonctions étaient remplies par le sous-prieur.

La *camérier* était l'économe du monastère; il prenait soin de tous les biens; mais il n'était qu'administrateur, il ne pouvait rien aliéner. Chaque semaine il devait rendre compte à l'abbé de son administration.

Le *cellérier* était chargé de la préparation et de la distribution des aliments. Il devait y avoir une seule cuisine et un seul cellérier. Il pouvait cependant allumer plusieurs feux et prendre des aides parmi les frères convers. On lui recommandait surtout le soin des malades et celui des étrangers à qui l'on donnait l'hospitalité.

Le *réfectorier* avait soin du réfectoire. Il préparait tout ce qui était nécessaire pour le repas, le pain, le vin, l'eau et le linge. Il changeait les nappes tous les huit jours et les serviettes tous les trois jours, et conservait tout dans une très-grande propreté.

Les malades étaient confiés à un *infirmier,* les pau-

vres à un *aumônier*. L'aumônier ne se contentait pas de fournir à leurs besoins pendant leur vie, il leur procurait une sépulture convenable après leur mort, et faisait prier pour le repos de leurs âmes. Une sollicitude si touchante et si pleine de délicatesse était inspirée par une véritable charité.

Cette vertu était aussi celle du *portier*. On lui recommandait d'être affable et plein de bonté à l'égard de tous. Lorsqu'un religieux se présentait à la porte, il le saluait en s'inclinant. Si c'était un séculier, il l'introduisait d'abord, puis il lui demandait avec douceur et humilité ce qu'il désirait. Si l'étranger réclamait l'hospitalité, il le priait d'attendre jusqu'à ce qu'il eût prévenu l'abbé et l'hôtelier.

C'était l'*hôtelier* qui recevait les étrangers et remplissait envers eux tous les devoirs de la plus affectueuse hospitalité. Lorsque le portier l'avait averti, il se rendait sans retard auprès de son hôte, même pendant le chant de l'office. Il venait le saluer et le conduisait en silence, à moins qu'il ne fût interrogé. Lorsqu'il l'avait introduit dans l'oratoire, il présentait l'eau bénite à l'abbé, qui l'aspergeait. En son absence, il le faisait lui-même. Il conduisait les étrangers au chœur et au réfectoire aux heures fixes, mais jamais au chapitre. Enfin il leur procurait toutes les choses dont ils avaient besoin.

Tous les livres du monastère étaient confiés à la garde du *chantre*, qui remplissait en même temps les fonctions de *bibliothécaire*. Il en possédait le catalogue, et il en faisait deux ou trois fois par an le recensement, examinant attentivement s'ils avaient souffert

quelque dommage, afin de le réparer. Il ne prêtait un livre que sur un gage équivalent. Il inscrivait sur un registre et le titre du livre et le nom de celui à qui il le remettait, et le gage qu'il en recevait. Les livres précieux ne pouvaient se prêter sans la permission de l'abbé. Il avait soin, en outre, de toutes les chartes et autres écritures qui concernaient le monastère. Il fournissait aux copistes les choses nécessaires. Il veillait à ce qu'ils ne manquassent de rien et qu'ils copiassent seulement les ouvrages indiqués par l'abbé. Tous ceux qui savaient écrire devaient se rendre à ses ordres lorsqu'il l'exigeait. C'était lui qui était chargé de la correction des manuscrits. Tous les livres qui servaient à l'office devaient être bien ponctués, afin que les frères ne fussent point embarrassés, et que leur chant fût régulier.

Ainsi chaque officier avait son emploi déterminé, et les travaux de tous concouraient à établir un ordre parfait dans le monastère. Cet ordre, quand il était respecté, était le principe et le gardien de la paix et de la tranquillité d'âme, aussi nécessaire pour les spéculations de la science que pour les progrès de la piété chrétienne. N'était-ce pas un beau spectacle, au milieu des mœurs violentes de cette époque, que la vie de ces hommes si régulière et si calme, à qui la religion inspirait cette bienveillance pour tous, et surtout ce respect qui distingue mieux encore les peuples civilisés des peuples barbares que la politesse et l'élégance des formes? Le barbare craint, admire, aime; il n'y a que l'homme civilisé qui respecte; et cependant le respect est à la fois la manifestation et la sauvegarde

de la dignité humaine. Aussi les règles monastiques, qui imprimaient si profondément le respect dans les âmes, eurent plus de part qu'on ne leur en attribue ordinairement à la civilisation du monde.

Cette régularité n'eût été ni durable ni utile, si les chanoines s'étaient livrés à l'oisiveté. Toutes les heures de leur journée étaient réglées, et il n'y en avait aucune qui ne fût employée à une occupation déterminée. Ils se levaient au milieu de la nuit pour offrir à Dieu un sacrifice de louange, et, pendant le repos de la nature, leurs voix et leurs cœurs s'élevaient pour célébrer sa grandeur et implorer sa bonté. Ils sortaient tous ensemble du dortoir, précédés d'un flambeau, et se rendaient au chœur pour chanter le grand office.

Simon Gourdan nous rapporte un usage singulier qui s'observait à Saint-Victor. Pour exciter davantage la piété, et pour prévenir l'assoupissement durant les longues veilles de la nuit, un religieux portant un livre se promenait de chaque côté du chœur. Les autres devaient le saluer lorsqu'il passait. S'il s'apercevait que l'un d'eux ne chantât pas, il déposait le livre devant lui, et, après une prostration ou une inclination profonde devant le sanctuaire et au chœur, il s'en retournait à sa place. Le chanoine qui avait reçu le livre baisait la terre et se promenait à son tour. L'abbé et l'infirmier étaient seuls dispensés de cette cérémonie.

Après être entré dans ces détails si instructifs, Mgr l'évêque de Bayeux parle de divers exercices religieux. A ces pratiques de piété et à l'étude succédait le travail des mains. Au signal du prieur, les chanoines

montaient en procession dans le dortoir, retroussaient leurs robes et leurs rochets; les ayant ceints, ils se revêtaient d'une tunique de toile grossière qui tombait jusqu'à mi-jambes, et prenaient un petit chaperon ou camail. Ils descendaient en ordre, précédés du prieur en l'absence de l'abbé, et suivis du sous-prieur, en chantant des psaumes. Ils se rendaient ainsi au jardin, dans l'enclos où l'on distribuait les instruments et la tâche que chacun devait accomplir. On travaillait dans un rigoureux silence. Les infirmes restaient dans le cloître, récitaient des psaumes, servaient ou célébraient le saint sacrifice de la messe. Dans les temps de pluie, pendant les rigueurs de l'hiver, on se livrait à un autre genre d'occupation. De quelque nature qu'il fût, personne ne pouvait s'en dispenser.

Les copistes seuls étaient exemptés du travail des mains : c'étaient ordinairement les clercs ou les moines les plus instruits que l'on appliquait à ce noble labeur. Nul emploi n'était plus honorable, ni plus envié. Ce n'était pas toujours l'amour des lettres qui inspirait un si beau zèle. Le sentiment littéraire était bien faible à cette époque; on ne doit pas s'en étonner : le goût et le besoin qu'il fait naître d'étudier les chefs-d'œuvre de l'art et du génie n'appartiennent qu'à l'âge mûr des sociétés comme des individus. Heureusement la foi chrétienne y suppléa. Le désir de conserver intacts et de multiplier les exemplaires des saints livres et des ouvrages des Pères fut le principal mobile de la multitude des copistes.

Le local assigné aux copistes devait être hors du

couvent, mais dans l'enceinte du cloître; « afin qu'ils pussent plus paisiblement en cet endroit s'appliquer à leur travail sans trouble et sans bruit. » Dès qu'ils étaient assis et à l'œuvre, ils devaient garder le plus rigoureux silence. Ailleurs la règle était plus sévère encore. Ainsi, dans les abbayes de Cîteaux, la salle des copistes, appelée communément *scriptorium*, était divisée par des cloisons en un grand nombre de cellules; chacun avait la sienne. Toute conversation était impossible, et le recueillement le plus absolu était non-seulement un devoir, mais une nécessité. La dissipation eût fait commettre, en effet, bien des inexactitudes qui eussent, en se multipliant, défiguré les plus précieux manuscrits. Aussi une scrupuleuse vigilance fut-elle toujours recommandée aux copistes. Dans un grand nombre de monastères, les scribes étaient partagés en deux sections : les uns copiaient; les autres, plus instruits, révisaient et corrigeaient les copies. On retrouve, dans un grand nombre de manuscrits, la trace de ces corrections. C'est à ces sages prescriptions, scrupuleusement observées, que nous devons les beaux manuscrits du moyen âge. Ainsi se sont formées tant de riches bibliothèques.

Nous emprunterons encore à l'auteur de l'*Essai sur la fondation de l'école de Saint-Victor* quelques traits de mœurs, propres à peindre la société du temps, et comment les religieux acquéraient une supériorité marquée sur les gens du monde dans les choses mêmes qui tiennent à la politesse et à l'élégance des mœurs.

Hugues prescrit aux novices comment ils doivent se conduire à table, et il décrit, avec une finesse digne

de la Bruyère, les défauts qu'ils apportaient souvent du dehors dans le cloître. « Il y en a, dit-il, qui, en se mettant à table, témoignent, par l'agitation inquiète et par les mouvements désordonnés de leur corps, l'intempérance de leurs désirs. Ils branlent la tête, ils découvrent leurs bras, ils étendent les mains. Vous diriez, en voyant leurs pénibles efforts et leurs gestes inconvenants, qu'ils vont engloutir à la fois tous les mets qu'on leur présente. Ils prennent haleine, ils soupirent péniblement: de leurs places ils parcourent des yeux et des mains les aliments qui sont près ou loin d'eux. Ils s'empressent de rompre le pain, de mettre le vin dans les coupes; ils font tourner les plats: comme un roi sous les murs d'une ville assiégée et sur le point de donner l'assaut, ils hésitent de quel côté ils commenceront l'attaque; ils désireraient faire irruption de toutes parts. »

Ailleurs il s'élève avec le même zèle et la même malice contre des défauts non moins grossiers. « Il y en a, dit-il, dont les gosiers sont atteints d'une maladie assez singulière : ils ne peuvent avaler que des mets gras et délicats. Si quelquefois on leur sert une nourriture frugale ou peu abondante, ils se plaignent d'éprouver des indigestions, des sécheresses d'estomac, des étourdissements ou d'autres indispositions semblables.

« D'autres exigent un soin minutieux dans la préparation de leur nourriture; ils recherchent une infinité d'apprêts et d'assaisonnements. Tantôt il faut des aliments tendres, tantôt durs; tantôt froids, tantôt chauds; tantôt cuits dans l'eau, tantôt rôtis; tantôt assaisonnés

avec du sel, tantôt avec du poivre, tantôt avec du cumin. On doit non-seulement les reprendre, mais les tourner en ridicule. »

Il leur recommande aussi la simplicité dans les habits; ils ne doivent être ni trop précieux, ni trop fins ou trop délicats, ni d'une couleur trop éclatante, qui ne conviendrait nullement à un religieux, ni trop grands et traînants, ni trop larges, ni trop étroits, ni taillés selon la vanité du siècle. Il faut être modeste, même dans la manière dont on les ajuste. « Il y a des insensés, dit-il, qui désirent plaire aux insensés. Ils disposent leurs vêtements avec un certain art : les uns les rejettent en arrière d'une manière ridicule; les autres, pour se donner un air de dignité, les déploient et les étendent autant qu'ils peuvent; d'autres les plient et les ramassent en un seul faisceau; d'autres les séparent et les serrent avec tant de force, qu'ils prennent toutes les formes du corps et offensent les regards; d'autres les agitent, et, livrant aux vents leurs plis onduleux, indiquent, par la mobilité de leurs vêtements, la légèreté de leur esprit; d'autres, en marchant, tracent avec leurs queues sinueuses des sillons dans le sable. Ces queues et leurs franges traînantes effacent, derrière eux, comme la queue du renard, les traces de leurs pas, et certes, avec justice, afin que, après avoir passé, leur mémoire périsse, et qu'ils ne vivent plus dans le souvenir des vivants. »

A la suite de ces amples emprunts au savant travail de Mgr Hugonin, nous ajouterons seulement que les cloîtres de Saint-Victor restèrent longtemps et à juste titre renommés par les vertus et la science des cha-

noines. La régularité s'y maintint si florissante, que cette abbaye mérita, comme celle de Saint-Victor de Marseille, d'être surnommée *la porte du paradis*. Les études y jetèrent le plus vif éclat. Qui ne connaît les écrits pieux et remplis d'une solide érudition de Richard de Saint-Victor? Nous ne saurions même indiquer ici tous les noms des savants docteurs qui ont illustré l'école de ce monastère. Telle fut la renommée de cette maison, que plusieurs églises collégiales et abbayes désirèrent embrasser la même observance régulière. Il se forma ainsi une congrégation considérable qui prit le nom de Saint-Victor, et qui a prospéré durant plusieurs siècles. Nous ne saurions passer sous silence l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis, qui avait embrassé, dès 1138, la règle des chanoines réguliers de Saint-Victor.

De l'antique établissement fondé par Guillaume de Champeaux que reste-t-il aujourd'hui? Pas même des ruines. Le nom seul a survécu dans le quartier de la capitale où il brilla si longtemps.

XXVI

VÉZELAY. — LA CHARITÉ-SUR-LOIRE
SAINT-ÉTIENNE DE NEVERS

Il y a quelques années, je visitais la magnifique église de Vézelay, la plus belle peut-être de la riche province de Bourgogne, en compagnie d'un savant ecclésiastique de Nevers. Dans mes pérégrinations archéologiques, je dois en convenir, j'ai rarement éprouvé autant de plaisir que dans ce voyage, où se trouvaient unis les pieux sentiments d'un pèlerinage, de curieuses observations scientifiques, les études artistiques les plus variées, le charme des perspectives les plus pittoresques, à travers des contrées fertiles et cultivées. Bâtie en amphithéâtre sur une éminence assez élevée, la petite ville de Vézelay domine un pays étendu. Les maisons s'étagent sur les flancs de la colline dans un désordre qui n'est pas dépourvu de charme. Les derniers débris de vieilles fortifications du moyen âge forment comme l'encadrement du tableau. Au sommet, et presque dans la région des nuages, l'antique église abbatiale protége toujours, à la suite des révolutions,

les habitations groupées à ses pieds, et couvre de son ombre les campagnes environnantes. Durant de longs siècles, Vézelay, avec sa vieille abbaye, passa pour une place imprenable. La nature avait beaucoup fait pour rendre inutile toute tentative des ennemis: l'art en avait rendu les abords difficiles: la religion y avait ajouté sa sauvegarde toujours respectée.

Le voyageur le plus indifférent ne saurait voir sans émotion ce théâtre des plus entrainantes prédications de saint Bernard. Là, en effet, se décidèrent les plus graves résolutions relatives à la seconde croisade. Le roi Louis VII avait convoqué à Vézelay un grand parlement pour la fête de Pâques de l'année 1146. On devait y agiter la question de la croisade. Suger, l'intelligent ministre du roi de France, n'était pas favorable à cette expédition d'outre-mer : les renseignements venus d'Orient le rendaient circonspect. Mais l'éloquence de saint Bernard l'emporta. L'abbé de Clairvaux avait reçu ordre du pape de prêcher la guerre sainte. Qu'on se figure à Vézelay, se pressant autour du trône du prince français, des milliers de chevaliers en armes; des flots de peuple inondent la campagne : l'enthousiasme se propage comme le feu au milieu de matières inflammables. Saint Bernard parait, et, aux accents de cette parole véhémente, rien ne résiste. Les chevaliers portent la main à leur épée, et jurent de venger les injures du Christ et du peuple chrétien. Tous font vœu de verser leur sang, s'il le faut, pour la sainte cause de la religion. On avait préparé d'avance une quantité considérable de croix d'étoffe blanche. Toutes étaient enlevées, et l'orateur n'avait pas

cessé de parler. Chacun se faisait attacher sur l'épaule ou à la poitrine cette marque d'un engagement sacré. Afin de satisfaire une ardeur qui ne pouvait souffrir le moindre délai, le saint abbé de Clairvaux fut obligé de mettre ses habits en lambeaux. Jamais on ne vit pareil empressement; à la suite de cette prédication, les femmes arrêtaient, enfermaient même leurs maris, pour les empêcher de subir l'ascendant du prédicateur de la croisade. Avec le roi se croisèrent la reine Éléonore, son épouse; Robert, comte de Dreux, son frère; les comtes de Toulouse, de Champagne, de Soissons, de Nevers, et une foule de seigneurs. Parmi les prélats on compta Geoffroi de Langres, Simon de Noyon, Arnoul de Lisieux.

L'expédition s'ouvrait sous les plus heureux auspices. Un moment on songea à placer saint Bernard à la tête des armées. Avec ce tact qui caractérise les actes importants de sa vie, saint Bernard refusa, comprenant que sa robe de moine ferait triste figure au milieu des cottes de mailles de ces guerriers plus courageux que disciplinés. Il eut raison. L'avenir ne tarda pas à montrer qu'il ne suffit pas des vertus guerrières, mais qu'il faut les vertus chrétiennes, portées jusqu'à l'héroïsme, pour assurer le succès des plus saintes entreprises.

L'histoire nous l'a suffisamment appris, la première croisade, malgré les désastres qui l'accompagnèrent, produisit d'importants résultats; elle prépara, en outre, un état de choses qui causa une véritable révolution en France. Lors de la seconde expédition, les mœurs asiatiques, molles et relâchées, exercèrent malheureu-

sement une funeste influence sur les soldats de la croix. La licence avait pénétré partout; les rudes guerriers de l'Occident se trouvèrent mal préparés pour résister à ces influences pernicieuses. Pour comble d'infortune, la reine Éléonore, femme imprudente, se trouva bientôt en butte aux plus fâcheuses attaques; sa réputation succomba : le roi, son époux, dissimula; mais dès ce moment il prit la résolution de la répudier, résolution qu'il réalisa à son retour en France, et qui eut pour notre pays de si funestes conséquences. La seconde croisade, on le sait, ne fut pas heureuse. Le roi Louis le Jeune rentra en France *avec l'honneur.* L'expérience qu'il venait de faire lui enleva à tout jamais la pensée de revoir l'Orient.

Revenons à Vézelay. L'abbaye fut fondée en 821 par Gérard de Roussillon, comte de Nivernais, et par Berthe sa fille. Ce fut dans l'origine un monastère de femmes; mais les religieuses qui occupaient cette maison ayant été dispersées par le malheur des temps, le pape Jean VII, venant au concile de Troyes, les remplaça par des moines de l'ordre de Saint-Benoît. Ce fait se passait vers l'an 879, époque à laquelle eut lieu, à ce qu'on prétend, la translation des reliques ou d'une portion des reliques de sainte Marie Madeleine, patronne de l'église. En 1538, les religieux furent sécularisés sous le règne de François Ier, et formèrent un chapitre qui subsista jusqu'à 1790.

L'église de Vézelay est un des plus vastes monuments d'architecture monastique en France, et une des œuvres incontestablement les plus remarquables du moyen âge. L'édifice a été restauré récemment aux

frais de l'État. Les caractères de la construction sont assez saillants pour qu'il soit possible de reconnaître l'âge des parties principales. Le porche, grand comme une église, et d'une structure digne d'attention, la nef et la crypte, furent bâtis durant la première moitié du XIe siècle. Le portique des catéchumènes, le chœur et la salle capitulaire, où l'ornementation byzantine a déployé le plus grand luxe, où l'ogive s'unit au plein cintre, semblent dater du commencement du XIIIe siècle. Un incendie dévora le chœur en 1165, comme nous l'apprend un chroniqueur. De grands travaux furent entrepris à la suite de ce désastre [1].

L'église de Vézelay est remarquable non-seulement par l'ampleur de ses dimensions, mais encore par la richesse de sa décoration. Nous avons vu que le souvenir d'un comte de Nevers s'y rattache d'une manière assez glorieuse; il en est de même d'un édifice. Saint-Étienne, qui, après la cathédrale, fait l'ornement de la ville de Nevers. Saint-Étienne remonte presque à l'origine de la vieille capitale du Nivernais, Cette église, selon la tradition, fut fondée par saint

[1] Dimensions de l'église Sainte-Madeleine de Vézelay :

Longueur depuis le portail jusqu'à l'abside, hors œuvre	123 m.	40 c.
Longueur du chœur	35	
Largeur des trois nefs réunies	26	10
Largeur de la nef principale	7	50
Longueur des transsepts	29	45
Hauteur de la nef (partie ancienne) sous clef	17	95
Hauteur de la nef (deuxième partie), voûte ogivale	20	80
Hauteur des bas côtés	7	50
Hauteur du portique des catéchumènes	19	43
Hauteur du chœur	21	10



VÉZELAY

Colomban, en 602. Sur un des piliers du monument actuel on lit l'inscription suivante : « Colomban fut fondateur et premier abbé de ce monastère, Lothaire étant roi des Francs, vers l'an 600[1]. » Le monastère fut d'abord habité par de pieuses femmes. Dévasté au VIIe siècle, comme tant d'autres établissements religieux, il devint propriété laïque et fut traité comme un fief ordinaire, dépendant d'un domaine seigneurial. La féodalité cependant n'était pas encore organisée; mais déjà les entreprises violentes qui en préparaient l'organisation se manifestaient et s'accomplissaient partout. Le règne de la force pouvait-il durer toujours? Dans la plupart de nos provinces, le sentiment religieux devait enfin triompher de la dure contrainte imposée par le malheur des temps. L'Église allait reconquérir les droits que l'usurpation avait méprisés, mais que la justice ne pouvait éternellement méconnaître. Vers le milieu du XIe siècle, l'évêque Hugues engagea ses frères et son neveu à renoncer à la possession et à la jouissance d'un bien ecclésiastique que le comte de Nevers, seigneur suzerain, consentit à affranchir pleinement de tout cens et de toute redevance, *en l'honneur de Dieu, de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Jésus-Christ notre Sauveur, et de saint Étienne, protomartyr.* Hugues y établit des chanoines réguliers; mais cette institution ne fut pas de longue durée : le couvent fut donné à la célèbre congrégation de Cluny. A cette époque et à l'occasion de cette ces-

[1] Columbanus fundator primus et abbas hujus monasterii, Lothario Francorum rege, circa annum 600.

sion, le comte Guillaume rebâtit l'église et le monastère. La restauration, ou plutôt la seconde fondation de Saint-Étienne de Nevers eut lieu en 1063. Les travaux furent alors conduits avec la plus vive ardeur.



SAINT-ÉTIENNE DE NEVERS

Le comte y dépensa cinquante mille sous d'or, somme énorme, qui l'empêcha, dit naïvement un chroniqueur du temps, de prendre part *à la gentille entreprise de la première croisade.* L'œuvre s'achevait en 1097; Yves, évêque de Chartres et légat du saint-siége, en fit la consécration solennelle. L'église Saint-Étienne est un des plus beaux monuments d'architecture romano-

byzantine; elle est justement estimée des connaisseurs, à cause de sa structure simple, grandiose et du style le plus pur. Sous plus d'un rapport, c'est un des meilleurs modèles des constructions à plein cintre que nous ait légués le moyen âge.

On en peut dire autant de l'église de la Charité-sur-Loire, quoique cet établissement fût un simple prieuré. Mais ce prieuré eut autant et plus d'importance que beaucoup d'abbayes. On y compta plus de deux cents moines à la fois, et l'ordre de Cluny, alors si florissant, regardait cette maison comme une de ses dépendances les plus notables. Il en sortit, en effet, des cardinaux, des évêques, des prélats, des abbés. A l'ombre des murailles de la communauté, naquit et se développa une ville à laquelle le patronage de Notre-Dame de Charité n'a cessé de porter bonheur. Les temps cependant ont été mauvais pour la famille monastique de Cluny, ainsi que pour les autres établissements bénédictins. Faut-il le dire? ceux qui devaient une reconnaissance particulière à *Notre-Dame de la Charité* se distinguèrent par la plus noire ingratitude. La basilique, dont les ruines font aujourd'hui l'admiration de tous les archéologues, fut consacrée en 1106 par le pape Pascal II. Le roi de France, Philippe Ier, s'était fait représenter à cette cérémonie par Guy de Châtillon, sénéchal de France. Les souverains pontifes, est-il besoin de le rappeler? ont toujours trouvé chez nous l'accueil le plus empressé. Nos populations fidèles ont constamment tenu à honneur de se presser aux pieds du vicaire de Jésus-Christ. Les mêmes sentiments subsistent toujours. Le chef de l'Église, nous

en sommes assuré, ne trouvera nulle part de défenseurs plus dévoués et plus désintéressés que chez la



NOTRE-DAME DE LA CHARITÉ

fille aînée de l'Église. Rien ne détruira cette tradition séculaire et glorieuse.

La basilique de la Charité, malgré son état de triste mutilation, mérite encore l'admiration des amis de notre architecture religieuse française. Le plan en

avait été conçu dans de belles proportions; la décoration, telle que les ruines nous permettent aujourd'hui de l'apprécier, était originale et d'une rare distinction [1].

[1] Nous en avons donné la description dans notre *Esquisse des principales églises du diocèse de Nevers*, p. 55 et suiv.

XXVII

L'ABBAYE DE CAVA ET MONTE-VERGINE

Sur cette noble terre d'Italie, jadis si agitée, aujourd'hui bouleversée par la tourmente révolutionnaire, plusieurs monastères célèbres étendaient leur juridiction et leur influence. Dans les provinces méridionales deux des plus importants furent le Mont-Cassin et la Cava. A ce dernier se rattachent des souvenirs français, qui le recommandent particulièrement à notre attention : le fondateur revêtit l'habit monastique à Cluny, où il se forma aux vertus et à la science, sous la direction de l'abbé saint Odilon. Une chaîne de montagnes détachée des Apennins vient se rattacher, à quelques milles de Salerne, aux roches abruptes de Cava, à l'aide de collines couvertes d'une végétation riche et variée. Les coteaux exposés au midi sont couverts d'orangers, de grenadiers et d'oliviers; les sommets les plus élevés sont couronnés de robustes châtaigniers au feuillage touffu. A mesure qu'on approche de l'abbaye, on est surpris de l'aspect sévère du paysage

et de la vue des vieux bâtiments. « C'est un entassement confus de murs de bâtiments qui semblent faire corps avec les flancs rocheux de la montagne, et dont les détails n'apparaissent bien distincts que devant la plate-forme où s'élève la façade de l'église et du monastère. A la vue de cette austère demeure et du site grandiose qui lui sert d'encadrement, on dirait que la nature s'est plu à réunir en un même lieu tout ce qui peut convenir à une retraite monastique, tout ce qui est capable d'élever l'âme, de la porter à la contemplation et de lui inspirer un pieux enthousiasme. L'effet est tel que vous ne pouvez y échapper, et que l'esprit et les sens subissent à la fois une puissante et indicible attraction. Le Selano bondit sous vos yeux, et remplit de ses mille voix la solitude qui vous entoure. L'oiseau, accompagnant cet éternel murmure du torrent, chante gaiement sous la feuillée voisine, et la cloche du monastère, qui semble appeler le voyageur, mêle un son religieux à ces diverses harmonies de la nature. On arrive enfin à la porte hospitalière de l'abbaye, et le bon accueil qu'on y trouve achève de dissiper une impression de mélancolie toute passagère [1]. »

Voici l'origine de l'abbaye. Un jeune gentilhomme, Alferio, avait été envoyé en mission secrète par le prince de Salerne vers Othon III, roi de Germanie, avec ordre de passer par la France, avant d'entrer en Allemagne. Chemin faisant, il tomba gravement malade et fut contraint de s'arrêter au monastère de Saint-Michel de Cluse. Là, il lutta quelque temps contre la

[1] A. Dantier, *les Mon. bénéd. de l'Italie,* tom. II, p. 261.

violence du mal; l'énergie de sa volonté, la force de la jeunesse et les soins affectueux des moines le ramenèrent à la santé. Aux portes du tombeau, éclairé de cette lumière intérieure qui semble être un reflet des clartés divines, Alferio avait vu distinctement la vanité des choses terrestres. Il n'hésita pas un instant : du moment où il se convertit, il résolut de se vêtir de l'habit religieux, et de passer le reste de ses jours dans les saints et obscurs exercices du cloître. Saint Odilon, abbé de Cluny, revenant de Rome, s'était arrêté au monastère de Cluse pour s'y reposer quelques jours à l'ombre d'une abbaye bénédictine. Emporté par la première ferveur, Alferio lui demanda avec instance de le recevoir sans délai dans la congrégation de Cluny, dont la régularité était connue du monde entier. Avec sa longue expérience du cœur humain, saint Odilon refusa d'accéder sur-le-champ aux vœux du jeune seigneur; il voulait le soumettre quelque temps aux épreuves ordinaires du noviciat. Ce fut toujours, en effet, l'esprit de l'Église de n'admettre à des engagements irrévocables que ceux qui avaient satisfait à la probation exigée par les saints canons. A Cluny, Alferio se montra dès les premiers jours le modèle de toutes les vertus monastiques. Son zèle pour les pratiques de la piété, de la mortification, ne se démentit jamais; il s'adonnait avec une ardeur soutenue à la prière, à la méditation, à la psalmodie, à l'étude. Tous le regardaient avec admiration. Aucun sacrifice ne coûtait à sa générosité : il avait offert à Dieu son esprit et son corps; toutes ses facultés appartenaient à Dieu. Faut-il ajouter que la Providence bénit cet abandon-

par l'effusion de grâces surabondantes? Le moine Alferio fit des progrès rapides dans toutes les branches de la perfection religieuse : ce fut la récompense de l'entier sacrifice de soi, où l'immolation de la volonté humaine produit toujours des fruits de grâce merveilleux : Alferio fut bientôt considéré comme le plus pieux et le plus savant des moines.

De retour à Salerne, où sa réputation l'avait précédé, Alferio fut chargé de la direction de tous les monastères de la province. Cette fonction n'était pas au-dessus de ses forces; mais, à l'exemple de saint Benoît et de tous les patriarches de la vie cénobitique, il sentait un attrait particulier pour le désert. Personne ne l'ignore, le rôle de réformateur est difficile; c'est une lourde responsabilité : on y réussit rarement, tel est du moins le résultat de l'expérience. Alferio parvint à se soustraire à cette rude tâche : l'avenir lui réservait un rôle plus glorieux.

Sur les pentes les plus abruptes des montagnes de la Cava, un religieux du Mont-Cassin, de retour du périlleux pèlerinage de Jérusalem, s'était créé une retraite solitaire. Le pieux moine salernitain n'ignorait pas les avantages de ce lieu écarté, dont les abords sauvages éloignaient les hommes. Il fut séduit précisément par les obstacles qui en rendaient l'accès difficile. Il s'établit donc dans une grotte ouverte vers le midi. Là, selon les paroles de son biographe, seul en présence de Dieu, il s'occupait de plaire à Dieu, dédaignant le siècle présent, uniquement attentif aux choses du monde à venir. Mais, comme l'histoire de l'Église nous en a conservé beaucoup d'exemples, plus

il cherchait à se faire oublier du monde, plus la renommée exaltait ses vertus et le faisait connaître dans toutes les villes du voisinage; en sorte que de nombreux disciples ne tardèrent pas à se réunir autour de lui : les deux plus remarquables furent Léon de Lucques, son successeur, et Didier, fils du prince de Bénévent, dans la suite abbé du Mont-Cassin, cardinal et pape sous le nom de Victor III. Alferio fit alors construire les bâtiments du monastère de Cava, et consacrer, vers 1015, l'église abbatiale sous le titre de la Sainte-Trinité.

Alferio continua de gouverner sa communauté avec prudence, tempérant les règles trop austères par une sage modération; la connaissance des hommes lui avait suffisamment appris que les débuts, d'une ferveur toute de flamme, n'étaient pas toujours continués avec le même enthousiasme, à cause des défaillances de la nature humaine. Les statuts de Cluny restèrent en vigueur jusqu'à ce que l'abbaye de Cava devînt chef d'ordre; ils furent remplacés dans la suite des temps par la règle bénédictine. Le fondateur conserva la plénitude de ses facultés et toute l'ardeur de son zèle jusque dans une extrême vieillesse. Il mourut à l'âge de cent vingt ans, et ses rares vertus lui méritèrent l'auréole des saints. Depuis cette époque, le monastère de la Sainte-Trinité de Cava entra dans une voie de prospérité extraordinaire : elle compta jusqu'à trois cent quarante-quatre églises, monastères ou prieurés soumis à sa juridiction en Sicile, dans les États de Naples et de Rome, et l'abbé Pierre de Salerne reçut trois mille moines à la profession religieuse.

L'héritage de saint Alferio tomba en dignes mains : Léon de Lucques, d'origine toscane, justifia par une administration pleine de sagesse et de fermeté la confiance qu'avait inspirée son mérite. Le trait distinctif de sa vertu était une charité ingénieuse et sans bornes. Sa préoccupation de chaque jour était de faire du bien au prochain. Quand il ne lui était pas donné de pouvoir pratiquer la charité selon l'inclination de son âme, il pouvait dire avec plus de vérité encore que l'empereur romain : « J'ai perdu ma journée. » Chaque jour, il consacrait de longues heures au travail des mains; et il était heureux de distribuer aux pauvres le produit de son travail quotidien. Ajoutons qu'il eut à lutter plus d'une fois contre les instincts cruels et rapaces de Gisulfe, prince de Salerne. Mais le saint abbé ne redoutait rien quand il s'agissait d'accomplir un acte de la vertu pour laquelle il sentait une prédilection marquée. Dans les graves circonstances qui s'offrirent à lui plus d'une fois, il parut disposé à verser son sang, plutôt que de laisser couler celui des innocents. Dans une guerre entre Salerne et Amalfi, Gisulfe avait emmené prisonniers plusieurs habitants de cette dernière ville, et il avait ordonné de les mettre à mort pour assouvir sa vengeance. C'était un acte de lâche cruauté et de stupide ressentiment envers des malheureux, victimes du sort aveugle de la guerre. A cette nouvelle, l'abbé de la Cava, dans l'espoir de faire révoquer cet ordre impitoyable, court à Salerne, aux portes de la cité il rencontre trois des prisonniers de guerre marchant au supplice. Il réussit à faire suspendre l'exécution, se charge des chaînes

d'un des prisonniers, et se présente devant le prince, offrant sa tête en échange de celle des victimes. Cette fois encore il parvient à désarmer la vengeance de Gisulfe. Le pieux abbé ne fut pas toujours aussi heureux. Le prince était naturellement irritable et vindicatif; la raison n'avait plus d'empire sur lui dans ses moments d'emportement. Aussi l'homme de Dieu, comme autrefois le prophète d'Israël, dans son indignation, ne put s'empêcher un jour de lui dire : « Puisque tu continues de verser le sang humain, avant peu de temps tu ne seras plus seigneur de cette terre. » Robert Guiscard exécuta la sentence, en s'emparant de Salerne : Gisulfe fut enfermé par le vainqueur au monastère du Mont-Cassin, où il expia les excès dont il s'était rendu coupable.

Pierre de Salerne succéda à Léon sur le siége abbatial de la Cava. Il avait passé plusieurs années à Cluny, et il fit refleurir la règle dans son abbaye. Le pape Urbain II, dans sa jeunesse, avait été initié à la vie religieuse et aux sciences ecclésiastiques par ce saint vieillard à Cluny. Il aimait à rappeler qu'il avait été son disciple, et, en signe d'attachement à son ancien maître, il consentit à faire lui-même la dédicace de l'église de la Cava. Cette cérémonie s'accomplit avec une extrême magnificence. Le pape était accompagné du duc Roger, fils de Robert Guiscard, et d'un cortége considérable de cardinaux, d'évêques et de seigneurs. Toutes les populations du voisinage s'y pressaient à l'envi. Après la solennité, le pape accorda à l'abbaye les plus beaux priviléges, Roger fit donation de terres considérables, qu'il déchargea de toute espèce



LA CAVA

d'impôt. Dès lors, le monastère de la Cava eut une puissance comparable à celle des abbayes les plus prospères. Aussi, en 1394, le pape Boniface IX érigea-t-il l'église conventuelle en cathédrale, et l'abbé devint évêque. Cette faveur fut un malheur pour la communauté. Dès 1431, l'abbaye tomba sous le régime de la commende. Les abbés de la Cava furent des personnages appelés à jouer un rôle politique; mais la plupart ne s'occupèrent de la sainte maison des Alferio, des Léon de Lucques, des Pierre de Salerne, que comme d'un riche bénéfice, songeant fort peu à la régularité monastique, pensant trop aux revenus que produisait leur commende. La Providence cependant n'abandonna pas l'héritage des saints. Olivier Carafa réunit son abbaye de la Cava à la congrégation de Sainte-Justine de Padoue, et peu d'années après il se démit de son titre d'abbé commendataire.

Jusqu'aux derniers temps de son existence, l'abbaye de la Cava se recommanda par ses traditions de piété et par une grande activité scientifique et littéraire. L'antique abbaye de la Cava a pu perdre ses domaines disséminés dans les provinces de l'Italie méridionale; mais, grâce à une protection spéciale de la Providence et à son isolement au milieu des montagnes, elle a conservé des trésors de la plus grande valeur pour l'histoire ecclésiastique et pour les lettres humaines.

En ces derniers temps, l'abbé de la Cava a repris le titre et les insignes de l'épiscopat : il exerce la juridiction épiscopale sur une population d'environ trente mille âmes. Mais, au moment où nous traçons ces

lignes, quel est son sort et quelles peuvent être ses espérances d'avenir?

Dans cette région de l'Italie méridionale où nous ont conduit des souvenirs de piété et de gloire, où tout nous rappelle les exploits aventureux de cette forte race normande qui joua un si grand rôle au moyen âge, nous retrouvons encore les débris grandioses de monuments romains. En ces contrées éloignées de Rome, il faut bien le dire, comme en tant d'autres, la puissance de la Ville maîtresse du monde ne s'exerça pas toujours sans obstacles. L'amour de l'indépendance, sans parler des exactions des proconsuls, excitait des regrets et poussait parfois ces âmes fières, et toujours impatientes du joug, à des entreprises généreuses, si l'on veut, mais ordinairement téméraires et malheureuses, parce qu'elles étaient mal concertées. Le bruit des armes retentit souvent dans ce beau pays, où la nature se pare de tous les ornements d'une fécondité sans pareille. Le sol, sous les douces influences d'un soleil bienfaisant, s'y couvre chaque année d'une triple couronne de feuillages, de fleurs et de fruits. Sans les ardentes passions des hommes, ce sol serait le plus fortuné du monde; mais nulle part, sur la terre, la paix n'a fixé son séjour d'une manière permanente.

S'il est un lieu qui eût dû jouir d'un tel privilége, de préférence à tout autre, c'est *Monte-Vergine*, le Mont-Vierge, dédié à la Vierge Marie et dominé par un grand monastère, fondé au commencement du XIIe siècle, par saint Guillaume de Verceil. Les amateurs trop exclusifs de l'antiquité classique prétendent que cette montagne rappelait le souvenir de Virgile,

dont elle portait le nom ; d'autres ont avancé qu'antérieurement à l'ère chrétienne elle était connue sous le nom de *Mont-Vierge* (*Mons Parthenius*[1].) Quoi qu'il en soit, c'est au christianisme qu'elle doit sa célébrité. En 1119, sous le pontificat de Calixte II, un homme dans la fleur de la jeunesse, mais le corps déjà courbé par la pénitence, gravissait péniblement le rude sentier qui mène au sommet de la montagne. On était alors dans la première ferveur des croisades. Le pieux voyageur avait entrepris un pèlerinage aux saints lieux ; mais, dépouillé par les brigands du peu qu'il possédait, il était resté errant parmi les montagnes de la Calabre, et il songeait à passer le reste de sa vie dans cette solitude sauvage. C'était saint Guillaume, fondateur d'une nouvelle congrégation monastique.

Saint Guillaume, à la tête de nombreux disciples, ne se relâcha en rien de ses premières austérités, et il établit pour ses religieux une observance sévère. L'usage de la viande, des œufs et du laitage était interdit d'une manière absolue; ils devaient se nourrir uniquement de légumes, auxquels on ajoutait parfois du poisson, mais dans de rares circonstances. On jeûnait au pain et à l'eau depuis la Toussaint jusqu'à Noël, et depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques. L'extrême rigueur de ce régime donna naissance à une opinion populaire accréditée jusqu'à nos jours : tous les aliments prohibés par la règle tombent en décomposition

[1] Le *Monte Vergineo* ou *Verginiano* aura pu être transformé par l'imagination en *Monte Virgiliano*. On connaît assez les rêveries des chercheurs d'étymologies. Consultez d'ailleurs à ce sujet Sarnelli, *Lettere eccles.*, 53.

dans l'enceinte des bâtiments et à un demi-mille de circuit, en sorte que la viande ne saurait y être introduite; ce serait l'effet des malédictions prononcées par le rigide instituteur de cette abbaye.

En peu d'années saint Guillaume réussit à établir en diverses provinces des maisons de son ordre naissant, grâce à la ferveur de ses disciples, grâce aussi aux libéralités du roi Roger et des seigneurs normands, ses compagnons. Plusieurs monastères furent érigés en Sicile, à Messine et à Palerme. Heureux de voir son œuvre prospérer, le saint voulut, avant de mourir, visiter une dernière fois son premier troupeau : il eut la consolation de gravir encore le chemin escarpé du *Monte-Sacro*. Entouré de sa famille monastique, il pria dans son sanctuaire la Mère de Dieu, protectrice de la montagne, et il s'en alla mourir à Guglieto, en 1142.

Les vicissitudes de l'abbaye de Monte-Vergine furent à peu près les mêmes que celles de la Cava. Après de longues années de régularité, l'abbaye tomba en commende au XVe siècle. Cinq cardinaux possédèrent successivement cet opulent bénéfice. En 1515, les revenus en furent donnés à l'hôpital de l'Annonciade de Naples. La ruine matérielle et spirituelle d'un institut jadis si florissant allait se consommer, lorsque saint Pie V, si zélé pour la réforme des ordres monastiques, entreprit de le rétablir. Sixte-Quint y travailla également. En 1596, sous Clément VIII, les constitutions primitives furent remises en vigueur et continuèrent depuis lors de régir la congrégation de *Santa-Maria di Monte-Vergine*. Construite au XIIe siècle, l'église, malgré des

restaurations postérieures considérables, a gardé son caractère original : elle possède plusieurs tombes royales fort curieuses. Aujourd'hui, au milieu des agitations qui troublent l'Italie, de rares pèlerins viennent invoquer le secours de la Vierge Marie, dans son sanctuaire autrefois si vénéré des populations. De plus rares voyageurs y sont attirés par la curiosité, quoique les monuments de l'église ne soient pas sans mérite, et que les archives du monastère renferment une énorme quantité de chartes. Avant de s'éloigner, « l'étranger ne quittera point la vénérable abbaye sans regarder la vue magnifique qu'on embrasse du haut de la terrasse du monastère. Il verra ainsi se dérouler en face la chaîne centrale des Apennins s'avançant vers la Basilicate et terminée à l'horizon par les sommets du mont Volture; au pied de la montagne, Avellino et la route de la Pouille, qui serpente au loin dans une plaine immense; à gauche, Troja et le pays bénéventin; plus près, dans la direction de Monte-Saticulo, au fond des gorges profondes d'Arpaja, le célèbre défilé des Fourches-Caudines[1]. »

[1] A. Dantier, *les Mon. bénéd. d'Italie,* tom. II, p. 341.

XXVIII

VALLOMBREUSE. — CAMALDOLI ET LES CAMALDULES

Nulle part plus qu'en Italie le moyen âge, si fécond en contrastes, ne présenta ces faits héroïques, gloire éternelle du christianisme, à côté de ces actes sauvages de vengeance, de cruauté, de férocité même, triste produit des passions humaines. Une séve généreuse circulait dans tous les membres du corps social : ce fut l'ère des grandes vertus et des grands crimes. Sous l'influence de la rosée céleste, on vit germer, croître et se développer toutes les vertus : aucune époque n'a produit plus abondante moisson pour le ciel. Hélas! à côté des prodiges de la perfection chrétienne, pourquoi avons-nous à déplorer tant d'inconséquences? On l'a dit avant nous, et nous pouvons bien le répéter ici : si le sol, gras et fertile, était préparé à donner naissance à une végétation luxuriante, il devait également produire, faute de culture, une foule d'herbes parasites. Telle est la loi commune ici-bas, les savanes plantureuses se couvrent également

de plantes utiles et de plantes nuisibles. L'origine de l'abbaye de Vallombreuse mettra cette observation en évidence.

Un jeune gentilhomme de Florence, s'abandonnant sur la pente glissante où la nature humaine se laisse trop aisément entraîner, ne songeait qu'à satisfaire ses goûts dans une vie uniquement consacrée aux fêtes et aux plaisirs. Tout lui souriait; il avait pour lui la jeunesse, la santé, une beauté corporelle non commune, la fortune, une éducation brillante, des relations agréables, un avenir dont rien ne semblait devoir troubler le cours heureux. Toutes les séductions du monde paraissaient à l'envi conspirer sa perte. Selon les prévisions ordinaires, tout espoir était perdu.

Nous venons d'esquisser en quelques mots les premières années de la vie de Jean Gualbert. Ce jeune homme avait un frère unique, qu'il aimait tendrement, et également imbu des maximes du monde, nommé Hugues. Alors, plus encore que dans la suite, les esprits étaient aveuglés par d'horribles traditions relatives à un faux point d'honneur : c'était la *vendetta* en ce qu'elle a de plus barbare. A la suite d'une querelle avec un jeune seigneur florentin, Hugues fut frappé à mort. A cette triste nouvelle, Jean Gualbert, selon les préjugés de son temps et de son pays, poussé en outre par son père, jura de venger la mort de son frère sur la personne du meurtrier. La tache du sang ne pouvait se laver que dans le sang; plus d'une fois cette absurde transmission du prétendu devoir de la vengeance occasionnait dans les familles un deuil, pour ainsi dire, éternel. Marchant toujours armé, Jean Gual-

bert cherchait sans cesse à surprendre son ennemi. Après plusieurs tentatives inutiles, il le rencontre enfin dans un étroit défilé où la fuite était impossible. Sur-le-champ il met l'épée à la main, et se dispose à lui arracher la vie. Son adversaire n'avait pas d'armes; se sentant perdu, le Florentin se jette à ses pieds, les bras étendus en croix, le conjurant, au nom de Jésus crucifié, de ne pas lui ôter la vie. A ce spectacle, le jeune homme éprouve une émotion vive et soudaine. Au désir de la vengeance succède incontinent le sentiment de la miséricorde. La grâce divine a triomphé. Comment, en effet, rejeter une pareille demande, adressée au nom du Sauveur, mort sur la croix? Remettant son épée dans le fourreau : « Je ne puis, dit-il, vous refuser ce que vous me demandez au nom de Jésus-Christ. Je vous accorde non-seulement la vie, mais encore mon amitié. Priez Dieu avec moi de me pardonner le désir que j'ai eu de vous assassiner. » Et parlant ainsi, il lui tend la main et l'embrasse avec affection. Victoire sublime remportée par le sentiment religieux sur une des passions humaines les plus impérieuses! Un charmant petit oratoire se dresse à l'endroit où s'accomplit cet acte héroïque de charité [1].

De ce moment, le cœur de Jean Gualbert est transformé; il continue sa route jusqu'à l'église de San-Miniato, non loin de Florence, où le triomphe qu'il vient de remporter sur lui-même reçoit sa première récompense. Tandis qu'il fait sa prière à genoux devant

[1] Le Bréviaire romain dit que ce fait se passa le jour de la Pentecôte (au 12 juin).

un crucifix, il aperçoit clairement la tête du Christ s'incliner vers lui, en signe de satisfaction : une voix intérieure lui donne l'assurance que son crime est pardonné. Il se relève sous l'empire d'une résolution généreuse : il renonce sur-le-champ à la milice séculière et aux honneurs du monde, et demande à être revêtu de l'habit monastique. Malgré l'opposition de son père et les instances de ses amis, il endosse aussitôt les livrées de la pauvreté, de l'humilité et de la pénitence. Il se coupe lui-même la chevelure; peu de temps après il prononce ses vœux.

Cette âme prédestinée fit les plus rapides progrès dans la voie de la perfection. A la mort de l'abbé, Jean fut élu d'une commune voix chef du monastère. Cette distinction l'affligea profondément : il se disait appelé à obéir et non à commander. Il renonça donc à cette dignité et se retira dans le désert, avec quelques compagnons. Des difficultés de plus d'un genre, survenues après son élection, hâtèrent encore l'exécution de son projet. En cherchant une solitude inconnue des hommes, il s'arrêta quelque temps à Camaldoli, pour y respirer le parfum des vertus de saint Romuald et des Camaldules, ses disciples. La Providence le conduisit ainsi dans le désert de Vallombreuse. Comme la *vallée d'absinthe,* transformée par saint Bernard en *vallée de lumière* (Clairvaux), cette vallée de la Toscane était destinée à voir croître et fleurir toutes les vertus monastiques. « Vallombreuse (*vallis umbrosa*), selon l'expression d'un écrivain moderne, près de San-Giovanni, dans le val d'Arno, à quelques lieues de Florence, est une de ces solitudes que la main du Créateur semble

avoir formées tout exprès pour les âmes désireuses de vivre d'une vie angélique, loin de tout bruit du monde et dans un commerce intime avec Dieu. Son nom seul porterait à la méditation et au silence; il lui vient de la multitude d'arbres qui ombragent et protégent contre l'ardeur du soleil cette vallée arrosée par des eaux vives[1]. »

Deux ermites déjà vivaient dans cette belle vallée. Jean Gualbert se joignit à eux, avec un pieux compagnon venu de l'abbaye de San-Miniato. Ensemble ils jetèrent les premiers fondements d'un monastère, où les constitutions primitives de saint Benoît furent mises en vigueur, avec quelques additions que le fondateur jugea propres à entretenir les moines dans l'esprit de leur institut : tel fut le berceau de l'ordre célèbre de Vallombreuse, qui fut approuvé par le pape Alexandre II, en 1070.

L'œuvre de saint Jean Gualbert fut comblée des bénédictions divines. De nombreux disciples accoururent se ranger sous sa direction, en sorte qu'il établit plusieurs monastères et en réforma d'autres : à sa mort, en 1073, il comptait jusqu'à douze maisons de son institut.

Le succès de la réforme opérée par saint Jean Gualbert vint surtout de sa manière de procéder. Il ne commandait rien à ses disciples sans leur en donner auparavant l'exemple, et s'il s'agissait d'actes pénibles et de mortifications extraordinaires, il les observait d'abord avec la plus grande exactitude. Plus tard cepen-

[1] *Fleurs mon.*, p. 538.

dant, guidé par l'expérience, il modéra la sévérité de sa règle; et il faut ajouter que cet adoucissement à la rigueur de la discipline attira dans sa communauté beaucoup d'excellents religieux, rebutés par l'excessive dureté du régime intérieur. Le fondateur de la congrégation de Vallombreuse continua de se distinguer par son extrême charité et son humilité. Quelque temps même il avait montré une extrême répugnance à présider au gouvernement de son ordre naissant. On réussit, à la fin, à lui faire comprendre qu'agir autrement serait de sa part résister ouvertement aux desseins de la Providence. Dieu lui avait accordé des dons extraordinaires et même surnaturels. Les souverains pontifes qui se succédèrent sur la chaire de Saint-Pierre depuis la fondation de sa congrégation jusqu'à son dernier jour, l'honorèrent de leur estime et de leur bienveillance, non-seulement à cause de la sainteté de sa vie, mais à cause de son zèle ardent contre les simoniaques. A cette époque, en effet, la simonie fut une des plaies de l'Église, et les papes luttèrent avec une énergie indomptable contre ce crime honteux qui déshonorait la société chrétienne.

Nous ne saurions passer ici sous silence le fait merveilleux accompli en 1067. Saint Jean Gualbert avait déjà dénoncé publiquement, même au péril de sa vie, l'archevêque de Florence comme coupable de simonie. Le successeur de ce prélat, nommé Pierre de Pavie, du lieu de sa naissance, devait sa promotion à un crime semblable; de plus, on l'accusait d'être hérétique. Les religieux de Septime, monastère ainsi appelé parce qu'il était situé à sept milles de Florence, et dé-

pendant de Vallombreuse, partageaient l'émotion des Florentins, lesquels criaient : « Notre ville est menacée de la vengeance céleste; à saint Pierre on préfère Simon le Magicien! » Les clameurs prenaient un caractère de plus en plus menaçant. Suivant les usages de l'époque, on résolut de recourir au jugement de Dieu. Pierre de Pavie, averti par sa conscience, refusait obstinément; cédant même aux suggestions de passions mauvaises, il eut recours à la violence, et maltraita les clercs qui tenaient courageusement pour le droit et la justice. On procéda contre eux d'une manière tyrannique, jusqu'à violer un asile sacré où ils avaient espéré trouver un refuge assuré. Ce nouvel attentat souleva les citoyens. On ne saurait dépeindre l'agitation qui s'empara des esprits. La population entière réclama le jugement de Dieu : tous, hommes, femmes et enfants, se précipitèrent sur le chemin du monastère de Septime; en quelques instants plus de trois mille personnes s'y trouvèrent réunies.

« Près du monastère, le peuple dressa deux bûchers, longs chacun de dix pieds, larges de cinq, hauts de quatre et demi. Il n'y avait qu'une brasse de distance entre l'un et l'autre, et cet intervalle était couvert de bois sec. En faisant ces préparatifs, on chantait des psaumes et des litanies d'un ton fort lugubre. Pour l'épreuve on choisit un moine, nommé Pierre, comme l'évêque accusé, mais en grande réputation de vertu. Par ordre de l'abbé, il célébra la messe, qui fut chantée avec beaucoup de dévotion et une grande effusion de larmes. A l'*Agnus Dei,* quatre moines se détachèrent, et d'un pas lent, la vue tris-



VALLOMBREUSE



tement baissée, pâles, tremblants, se soutenant à peine, ils allèrent allumer le bûcher. L'un portait le crucifix, l'autre l'eau bénite, le troisième l'encensoir, le quatrième douze cierges bénits et allumés. A ce spectacle, on poussa un cri aigu; puis on chanta le *Kyrie eleison* d'un ton si lamentable, que les plus hardis frissonnaient d'horreur. On conjura Jésus-Christ de défendre sa cause, on supplia de même la Vierge-Mère, le prince des Apôtres, et saint Grégoire, pape, de venger l'honneur de l'Église.

« Le moine Pierre, ayant alors achevé la messe, ôta sa chasuble, garda les autres ornements, et la croix en main, chantant les litanies avec les moines et plusieurs abbés, s'approcha des bûchers déjà tout en feu. Le peuple redoubla ses prières d'une voix extrêmement animée; après quoi on fit silence pour entendre les conditions de l'épreuve. Un des abbés, d'une voix haute et distincte, lut devant le peuple une oraison contenant ce qu'on demandait à Dieu. Un autre récita les conditions en ces termes : « Mes frères et « mes sœurs, Dieu nous est témoin que nous faisons « cette épreuve pour le salut de vos âmes, afin que « désormais vous évitiez la simonie, qui exerce dans « l'Église de si funestes ravages. Apprenez aujourd'hui « qu'elle est si abominable, que les autres crimes, « comparés avec elle, méritent à peine le nom de « crimes. »

« Les deux bûchers étant presque réduits en charbon, et le passage qui les séparait ne présentant plus qu'un brasier effrayant, le moine Pierre prononça d'une voix élevée l'oraison suivante : « Dieu tout-puis-

sant, secourez-moi dans ce jugement terrible; si Pierre de Pavie a usurpé par simonie le siége de Florence, préservez-moi des atteintes du feu, comme vous avez autrefois conservé sains et saufs les trois enfants de la fournaise. » Tous les assistants en larmes répondirent: *Ainsi soit-il.* Ensuite il donna le baiser de paix à tous ses frères, qui demandèrent au peuple combien de temps il voulait que Pierre demeurât dans le feu. La multitude répondit : « C'est assez qu'il y passe gravement. »

« Pierre fait le signe du chrétien, arrête sa vue sur la croix qu'il portait, et sans changer de couleur, sans regarder seulement le feu, y entre nu-pieds, avance d'un pas lent et égal. Le vent produit par la flamme agitait ses cheveux, soulevait son aube, faisait flotter son étole, et emporta son manipule au milieu de l'un des bûchers : il va le reprendre, poursuit sa marche, et paraît enfin hors des flammes, sans qu'elles aient laissé sur lui ni sur ses vêtements la moindre trace; il n'avait pas perdu un de ses cheveux, pas un poil de ses paupières ni de ses sourcils. Quand il fut sorti de ces brasiers, il y voulut passer une seconde fois; mais, la multitude l'arrêtant, chacun s'empressa de lui baiser les pieds, de lui donner toutes les marques de vénération les plus expressives, de toucher au moins ses habits si merveilleusement conservés. Tous chantaient les louanges de Dieu, en versant des larmes de joie, en exaltant saint Pierre et en détestant Simon le Magicien. Tel est le récit que le peuple et le clergé de Florence en firent par écrit au pape Alexandre II, en le suppliant de les délivrer des simonia-

ques. Le pape en fut si frappé, qu'il déposa l'évêque Pierre. Le coupable fut si touché lui-même, que, pour réparer tant de scandales, il se fit moine au monastère même de Septime [1]. »

Le moine Pierre, qui avait passé par le feu, en retint le nom de Pierre-Igné (*Petrus Igneus*). Il était de la famille Aldobrandini, parvint au cardinalat et fut pourvu de l'évêché d'Albano : il mourut comme il avait vécu, en grande réputation de sainteté.

L'origine de l'ordre des Camaldules a plus d'un trait de ressemblance avec celle de la congrégation de Vallombreuse. Né à Ravenne et issu de l'ancienne famille ducale qui avait régi cette ville, Romuald en fut le fondateur. Il avait passé les premières années de sa jeunesse au sein de l'agitation et des plaisirs bruyants qui trop souvent séduisent les jeunes gens sans expérience trop tôt gâtés par les dons de la fortune. Son père, nommé Sergius, appartenait à une vieille famille, tristement imbue des maximes du monde. Dans une querelle avec un de ses proches, au sujet d'une terre dont ils se disputaient la possession, il fut convenu que le différend serait vidé par un combat singulier. Sergius mit l'épée à la main, et donna la mort à son adversaire, en présence de son fils Romuald, qu'il avait choisi pour témoin. Ce triste événement fit une impression extraordinaire sur l'imagination du jeune homme. Jamais il n'oublia cette scène sanglante, où il avait vu la victime se débattre dans les convulsions de l'agonie. Romuald se regardait comme com-

1 Voy. l'*Hist. génér. de l'Église*, tom. IV, p. 378 et suiv.

plice de cet homicide, et pour calmer sa conscience il voulut, suivant l'usage du temps, faire une retraite de quarante jours dans le monastère de Saint-Apollinaire *in Classe*, aux portes de Ravenne. C'était là que la grâce devait triompher, et préparer à l'Église une de ses gloires les plus brillantes.

Romuald eut d'abord à vaincre des difficultés de plus d'un genre. Sergius, dont les emportements étaient redoutables, refusa d'accorder son consentement à l'entrée de son fils en religion. Bientôt l'ardeur du novice effraya la tiédeur de plusieurs de ses nouveaux frères, qui voyaient dans sa régularité parfaite une censure de leur conduite. Comme la charité était l'âme de toutes ses actions, Romuald obtint la permission de se retirer près d'un saint ermite, nommé Marino, qui habitait à peu de distance des lagunes de Venise. Loin de se plaindre des rigueurs de son nouveau genre de vie, il y trouva un charme céleste si puissant, qu'il conçut dès lors la première pensée d'instituer un ordre nouveau, dont la base serait le régime des anachorètes.

Pierre Urseolo, doge de Venise, était parvenu à cette haute dignité, en prenant part à un complot dans lequel son prédécesseur avait péri d'une mort violente. Les premières jouissances de l'ambition satisfaite lui causèrent une espèce d'éblouissement; mais bientôt la voix de la conscience se fit entendre. Le remords déchirait son âme : sans cesse il avait devant les yeux le crime horrible dont il s'était rendu coupable. Ne pouvant résister plus longtemps aux reproches qui retentissaient dans son cœur jour et nuit, il résolut

de faire pénitence. Il choisit, pour expier son crime, le monastère de Saint-Michel de Cusan, en Catalogne. Jean Gradenigo, patricien de la noble cité de Venise, se joignit à lui, et il emmena l'ermite Marino et Romuald son disciple. Ce dernier cependant paraissait souvent inquiet. Il manifestait son désir de revoir l'Italie, avec l'espérance de décider son père à ne pas quitter la pieuse retraite où il s'était enfermé à la suite d'une conversion soudaine. A la nouvelle de son prochain départ, les Catalans conçurent un bizarre dessein. La vertu de Romuald était héroïque. Ne pouvant le décider à vivre parmi eux, ils formèrent le projet de le mettre à mort, afin de conserver ses reliques. C'était, il faut en convenir, un témoignage fort indiscret rendu à sa sainteté. Romuald fut averti à temps, et réussit à se soustraire à cette passion inconsidérée pour les reliques.

Sergius était entré avec décision dans la rude carrière de la sainteté monastique. Son fils se trouvait ainsi rendu à toute la liberté de son génie et de ses aspirations ascétiques. Il se retourna avec une ardeur extrême vers la solitude, où l'entraînait un attrait irrésistible. Les déceptions ne manquèrent pas à ses premières tentatives. Dieu n'épargne pas les difficultés aux œuvres naissantes qui doivent prendre ensuite des développements plus considérables et plus solides. Les grands arbres dont les racines plongent le plus profondément dans le sol, ont été agités par la tempête. Cherchant au milieu des Apennins un lieu solitaire propice à l'exécution de ses idées, il s'arrêta sur un plateau environné de montagnes couronnées de bois

touffus. Arrosé par sept fontaines aux eaux limpides, ce désert s'appelait Camaldoli; on le désignait aussi sous le nom d'*Aqua bella*. Un oratoire, consacré par l'évêque d'Arezzo, fut le centre du nouvel établissement. Romuald avait expérimenté les avantages de la vie cénobitique et ceux de la vie anachorétique. Il trouva le moyen de réaliser entièrement pour la première fois à Camaldoli l'idéal qu'il avait tant de fois rêvé : éviter, autant que possible, les inconvénients de la vie commune, et ceux plus graves peut-être encore d'un isolement absolu. Ses disciples devaient être à la fois moines et solitaires; ils devaient unir la vie des solitaires de l'Égypte à celle des cénobites de l'Occident; ils passaient du silence et de la contemplation à la prière en commun; ils travaillaient dans des cellules séparées, ou s'occupaient isolément à cultiver un modeste enclos attenant à leur ermitage. Aux heures marquées, ils se rendaient à l'oratoire, où ils récitaient l'office en commun sur le ton de la psalmodie. La pratique de la mortification, le travail, le jeûne, les veilles, une abstinence perpétuelle, maintenaient ces fervents religieux dans l'esprit de leur institut.

Saint Romuald, à mesure qu'il avançait en âge, menait une vie plus austère et plus dégagée des sens. Son esprit était éclairé de lumières surnaturelles et abondantes; c'est ainsi que, dans les dernières années de sa vie, il composa cette belle *Exposition des Psaumes,* dont le manuscrit original se conserve à Camaldoli, où respirent des sentiments admirables et vraiment dignes d'un saint. Le poids des années et des infirmités ne put le décider à se relâcher en rien de



INTÉRIEUR D'UN COUVENT DE CAMALDULES



ses austérités ordinaires. Il rendit le dernier soupir dans une pauvre cellule de reclus à Val-de-Castro, âgé de cent vingt ans : il en avait passé vingt au milieu du monde, trois dans un monastère et quatre-vingt-dix-sept dans les rigueurs de la vie érémitique.

Après la mort de son glorieux fondateur, l'ordre des Camaldules obtint des accroissements qui le rendirent un des plus florissants de l'Italie. Nous ne saurions mentionner tous les établissements où, jusqu'à nos jours, les disciples de saint Romuald se distinguèrent par d'éminentes vertus. Nous ne saurions nous dispenser d'en nommer deux plus connus des étrangers qui visitent Rome et les environs de la Ville éternelle : le monastère de Frascati et celui de Saint-Grégoire au mont Cœlius.

XXIX

LE GRAND SAINT-BERNARD, COUVENT ET HOSPICE

Les annales de la charité chrétienne, l'histoire et la littérature ont rendu populaire le nom du grand saint Bernard. Au milieu des Alpes Pennines, le grand Saint-Bernard est un des pics les plus élevés; situé entre le canton du Valais et la cité d'Aoste, il sépare, en cet endroit, la Suisse de l'Italie. Sa crête s'élève à trois mille quatre cent soixante-dix mètres au-dessus du niveau de la mer, à peu près à égale distance entre Genève et Chambéry. Situé un peu au-dessous du sommet de la montagne, l'hospice est l'habitation la plus élevée qu'il y ait en Europe et la plus froide qui existe au monde : il domine et protége la route qui de Genève conduit en Italie, en traversant les montagnes. Au moyen âge, c'était à peu près la voie unique connue des nombreux pèlerins allant de France et d'Allemagne s'agenouiller au tombeau des saints Apôtres : c'était encore le chemin le plus fréquenté des voyageurs que leurs affaires décidaient à franchir le passage si laborieux et si redouté des Alpes. Aujourd'hui

cette route pénible et dangereuse est moins fréquentée, depuis l'exécution de gigantesques travaux au Simplon, au Saint-Gothard et au mont Cenis : on y rencontre cependant encore, et en grand nombre, les ouvriers qui, chaque automne surtout, gravissent les montagnes pour se rendre de France en Italie ou d'Italie en France. Nous ne parlons pas de ces riches voyageurs qui choisissent cette direction durant la belle saison, séduits par la grandeur des paysages, désireux d'admirer en passant et sans danger les magnificences de la nature au sein des montagnes helvétiques. Au moyen âge aussi, des dangers de tout genre surprenaient souvent l'étranger au sommet de ces monts âpres et inhospitaliers, où la solitude était le moindre danger. Le froid, la tempête, la neige, y faisaient chaque année plus d'une victime. Les infortunés surpris par les rigueurs précoces de l'hiver, enveloppés comme d'un linceul par d'affreux tourbillons glacés, ne pouvant faire un pas sans être exposés à rouler au fond des précipices, sans guide, sans abri, souvent sans nourriture, brisés par la fatigue, cédaient involontairement aux invitations d'un sommeil perfide, qui ne devait pas avoir de réveil. Chaque année, quand une température moins inclémente succédait à la saison des frimas, le pèlerin trouvait son chemin semé d'horribles débris, restes sans nom de cadavres humains dont les animaux sauvages se disputaient les lambeaux. La religion, dont la mission sublime est de consoler toutes les misères, avait ici une œuvre à accomplir. La Providence, à l'heure qui lui convenait, suscita un héros, un saint, qui devait préparer un

secours efficace aux voyageurs en péril : ce fut saint Bernard de Menthon[1].

[1] On nous permettra de citer ici en note les beaux vers de Chênedollé, que tant de personnes savent par cœur.

La neige, au loin accumulée,
En torrents épaissis tombe du haut des airs,
Et, sans relâche amoncelée,
Couvre du Saint-Bernard les vieux sommets déserts.

Plus de routes; tout est barrière;
L'ombre accourt, et déjà, pour la dernière fois,
Sur la cime inhospitalière,
Dans les vents de la nuit l'aigle a jeté sa voix.

A ce cri d'effroyable augure,
Le voyageur transi n'ose plus faire un pas;
Mourant, et vaincu de froidure,
Au bord d'un précipice il attend le trépas.

Là, dans sa dernière pensée,
Il songe à son épouse, il songe à ses enfants;
Sur sa couche affreuse et glacée,
Cette image a doublé l'horreur de ses tourments.

C'en est fait, son heure dernière
Se mesure pour lui dans ces terribles lieux;
Et, chargeant sa froide paupière,
Un funeste sommeil déjà cherche ses yeux.

Soudain, ô surprise! ô merveille!
D'une cloche il a cru reconnaître le bruit;
Le bruit augmente à son oreille;
Une clarté subite a brillé dans la nuit.

Tandis qu'avec peine il écoute,
A travers la tempête un autre bruit s'entend;
Un chien jappe, et, s'ouvrant la route,
Suivi d'un solitaire approche au même instant.

Saint Bernard naquit en 923, au château de Menthon, manoir de ses aïeux, dépendant alors du diocèse de Genève, et situé sur les bords du lac d'Annecy, en Savoie. Son enfance fut entourée de tous les soins imaginables. Rien ne fut négligé pour développer son esprit, et l'orner de toutes les connaissances alors cultivées. Le jeune homme fit de rapides progrès dans la culture des sciences. Il semblait destiné à jouer un rôle brillant dans le monde, et à devenir un jour la gloire de sa famille. Ses parents caressaient, à son sujet, de doux rêves d'avenir et de fortune. Mais Dieu le destinait à une mission plus sublime.

Avec un courage surhumain, le jeune Bernard renonça à la gloire, aux richesses, aux jouissances du siècle, « afin de conquérir le royaume céleste. » Il faut le dire toutefois, en quittant la maison paternelle, il jeta un long regard d'adieu sur le vieux castel, et sur les domaines qui devaient un jour lui appartenir. Pierre, archidiacre de l'église d'Aoste, accueillit avec bonté le jeune transfuge, et dirigea ses premiers pas dans la carrière sacerdotale. Initié à toutes les connaissances du temps, et surtout à la science du droit canonique, il ne tarda pas à faire de rapides progrès dans l'étude de la théologie. Dès qu'il eut reçu l'onction sacerdotale, Bernard se livra avec le plus grand zèle à la prédication des vérités évangéliques. Dans ses courses à travers les montagnes, il conçut le projet de réaliser

Le chien, en aboyant de joie,
Frappe du voyageur les regards éperdus;
La mort laisse échapper sa proie,
Et la charité compte un miracle de plus.

l'œuvre de charité à laquelle il songeait depuis son enfance : Dieu l'avait prédestiné à opérer cette merveille, qui a subsisté jusqu'à nos jours.

Au milieu du chaos qui suivit la chute du vaste empire de Charlemagne, la féodalité s'organisait sans être assez forte pour lutter contre l'anarchie. Les institutions d'où la société moderne devait un jour sortir étaient encore impuissantes. Partout la violence triomphait, le droit était méconnu. Les provinces qui, par leur situation, semblaient les mieux protégées par le pouvoir central, étaient en proie à l'anarchie. On devine aisément ce que pouvaient devenir des populations isolées dans les déserts, entre des vallées de glace et des montagnes de neige. Les plus tristes erreurs reprenaient peu à peu leur influence; et les habitants des vallons des Alpes Pennines, délaissés dans leurs régions inaccessibles, étaient revenus ou continuaient d'être fidèles aux superstitions du paganisme. Un temple dédié à Jupiter se dressait sur la montagne aujourd'hui sanctifiée par la construction de l'hôpital du grand Saint-Bernard. Comment ce scandale avait-il pu exister si longtemps au centre de l'Europe catholique? Bernard imita l'exemple de saint Martin et des autres grands prédicateurs de la foi dans les Gaules. Les peuples ignorants, en effet, cèdent volontiers à des habitudes invétérées qui leur épargnent la peine de réfléchir : l'existence d'un temple antique suffit pour les entretenir dans l'erreur. Accompagné de plusieurs clercs, tous décidés à lutter jusqu'au martyre, notre zélé missionnaire renversa le temple et l'idole.

HOSPICE DU GRAND SAINT-BERNARD



C'était trop peu d'avoir anéanti le symbole des superstitions païennes, la charité chrétienne devait avoir son tour. Le généreux apôtre l'avait bien compris. Combien de fois, dans le cours de ses missions à travers les Alpes, n'avait-il pas été péniblement ému à la vue des maux qu'enduraient les pèlerins allemands et français! Il les avait vus mourants de froid et de faim, succombant à la fatigue, dans un isolement propre à doubler encore leurs souffrances. Son cœur avait saigné, et ses poignantes émotions lui avaient inspiré la pensée d'y apporter un remède durable.

Vers l'an 966, ayant succédé, dans sa dignité, à l'archidiacre Pierre, il jugea que le temps était venu de réaliser ses intentions bienfaisantes. Chacun répondit à son appel. Le monastère et l'hospice du Saint-Bernard étaient créés. Le saint archidiacre vendit lui-même son patrimoine, et en consacra le prix à assurer la durée de son œuvre. Il faut le dire en outre, de semblables fondations ne réclament pas uniquement des ressources matérielles; il faut surtout le dévouement, le sacrifice de soi, et cette abnégation que la religion seule inspire. Jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, il ne cessa de vaquer à tous ses devoirs d'une manière héroïque. Déjà ses forces étaient brisées par la vieillesse; son zèle n'était nullement refroidi. Quand il n'était pas retenu par les obligations de sa charge, il continuait à évangéliser les diocèses de Sion, de Genève, de Tarentaise, de Milan et de Novare; il aimait surtout à vivre au milieu des religieux qu'il avait établis aux avant-postes assignés par la Providence. Non moins parfait religieux que fervent missionnaire, saint

Bernard de Menthon ne cessa d'être le modèle des vertus qui depuis ont toujours été le partage de ses disciples. Sentant la mort prochaine, il ne voulut pas terminer sa carrière sans aller à Rome rendre compte au vicaire de Jésus-Christ du résultat de ses efforts et lui demander de bénir son institut. De retour de son pieux voyage à la Ville éternelle, se confiant en la Providence du soin de protéger son œuvre, il rendit paisiblement son âme à Dieu, à Novare, le 28 mai 1008.

« Le couvent du grand Saint-Bernard, dit M. de Saussure [1], est incontestablement l'habitation la plus élevée qu'il y ait non-seulement en Europe, mais dans tout l'ancien continent. On ne voit même aucun chalet à cette hauteur. Sa position est voisine du terme des neiges éternelles, parce qu'elle est dominée par des sommités qui, étant fort élevées au-dessus de ce terme, demeurent continuellement couvertes de neiges et refroidissent ainsi tout ce qui l'entoure... Même au plus fort de l'été, le plus petit air de bise y amène toujours un froid extrêmement incommode. » Ajoutons que sur cette montagne le vent souffle presque sans relâche, et que, même au milieu du jour, aux mois de juillet et d'août, le thermomètre y descend assez souvent au-dessous de zéro. La route qui mène en Italie offre l'aspect le plus triste. La descente est rapide; pendant trois cents mètres on côtoie un lac qui contribue médiocrement à réjouir la vue; car il est gelé neuf mois de l'année, du mois de septembre au mois de juin.

1 *Voyages dans les Alpes.*

Le couvent est moins remarquable par l'élégance de l'architecture que par la solidité de la masse. Il est bâti dans une position vraiment périlleuse, exposé aux vents du nord-est et du sud-ouest, qui souvent poussent contre les murs de terribles avalanches. Parfois, au milieu des sifflements de l'orage, on voit avec terreur s'avancer rapidement une énorme colonne de neige dont rien ne peut ni arrêter ni détourner la marche précipitée. L'ouragan parfois la lance avec tant d'impétuosité, que les barres de fer les plus fortes ne peuvent maintenir les fenêtres et les portes. Ce sont ces tourbillons, dont on ne saurait calculer la violence ni prévoir le retour, qui rendent le passage si périlleux et qui plus d'une fois ont englouti des caravanes entières. C'est dans ces circonstances surtout que les religieux, prêts à sacrifier leur vie, s'élancent rapidement au secours des voyageurs. Des chiens intelligents, d'une vigueur extraordinaire, parfaitement dressés, leur servent d'auxiliaires. Quand la tourmente sévit avec le plus de furie, ces animaux fidèles et dévoués courent à la recherche des voyageurs égarés. Leur instinct ne les trompe jamais : ils flairent de loin, et plus sûrement que les meilleurs chiens de chasse, l'objet désigné à leur poursuite. Ils s'approchent, en les flattant, des malheureux qu'ils rencontrent. Si ceux-ci en ont encore la force, ils leur présentent, pour ainsi dire, les provisions qu'ils apportent, et, par leurs aboiements réitérés, ils appellent et dirigent les religieux qui les suivent. Chaque jour durant la mauvaise saison, telle est la règle, un religieux conduisant avec lui un ou deux chiens va, jusqu'à la moitié de la descente, frayer la route et cher-

cher les voyageurs errants. Mais quand les accidents sont à craindre, tous les membres de la communauté se répandent dans la montagne pour porter aux voyageurs les secours spirituels et corporels. Il ne leur suffit pas alors d'avoir un grand courage; leur zèle a besoin d'être dirigé par l'expérience. Plus d'une fois il leur devient nécessaire d'user d'une sorte de violence envers les voyageurs épuisés de fatigue et à demi engourdis par le froid. Ils doivent les empêcher de se reposer avant d'être arrivés au terme de la route. Le repos leur serait fatal : en refusant de céder à leurs instances, ils leur sauvent la vie. Ce besoin presque irrésistible de sommeil, causé par un froid excessif, est le prélude de la mort. Admirable charité de ces bons religieux! plus d'un d'entre eux, en travaillant à sauver son prochain, trouve un affreux trépas, entraîné au fond d'un précipice, emporté par la tempête ou tombant en défaillance sous l'étreinte cruelle et irrésistible d'un vent glacé. La vie, au couvent de Saint-Bernard, est d'ailleurs un sacrifice de tous les instants. Combien de religieux ne peuvent longtemps résister à ce climat dévorant! Les jeunes gens seuls doués d'un tempérament robuste, et jouissant d'une santé parfaite, peuvent respirer cet air vif qui brûle le sang et use promptement la vie : rarement on y dépasse trente à trente-cinq ans. Les supérieurs, dans leur prévoyance paternelle, envoient ceux qui commencent à dépérir dans les paroisses qui dépendent du monastère (il y en a huit), pour y remplir les fonctions de curés ou de vicaires. Hélas! nous parlons du couvent du grand Saint-Bernard comme aux plus beaux jours

de son histoire. De mauvais jours se sont pourtant levés, en ces dernières années, sur l'œuvre huit fois séculaire de saint Bernard de Menthon. Les révolutionnaires suisses de 1847 ont dépouillé le vieux monastère de la majeure partie de ses ressources. « Voyez-vous ces hommes armés qui montent par ce défilé des Alpes que tant d'autres ont suivi ? s'écriait M. le comte de Montalembert à la tribune de la chambre des pairs en 1848. Les voilà qui s'engagent dans le sentier escarpé que, pendant tant de siècles, des milliers de chrétiens, étrangers, voyageurs, ont foulé avec amour et avec reconnaissance. Ils vont là où la république française s'est arrêtée avec respect; la où le premier consul Bonaparte avait laissé avec sa gloire le souvenir de son intelligente tolérance; là où le corps de Desaix, de votre camarade Desaix, a trouvé un tombeau digne de lui ! Et que vont-ils y faire ces vainqueurs sans combat? Il faut le dire, il vont pour voler, oui, pour voler le patrimoine des pauvres, des voyageurs, de ces moines de saint Bernard, que dix siècles ont entourés de leur vénération et de leur amour. Oui, messieurs, puisqu'on a eu le triste courage de venir à cette tribune se moquer des vaincus, et ajouter à l'amertume de leur défaite l'amertume de la dérision, il faut qu'on me permette de dire tout ce que je pense. Oui, la défaite a été honteuse. La vérité m'arrache ce témoignage, au détriment même de mes amis. Mais savez-vous quelque chose de plus honteux que cette défaite? C'est la victoire, cette victoire remportée sans combat, par dix contre un : victoire qui se présentera à la postérité, flanquée d'un côté par une sœur de Charité expulsée,

de l'autre par un moine du Saint-Bernard spolié, chassé et insulté par de lâches vainqueurs [1]. »

Cette épreuve fut noblement supportée par les dignes enfants de saint Bernard. Assaillis à l'improviste, ils protestèrent et cherchèrent un refuge sur la terre étrangère. Quand l'effervescence fut un peu calmée, ils revinrent, pauvres et moins nombreux, reprendre leur poste d'honneur. Fidèles aux traditions de dévouement de leur saint fondateur, s'ils avaient été dépouillés et maltraités, ils étaient prêts néanmoins à reprendre leur tâche charitable un instant interrompue, comptant sur la Providence pour suppléer désormais à l'insuffisance de leurs ressources. La Providence ne leur fera pas défaut.

Magnifique spectacle que donnent au monde ces quelques hommes perdus dans la région des neiges éternelles, sachant à l'avance le nombre de jours qu'ils peuvent passer sur la montagne avant de ressentir les premières atteintes de la mort, et qui sont là disposés à ouvrir leur porte à quiconque se présente, à loger, à nourrir, à soigner ceux mêmes qui les ont persécutés; et cela sans autre espoir sur la terre que la souffrance, sans autre mobile que l'amour du prochain et la pensée de Dieu. « Qu'on ne dise pas, dit Chateaubriand, que l'humanité seule puisse conduire à de tels actes; car d'où vient qu'on ne trouve rien de pareil dans cette belle antiquité, pourtant si sensible? » Nous devons au même écrivain de belles lignes sur ce noble chien des Alpes, dont le nom des religieux du Saint-

1 *Moniteur*, janvier 1848.

Bernard rappelle involontairement le souvenir. « Ce n'était donc pas assez d'avoir mille fois exposé sa vie pour sauver des hommes, et de s'être établi pour jamais au fond des plus affreuses solitudes ; il fallait encore que les animaux mêmes apprissent à devenir l'instrument de ces œuvres sublimes, qu'ils fussent embrasés, pour ainsi dire, de l'ardente charité de leurs maîtres, et que leurs cris sur le sommet des Alpes proclamassent aux échos les miracles de notre religion [1]. »

[1] *Génie du christianisme,* IVe part., liv. III, chap. v.

XXX

SAINT NORBERT ET L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ

Nous ne saurions trop admirer la fécondité merveilleuse de l'Église, même dans les siècles qualifiés le plus durement par les écrivains ecclésiastiques. La vie et les œuvres de saint Norbert nous en fournissent un des exemples les plus frappants. Saint Norbert naquit en 1082, à Santen, bourg du duché de Clèves, au diocèse de Cologne. Son père se nommait Héribert et sa mère Hadewige; tous deux étaient issus de familles distinguées par leur naissance et par leurs richesses. Tous deux également joignaient à leur noblesse des sentiments de piété. Ils n'eurent donc rien de plus à cœur que de faire élever leur fils dans la connaissance des lettres divines et humaines, sans rien négliger de ce qui pouvait contribuer à former son cœur aux vertus chrétiennes, en même temps que son esprit faisait des progrès dans la culture des sciences humaines. Le jeune Norbert, doué des qualités naturelles les plus enviées des hommes, avait un esprit vif et ouvert, une

intelligence rare, une aptitude marquée à s'instruire, des talents innés, un caractère doux, des mœurs affables, une franchise et une droiture qui le faisaient estimer et aimer de tous ceux qui l'approchaient. Sa jeunesse s'écoula paisiblement dans les exercices de la dévotion et de l'étude, sans qu'aucune préoccupation mondaine vînt troubler la sérénité de son âme. Quand il fut en âge de faire choix d'un établissement, il suivit son attrait pour la vie calme des ecclésiastiques, et fut nommé chanoine de l'église impériale de Santen. Il reçut alors le sous-diaconat.

Les élans de la première ferveur se ralentirent bientôt. Norbert ne sut pas résister à la tentation que fait naître chez un jeune homme inexpérimenté la possession d'une fortune considérable. Un autre danger lui vint de la position qu'il devait à sa naissance. Vivant habituellement à la cour des princes, attaché à la suite de l'empereur d'Allemagne Henri V, recherché pour les agréments de son esprit et de sa personne, il ne tarda pas à tomber dans le luxe et la dissipation. Tout alors semblait lui sourire, et il se laissait emporter au courant des habitudes vicieuses du siècle. De son état il ne conservait même pas l'habit, évitant seulement les écarts extrêmes, auxquels répugnait sa délicatesse autant que sa conscience. Rien ne l'eût arrêté sans doute sur la pente fatale, sans un coup extraordinaire de la divine miséricorde. Un jour qu'il suivait la chasse, au milieu d'une foule de jeunes gentilshommes et de courtisans, il fut surpris par un violent orage et frappé de la foudre. Il resta étendu par terre et évanoui durant plus d'une heure. En reprenant ses

sens, sa mémoire lui rappela tous les désordres de sa vie passée. Il aurait paru en cet état devant le tribunal du juge suprême, si Dieu ne l'eût retenu sur le bord de l'abîme.

Sa résolution fut prise sur-le-champ. Il alla trouver Conon, abbé d'un monastère de bénédictins à Sigebern, depuis évêque de Ratisbonne, et le choisit pour son directeur spirituel; maintenant, passionné pour la pénitence, il avait plutôt besoin d'être modéré que d'être excité. A cette sainte école, ses progrès furent rapides. Autant jusqu'alors il était avide de distractions, de fêtes, de plaisirs, autant il se montra rempli d'une sainte ambition pour la pauvreté, la mortification, la solitude, la prière, les opprobres et les afflictions. Il eut en principale estime la modestie et l'humilité. Pendant quelque temps, sous ses habits précieux, il était vêtu d'un cilice. Pour expier le raffinement qu'il avait apporté dans les festins, il pratiqua le jeûne et l'abstinence. Souvent il passait les jours et les nuits en oraison.

Un si complet changement fit grand bruit. Dans son zèle inconsidéré, Norbert insista pour recevoir en un même jour le diaconat et la prêtrise, sans observer les interstices exigés par les saints canons. Plus tard il demanda pardon au pape Gélase II de cette excessive précipitation. Alors il se dépouilla de ses vêtements précieux ornés d'or et de pierreries, et se couvrit d'une tunique de peau d'agneau, c'est-à-dire de laine blanche et grossière, avec une corde pour ceinture. Cette transformation parut étrange; on fut bien plus surpris quand on l'entendit prêcher avec véhémence contre

les vanités du monde et sur la brièveté de la vie. Sa parole émue produisit sur ses auditeurs une impression si profonde, que plusieurs se convertirent à sa voix. Ajoutons que ses discours étaient rendus singulièrement éloquents par le spectacle de ses austérités : il allait nu-pieds, marchait dans la neige jusqu'aux genoux, vêtu très-pauvrement. Au su de tout le monde, il s'était démis de tous les bénéfices et des revenus ecclésiastiques dont il était pourvu. Poussant jusqu'à l'héroïsme l'esprit d'abnégation, il vendit son patrimoine et en distribua l'argent aux pauvres. Afin de pouvoir se livrer sans entraves à la prédication au milieu des villes et des campagnes, il obtint du souverain pontife une autorisation spéciale. A cet effet, il s'était rendu à Saint-Gilles en Provence, où se trouvait alors le pape Gélase II. Les fatigues des travaux apostoliques ne l'empêchaient pas d'observer un jeûne rigoureux : il mangeait une seule fois le jour vers le soir.

Tandis qu'il prêchait à Valenciennes, saint Norbert eut occasion de voir dans cette ville Burchard, évêque de Cambrai. Ces deux personnages s'étaient connus autrefois à la cour. A la vue de son ami, jadis si brillant, si enjoué, si adonné au luxe et aux vanités du monde, aujourd'hui si pauvrement vêtu et dans un état qui contrastait si fortement avec le passé, il l'embrassa les larmes aux yeux, faisant connaître que lui-même ne devait l'évêché de Cambrai qu'au refus de ce jeune seigneur, devenu volontairement pauvre pour l'amour de Jésus-Christ. Cette scène causa un tel ébranlement dans l'âme de l'aumônier de l'évêque, qu'il renonça à tous les avantages que le monde pou-

vait lui promettre, pour devenir le disciple de saint Norbert. C'est Hugues des Fossés, homme doué d'éminentes qualités, âme droite et naturellement inclinée vers le bien; il écrivit la vie du saint fondateur, et lui succéda dans le gouvernement de l'ordre de Prémontré.

En 1119, Calixte II, successeur de Gélase sur la chaire de saint Pierre, assembla un concile à Reims pour remédier aux maux de l'Église. Norbert, avec son compagnon, n'hésita pas à se présenter devant le chef de l'Église, pour lui demander la faveur de prêcher sous la protection de l'autorité apostolique. Ces deux zélés missionnaires furent reçus comme ils le méritaient, avec les plus grands égards : leur réputation de zèle était déjà fort répandue, et, depuis que ces prédications avaient reçu l'approbation et la bénédiction du vicaire de Jésus-Christ, elles avaient produit des fruits plus abondants. Les deux saints religieux parcouraient ensemble les campagnes, les châteaux et les villes, se présentaient au milieu des assemblées même profanes, sans redouter les compagnies souvent tumultueuses des chevaliers et des gens d'armes, s'élevant avec vigueur, et ordinairement avec un succès prodigieux, contre les haines meurtrières qui dévastaient ces contrées. Ils inspiraient tant de respect et de confiance, qu'à leur approche les bergers et les cultivateurs laissaient tout pour courir annoncer leur arrivée. On sonnait les cloches, on accourait en foule à l'église, on assistait avec componction à la messe; puis on écoutait, comme si Dieu même eût parlé, tant le sermon que la conférence sur les

devoirs des divers états. Sur le soir on menait les deux apôtres à leur logement. L'un traînait l'âne chargé de leur équipage, c'est-à-dire de ce qui était nécessaire pour la messe, du psautier et de quelques livres instructifs; l'autre emmenait le conducteur de la bête de somme : tous s'empressaient à l'envi d'apporter ce qu'ils avaient de mieux pour régaler les saints hôtes. Mais Norbert, s'asseyant à terre, comme s'il avait été élevé avec ces bonnes gens, mangeait sur ses genoux les choses les plus communes, n'usait d'autre assaisonnement que du sel, et ne buvait que de l'eau. Il ne recevait aucun présent, craignant comme un scandale et un véritable opprobre de paraître sensible à un mince intérêt, après avoir renoncé à tous les avantages de sa première fortune, dont il ne se souvenait que dans ces circonstances. Quand toutefois quelque évêque ou quelque abbé l'engageait à manger avec lui, il avait grand soin d'éviter la singularité; il ne se distinguait des autres convives que par sa sobriété [1]. »

Après le concile de Reims, le souverain pontife étant venu à Laon, Norbert obtint une audience, par l'entremise de l'évêque Barthélemi, et le pape lui confirma le privilége, que lui avait accordé précédemment Gélase II, de pouvoir prêcher partout l'Évangile, et lui concéda d'autres faveurs spirituelles. L'évêque de Laon voulait absolument retenir un si pieux personnage dans sa ville épiscopale; il réussit du moins à le fixer en un lieu désert de son diocèse, dans la forêt de Couci. En apercevant ce pays jusque-là le plus sauvage de tous,

[1] *Hist. génér. de l'Église,* tom. IV, p. 588.

et appelé *Prémontré,* Norbert s'écria, en usant des paroles du Psalmiste : « C'est ici le lieu de mon repos; » puis il ajouta : « Un peuple de religieux y trouvera le salut. » Le nouveau monastère s'éleva rapidement, et le fondateur se vit entouré d'un grand nombre de disciples. Comme ils voulaient allier les fonctions de l'apostolat au recueillement de la solitude, ils choisirent la règle de Saint-Augustin et l'habit blanc, qui était celui des anciens chanoines. Ils gardaient un silence continuel, et ne faisaient en tout temps qu'un repas par jour. Quoiqu'ils vécussent avec la plus grande pauvreté, ils exerçaient néanmoins l'hospitalité avec une sainte libéralité, ouvrant leur porte à tous ceux qui venaient près d'eux réclamer un asile.

Cet institut naissant prospéra de la manière la plus merveilleuse. Trente ans après sa fondation, on compta plus de cent abbés au chapitre général. Il eut dans la suite jusqu'à mille abbayes d'hommes, sans parler de plus de trois cents prévôtés, et cinq cents abbayes de femmes, non compris les prieurés [1].

Norbert désirait vivement ne jamais quitter cette solitude. Il ne put cependant résister à l'appel de l'évêque de Cambrai. La ville d'Anvers, alors du diocèse de Cambrai, avait été infectée des plus dangereuses erreurs par un hérétique du nom de Tankelin. Quoique simple laïque, Tankelin s'était élevé, dans son fol orgueil, au-dessus de tous les prélats de l'Église. Ignorant et débauché, ce misérable exerçait sur la

[1] Bolland., tom. Ier de juin, p. 819.

foule un certain prestige par son assurance, ses paroles emphatiques, le luxe des vêtements, et surtout par ses déclamations contre les seigneurs ecclésiastiques. Il soutenait que l'épiscopat et la prêtrise étaient une vaine fiction. Son audace n'ayant point été réprimée, il blasphémait contre l'Eucharistie, et prétendait que la communion n'était pas nécessaire au salut. Il déclamait également contre les autres sacrements. A l'exemple de tous les sectaires, il était adonné aux passions les plus honteuses. Tué en 1115, il avait laissé un grand nombre de disciples, infatués de sa mémoire et de ses doctrines pernicieuses. La secte abominable qui lui survivait continuait de faire d'affreux ravages dans les âmes. Les vérités les plus augustes de la foi étaient niées les unes après les autres, et la dépravation des mœurs ne connaissait plus de bornes.

Saint Norbert et les religieux qui l'accompagnaient s'employèrent avec zèle à démasquer les impostures du séducteur. Leurs prédications, rendues efficaces par le bon exemple, firent rentrer à la fin les pécheurs dans les voies de la vérité et de la justice. Ce fut dans toute la contrée comme une résurrection spirituelle. Les chanoines de Saint-Michel, qui avaient procuré cet immense bienfait à la ville, cédèrent leur propre église, en signe de reconnaissance, pour y établir des religieux de l'ordre de Prémontré et se retirèrent à Notre-Dame, qui devint cathédrale plus tard.

En 1127, par une disposition spéciale de la Providence, Norbert fut élu archevêque de Magdebourg. On eut beaucoup de peine à vaincre sa résistance, et il fallut user de l'autorité du légat du saint-siége. Ainsi

monté par obéissance sur un des plus beaux siéges de l'Église d'Allemagne, Norbert, comme on pouvait s'y attendre, gouverna son diocése avec le zèle éclairé d'un saint. Il déploya dans l'exercice du ministère pastoral la prudence, la fermeté, la vigilance et les autres vertus épiscopales. Il mérita de souffrir persécution pour le bien. En rendant le dernier soupir, il eut la consolation de voir les abus corrigés, la discipline ecclésiastique remise en vigueur, et une plus grande régularité dans l'accomplissement des devoirs chrétiens. Saint Norbert mourut le 6 juin 1134, à l'âge de cinquante-trois ans, après huit ans d'épiscopat.

XXXI

LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS. — LES TRINITAIRES
NOTRE-DAME DE LA MERCI

La honte de l'Europe au moyen âge, et une des gloires du christianisme, c'est d'un côté la piraterie exercée par les musulmans contre les chrétiens, et la triste servitude qui en était la conséquence; d'un autre côté, les efforts héroïques des disciples de saint Jean de Matha et de saint Pierre Nolasque. « S'il est quelque chose de triste à considérer dans le passé de l'histoire européenne, dit Mgr Pavy, évêque d'Alger [1], c'est le règne de la piraterie musulmane, si longtemps, si honteusement subie par les puissances de la chrétienté. Figurez-vous des nuées de vautours s'élançant du haut de leurs immondes repaires, fondant sur leur proie, la saisissant avec leurs serres, mêlant les cris d'une joie féroce à ses cris plaintifs, et l'emportant

[1] *Appel de Mgr l'évêque d'Alger en faveur de la chapelle de Notre-Dame d'Afrique.* On peut lire d'intéressants extraits de cet opuscule dans le *Mém. cathol.,* tom. XIV, p. 293 et suiv. Voy. également *Fleurs mon.,* p. 363, par Maxime de Mont-Rond.

dans leur aire, pour la torturer et se repaître, goutte à goutte, de son sang. Cette image n'a rien de forcé; la réalité même l'emporte sur la figure. A toute heure, en effet, partaient d'Alger, de Tunis, de Salé, de Tripoli, de Tétouan, de Tanger, des vaisseaux armés en guerre, montés par ce que le fanatisme, la cupidité, l'audace, la force et l'habitude du triomphe ont de plus déterminé. Ils allaient, infestant la Méditerranée, l'Adriatique et les bords de l'Océan, abordant quelquefois jusqu'en Angleterre, en Irlande, et même jusqu'en Islande; ils livraient à tout navire chrétien qu'ils rencontraient sur les flots des combats à outrance, capturaient à terre tout ce qui tombait sous leur main; ils ramenaient dans leurs sauvages capitales vaisseaux, hommes et dépouilles, qu'ils se partageaient en toute propriété. Les bagnes d'Afrique regorgeaient de captifs marqués au sceau du baptême. La seule ville d'Alger, avec sa banlieue, en comptait, dans la première partie du XVIIe siècle, près de vingt-cinq mille [1]. C'étaient des Français, des Espagnols, des Anglais, des Italiens, des Styriens, et même des Russes. »

Et qu'on ne s'imagine pas que cette captivité offrît seulement les humiliations et les tristesses de l'esclavage antique. La condition des captifs chrétiens sous le joug des forbans était cent fois plus dure. « S'il y a quelque chose au monde, dit Bossuet, quelque servitude capable de représenter à nos yeux la misère extrême de la captivité horrible de l'homme sous la tyrannie des démons, c'est l'état d'un chrétien captif

[1] Le P. Dan., *Hist. de Barbarie*, liv. III, p. 318.

sous la tyrannie des mahométans; car sa foi n'est pas moins en péril que sa vie[1]. » L'auteur de l'*Histoire de Barbarie,* de même que d'autres écrivains témoins des supplices des chrétiens, nous en a laissé d'effroyables peintures; et pourtant les victimes n'étaient coupables d'aucun crime, elles n'avaient pas été prises en guerre, les armes à la main : la plupart du temps, elles avaient été surprises en trahison; on les avait arrachées par violence à leur patrie, à leur famille, à leurs amis, à toutes les affections de la vie. Souvent, par un coup imprévu, des jeunes gens, dans l'âge des espérances, se trouvaient transportés dans la plus effroyable des réalités et sans espoir de retour. Voici quelques traits de ce lugubre tableau : « Exposition publique dans un état complet de nudité, vente à prix d'argent; envoi sur les galères pour y manier la rame dans les expéditions contre les chrétiens; travaux excessifs et vils dans la cité et dans les campagnes; pour nourriture dix onces de pain, de l'eau et du vinaigre; pour logement, un bouge bas et sombre; pour vêtements, d'ignobles haillons couvrant à peine le corps, et, quand le travail cesse ou le permet, de lourdes chaînes aux pieds; les plus grossières injures prodiguées avec le plus insolent mépris; les femmes, les enfants et les jeunes gens, tristes jouets de passions abominables; à la moindre faute d'oubli ou de légèreté, d'horribles châtiments, suivant le caprice ou la cruauté du maître. Tantôt on frappait les esclaves à coups de pierre, de couteau ou de bâton, sur les pieds, sur le dos ou sur

[1] Bossuet, *Panégyr. de saint Pierre Nolasque.*

le ventre; tantôt on leur brisait les dents; on leur coupait le nez et les oreilles; tantôt on les attachait, pour les traîner par les rues, au cou ou à la queue d'un cheval; tantôt on les rompait, on les brûlait, ou on les empalait; tantôt on les roulait dans des tonneaux remplis de clous; tantôt on leur entr'ouvrait les épaules à coups de hache, et dans ces plaies béantes on faisait fondre de longs flambeaux de cire allumés [1]. »

Témoins, et trop souvent exposés à ces affreux supplices, des malheureux, préférant la mort à des souffrances sans répit, réussissaient à rompre leurs chaînes et à s'évader. Mais où trouver un asile sur cette terre inhospitalière et au milieu de populations hostiles? Bientôt ils étaient repris, et alors on ne leur épargnait aucun outrage. Ordinairement on leur arrachait la vie au milieu des plus atroces supplices. Parfois, et il suffisait pour cela d'un caprice du maître, ils étaient brûlés vifs, après avoir enduré des tortures qui n'auraient jamais semblé pouvoir être inventées par une imagination humaine en délire. Et encore, faut-il le dire? la mort, pour ces infortunés, était accueillie comme un bienfait.

Comment parler maintenant du violent prosélytisme exercé chaque jour, à chaque instant du jour, dans toutes les circonstances, en santé, en maladie, par la force, par la séduction, par les promesses, par l'appât des voluptés, afin de triompher de la constance de pauvres esclaves à demi vaincus par l'abattement et les angoisses de l'exil? Pourrions-nous, au sein de notre

[1] *Ut supra*, liv. V, ch. IX.

patrie, de notre famille et de nos amis, jouissant de tous les avantages de la civilisation chrétienne, avoir un léger goût de peines si amères, sans aucun espoir d'adoucissement?

Un jour cependant les douces lueurs de la liberté brillèrent sur ces rivages désolés. Les esclaves chrétiens découvrirent sur les flots un navire monté par des hommes couverts d'amples vêtements blancs; une croix rouge et bleue brillait sur leur poitrine. Enfin, ce sont les *Rédempteurs des captifs!* Ces hommes généreux n'oublieront pas désormais le chemin de l'Afrique, pour y briser les chaînes de leurs frères en Jésus-Christ, jusqu'à ce que la croix, si longtemps exilée de ces plages jadis habitées par des saints, domine et protége ces côtes trop longtemps inhospitalières.

Saint Jean de Matha et saint Pierre Nolasque mériteront à jamais la reconnaissance des populations chrétiennes! Y a-t-il en Europe une seule contrée qui n'ait cent fois béni leur nom et exalté leur mémoire? Ce furent tous deux, au moyen âge, les héros les plus populaires de la charité chrétienne.

Saint Jean de Matha naquit le 24 juin 1160, dans le bourg de Faucon, aux extrémités de la Provence. Sa famille appartenait à la noblesse; plus riche cependant des faveurs célestes que des biens de ce monde. Sa pieuse mère, nommée Marthe, le mit, dès sa naissance, sous la protection de la sainte Vierge. Aussi cet enfant privilégié annonça-t-il de bonne heure les plus heureuses dispositions. Il se montra, dès le berceau, doué des plus belles qualités, d'un caractère doux, d'une modestie angélique, d'une humeur égale,

obéissant à l'égard de ses parents et de ses maîtres. Jamais sa bouche ne proféra une parole capable de faire rougir. La piété faisait ses délices. Le temps destiné aux récréations était le plus souvent employé en lectures édifiantes. Comme un reflet de la pureté de sa conscience, son visage était rayonnant et d'une beauté remarquable; sa taille était avantageuse. Mais ce saint jeune homme commença de bonne heure à mépriser les agréments extérieurs; et il se mit à pratiquer la mortification, dès qu'il eut appris que c'était la voie tracée par Jésus-Christ pour aller au ciel.

Charmé de trouver en son fils autant d'aptitude pour les sciences que d'inclination à la vertu, son père l'envoya à Aix, se former à l'étude des belles-lettres, sous la direction de maîtres habiles. En même temps il voulut qu'il se livrât aux exercices convenables à un jeune homme de qualité, comme l'équitation et l'escrime. L'élève, aussi intelligent que docile, excella dans tous les exercices auxquels on l'appliqua. C'était le modèle des jeunes gens de son âge et de sa condition. Rien ne le détourna du droit chemin de la vertu. Il distribuait aux pauvres l'argent que ses parents lui envoyaient pour ses plaisirs. Sa charité éclairée s'étendait aux pauvres malades, auxquels, chaque vendredi, il prodiguait dans les hôpitaux les soins les plus affectueux, les consolant par de douces paroles, pansant lui-même leurs plaies, leur rendant les services les plus répugnants à la nature. De cette manière il faisait bénir le nom de Jésus-Christ, et il obtenait des grâces pour persévérer dans le bien. Rien, en effet, n'est plus méritoire que le dévouement actif en vertu duquel

nous nous rendons serviteurs volontaires de nos frères souffrants, en dédaignant les joies mondaines.

Après avoir heureusement achevé le cours ordinaire des études, Jean de Matha resta quelque temps dans sa famille, uniquement occupé, dans un saint loisir, des pratiques de la vie spirituelle et de la contemplation des choses divines. Il ne tarda pas à comprendre que le repos prolongé, sa jeunesse, la position de sa famille, les relations de bienséance auxquelles il ne pouvait se soustraire, l'exposeraient à des dangers de tout genre. Depuis longtemps d'ailleurs il nourrissait au fond de son cœur de nobles projets. Cédant à ses aspirations, il vint à Paris, du consentement de son père, étudier la théologie et les autres sciences ecclésiastiques. Il parut dans l'Université avec beaucoup de distinction, et monta, suivant les degrés ordinaires, jusqu'au grade de docteur en théologie. Grâce à la fermeté de son caractère et à la solidité de sa vertu, il ne contracta pas la plus légère tache, au milieu des vices qui souillaient alors la jeunesse turbulente et licencieuse de l'université de Paris. Il couronna dignement sa vie d'écolier en recevant les ordres sacrés. Dieu voulut accompagner de grâces extraordinaires, non-seulement son ordination à la prêtrise, mais encore la célébration de sa première messe. Il monta la première fois au saint autel dans la chapelle de l'évêché de Paris, en présence de l'évêque Maurice de Sully, des abbés de Saint-Victor et de Sainte-Geneviève, et du recteur de l'Université. C'était un témoignage éclatant rendu au mérite de Jean de Matha. Beaucoup, sans doute, envièrent cette faveur et

la regardèrent comme l'indice assuré des honneurs qui l'attendaient.

Ce jour de bénédiction fut choisi de Dieu pour révéler à son serviteur sa vocation particulière, celle de travailler courageusement et sans relâche à délivrer ses frères de la servitude des infidèles. Jean de Matha répondit aussitôt à l'appel d'en haut. Afin de rendre son ministère plus fructueux, il voulut s'y préparer par la retraite, le jeûne et la pénitence. Il vint trouver Félix de Valois, qui jouissait d'une grande réputation de sainteté dans le diocèse de Meaux. La Providence avait ses vues sur ces deux âmes prédestinées à une œuvre magnifique. Un jour qu'ils étaient en conférence près d'une fontaine, Jean s'ouvrit à Félix sur la pensée qu'il avait eue en célébrant sa première messe, relativement à la délivrance des chrétiens qui gémissaient en captivité sous le joug des mahométans. Il parla du but et de l'utilité de cette entreprise avec tant de feu et d'entraînement, que Félix crut reconnaître la volonté de Dieu dans ce projet, et s'offrit pour coopérer à cette œuvre. Là-dessus, tous deux se mirent en prière, et redoublèrent pendant trois jours leurs jeûnes et leurs macérations, sûrs d'obtenir ainsi l'assistance divine. Ils éprouvèrent l'un et l'autre une vive ardeur et comme un attrait surnaturel qui les poussait à réaliser leur dessein. Ils entrevirent, par l'effet d'une lumière extraordinaire, les obstacles qu'ils auraient à vaincre, les fatigues qu'ils éprouveraient, les périls, les mauvais traitements, les privations, la prison, la mort même qui les attendaient sur les plages sauvages de l'Afrique de la part des farouches sectateurs du Coran.

Cette perspective, loin de refroidir leur courage, animait leur résolution jusqu'à l'enthousiasme. Sans plus tarder, ils prirent le chemin de Rome, ne voulant rien faire sans avoir obtenu l'approbation et la bénédiction du vicaire de Jésus-Christ. Innocent III occupait alors glorieusement la chaire de Saint-Pierre. Il reçut comme deux anges les deux pèlerins français, et, considérant l'utilité que l'Église pourrait retirer de ce nouvel institut, il n'hésita pas à créer un ordre religieux sous le titre de la *Sainte-Trinité* et de la *Rédemption des captifs*. La bulle est du 17 décembre 1198. Les religieux devaient porter l'habit blanc avec une croix rouge et bleue sur la poitrine. La première maison qu'ils possédèrent à Paris était située dans le quartier de l'Université, sur la rue Saint-Jacques, et près d'une église dédiée à saint Mathurin : ils prirent de là le nom de *Mathurins*, sous lequel ils furent aussi connus que sous celui de *Trinitaires*. L'œuvre, du reste, devint aussitôt populaire. Des monastères furent fondés à Cerfroid, au diocèse de Meaux, à Rome près de l'église Saint-Thomas *della Navicella*, et dans plusieurs autres provinces de la chrétienté. Elle ne tarda pas à réaliser ce qu'on pouvait en attendre. Dès l'an 1200, deux trinitaires traversèrent la Méditerranée, pénétrèrent dans l'empire du Maroc et rachetèrent cent quatre-vingt-six esclaves chrétiens. L'année suivante, Jean de Matha vint à Tunis, où il délivra cent dix prisonniers. Des quêtes faites en France, en Espagne et en Italie, lui permirent de retourner à Tunis, où il brisa les chaînes de cent vingt captifs. Les mahométans, furieux de voir ces malheureux délivrés de leurs

mains, voulurent le massacrer avec les chrétiens qu'il venait de racheter. Il échappa à leur perfidie et à leurs desseins sanguinaires, grâce à l'intervention marquée de la Providence. Dès lors, l'espérance soutiendra le courage des infortunés, sachant qu'ils ne sont pas abandonnés : des libérateurs ne cesseront, en Europe, de faire appel au sentiment chrétien et de recueillir d'abondantes aumônes, prix de leur rachat. Chaque année, des religieux viendront jeter aux infidèles quelques pièces d'or, rançon des prisonniers et des exilés.

Dans un voyage en Espagne, dont les plus belles provinces gémissaient encore sous l'oppression des Maures, saint Jean de Matha, par ses prédications ardentes, n'eut pas de peine à émouvoir les populations. Les princes ouvrirent leurs trésors, et secondèrent de toute leur puissance les généreux efforts des *Rédempteurs des captifs*. Ainsi notre saint donna l'exemple à saint Pierre Nolasque, qui institua, quelques années après, l'ordre de *la Merci*.

L'année 1213, en effet, quand saint Jean de Matha rendit le dernier soupir, saint Pierre Nolasque atteignait sa vingt-quatrième année, et prenait la résolution de sacrifier ses biens au rachat des esclaves chrétiens. En 1218, l'*ordre de Notre-Dame-de-la-Merci* était institué, approuvé, doté, et, peu de temps après, les Rédempteurs inauguraient leur mission [1]. Deux

[1] A l'établissement de l'ordre de la Merci, après le nom de saint Pierre Nolasque, « l'homme le plus libéral qu'il y ait jamais eu sur la terre, » suivant une expression de Bossuet, se rattachent les noms de trois illustres personnages : le roi Jacques d'Aragon, saint Raymond de Pennafort, et le grand pape Innocent III.

voyages à Grenade et à Valence rendirent plus de quatre cents prisonniers à la liberté et à leurs familles. Qui pourrait peindre les transports de joie avec lesquels la population espagnole salua le retour des captifs, portant encore les stigmates de la servitude, et que l'on regardait comme perdus à jamais? Jacques, roi d'Aragon, et saint Louis, roi de France, comblèrent de faveurs le fondateur de la nouvelle congrégation. Après avoir multiplié ses bienfaits par lui-même et par ses disciples, saint Pierre Nolasque mourut le 25 décembre 1256, à l'âge de soixante-sept ans, en prononçant ces paroles : « Le Seigneur a envoyé un Rédempteur à son peuple; il a fait alliance avec lui pour toute l'éternité [1]. »

Quels ont été les résultats des immenses labeurs entrepris par les Rédempteurs? Depuis 1198, date de la fondation de leur institut, jusqu'en 1787, les Trinitaires seuls ont racheté neuf cent mille esclaves européens. On serait au-dessous de de la vérité historique, en ne portant qu'au tiers de ce chiffre le nombre de ceux qui durent leur délivrance aux Pères de la Merci. Voilà donc au moins *douze cent mille* esclaves chrétiens rachetés par ces deux ordres religieux!

« Dans notre siècle de froid égoïsme et de sordides calculs, on admirera sans doute les moines rédempteurs, ces sublimes mendiants du Christ, qui ont plus fait pour la liberté de leurs frères et pour l'honneur de l'humanité que tous les économistes, tous les philosophes et tous les libéraux ensemble [2]. »

[1] Psalm. cx, 9.

[2] Mgr Pavy, *op. citat.*

XXXII

SAINT DOMINIQUE ET LES FRÈRES PRÊCHEURS

Deux ordres célèbres dans l'Église commencèrent à fleurir au XIIIe siècle. « Lorsque Jésus-Christ, dit un illustre orateur et un fervent religieux, regarda ses pieds et ses mains percés pour nous, de ce regard d'amour naquirent deux hommes, saint Dominique et saint François d'Assise [1]. » La Providence suscita en même temps ces âmes privilégiées qui devaient exercer une action si puissante dans la société chrétienne, au milieu d'un siècle dont les œuvres resteront à jamais dignes de mémoire. Le XIIIe siècle ne fut pas moins fécond en prodiges que ceux qui jouissent d'une renommée plus populaire. Ce fut le siècle d'Innocent III, de Philippe-Auguste, de saint Louis et de saint Thomas d'Aquin; le siècle où furent érigées nos grandes cathédrales, où la législation prit des formes plus régulières, où notre littérature nationale fit ses premiers essais.

[1] Le P. Lacordaire, *Vie de saint Dominique.*

Saint Dominique avait trente ans accomplis quand s'ouvrait le XIIIe siècle; il était né en 1170, à Calaroga, bourg de la Vieille-Castille, de la noble maison des Guzmans. Sa mère, Jeanne d'Aza, était plus recommandable encore par sa piété que par l'illustration de sa famille. Peu de temps avant la naissance de son fils, un signe lui fit découvrir sa grandeur future; elle eut un songe durant lequel elle s'imagina qu'un chien sortait de son sein, tenant dans la gueule une torche enflammée, pour embraser toute la terre. Elle comprit que c'était un présage du zèle ardent que son fils déploierait un jour au service de Dieu. « Quand Dominique fut présenté à l'église pour y recevoir le baptême, dit son historien, un nouveau signe manifesta la grandeur de sa prédestination. Sa marraine vit en songe, sur le front du baptisé, une étoile radieuse. Quelque vestige en demeura toujours depuis sur le visage de Dominique, et l'on a remarqué, comme un trait singulier de sa physionomie, qu'une certaine splendeur jaillissait de son front, et attirait à lui le cœur de ceux qui le regardaient [1]. » Ses parents cherchèrent de bonne heure les moyens les plus propres à lui procurer une éducation convenable. Leur unique désir était de coopérer aux intentions merveilleuses de la divine Providence.

Dominique répondit admirablement aux soins de ses parents. Doué d'un naturel heureux et d'un esprit précoce, il manifesta dès ses plus jeunes années de l'inclination pour la vertu, et des dispositions pour

[1] Le P. Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, p. 28.

l'étude. Prévenu par l'attrait de la grâce, il apprit, pour ainsi dire, au sortir du berceau, à prier, à se mortifier et à dompter sa volonté. Aussitôt qu'il fut en âge d'apprendre les lettres, ses parents le confièrent à un de ses oncles, archiprêtre de l'église de Gumiel d'Issan. Tout le monde s'étonnait des progrès rapides qu'il faisait dans les connaissances littéraires, et voyait avec édification l'ardeur qu'il déployait dans l'accomplissement de tous les devoirs de la piété. Au lieu de se livrer aux divertissements permis à son âge, il assistait son oncle dans la célébration des offices divins. Plus d'une fois on remarqua sur son visage comme le rayonnement d'une piété angélique.

Agé de quinze ans, après avoir achevé le cours ordinaire des humanités, Dominique fut envoyé à Palencia, ville épiscopale du royaume de Léon, où il y avait une université, transférée dans la suite à Salamanque, où elle continua de jouir d'une immense célébrité. Durant six années, il cultiva avec succès l'étude de la philosophie et de la théologie. Comme auparavant, il se distingua autant par la sainteté de sa vie et la pureté de ses mœurs que par ses talents naturels et son avancement dans les sciences. Afin de calmer les emportements de son caractère et la fougue de ses passions, il passa dix ans sans boire de vin; il s'accordait un court sommeil, qu'il prenait habituellement couché sur le plancher de sa chambre, rarement dans son lit. Ses condisciples le rencontraient seulement dans les rues qui menaient à l'église ou aux écoles publiques, en cela semblable aux illustres docteurs saint Basile et saint Grégoire. De bonne heure il con-

tracta l'habitude de parler peu, encore moins d'engager des discussions scientifiques avec ses condisciples, l'expérience lui ayant appris bien vite que ces sortes d'exercices dégénèrent promptement en disputes peu utiles à l'avancement de la science, quand elles ne blessent pas la charité. Par une considération du même genre, il rendait peu de visites, et en recevait peu. Surtout il évitait avec grand soin les mauvaises compagnies; là, en effet, parmi la jeunesse des écoles, se perdent trop fréquemment, avec les bonnes mœurs, la rectitude du jugement, la paix de l'âme et les saines traditions de l'enseignement ecclésiastique. Les idées mondaines pénètrent aisément au sein des réunions de jeunes gens, faciles à subir l'entraînement de la nouveauté. Pour se garantir plus efficacement des surprises, aussi bien sous le rapport des doctrines que sous celui de l'ardeur des sens, il invoquait sans cesse la protection de la sainte Vierge. Aussi cette Vierge immaculée le prit-elle sous sa sauvegarde particulière, et le conserva à l'abri des mauvaises passions. Dans le cours de sa vie militante, il éprouva constamment les effets de l'assistance maternelle de Marie. Faut-il s'étonner s'il mérita d'être compté, dans la suite, parmi les plus dévots serviteurs de la Mère de Dieu? On lui devra plus tard la charmante et fructueuse dévotion du Rosaire.

Il achevait ses cours de théologie, quand les malheurs publics de l'Espagne lui fournirent l'occasion de montrer sa charité généreuse envers les pauvres. En 1191, une famine cruelle éprouva sa patrie, surtout les royaumes de Castille et de Léon. Ils furent

réduits à une misère dont on a peine à se faire idée. Non-seulement Dominique sacrifia, pour les soulager, tout l'argent qu'il possédait et toutes les ressources dont il pouvait disposer; il vendit même tous ses meubles, et, à la fin, il n'hésita pas à se défaire de ses livres. Pour un jeune homme à peine échappé aux bancs de l'école, c'était un sacrifice héroïque. Les habitants de Palencia, émus au spectacle de tant de grandeur d'âme, ouvrirent leurs greniers et leurs coffres : ainsi la ville se trouva garantie de la mortalité dont elle était menacée après la famine.

Le jeune Dominique, peu de temps après, donna une preuve plus surprenante encore de son inépuisable charité. Un jour, une pauvre femme le pria, les larmes aux yeux, de lui faire quelque aumône, pour l'aider à racheter son frère des mains des Maures, qui l'avaient réduit en esclavage : elle espérait que ce jeune gentilhomme lui viendrait en aide dans sa détresse; mais Dominique se trouvait hors d'état de contribuer à payer la rançon. Dans un élan de charité sublime, il lui offrit de se constituer prisonnier à la place de son frère. Dieu, qui réservait son serviteur pour le salut d'un grand nombre d'hommes, ne le permit pas.

La voix de Dieu ne s'était pas encore révélée à Dominique. S'il était décidé à travailler à l'avantage de son prochain par la prédication évangélique, il ignorait encore de quelle manière. L'évêque d'Osma, Diego de Azevedo, avait transformé les chanoines de sa cathédrale en chanoines réguliers de Saint-Augustin. La réputation de piété du jeune Dominique attira son attention : l'évêque l'appela à faire partie de son cha-

pitre réformé. Cette voix fut entendue comme venant de Dieu. Dominique avait alors vingt-cinq ans. Sur-le-champ il quitta Palencia, et fit profession de la vie religieuse. « Il y a six siècles que Diego de Azevedo est couché sous une pierre que je n'ai pas même vue, et pourtant je ne prononce son nom qu'avec un respect qui m'émeut [1]. » Ce saint et illustre personnage fut le médiateur employé de Dieu pour diriger et éclairer celui qui devait être le père d'une nombreuse famille, et d'une race valeureuse à combattre les combats du Seigneur.

Dominique passa neuf années dans l'Église d'Osma, servant Dieu dans les rangs d'un collége de chanoines, et préludant aux travaux apostoliques auxquels il allait bientôt consacrer sa vie entière. L'heure est venue où sa grande mission sera inaugurée par la conversion d'un hérétique opérée dans des circonstances extraordinaires. Le roi de Castille, Alphonse VIII, conçut le dessein de marier son fils à une princesse du Nord. L'évêque d'Osma, choisi comme négociateur, emmena Dominique avec lui, en 1203. En traversant le Languedoc, ils eurent occasion de constater par eux-mêmes les progrès que faisait dans cette province l'horrible hérésie des Albigeois. Ils logèrent même, près de Toulouse, chez un homme qui en était infecté. Le zèle de Dominique en fut exalté. Il ne se contenta pas de prier en secret pour son hôte infidèle; il passa la nuit à l'entretenir, et l'éloquence sainte qu'il déploya reçut sa récompense : il toucha tellement le cœur de l'héré-

[1] *Vie de saint Dominique*, p. 36.

tique, qu'il le ramena à la foi catholique avant le lever du jour. La conquête qu'il venait de faire à la vérité, le triste spectacle des ravages de l'erreur, firent une si vive impression sur son esprit, qu'il conçut pour la première fois la pensée d'un ordre consacré à la défense de l'Église par la prédication.

Don Diego et Dominique réussirent dans l'ambassade qui leur avait été confiée. Ils en apportèrent l'heureuse nouvelle en Castille. Partis une seconde fois avec plus d'appareil pour conclure cette alliance, ils trouvèrent que la jeune princesse était morte sur ces entrefaites. Ils venaient célébrer des fêtes brillantes; ils furent contraints d'assister à des funérailles. Cette circonstance produisit une forte impression sur leur esprit. Quel spectacle plus propre à faire ressortir la vanité et l'inconstance des grandeurs du monde! L'évêque d'Osma annonça ces tristes nouvelles en Espagne et se dirigea sur-le-champ vers Rome, avec son compagnon, décidés l'un et l'autre à se consacrer à la défense de la vraie foi, même au péril de leur vie, dans le midi de la France, où le démon de l'erreur semblait avoir établi le boulevard de son funeste empire.

Le pape les encouragea dans leur projet, et aussitôt ils inaugurèrent leur mission avec le plus grand zèle, en compagnie de quelques fervents religieux, sous la direction des légats du souverain pontife, l'abbé de Cîteaux et deux religieux célèbres du même ordre, Raoul et Pierre de Castelnau, tirés de l'abbaye de Fontfroide, au diocèse de Narbonne. Pierre de Castelnau apparaît alors avec le titre nouveau d'inquisiteur de la

foi. Réunis en conférence à Montpellier, ces hommes dévoués se lamentaient sur le peu de fruit de leurs travaux. Mais Dominique, considérant que les voies de fait suivies jusque-là contre les hérétiques aigrissaient outre mesure les esprits à l'égard de l'Église, crut qu'il fallait avoir recours à des moyens différents, mais plus efficaces pour les ramener. Ces moyens n'étaient autres que la prière avec une forme de vie apostolique, consistant à faire leurs voyages à pied, sans train, sans argent, sans valets, sans provisions, afin de prêcher encore mieux par leurs exemples que par leurs discours. Les légats, d'abord, firent quelques difficultés, craignant le reproche de singularité, en menant une vie si nouvelle. Tous bientôt se rallièrent à une idée qui était évidemment inspirée de Dieu : ils en acquirent bientôt la preuve, car ils obtinrent souvent plus de fruit en un seul jour qu'ils n'en avaient obtenu auparavant en plusieurs mois.

Dominique s'employa avec une ardeur nouvelle à la conversion des hérétiques. Il s'en fallut beaucoup cependant qu'il produisît sur les sectaires tout le bien qu'on avait lieu d'espérer. Ses idées nettes et fortement exprimées, ses résolutions prises avec tant de prudence, qu'on ne l'a presque jamais vu obligé d'en changer, une égalité d'âme inaltérable, son visage où se peignait la sérénité d'une bonne conscience, le feu de son regard allumé par la vivacité de son zèle, sa voix douce et vibrante, tout en lui portait à la vertu. Les difficultés, loin de refroidir son intrépidité, excitaient encore son courage : il eût volontiers souffert le martyre pour la cause de Jésus-Christ.

Les hérétiques, soutenus par Raimond, comte de Toulouse, se portèrent aux dernières extrémités : le légat, Pierre de Castelnau, fut assassiné près de la ville de Saint-Gilles. L'évêque d'Osma était retourné dans son diocèse, où il n'avait pas tardé à rendre le dernier soupir. L'abbé de Cîteaux fut obligé de revenir dans son abbaye, où l'appelaient les affaires de sa communauté. Les douze abbés du même ordre venus en sa compagnie avaient été rappelés dans leurs monastères. Tout le poids de la mission alors retomba sur Dominique. Ayant reçu un renfort de sept ou huit ouvriers évangéliques, il commença une nouvelle campagne contre les Albigeois. Il se livrait tout entier aux disputes de controverse, et adressait en toute occasion la parole, en public et en particulier, aux personnes aveuglées par les plus tristes préjugés. Ses sueurs, hélas! tombaient sur une terre stérile. Rien n'égalait l'obstination des novateurs, qui tournaient en dérision les enseignements qu'on leur prodiguait. Le saint missionnaire en ressentait la plus profonde douleur, d'autant plus qu'il ne pouvait ignorer le triste sort qui les menaçait en cette vie et dans l'autre : l'armée des catholiques était sur le point de les écraser impitoyablement. Dans l'amertume de son âme, il s'adressa à la sainte Vierge, et réclama son intercession puissante pour apaiser la colère de Dieu. Ce fut en cette occasion, comme le pensent la plupart des auteurs, que naquit la dévotion du Rosaire.

Nous n'entrerons pas dans de plus longs détails sur la croisade qui anéantit la secte impie et infâme des Albigeois : d'affreuses calamités pesèrent sur les pro-

vinces où ils avaient établi le foyer de leurs erreurs, et d'où ils bravaient toute autorité divine et humaine. Le scandale, de leur part, fut horrible; la répression fut effroyable. Il nous répugne, d'ailleurs, de reproduire le récit de ces scènes sanglantes; nous devons nous restreindre aux faits qui ont naturellement leur place dans la vie de saint Dominique, et qui préparèrent la fondation de l'ordre des Frères Prêcheurs. Tant que se prolongea la lutte, le dévoué missionnaire eut recours aux mêmes armes contre l'hérésie et les maux de la guerre : la prédication, la controverse, la patience dans les injures, la pauvreté volontaire, une vie dure pour lui-même, une charité sans bornes pour les autres, le don des miracles, et enfin la promotion du culte de la sainte Vierge par l'institution du Rosaire.

Dominique était dans sa quarante-sixième année. En 1215, les croisés triomphants lui ouvrirent les portes de Toulouse, et la Providence lui envoya deux hommes dont il avait besoin pour asseoir les premiers fondements de l'ordre des Frères Prêcheurs, Pierre Cellani et un autre, connu seulement sous le nom de Thomas. Quatre autres se joignirent promptement à eux; et le nouvel institut reçut la bénédiction de Foulque, d'abord moine de Cîteaux, alors évêque de Toulouse, et commença à vivre de la vie régulière. Dès que la communauté naissante compta seize membres, ils se lièrent par le vœu d'embrasser la vie apostolique, c'est-à-dire pauvre, pénitente et laborieuse, et ils s'engagèrent à obéir à leur fondateur. Dominique résolut alors de faire approuver par le souverain pontife sa

petite famille, ainsi que les statuts qui devaient la régir. Il partit pour Rome en 1215, en compagnie de l'évêque Foulque, son protecteur et son ami, se rendant à l'appel du pape, pour assister au concile général de Latran. Le pape Innocent III, peu favorable à la création d'ordres nouveaux, désirant plutôt la réformation des anciens, se montra d'abord sourd à sa demande. Le concile de Latran décida en ce moment que, pour éviter la confusion et tous les inconvénients provenant de la multiplication des ordres monastiques, il ne serait plus permis d'en établir de nouveaux. Innocent manda l'homme apostolique et lui ordonna de retourner en Languedoc, pour y choisir, de concert avec ses compagnons, celle des règles anciennes qui lui paraîtrait la plus propre à former la nouvelle milice dont il souhaitait enrichir l'Église. De retour en Languedoc, Dominique assembla ses frères, et tous, d'un commun accord, se trouvèrent d'avis d'adopter la règle de Saint-Augustin, avec quelques statuts de l'ordre de Prémontré, en y ajoutant plusieurs règlements relatifs au genre de vie apostolique dont ils voulaient faire profession.

Sur ces entrefaites mourut le pape Innocent III, le 17 juillet 1216, et le 22 décembre de la même année Honorius III publia une bulle qui approuvait et confirmait le nouvel institut, sous le titre d'ordre des *Frères Prêcheurs*. Dominique fut établi premier maître général de cette nouvelle congrégation, lorsqu'il alla recevoir la bénédiction du pape, avant de quitter Rome.

Le plus cher des vœux de Dominique était accompli, grâce à une protection particulière de Dieu, qui avait

aplani heureusement toutes les difficultés. En possession du premier monastère de son ordre, bâti à Toulouse, il fit préparer ses religieux, par la prière, la méditation, et l'étude de la théologie, à répondre au but spécial de leur institution. Dès que ceux-ci furent suffisamment exercés, il les envoya remplir les fonctions sacrées de leur ministère en diverses provinces de France et d'Espagne, et par la suite dans toutes les contrées de l'Europe. Les sept premiers furent destinés pour Paris, ayant à leur tête Mannès Guzman, frère de notre saint. Lui-même ne tarda pas à paraître dans la capitale, où il fut très-favorablement accueilli par la reine Blanche de Castille, épouse de Louis VIII et mère de saint Louis.

Dès ce moment les vues de Dominique furent fixées. « Trois villes, dit le P. Lacordaire, gouvernaient alors l'Europe, Rome, Paris et Bologne : Rome par son pontife, Paris et Bologne par leurs universités, qui étaient le rendez-vous de la jeunesse de toutes les nations. Ce fut ces trois villes que Dominique choisit pour être les capitales de son ordre et en recevoir sur-le-champ des essaims [1]. »

Voici donc maintenant Dominique prenant possession des communautés d'où les vertus de ses frères devaient rayonner d'une manière si brillante sur le monde. Il repasse les Alpes, et se dirige encore vers la capitale de l'univers catholique. « Son premier soin, en arrivant à Rome, fut de chercher un lieu convenable pour la fondation d'un couvent. Au pied méridional

[1] *Vie de saint Dominique*, p. 193.

du mont Cœlius, le long de la voie Appienne, et en face des ruines gigantesques des Thermes de Caracalla, s'élevait une ancienne église dédiée à saint Sixte II, pape et martyr. Cinq autres papes, martyrs comme lui, reposaient à ses côtés dans cette sépulture. A l'un des flancs de l'église nouvellement réédifiée était annexé un cloître presque achevé. La solitude profonde de l'église et du cloître contrastait avec les travaux récents dont l'empreinte y était partout sensible. On voyait qu'un événement subit avait interrompu là l'exécution d'une pensée. En effet, c'était la mort d'Innocent III qui avait suspendu cette rénovation d'un lieu antique et célèbre. Le cloître avait été destiné par lui à réunir sous une même règle diverses religieuses vivant à Rome dans une trop grande liberté. Dominique, qui ignorait cette circonstance, s'empressa de demander l'église et le monastère au souverain pontife. Honorius III lui en fit la concession verbale.

« En trois ou quatre mois, Dominique eut rassemblé à Saint-Sixte jusqu'à cent religieux. Une fécondité rapide et prodigieuse succédait en lui à la lenteur qui avait toujours été le caractère de sa destinée. Cet homme qui n'avait commencé sa carrière véritable qu'à trente-cinq ans, et qui avait mis douze années à se former seize disciples, les voyait maintenant tomber à ses pieds comme les épis mûrs tombent en été sous la faucille du moissonneur. Il ne faut pas s'en étonner; c'est une loi de la grâce et de la nature, qu'une puissance longtemps comprimée agisse avec impétuosité lorsqu'elle vient à rompre ses langes ou ses digues. Il y a d'ailleurs en toutes choses un point de maturité

qui en rend le succès aussi prompt qu'inévitable. Saint-Sixte, placé sur la route que suivaient autrefois les triomphateurs romains pour monter au Capitole, fut témoin pendant une année de scènes plus merveilleuses que les spectacles auxquels les généraux de Rome avaient accoutumé la voie Appienne. En aucun lieu et en aucun temps Dominique ne manifesta davantage l'autorité que Dieu lui avait donnée sur les âmes, et jamais la nature ne lui obéit avec un empressement plus respectueux. C'est le moment triomphal de sa vie [1]. »

Tandis que les Frères Prêcheurs terminaient les travaux du monastère de Saint-Sixte afin de pouvoir s'y installer prochainement, Dominique vaquait avec une extrême ardeur aux devoirs imposés par la règle, prêchant et instruisant. Le Seigneur bénissait sa parole : des grâces de conversion s'opéraient chaque jour; la réformation des mœurs édifiait la ville entière ; des hommes à la fleur de l'âge renonçaient au monde et s'enrôlaient sous la bannière de Jésus-Christ. Les cloîtres de Saint-Sixte se peuplaient d'une nombreuse et vaillante milice. Ces nouvelles recrues, formées par les instructions et plus encore par le spectacle des vertus du saint fondateur, se disposaient à combattre avec intrépidité les combats du Seigneur. Mais, si ces néophytes étaient décidés à suivre la voie de la pauvreté, ils étaient contraints souvent de la pratiquer par une heureuse nécessité. Je dis *heureuse nécessité;* car le dénûment absolu fit éclater plus d'une

[1] *Vie de saint Dominique*, p. 301.

fois la puissance miraculeuse de la prière de Dominique. Nous ne saurions résister au plaisir de raconter un des faits de cette nature qui se passèrent à Saint-Sixte, et qui rappellent les merveilles du désert.

« Lorsque les frères, dit un contemporain, habitaient encore près de l'église Saint-Sixte, et étaient au nombre de cent, un certain jour, le bienheureux Dominique commanda à frère Jean de Calabre et à frère Albert le Romain d'aller par la ville chercher des aumônes. Mais ils s'y employèrent inutilement depuis le matin jusqu'à la troisième heure du jour. Ils revenaient donc à la maison, et déjà ils atteignaient l'église Sainte-Anastasie, quand une femme qui avait une grande dévotion à l'ordre les rencontra, et, voyant qu'ils ne rapportaient rien, leur donna un pain. « Je ne veux pas, leur dit-elle, que vous retourniez tout à fait à vide. » Un peu plus loin, ils furent accostés par un homme qui leur demanda instamment la charité. Ils s'excusèrent de lui donner, parce qu'ils n'avaient rien pour eux-mêmes. Mais, l'homme insistant toujours davantage, ils se dirent l'un à l'autre : Que ferons-nous d'un pain? Donnons-le-lui pour l'amour de Dieu. » Ils lui donnèrent donc le pain, et aussitôt ils le perdirent de vue. Or, comme ils rentraient au couvent, le pieux père, à qui le Saint-Esprit avait déjà révélé tout ce qui s'était passé, vint à leur rencontre, et leur dit d'un air joyeux : « Enfants, vous n'avez rien.—Non, père,» répondirent-ils; et ils lui racontèrent ce qui était arrivé, et comment ils avaient donné le pain au pauvre. Il leur dit : « C'était un ange du Seigneur; le Seigneur saura bien nourrir les siens; allons prier. » Là-dessus il entra

dans l'église, et, en étant sorti au bout de peu de temps, il dit aux frères d'appeler la communauté au réfectoire. Ceux-ci lui répondirent : « Mais, père, comment voulez-vous que nous les appelions, puisqu'il n'y a rien à leur servir? » Et ils tardaient exprès d'accomplir l'ordre qui leur avait été donné. C'est pourquoi le bienheureux père fit venir frère Roger, le cellérier, et lui commanda de rassembler les frères pour le dîner, parce que le Seigneur pourvoirait à leurs besoins. On couvrit donc les tables; on posa les coupes, et, à un signal donné, tout le couvent entra au réfectoire. Le bienheureux père prononça la bénédiction, et, tout le monde s'étant assis, frère Henri le Romain commença la lecture. Cependant le bienheureux Dominique priait, les mains jointes sur la table : et voilà que tout à coup, selon qu'il l'avait promis par l'inspiration de l'Esprit-Saint, deux beaux jeunes hommes, ministres de la divine Providence, apparurent au milieu du réfectoire, portant des pains dans deux nappes blanches qui leur pendaient de l'épaule devant et derrière. Ils commencèrent la distribution par les rangs inférieurs, l'un à droite, l'autre à gauche, et mirent devant chaque frère un pain entier d'une admirable beauté. Puis, lorsqu'ils furent parvenus jusqu'au bienheureux Dominique, et qu'ils eurent mis semblablement devant lui un pain entier, ils inclinèrent la tête et disparurent, sans qu'on ait jamais su jusque aujourd'hui où ils allaient ni d'où ils venaient. Le bienheureux Dominique dit aux frères : « Mes frères, mangez le pain que le Seigneur vous a envoyé. » Il dit ensuite aux frères servants de verser du vin. Mais ceux-ci répondirent : « Père saint, il n'y en a

pas.» Alors le bienheureux Dominique, plein de l'esprit de prophétie, leur dit : « Allez au muid, et versez aux frères le vin que le Seigneur leur a envoyé. » Ils y allèrent, en effet, et trouvèrent le muid plein jusqu'au bord d'un vin excellent qu'ils s'empressèrent d'apporter. Et le bienheureux Dominique dit : « Buvez, mes frères, du vin que le Seigneur vous a envoyé. » Ils mangèrent donc et burent tant qu'il leur plut ce jour-là, le lendemain et le surlendemain. Mais, après le repas du troisième jour, il fit donner aux pauvres tout ce qui restait du pain et du vin, et ne voulut pas qu'on en conservât davantage à la maison. Pendant ces trois jours, personne n'était allé demander l'aumône, parce que le Seigneur avait envoyé du pain et du vin en abondance [1]. »

Cependant le pape Honorius III avait repris le dessein de son prédécesseur, de réunir en un seul monastère, sous une même règle, les religieuses éparses en divers couvents de Rome, et il en fit part à Dominique, comme à l'homme qui pouvait le mieux conduire à fin cette œuvre difficile. Dominique accepta d'autant plus volontiers la proposition du pape, que c'était le moyen de restituer Saint-Sixte à sa destination primitive, tout en y fondant une communauté de religieuses dominicaines. Cette œuvre pieuse réussit à souhait; et les Frères Prêcheurs reçurent en échange l'église et le monastère de Sainte-Sabine au mont Aventin.

[1] Relation de la sœur Cécile, n° 3. Ap. *Vie de saint Dominique*, p. 207 et suiv.

Récemment il nous a été donné de voir les Frères Prêcheurs résidant encore à Sainte-Sabine, et gouvernés par un religieux d'origine française. Ce qui est préférable à tout, les habitants de cette antique communauté gardaient la régularité de leur primitive observance. Cette maison est remplie de pieux souvenirs. Elle se dresse, de la manière la plus pittoresque, à l'endroit le plus élevé et le plus abrupt du mont Aventin, au-dessus de l'étroit rivage où le Tibre murmure en fuyant de Rome et en heurtant de ses flots les débris du pont qu'Horatius Coclès défendit contre Porsenna.

Ce fut dans la maison de Sainte-Sabine que les Frères Prêcheurs changèrent l'habit des chanoines réguliers qu'ils avaient porté jusque là, pour prendre celui qui devait être affecté spécialement aux Dominicains. Le pape donna alors à Dominique le titre et les fonctions de *maître du sacré palais,* qui ont été exercés depuis, et jusqu'à nos jours, par des religieux de son ordre. Vers le même temps fut établie la congrégation *des soldats de la milice de Jésus-Christ,* devenue ensuite *tiers ordre de Saint-Dominique.*

En 1219, Dominique revint à Toulouse, visita l'Espagne, et fit un séjour d'un mois à Paris. Il trouva dans la capitale de la France une communauté florissante, établie près d'une antique église dédiée à saint Jacques. Personne ne l'ignore, cette circonstance valut le nom de *Jacobins* à tous les Frères Prêcheurs en France. Il reprit bientôt le chemin de l'Italie, et l'année suivante il assembla à Bologne le premier chapitre général de son ordre. La vie du saint fondateur fut en-

core plus active, peut-être, que par le passé. Il fit de nombreux voyages en Italie, fondant de nouvelles maisons, visitant les autres, les maintenant toutes dans l'esprit de leurs statuts. Dans le second chapitre général de Bologne il divisa tout son ordre en huit provinces, contenant cinquante-six couvents. Déjà l'épuisement de ses forces lui annonçait qu'il devait bientôt rendre son âme à Dieu. La maladie ne lui arracha aucune marque d'impatience, aucune plainte, aucun gémissement. En guise de testament, il dit aux religieux qui l'entouraient : « Voici, mes frères bien-aimés, l'héritage que je vous laisse comme à mes enfants : ayez la charité, gardez l'humilité, possédez la pauvreté volontaire [1]. » Il reçut les derniers sacrements avec les sentiments de la plus vive piété. Il expira en paix le 6 août 1221, dans la cinquante-unième année de son âge. Il fut canonisé par le pape Grégoire IX, le 13 juillet 1234 ; le pape Paul IV fixa sa fête au quatrième jour du mois d'août.

[1] Le B. Humbert, *Vie de saint Dominique*, n. 53.

XXXIII

SAINT FRANÇOIS ET LES FRANCISCAINS

Saint Dominique et saint François se trouvèrent ensemble à Rome au temps du quatrième concile de Latran, sans se connaître : il ne paraît pas que le nom de l'un eût jamais frappé les oreilles de l'autre. Une nuit, Dominique, étant en prière, selon sa coutume, vit Jésus-Christ irrité contre le monde, et sa mère qui lui présentait deux hommes pour l'apaiser. Il se reconnut pour l'un des deux; mais il ne savait qui était l'autre; il le regarda attentivement, et l'image lui en demeura présente. Le lendemain, dans une église, on ignore laquelle, il aperçut, sous un froc de mendiant, la figure qui lui avait été montrée la nuit précédente, et, courant à ce pauvre, il le serra dans ses bras avec une sainte effusion, entrecoupée de ces paroles : « Vous êtes mon compagnon; vous marcherez avec moi; tenons-nous ensemble, et nul ne pourra prévaloir contre nous. » Il lui raconta ensuite la vision qu'il avait eue,

et leurs cœurs se fondirent l'un dans l'autre en ces embrassements et ces discours [1].

« Le baiser de Dominique et de François, dit le



ÉGLISE DE LA MINERVE A ROME

P. Lacordaire, s'est transmis de génération en génération sur les lèvres de leur postérité. Une jeune amitié unit encore aujourd'hui les Frères Prêcheurs aux Frères Mineurs. Ils se sont rencontrés dans des offices

[1] Le P. Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, p. 150.

semblables sur tous les points du monde; ils ont bâti leurs couvents aux mêmes lieux; ils ont mendié aux mêmes portes; leur sang, répandu pour Jésus-Christ,



L'ARA-CŒLI A ROME

s'est mêlé mille fois dans le même sacrifice et la même gloire; ils ont couvert de leurs livrées les épaules des princes et des princesses; ils ont peuplé à l'envi le ciel de leurs saints; leurs vertus, leur puissance, leur renommée, leurs besoins se sont touchés sans cesse et

partout : et jamais un souffle de jalousie n'a terni le cristal sans tache de leur amitié six fois séculaire. Ils se sont répandus ensemble dans le monde, comme s'étendent et s'entrelacent les rameaux joyeux de deux troncs pareils en âge et en force; ils se sont acquis et partagé l'affection des peuples, comme deux frères jumeaux reposent sur le sein de leur unique mère; ils sont allés à Dieu par les mêmes chemins, comme deux parfums précieux montent à l'aise au même point du ciel. Chaque année, lorsque le temps ramène à Rome la fête de saint Dominique, des voitures partent du couvent de Sainte-Marie-sur-Minerve, où réside le général des Dominicains, et vont chercher au couvent d'*Ara-Cœli* le général des Franciscains. Il arrive accompagné d'un grand nombre de ses frères. Les Dominicains et les Franciscains, réunis sur deux lignes parallèles, se rendent au maître-autel de la Minerve, et, après s'être salués réciproquement, les premiers vont au chœur, les seconds restent à l'autel pour y célébrer l'office de l'ami de leur père. Assis ensuite à la même table, ils rompent ensemble le pain qui ne leur a jamais manqué depuis six siècles, et, le repas terminé, le chantre des Frères Mineurs et celui des Frères Prêcheurs chantent de concert au milieu du réfectoire cette antienne : « Le séraphique François et l'apostolique Dominique nous ont enseigné votre loi, ô Seigneur! » L'échange de ces cérémonies se fait au couvent d'*Ara-Cœli* pour la fête de saint François, et quelque chose de pareil a lieu par toute la terre, là où un couvent de Dominicains et un couvent de Franciscains s'élèvent assez proche l'un de l'autre pour per-

mettre à leurs habitants de se donner un signe visible du pieux et héréditaire amour qui les unit [1]. »

En 1182, naquit à Assise, ville de l'Ombrie, un enfant que Dieu destinait à être le patriarche d'*une nombreuse et puissante famille dans l'Église.* Son père se nommait Pierre Bernardon, et sa mère Pica : ils donnèrent à leur fils, sur les fonts du baptême, le nom de Jean, qui fut changé plus tard en celui de François, soit parce qu'il excellait à parler la langue française, soit, dit Celano, à cause de sa vivacité, de sa gaieté, de la franchise de son caractère, et de la noblesse de ses sentiments [2]. Sa mère, d'origine française, appartenait à une famille de Provence; c'était une femme d'une piété remarquable, et recommandable par des qualités plus solides que brillantes. François vint au monde marqué sur l'épaule d'un signe assez semblable à une croix. Quelques-uns des historiens de sa vie ont raconté qu'il naquit dans une étable, et ont noté cette circonstance comme un trait digne d'être mentionné entre les conformités que saint François eut avec Jésus-Christ dans son humanité. Au moment de lui donner le jour, sa mère eut à souffrir de vives douleurs qui mirent sa vie en danger. « Un ange, dit un écrivain moderne, s'étant présenté à la porte de sa maison, sous la forme d'un pèlerin, reçut une aumône abondante, et l'on recommanda à ses prières la délivrance de la mère et de l'enfant. L'étranger

1 Le P. Lacordaire, *Vie de saint Dominique,* p. 153.

2 Vere Franciscus quia super omnes cor francum et nobile gessit. — Au XIIIe siècle, au témoignage de Giovanni Villani, *Français* se disait *Francesco* en italien.

conseilla de porter la jeune femme dans une étable, assurant qu'elle serait bientôt soulagée. Son avis fut écouté, et l'enfant vint heureusement au monde sur le foin, et au milieu des animaux. »

Quand le jeune homme fut en âge, il s'appliqua, comme son père, aux affaires du négoce, où ce dernier avait déjà obtenu de grands succès. Mais autant le père paraissait attaché à son trafic, et même avare dans son commerce, autant le fils était d'humeur enjouée et de relations faciles. A l'exemple de plusieurs de ses amis, il menait de front les occupations sérieuses et les divertissements. Jamais cependant il ne se laissa aller aux plaisirs grossiers qui séduisent trop aisément la jeunesse. Grâce à Dieu, il passa à travers mille dangers, évitant les piéges tendus à son innocence, content des amusements frivoles, ayant horreur des excès, de l'ivresse et de la débauche. Il avait une douceur et une politesse qui lui gagnaient l'affection de tout le monde. S'il aimait le bruit, le faste et la dépense, il se montrait miséricordieux envers les pauvres. Il jetait follement son argent pour satisfaire ses caprices; et quand il voyait un malheureux, il se sentait ému jusqu'aux larmes, et il avait l'habitude de ne jamais refuser l'aumône à celui qui la lui demandait pour l'amour de Dieu. En un mot, on observait en lui un mélange des qualités et des défauts qui plaisent au monde. Ses compatriotes espéraient un jour trouver en lui un homme propre à faire honneur à leur cité. Il faut le dire, toutefois, ils étaient loin alors de soupçonner l'illustration que ce grand serviteur de Dieu devait un jour faire rejaillir sur la ville d'Assise.

L'heure de la miséricorde divine n'avait pas encore lui sur cette âme *éprise des vanités du siècle et qui aimait la bagatelle.* Les occupations du commerce absorbaient entièrement sa pensée. Étant fort occupé un jour de la conclusion d'un marché, il renvoya un pauvre sans lui donner l'aumône. Après un moment de réflexion, il courut après lui, lui donna largement, et fit la promesse à Dieu de ne jamais se dispenser, tant qu'il en aurait les moyens, de faire la charité à quiconque la lui demanderait en son nom et pour l'amour de lui.

La Providence permit des événements qui le détachèrent peu à peu du monde et l'amenèrent à faire des réflexions sérieuses. Les habitants de Pérouse et ceux d'Assise, dans un démêlé survenu entre eux, se laissèrent emporter jusqu'à prendre les armes et à se livrer à des actes d'hostilité les uns contre les autres. Au milieu du conflit, François fut fait prisonnier, en compagnie de plusieurs de ses compatriotes, par ceux de Pérouse. Cette captivité dura une année entière, pendant laquelle il eut beaucoup à souffrir. A peine rendu à la liberté, il tomba si gravement malade, qu'il pensa mourir. Ayant recouvré la santé, il songea un instant à s'engager dans le métier des armes; mais un avertissement d'en haut lui fit comprendre son erreur : il était destiné à s'enrôler dans une milice spirituelle. Par une prière fervente, il demanda à Dieu de lui faire connaître sa volonté. Il s'était retiré dans la solitude, afin de mieux entendre cette voix céleste qui devait à jamais fixer ses incertitudes. La grâce, que Dieu ne refuse jamais aux cœurs simples et aux âmes sincères,



ne lui fut pas refusée; il comprit qu'il fallait mépriser toutes les choses du monde et se vaincre soi-même. Ces deux maximes, gravées profondément dans son esprit, formèrent dès lors sa règle de conduite. Ses résolutions furent bientôt mises à l'épreuve. En traversant à cheval la plaine d'Assise, il rencontra un lépreux dont les plaies hideuses faisaient horreur. Ses yeux se détournèrent malgré lui à cette vue qui inspirait la plus vive répugnance. Il était déjà loin, quand il revint sur ses pas, descendit de cheval, et courut embrasser ce malheureux. Après lui avoir donné l'aumône, persuadé que Jésus-Christ est présent dans la personne des pauvres, il remonta à cheval. Un moment après, il fut très-étonné de n'apercevoir personne.

Un autre jour, étant à Rome, où sa dévotion l'avait conduit au tombeau des saints Apôtres, il aperçut quantité de pauvres à la porte du saint temple. Tous paraissaient être dans un extrême dénûment; et ils attendaient quelque secours de la pitié des passants. A ce spectacle, François est ému jusqu'au fond des entrailles. Sur-le-champ il leur distribue tout l'argent qu'il possède; il se dépouille même de ses vêtements, qu'il donne à celui dont l'aspect lui semble le plus misérable. Sans hésiter il se revêt de haillons, qu'il prend en échange de ses propres habits, et passe le reste de la journée au milieu des pauvres, content de vivre des offrandes de la charité publique.

François avait alors vingt-cinq ans. Ainsi débutait dans la pratique de la pauvreté volontaire celui qui mérita d'être nommé l'*amant de la pauvreté*. De retour

à Assise, et agenouillé devant l'image du crucifix, dans la petite basilique de Saint-Damien, François entendit une voix qui lui dit : « Répare ma maison qui tombe en ruines. » — « Notre bienheureux, dit un historien, ne comprit pas qu'il s'agît de l'édification des âmes. » Il voulut restaurer l'édifice matériel qui, en effet, se trouvait dans un état déplorable. Sans attendre davantage, il retourne chez son père, prend des étoffes précieuses, en charge un cheval, et va les vendre à Foligno, les marchandises et le cheval. Il vient en offrir le prix au prêtre qui desservait cette pauvre église. Celui-ci refuse de l'accepter; mais il accorde volontiers l'hospitalité au jeune négociant, qui lui paraît faire peu de cas des richesses de ce monde, à la recherche uniquement de cette perle précieuse dont parle l'Évangile. Survient bientôt Pierre Bernardon, furieux de la conduite de son fils. Ayant recouvré son argent, il s'apaise et retourne chez lui. François se montre bientôt dans sa ville natale, vêtu d'un habit en lambeaux, fier de se montrer sous les livrées de la misère, dans une ville où il s'était plu à étaler d'élégants vêtements, et à se parer avec une extrême recherche. Étonnés de cet accoutrement sordide, on plaint ce jeune homme d'avoir perdu la raison. Les enfants le poursuivent avec des huées, lui jetant des pierres et le couvrant de boue. Notre bienheureux accepte avec joie ces humiliations pour l'amour de Jésus-Christ et de la sainte pauvreté qu'il a embrassée. Honteux de voir son fils en cet état, l'objet des risées de la foule, son père le pousse dans sa maison, où il l'enferme en une espèce de cachot. Cette épreuve ne fut pas de longue durée.

Touchée de compassion, sa mère le délivre et lui rend la liberté.

Cette fois, le courageux soldat du Christ retourne à Saint-Damien, bien résolu à résister énergiquement jusqu'au bout. Aussi, quand son père se présente, il lui déclare en termes sans réplique que son parti est pris sans retour possible. Bernardon s'obstine; il réclame tout l'argent que son fils possède encore. Voyant la facilité avec laquelle le jeune homme consent à se dépouiller de tout, son irritation ne connaît plus de bornes : il exige de son fils un renoncement général à tous ses droits de succession. L'acte se passe en présence de l'évêque d'Assise. François éprouve un tel transport d'enthousiasme, qu'après avoir signé l'acte d'abandon, il jette aux pieds de son père ses vêtements les uns après les autres, en disant : « Jusqu'ici j'ai pu dire : Mon père Bernardon; dorénavant je dirai : Notre Père qui êtes aux cieux. » On vit alors que le serviteur de Dieu portait un cilice sur sa chair. Bernardon, courroucé, emporta en son logis les deniers et les habillements; et l'évêque le couvrit de son manteau et lui fit remettre les vêtements d'un paysan.

C'en est fait désormais : François, dégagé des liens qui pouvaient l'attacher à la terre, se retire dans la solitude. Sa mission va commencer. A Gubbio, un de ses anciens amis lui donne un habit d'ermite fort court; il le porte deux ans, avec une ceinture de cuir : ce qui fit croire à quelques-uns qu'il avait appartenu quelque temps à l'institut des Ermites de Saint-Augustin.

Le désir qu'il avait de restaurer l'église Saint-

Damien le ramena à Assise, où il réussit dans son entreprise, grâce aux largesses des fidèles. Encouragé par ce premier succès, il répara l'église Saint-Pierre, et s'employa à cette œuvre avec le plus grand zèle. Enfin, par un attrait spécial que les événements postérieurs justifièrent pleinement, il entreprit le rétablissement d'un sanctuaire entièrement abandonné et dans un triste état de délabrement. Il était dédié à Notre-Dame-des-Anges et connu vulgairement sous le nom de la *Portioncule,* parce qu'il était situé dans un très-petit domaine appartenant aux bénédictins du mont Soubase, à deux kilomètres environ d'Assise. Ce lieu désert fut si agréable à saint François, qu'il se décida à y fixer sa demeure. Ce fut le berceau de son ordre. Assistant un jour à la messe, il fut vivement touché de cette parole de l'Évangile où Jésus-Christ recommande à ses disciples qu'il envoyait prêcher, de ne point avoir d'argent, de ne porter ni besace, ni deux habits, ni chaussure, ni bâton. Il prit cette recommandation pour sa règle, et voulut l'observer à la lettre. Il quitta aussitôt sa ceinture de cuir, pour se ceindre d'une corde, et se mit à prêcher la pénitence.

Dieu bénit les efforts de son zèle; sa parole produisit de nombreux fruits de conversion. Le 16 mai 1209 demeurera à jamais célèbre dans les fastes de l'institut monastique. En ce jour Bernard de Quintavalle, riche citoyen d'Assise, ému des prédications et des exemples du serviteur de Dieu, assembla dans l'église Saint-Georges les pauvres, les veuves et les orphelins, et leur distribua tous ses biens. Il se couvrit de pauvres habits, semblables à ceux de saint François, et adopta son

genre de vie. En même temps Pierre de Catane, chanoine d'Assise, se joignit à eux. L'ordre des Mineurs était fondé.



SAINTE-MARIE-DES-ANGES

Gilles d'Assise, sept jours après, voulut participer aux fatigues et aux mérites de la nouvelle société. Les travaux, du reste, commencèrent sans retard. Bernard de Quintavalle et Pierre de Catane allèrent prêcher la pénitence dans l'Émilie. Le fondateur, en compagnie de Gilles d'Assise, alla évangéliser les populations de la Marche d'Ancône. Cette première mission ramena beaucoup de pécheurs à Dieu, et valut aux prédica-

teurs, en beaucoup de lieux, des humiliations et de cruelles privations. Saint François s'estima heureux d'avoir trouvé pour lui-même et pour les siens le trésor évangélique, c'est-à-dire la pauvreté et des injures pour le nom de Jésus-Christ.

De retour près de Sainte-Marie-des-Anges, ces quatre missionnaires intrépides se retrempèrent dans la solitude. De nouveaux ouvriers apostoliques s'unirent à eux, tous décidés à pratiquer la pauvreté et à n'avoir d'autre patrimoine que la charité des fidèles. Chaque jour, ils allaient mendier à Assise, bravant par un motif de piété la honte naturelle qu'on éprouve à demander l'aumône, et supportant avec joie les railleries de leurs proches, les mépris de leurs connaissances, les insultes de la plus vile populace. Ils eurent ainsi à dévorer, durant les premiers temps, tout ce qu'il y a de plus amer dans l'action de réclamer l'assistance publique. La Providence, toutefois, leur ménagea quelques adoucissements dans la libéralité et les bons traitements des personnes pieuses.

Voyant grossir promptement les rangs de la petite armée des prédicateurs *de la pénitence et de l'humilité,* François comprit qu'il était nécessaire de leur tracer une règle commune, et de la faire approuver par le souverain pontife; ce qu'il fit en 1210. Sa demande fut d'abord repoussée par le pape Innocent III. Mais le serviteur de Dieu ne se rebuta pas; il se mit en prière, et passa la nuit en instances et en saintes effusions dans l'hôpital de Saint-Antoine. Il n'avait pas mis en vain toute sa confiance en Celui qui est le maître des esprits et des cœurs. Dès le lendemain, le pape le fit venir et

lui accorda une audience favorable : il avait vu en songe saint François soutenir l'église de Latran près de tomber.

Voilà donc l'œuvre des Frères Mineurs régulièrement constituée. Le premier couvent de leur ordre s'éleva à l'ombre de l'église Notre-Dame-de-la-Portioncule. La bénédiction de Dieu les multiplia rapidement, et leur communiqua une fécondité qui tenait du prodige. Cette pauvre maison a été l'origine de milliers d'autres maisons; de là sont sortis tant d'illustres martyrs qui ont combattu vaillamment pour le nom de Jésus-Christ, et qui l'ont fait connaître dans toutes les parties du monde. C'est le berceau de tant de docteurs et de prélats qui ont édifié l'Église par la sainteté de leur vie, et qui l'ont soutenue par la pureté de leur doctrine. Saint François aimait à le répéter, cette petite maison lui suffisait; il ne consentirait pas à ce qu'elle fût augmentée. Le Seigneur a voulu cependant que *ces tentes de Jacob fussent dilatées*. A ce modeste couvent succéda une maison en état de contenir plus de deux cents religieux. La petite chapelle de Notre-Dame-des-Anges est, comme la *santa Casa* de Lorette, renfermée dans une vaste et magnifique église, un des plus beaux édifices de l'Italie.

Saint François, voyant ses vœux accomplis et dépassés, brûlait du désir du martyre. Il passa en Espagne, dans l'espérance de verser son sang pour Jésus-Christ, en prêchant la foi chrétienne aux infidèles. Son intention était de pénétrer jusque dans le Maroc, où vivaient les sectateurs du Coran les plus fanatiques. Ses projets ne se réalisèrent pas : la maladie l'arrêta

en chemin; il était destiné à perfectionner et à étendre l'ordre nouvellement constitué. Des missionnaires franciscains sillonnaient déjà une partie de l'Europe; des hommes généreux s'enrôlaient à l'envi sous la bannière de la pauvreté. En 1219, au chapitre général tenu près d'Assise, on compta réunis plus de cinq mille religieux. Cette assemblée fut appelée le *Chapitre des nattes*, parce qu'on fut obligé de construire en plein champ des cellules de joncs, de roseaux et de nattes.

Toujours enflammé du même zèle pour la conversion des âmes et pour la gloire de Jésus-Christ, saint François dirigea plusieurs missions vers les contrées les plus éloignées et les plus sauvages. Lui-même partit pour l'Orient et débarqua à Saint-Jean-d'Acre, d'où il se rendit à l'armée des croisés, aux portes de Damiette. Il n'hésita pas à se rendre au camp des infidèles. Arrêté dès les premiers pas, il fut fouetté cruellement et abreuvé d'outrages. Aucune plainte ne s'échappa de ses lèvres. On le conduisit enfin en présence du chef barbare, qui lui demanda fièrement ce qu'il demandait et ce qu'il était venu faire en Égypte. François lui répondit avec assurance : « Dieu m'a envoyé vous annoncer la vérité de l'Évangile, afin de vous tirer des ténèbres de l'erreur, ainsi que les peuples qui vous obéissent. » Le saint apôtre eut la douleur de s'éloigner sans avoir pu gagner une seule âme à la foi.

« L'an 1223, dit le P. Hélyot, saint François obtint du pape Honorius III cette indulgence si fameuse pour l'église de la Portioncule, où il vient de toutes parts une infinité de pèlerins le second jour du mois d'août,

qui est celui auquel est fixée cette indulgence, à cause que l'on y célèbre le même jour la dédicace de cette première église et berceau de l'ordre. Cette indulgence a été confirmée par les papes Martin IV, Alexandre IV, Boniface VIII, Clément V, Jean XXII, Benoît XI et Sixte IV, qui, l'an 1481, l'étendit à toutes les religieuses de l'ordre, voulant qu'elles la pussent gagner dans leurs monastères, ce qu'il communiqua aussi à toutes les maisons d'hommes tant du premier que du troisième ordre [1]. »

En 1224, saint François connut parfaitement qu'il devait travailler à devenir le disciple et l'image d'un Dieu crucifié. S'étant retiré sur le mont Alverne pour y jeûner quarante jours en l'honneur de saint Michel, le jour de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, au moment qu'il priait avec le plus de ferveur, notre saint vit comme un séraphin [2] descendant du ciel d'un vol précipité : il avait des ailes brillantes et enflammées, et paraissait attaché à une croix. A son approche, saint François éprouva un sentiment inénarrable, mélange de joie et de douleur, aussi difficile à supporter qu'à exprimer. « Il comprit, dit saint Bonaventure, et Dieu le lui révéla ainsi, qu'il devait être transformé dans la ressemblance du Christ crucifié, non par le martyre de la chair, mais par l'embrasement de l'esprit [3]. » Quand la vision disparut, ce saint patriarche sentit son cœur enflammé d'une ardeur séraphique, et les

1 *Hist. des Ordres monastiques*, tom. V, p. 348.
2 Vidit quasi speciem seraphim. (*Brev. rom.*, XVII sept.)
3 Bonav., cap. XIII, n. 3.

stigmates du Sauveur parurent à ses mains, aux pieds et au côté[1]. »

Depuis le jour où ce glorieux fondateur mérita de porter les signes de la passion de Jésus-Christ jusqu'à sa mort, sa vie fut languissante et ses souffrances continuelles. Dieu enfin lui fit connaître que son terme était prochain. Du monastère de Sainte-Colombe, où il se trouvait alors, il se fit transporter au couvent de Notre-Dame-des-Anges, désirant mourir au lieu même où la grâce l'avait prévenu des plus insignes faveurs. Les Frères Mineurs présents entourèrent leur père dans son agonie. Celui-ci leur donna sa bénédiction, en se faisant croiser les bras, comme le patriarche Jacob, et rendit tranquillement le dernier soupir, le quatrième jour d'octobre de l'an 1226, dans la quarante-cinquième année de son âge.

Au moment où saint François allait au ciel recevoir la récompense de ses travaux héroïques, les Frères Mineurs comptaient déjà plus de quatre-vingts maisons de leur ordre. Comme l'arbre mystérieux de l'Évangile, l'institut se répandit sur toute la terre, et couvrit de son ombre des établissements très-nombreux. Au moment où écrivait le P. Hélyot, les Franciscains avaient plus de sept mille maisons d'hommes, tant de l'observance, déchaussés, réformés, récollets,

1 Le pape Alexandre IV, dans un sermon mentionné par saint Bonaventure, assure avoir vu ces stigmates. Plusieurs témoins affirmèrent le même fait; Grégoire IX l'accepte aussi dans son bref publié en 1237; Benoît XI permit d'en faire l'office public; Sixte IV en fit insérer la mémoire dans le Martyrologe romain, et Paul IV en introduisit l'office spécial dans le Bréviaire romain, au 17 septembre.

conventuels, capucins, que du tiers ordre, dans lesquelles se trouvent plus de cent quinze mille religieux, et plus de neuf cents monastères de filles, tant clarisses et urbanistes, que du tiers ordre de la Conception et Annonciade, dans lesquels il y a plus de vingt-huit mille trois cents religieuses.

L'ordre de Saint-François est divisé en plusieurs branches : religieux de l'observance, déchaussés, réformés et récollets, conventuels et capucins, qui forment le premier ordre. Les clarisses, les urbanistes et les capucines constituent le second ordre; le tiers ordre comprend des religieux et des religieuses de diverses congrégations, quoiqu'il eût été institué dans l'origine spécialement pour des séculiers.

L'ordre des Frères Mineurs a donné à l'Église quatre papes, Nicolas IV, Alexandre V, Sixte IV et Sixte V; quarante-cinq cardinaux[1], un nombre infini de patriarches, d'archevêques et d'évêques. Il se glorifie d'avoir quarante-six martyrs qui ont été mis au catalogue des saints[2], et dont on fait l'office dans tout l'ordre; dix-sept ont été canonisés sous le titre de confesseurs; plusieurs autres ont reçu de l'Église le titre de bienheureux; en 1638, dans le chapitre général tenu à Rome cette année-là, on en comptait quatre-vingts dont on poursuivait la canonisation; peu de temps après ce nombre montait à cent quatre, auxquels on pourrait ajouter plus de deux mille per-

[1] Ces chiffres sont donnés par l'auteur de l'*Histoire des Ordres monastiques*, tom. V. p. 360. Cette énumération est incomplète.
[2] *Ibid.*

sonnes de l'un ou de l'autre sexe qui ont répandu leur sang pour le nom de Jésus-Christ. Sans parler de saint Bonaventure, qui a mérité le titre de *Docteur séraphique,* de saint Antoine de Padoue, de saint Bernardin de Sienne, de saint Jean Capistran et de saint Louis de Toulouse, l'ordre de saint François se glorifie d'avoir produit Alexandre de Halès, maître de saint Bonaventure, et Jean Duns, surnommé Scot, parce qu'il était Écossais, connu dans l'école sous le nom de *Docteur subtil.* Enfin, nous dirons à la gloire de la famille franciscaine que le pape Grégoire IX donna ordre à Haimon, général de l'ordre, de réformer le Bréviaire et le Missel romains. Cette correction fut approuvée pour l'Église universelle, et elle forme le fond des livres liturgiques publiés par saint Pie V, et en usage aujourd'hui dans l'Église.

XXXIV

ABBAYE DU MONT SAINT-MICHEL

Au moyen âge, cette abbaye était connue sous le nom de Saint-Michel *in Periculo maris*, et cette désignation malheureusement fut souvent trop bien justifiée. Bâtie au sommet d'un rocher de granit, deux fois par jour, le matin et le soir, elle est entièrement séparée de la terre ferme par le flux de la mer. Le reste du temps elle reste entourée d'une grève immense; et deux fois chaque mois, pendant les quatre jours qui précèdent et suivent les pleines lunes, les flots se précipitent et couvrent en peu d'heures la plage entière. Alors l'aspect de la montagne change subitement. Couronnée des édifices du monastère et de la ville, elle apparaît à distance comme un vaisseau de grandeur colossale, immobile à l'ancre au milieu d'une vaste rade, à l'abri des tempêtes.

La plaine étendue au milieu de laquelle se dresse l'abbaye offre au voyageur de nombreux périls. Les sables sont fins et mouvants. Cette grève est spongieuse, humide, mobile, et d'une profondeur incon-

nue. Souvent couverte par la mer, toujours sillonnée par plusieurs rivières dont le lit change presque à chaque marée, tant le sol est plan et léger, il en résulte des portions de grèves tellement molles, que l'on a vu souvent le voyageur surpris par elles disparaître en peu de temps, même avec son cheval, et l'un et l'autre être enterrés ensemble tout vivants, à moins de prompts secours, qu'il est presque impossible de donner; car plus l'on s'agite, plus ces grèves s'amollissent, plus on s'enfonce facilement, et au bout de quelques instants on est perdu. Elles sont en général tellement imprégnées d'eau, qu'en piétinant quelques instants, même sur celles qui paraissent les plus dures, elles se détrempent assez promptement, et, en se prolongeant un peu, l'expérience pourrait devenir funeste à l'imprudent qui s'y livrerait. Les tentatives faites en 1780, et rapportées par Blondel, montrent que ces sables, amoncelés durant des siècles, ont une profondeur extraordinaire; un navire échoué aux environs du mont Saint-Michel s'enfonçait tellement dans le sable, que le pont même, au bout de peu de temps, avait disparu. Cent ouvriers furent employés sans relâche à le découvrir. Peine inutile! la mer, venant à monter, écarta les ouvriers, combla les fouilles, engloutit le navire, et, jusqu'aux mâts, tout disparut.

Un autre accident bien plus à craindre, et qui fait beaucoup plus de victimes, c'est la mer montante. L'étranger se croit suffisamment renseigné; mais il faut savoir compter avec l'imprévu, et l'imprévu, en pareille circonstance, c'est la mort. Si des vents violents poussent la mer plus vite qu'à l'ordinaire, ou que le moindre

accident occasionne un retard d'une demi-heure, il court les plus grands dangers. Le péril est d'autant plus grave, qu'on l'aperçoit seulement quand il n'est plus possible d'y échapper. Un homme, en courant, pourrait suivre la marche du flot et gagner à temps la terre ferme. Mais les grèves sont coupées de bas-fonds et de ruisseaux; l'eau remplit aussitôt toutes les dépressions du sol; le malheureux, surpris et sans ressource, échappe difficilement à la mort. Bien des fois, du haut du mont Saint-Michel, on a vu des personnes ainsi enveloppées se débattre dans les flots, et périr sans qu'on pût leur porter secours.

Les brouillards sont aussi une cause de périls. Par un soleil radieux il s'élève quelquefois tout à coup, sur ces grèves humides, un brouillard si épais, que le voyageur ne voit plus ni ciel, ni rivages, ni côtes, ni rivières. L'aide des lanternes deviendrait même inutile. Cependant il faut marcher, sous peine d'être surpris par la mer; il faut donc se livrer au hasard, trop heureux si l'on arrive à bon port.

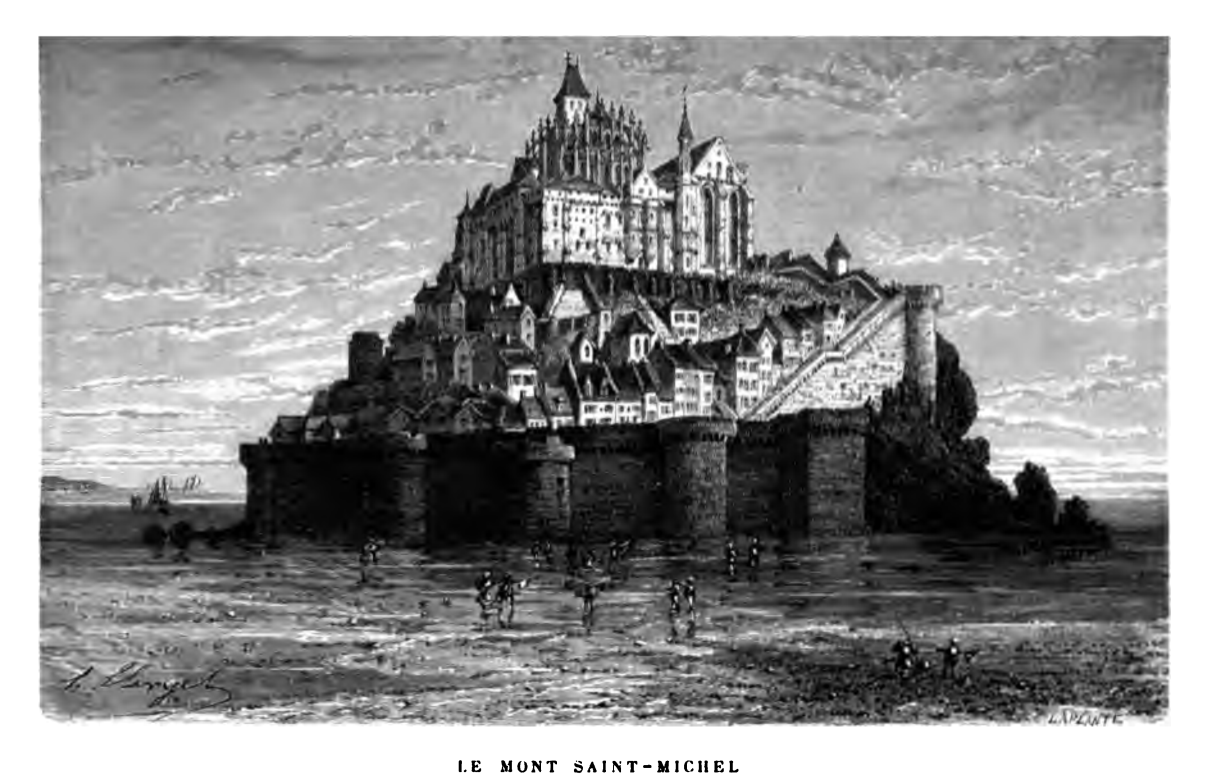
L'air est très-vif sur ce rocher, où l'on est exposé à tous les vents, sans aucun abri. Le séjour en est mortel pour les personnes délicates, et peu agréable pour les autres. La religion seule pouvait y fixer des habitants, par l'attrait de la solitude et de la pénitence. Dès l'an 709, saint Aubert, évêque d'Avranches, y fit construire une petite église. Suivant un usage qui prévalut au moyen âge, le modeste temple, situé sur une hauteur, fut dédié à saint Michel. C'était une pensée chrétienne : le chef de la milice céleste, vainqueur des anges rebelles, protégeait les populations, fixées dans

les vallées, contre les atteintes des *puissances de l'air*, comme les appelle saint Paul. Dès lors, et jusqu'à nos jours, la religion resta en possession de cette montagne de granit, où elle créa des merveilles d'architecture, grâce au courage et à la persévérance des moines.

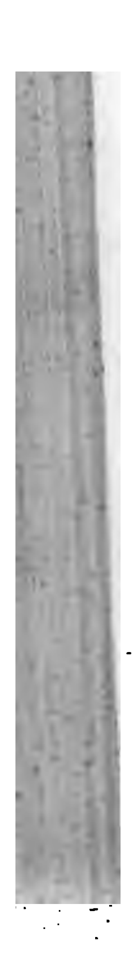
L'édifice primitif ne subsista pas longtemps. En 965, Richard Ier, duc de Normandie, en fit construire un autre plus vaste, avec des bâtiments spacieux, qu'il donna à des moines réguliers de l'ordre de Saint-Benoît. Le premier abbé bénédictin fut Maynard. Sous ces religieux fervents, uniquement occupés des choses célestes, vaquant chaque jour avec zèle aux devoirs de la piété, à la récitation de l'office, à l'étude, le mont Saint-Michel mérita d'être nommé une montagne sainte, au même titre que les montagnes si connues de la presqu'île du Sinaï, de la Palestine, de l'Égypte, de la Grèce et de l'Italie. L'austérité du climat cependant ne permit pas d'y entretenir habituellement plus de trente à quarante moines à la fois. Sous Robert de Thorigny, en 1177, il s'éleva jusqu'à soixante. La discipline monastique, malgré les vicissitudes du temps, ne cessa d'y être en honneur. Aucun fait spécialement mémorable dans l'histoire du monachisme ne se rattache à cette maison. Il n'en est pas de même de l'histoire civile. La possession de ce rocher fut longtemps regardée comme la clef des provinces de Bretagne et de Normandie : les Anglais et les Français s'en disputèrent souvent la propriété. Bien des combats se livrèrent dans la plaine qui s'étend au pied; sans omettre cette joute fameuse de 1135, entre les Bretons et les Normands. La lutte n'eut pas lieu dans les conditions

ordinaires, d'homme à homme; on combattit détachement contre détachement, et en quelque sorte armée contre armée. L'avantage resta aux Bretons.

En 1203, lorsque Philippe-Auguste se rendit maître de la Normandie, après la félonie de Jean Sans-Terre, l'abbé Jourdain soutint la cause des Anglais. Sommé de se rendre, l'abbé refusa. Devenus maîtres de la ville, mais non du monastère, les Bretons mirent le feu à cet établissement, qui subit alors des pertes considérables. Longtemps après, les Anglais, maîtres de la Normandie, voulurent s'emparer également du mont Saint-Michel, où on leur opposa une résistance désespérée. En 1420, l'abbé trahit sa cause et passa du côté des Anglais, gagné, disent quelques historiens, par les présents du roi d'Angleterre, et par les honneurs dont le duc de Bedford l'avait comblé. Ses religieux refusèrent de le suivre dans sa défection. Honteux de voir une seule place leur résister et quelques moines leur tenir tête, les Anglais résolurent de tenter un dernier et énergique effort, en 1424. Mais, grâce au courage de cent vingt gentilshommes commandés par Louis d'Estouteville, la défense fut héroïque. Les ennemis avaient pratiqué la brèche à l'aide de leur artillerie. Leurs espérances néanmoins furent déçues. La marée les surprit au milieu de leurs travaux, et ils furent contraints de se retirer avec leurs équipages. Au moment où ils se disposaient à faire retraite en bon ordre, survint le brave Jean de la Haie avec une suite nombreuse. A son arrivée, la garnison fit une sortie furieuse. Les Anglais furent complétement défaits. Ils perdirent leur artillerie, et notamment les deux énormes pierriers que les



LE MONT SAINT-MICHEL



habitants du mont Saint-Michel montrent toujours avec orgueil aux étrangers. Une de ces pièces formidables n'a pas encore vomi le boulet de pierre dont elle était chargée. Leur longueur est d'environ quatre mètres; elles sont formées de barres de fer très-épaisses, reliées au moyen de cercles également en fer. Cette victoire éclatante ne suffit pas pour décourager les Anglais. Les adversaires obstinés de la France ne furent chassés définitivement de cette position que sous le règne de Charles VII.

Ces faits d'armes sont glorieux, et avec beaucoup d'autres que nous sommes obligé de passer sous silence, ils donnent un intérêt particulier aux annales du mont Saint-Michel. Pour nous restreindre au plan de cet ouvrage, exclusivement religieux, nous nous contenterons de faire mention de quelques-uns des nombreux pèlerinages qui s'y rendirent pendant tant de siècles. Dans cette région de la France surtout, ces pieux voyages étaient en vogue comme ceux de Saint-Jacques en Galice pour l'Espagne, et de Saint-Martin de Tours pour l'Europe centrale. On venait au mont Saint-Michel par troupes organisées, ayant leurs hérauts d'armes, leurs généraux, leurs capitaines. En cela, on se proposait d'atteindre un double but : on voulait assurer la sécurité des voyageurs, et empêcher les désordres qui s'introduisaient trop aisément dans ces bandes confuses. Ces espèces de caravanes venant parfois du fond de l'Allemagne et même de l'Italie, on voyait des familles entières, depuis l'enfant à la mamelle jusqu'au vieillard sur le bord de sa fosse. Le sentiment religieux, dans ces longues pérégrinations,

s'affaiblissait quelquefois, d'autant plus qu'aux pèlerins animés de pieuses intentions se joignaient souvent des mendiants de profession, qui aux infirmités physiques unissaient les plus hideuses infirmités morales.

Richard II, surnommé le Bon, quatrième duc de Normandie, accomplit ce pèlerinage en 1019. Saint Édouard le Confesseur, roi d'Angleterre, fit également ce pieux voyage. Alain III, duc de Bretagne, voulut aussi visiter ce saint lieu, il y vint en 1030, accompagné de l'évêque de Dol et de plusieurs barons. Vers 1102, Robert, fils de Guillaume le Conquérant, de retour de la Palestine, y vint par dévotion, en compagnie de Sibylle, sa femme, princesse italienne qu'il avait épousée en revenant de la terre sainte. En 1158, Henri II, roi d'Angleterre, et Louis VII, roi de France, s'y étaient donné rendez-vous. Les deux princes y firent leurs dévotions, et se rendirent ensemble à l'abbaye du Bec, où ils passèrent la nuit. Le même Henri, ayant consolidé entre ses mains, par le mariage de son fils Geoffroy avec Constance, fille de Conan IV, la jouissance du duché de Bretagne, qu'il venait de conquérir par les armes, reçut à Rennes les hommages des Bretons; en rentrant en Normandie, il fit encore un pèlerinage au mont Saint-Michel. En 1254, saint Louis, ayant heureusement échappé aux dangers qu'il avait courus dans son expédition d'outre-mer, fit un voyage en Normandie et vint s'agenouiller dans le sanctuaire de Saint-Michel : il déposa sur l'autel de l'abbaye une somme d'argent assez considérable, destinée à augmenter les fortifications de la place. Phi-

lippe le Hardi y vint remercier Dieu de l'avoir préservé de la peste au siége de Tunis. En 1312, Philippe le Bel enrichit l'église de l'abbaye de deux reliques insignes : il donna deux épines de la sainte couronne, et un fragment de la vraie croix. En 1329, Louis, duc de Bourbon fit présent au monastère de trois grands candélabres en vermeil. En 1365, Tiphaine Raguenel, épouse de Bertrand Duguesclin, « femme bien éduquée, dit dom Huynes, et fort docte ès sciences philosophiques, » vint habiter le mont Saint-Michel, tandis que son mari allait guerroyer en Espagne. Charles VI, aux premières atteintes de la maladie cruelle dont il eut tant à souffrir, et qui causa de si grands malheurs à la France, entreprit ce pèlerinage en 1393, « pour la singulière et spéciale dévotion, dit-il, que nous avons audict mont Saint-Michel.» Marie, sœur de Charles VII, fit aussi ce voyage en 1417, et Charles VII, à peine monté sur le trône, le fit lui-même en 1422, pour offrir à l'abbaye une pierre qui, lors de son passage à la Rochelle, lui était tombée sur la tête sans lui faire aucun mal, ce qu'il attribuait à la protection de saint Michel, envers lequel il témoigna toujours une dévotion particulière. Deux fois Louis XI, en 1462 et 1469, escorté d'une nombreuse suite, parut au mont Saint-Michel : au retour de ce second pèlerinage, il institua en l'église collégiale Saint-Florentin du château d'Amboise, le 14 août 1469, l'ordre royal de Saint-Michel. Chaque chevalier portait un collier d'or orné de coquilles d'argent; au milieu était suspendu un médaillon en or, portant l'effigie de saint Michel terrassant le démon, avec cette devise : *Immensi tremor Oceani.*

Depuis lors on vit encore monter à l'abbaye de Saint-Michel Charles VIII, François I[er], Charles IX et Henri III; « mais, comme dit un historien, ils y vinrent plutôt en amateurs qu'en pèlerins. » Il faut bien le dire, du reste, les beaux jours de l'abbaye sont passés. Frappés souvent par l'orage, les édifices eurent à souffrir; mais un orage plus terrible que la tempête et le tonnerre va tout emporter. La révolution éclate; on trouva dans la forteresse, devenue prison d'État, cinq ou six prisonniers. On fit grand bruit de leur délivrance, et le mont Saint-Michel reçut le nom de MONT-LIBRE. Dérision! au moment où l'on entendait de tous côtés retentir le nom de liberté, on y enferma plus de trois cents ecclésiastiques, auxquels leur conscience faisait un devoir de refuser les serments qu'on voulait exiger d'eux. Après la révolution, le *Mont-Libre,* qui reprit son ancien nom de mont Saint-Michel, devint une maison centrale de détention pour les condamnés de plusieurs départements. Enfin de meilleurs jours commencent à luire pour la vieille maison bénédictine. M[gr] Bravard, évêque de Coutances, y a récemment établi des missionnaires diocésains. Les échos de l'antique église ont été réveillés aux chants de la liturgie romaine. La sainte montagne a retenti de nouveau aux chants de l'espérance.

XXXV

L'ESCURIAL. — SANTA-MARIA DE RABIDA. — MONASTÈRE DE LAS HUELGAS A BURGOS

Qui n'a entendu vanter la magnificence de l'Escurial, à la fois palais, couvent, sépulcre et musée, un des plus célèbres et des plus curieux monuments de l'Espagne? C'est en même temps le Versailles et le Saint-Denis de la monarchie espagnole : résidence somptueuse où les princes, fuyant les excessives chaleurs de Madrid en été, vont respirer l'air frais des montagnes de Guadarrama, et où, à la fin, ils viennent dormir le dernier sommeil à l'ombre des voûtes des caveaux funéraires, sous la garde des religieux hiéronymites. Les écrivains espagnols, avec une certaine emphase, ont appelé l'Escurial *la huitième merveille du monde.* Aujourd'hui ce vaste établissement offre à peine l'ombre du passé : les moines ont été dispersés, et leurs revenus dilapidés. Disons-le tout de suite, en ces quinze dernières années, depuis la suppression des couvents, il s'est fait plus de ruines que dans les deux siècles précédents. Espérons que l'œuvre de destruc-

tion est désormais arrêtée! La catholique Espagne perdrait-elle un de ses édifices les plus mémorables?

Voici à quelle occasion l'Escurial, avec son vaste ensemble de constructions, fut fondé et bâti. Le roi Philippe II, en lutte avec le roi de France Henri II, avait envoyé en Picardie un corps d'armée sous le commandement d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. L'armée française, conduite par le vieux connétable Anne de Montmorency, avait ordre de faire lever le siége de Saint-Quentin, où se trouvait bloqué l'amiral de Coligny. Le succès de l'entreprise semblait assuré, quand, par suite d'une fausse manœuvre du général en chef, ou d'ordres mal compris ou mal exécutés, l'armée française se trouva engagée au milieu d'un terrain marécageux. Nos soldats en cette occasion, comme toujours, donnèrent des preuves d'une bravoure héroïque : leurs efforts cependant ne servirent qu'à aggraver le désastre. Trois mille hommes périrent ensevelis dans les boues, quatre mille furent faits prisonniers avec le général en chef. Les Français perdirent en même temps leur artillerie, leurs bagages et leurs drapeaux. Ce malheur nous arriva le 10 août 1557. Le roi d'Espagne, au début de cette journée si glorieuse pour ses armes, avait invoqué le secours de saint Laurent, dont l'Église célèbre la fête ce même jour, et avait fait vœu de fonder un monastère en son honneur. Charles-Quint exprima hautement son regret de l'absence de son fils, qui ne prit pas part à cette affaire. La bataille de Saint-Quentin rendit l'Espagne triomphante, et Philippe II n'eut rien tant à cœur que d'accomplir sa promesse d'une manière digne de son

royaume, de la mémoire de Charles-Quint, son père, et de lui. L'honneur de la victoire, il est vrai, lui fut disputé; mais l'impartiale histoire le lui a maintenu. L'infanterie flamande et un corps de cavalerie allemande rendirent des services signalés, ainsi qu'un détachement de soldats anglais, sous la conduite de lord Pembroke [1]. L'esprit de parti a été même jusqu'à attaquer le courage du vainqueur. On a prêté au duc de Bragance le propos suivant, à l'aspect du gigantesque monument de l'Escurial : « Celui qui a fait un si grand vœu doit avoir eu grand' peur. »

Débarrassé des soucis de la guerre, Philippe II, dont les goûts pacifiques ne sont pas douteux, jeta les fondements de cet immense édifice dans les premiers mois de l'année 1563, d'après les plans d'un architecte français; les travaux furent achevés vers la fin de 1584. Des sommes énormes furent dépensées dans l'exécution de ce magnifique ouvrage; rien ne fut épargné pour le rendre aussi parfait que possible. La dédicace se fit avec une grande solennité, sous l'invocation de saint Laurent.

Le diacre saint Laurent, personne ne l'ignore, est ordinairement représenté tenant en main un gril, instrument de son martyre. Cette représentation est conforme aux usages du moyen âge et aux traditions de l'antiquité chrétienne. Partout, à l'Escurial, on dé-

[1] Quelques écrivains anglais, par un puéril amour-propre national, ont revendiqué pour les troupes soudoyées par l'Angleterre la part principale de la victoire. D'autres, au contraire, par des récriminations exagérées, ont dit qu'en cette occasion, comme souvent, les auxiliaires anglais devaient être comptés parmi les *impedimenta* de l'armée.

couvre l'emblème glorieux de saint Laurent. Le gril est figuré sur la couverture des missels, sur les ornements sacerdotaux, sur le pied des vases sacrés; on le voit sculpté sur les portes, sur les murailles, sur les



L'ESCURIAL

frontons. Grâce à un amour du symbolisme peut-être exagéré, le plan général de l'édifice reproduit la même forme. Les bâtiments sont alignés parallèlement et à des distances régulières, séparés par des cours intérieures allongées, de manière à rappeler les barres de fer sur lesquelles le courageux martyr souffrit le plus cruel supplice. Il n'y a pas moins de dix-sept cloîtres. Quatre tours se dressent aux quatre angles, et indiquent assez bien les pieds d'un gril renversé. La résidence royale, appuyée au centre des bâtiments, où elle forme une saillie peu considérable, imiterait, tou-

jours selon la même pensée, le manche de l'instrument. Il en résulte, dans l'ensemble, un effet étrange qui ne manque pas de grandeur, mais dont l'originalité a donné plus d'une fois naissance à des jugements dictés par la malveillance. Les Anglais protestants, hors d'état d'apprécier justement les grandes œuvres monastiques, ont beaucoup plaisanté au sujet des constructions de Saint-Laurent de l'Escurial [1]. Mais, le plus souvent, ces railleries prouvent le mauvais goût ou l'ignorance de ceux qui se les permettent.

L'édifice de Philippe II se développe, dans la forme d'un parallélogramme rectangulaire, sur une longueur de deux cent cinquante-cinq mètres environ du nord au midi, et une largeur de plus de cent soixante-dix-sept mètres de l'est à l'ouest. L'architecte paraît avoir affectionné l'ordre dorique pour les parties basses, et l'ordre ionique pour les étages supérieurs. Ce n'est pas évidemment l'élégance des monuments à ogives ni de ceux de la Renaissance. Les styles classiques, grecs et romains, ont une excessive froideur : les longues et plates façades des nombreux corps de logis, avec leurs fenêtres étroites, font encore mieux ressortir la pauvreté de la décoration architecturale. Mais ce qui mérite d'attirer l'attention, c'est l'église, en forme de croix grecque, et surmontée d'une haute et hardie coupole [2]. L'effet en est imposant. L'intérieur,

1 On peut lire *A Handbook for travellers in Spain, by Richard Ford*, p. 750 et suiv.

2 Voici les dimensions principales de l'édifice : longueur, environ 100 mètres; largeur, 75 mètres; hauteur, 100 mètres sous la voûte de la coupole.

d'une noble simplicité, est en rapport avec la destination funèbre du monument : ainsi s'explique la sobriété de l'ornementation. Notons toutefois que les statues en bronze sont des chefs-d'œuvre, et que les peintures à fresque de Luca Giordano sont fort remarquables. Le maître-autel est de la plus rare magnificence. De chaque côté sont disposés de petits oratoires de marbre noir ou de couleur sombre pour les membres de la famille royale; au-dessus, du côté de l'Évangile, sont les portraits de Charles-Quint, de sa femme Isabelle, de Marie sa fille, et de ses deux sœurs Éléonore et Marie. Du côté opposé on voit Philippe II, avec Marie, sa première femme, accompagnée de son fils don Carlos; Isabelle, sa troisième femme; et Anne, sa quatrième femme, mère de Philippe III. Toutes ces figures sont admirées des connaisseurs à cause de leur mérite artistique; les ornements héraldiques qui les entourent offrent la même perfection.

Au-dessous de l'autel principal est le caveau mortuaire des rois. La chambre sépulcrale est octogone : elle a environ six mètres de diamètre. Vingt-six niches sont destinées à recevoir les dépouilles royales dans des sarcophages en marbre noir. Chaque tombe porte seulement un nom, sans aucune autre inscription. Les corps des infants ont leur sépulture dans une crypte séparée. Tout ici respire le deuil : c'est le palais de la mort.

Nous ne saurions trop louer la pensée chrétienne du fondateur : des religieux de Saint-Jérôme devaient, nuit et jour, chanter les louanges de Dieu, prier pour les princes espagnols décédés, et passer à l'ombre

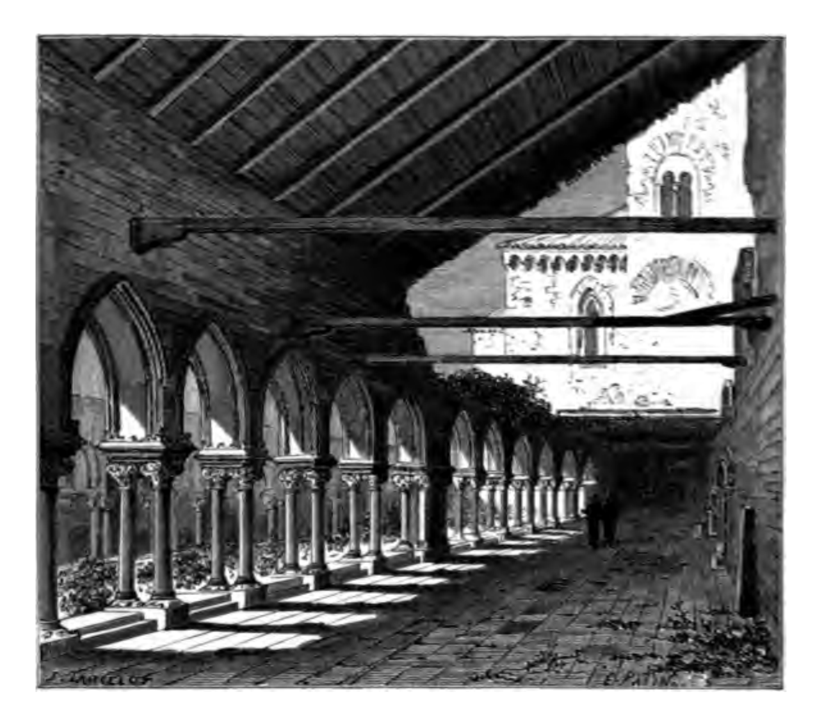
du cloître leur vie entièrement consacrée aux exercices de la plus austère piété, de la charité, de la prière et de l'étude. L'histoire des hiéronymites de l'Escurial n'a été qu'une longue suite de bonnes œuvres. La main sacrilége de la révolution est venue à la fin les troubler et les interrompre.

Si le splendide monument de Philipe II consacre un souvenir glorieux pour l'Espagne, la mémoire d'un événement bien plus glorieux encore, et qui eut dans l'histoire du monde le plus grand retentissement, se conserve dans l'église d'un pauvre monastère de franciscains au fond de l'Andalousie. Nous y contemplons avec respect Christophe Colomb sur le point de s'embarquer pour la découverte du nouveau monde. Le front du hardi navigateur est couvert de nuages; son visage résolu laisse entrevoir dans ses traits mélancoliques les soucis qui l'attristent : mille obstacles sont opposés à la réalisation de ses vastes projets. Le prieur de Sainte-Marie de Rabida, Jean Perez de Marchena, ranime son courage près de défaillir : il a le pressentiment du succès de la grande entreprise qui se prépare. Enfin la Providence aplanit les difficultés; l'intrépide marin pourra bientôt mettre à la voile. A ce moment l'église Sainte-Marie offre à nos regards un spectacle sublime. Avant d'affronter les périls de l'Océan et d'une traversée inconnue, Christophe Colomb, à la tête de ses matelots, vient implorer la protection de Dieu, et mettre son expédition aventureuse sous le patronage de la sainte Vierge, que la piété chrétienne salue du doux nom d'*Étoile de la mer.* « Christophe Colomb, dit un historien de sa vie, avant de s'embarquer pour une

expédition si dangereuse, et dont un des principaux résultats devait être l'extension de la foi chrétienne, voulut appeler sur elle, par un acte public de dévotion, l'assistance et la protection du Ciel. Un spectacle auguste et touchant, digne des regards des anges, fut alors donné au monde dans ce petit coin de terre espagnole, d'où allait s'élancer Colomb avec sa fortune. Ce hardi navigateur et tous ses compagnons de voyage se rendirent en procession solennelle à l'église du monastère de Rabida, où, après s'être confessés et avoir reçu l'absolution, ils communièrent des mains de Jean Perez. Ce vénérable prieur bénit cette multitude de pieux fidèles prosternés à ses pieds; et, rempli de joie, il joignit ses prières aux leurs pour le succès d'une entreprise qu'il n'avait cessé de protéger avec le zèle le plus actif. »

Dans cette brève histoire de l'institut monastique, l'Espagne nous fournit des traits propres à illustrer l'histoire de son passé héroïque. A Burgos, la ville du Cid, le géant des guerres contre les Maures, nous nous arrêterons quelques instants devant le monastère de *Las Huelgas*, ou de Sainte-Marie-la-Royale. L'édifice fut fondé, vers 1180, par Alphonse VII et la pieuse reine Éléonore, fille de Henri II d'Angleterre. Dans son état actuel, le monument peut être regardé comme portant l'empreinte vivante de l'histoire nationale : on y voit des restes d'architecture moresque et de curieux vestiges des divers styles d'architecture chrétienne du moyen âge, depuis les constructions graves de l'époque romane jusqu'aux constructions fleuries des âges qui précédèrent immédiatement la Renais-

sance. Ainsi la royale abbaye de Las Huelgas est à la fois une forteresse et un couvent, une citadelle entourée de murailles crénelées et un asile pacifique destiné à protéger des vierges timides consacrées à Dieu. A



LAS HUELGAS DE BURGOS

ces deux traits, qui ne reconnaîtrait l'empreinte des luttes gigantesques d'une population éminemment catholique, défendant avec un courage indomptable sa foi et sa patrie contre l'invasion et le fanatisme d'une race ennemie du nom chrétien? Grâce à Dieu, les disciples de Mahomet ne pouvaient triompher des disciples de l'Évangile! Le peuple fidèle de l'Espagne

devait enfin refouler sur les rivages de l'Afrique les grossiers sectateurs du Coran.

Dès l'origine, le monastère de Las Huelgas, soumis aux règles austères de Cîteaux, fut comblé de faveurs et de donations de toute espèce. C'était la récompense terrestre que Dieu ne refuse pas toujours à ses serviteurs. L'abbesse étendit sa juridiction sur plus de cinquante villages, et obtint pour sa communauté de nombreux priviléges dans l'ordre spirituel et dans l'ordre temporel. Elle-même avait le titre de princesse palatine : souvent, il est vrai, elle fut choisie parmi les religieuses issues des plus nobles familles et même du sang royal. Dans les pièces les plus anciennes elle se qualifie *abbesse par la grâce de Dieu*; son abbaye était exempte de la juridiction de l'Ordinaire, dépendant immédiatement du saint-siége. Ces prérogatives, il faut en convenir, étaient bien méritées. Ceux-là seulement peuvent s'en étonner, qui ignorent la force d'âme que ces saintes femmes eurent à déployer cent fois dans les conjonctures les plus critiques. La protection directe du souverain pontife, d'ailleurs, sur les maisons religieuses était à la fois, en ces temps périlleux, une récompense et un encouragement, récompense du dévouement, encouragement au martyre.

Nous n'avons pas à donner ici une description détaillée de l'église et des cloîtres. Nous dirons seulement qu'un des cloîtres, *la Claustrilla*, faisait partie du palais du fondateur. On y trouve quelque ressemblance avec le vieux cloître d'Amalfi, au royaume de Naples, où toutes les arcades sont à plein cintre, et appartien-

nent à ce type à la fois simple et élégant de l'architecture normande. Le chœur des religieuses renferme le tombeau du fondateur et de la fondatrice, et de nombreuses tombes des anciens rois. Ici saint Ferdinand, né en 1200, ceignit la couronne de Castille, par suite de l'abdication volontaire de la reine Bérengère, sa mère, en 1217, et la couronne de Léon par la mort de son père, survenue en 1230. Ce prince avait commencé à guerroyer contre les infidèles dès l'année 1225. Son règne fut signalé par de nombreux et magnifiques succès contre les Maures : il prit les villes de Baeza, Useda, Cordoue et Séville. Ce prince était neveu de la reine de France Blanche de Castille, mère de saint Louis. Il occupe à plus d'un titre une place glorieuse dans l'histoire d'Espagne. Pendant que les murs de la cathédrale de Burgos s'élevaient, Ferdinand poursuivait le cours de ses exploits contre les Maures. Cordoue tomba en son pouvoir en 1236. Jadis le calife Almanzor avait fait porter à Cordoue, sur les épaules des chrétiens, les cloches de Compostelle; par une juste vengeance, le vainqueur les fit reporter en Galice sur les épaules des Arabes. Persuadé que la vraie grandeur ne consiste pas à gagner des batailles, mais à gouverner sagement les peuples, le monarque espagnol rédigea un code de lois, établit des règlements utiles, s'appliqua à déraciner les abus, et, en plus d'une occasion, humilia les grands qui tyrannisaient les petits[1]. » Saint Ferdinand mourut en 1252.

Son fils, Alphonse X ou le Sage, fut également cou-

[1] Voy. *Les plus belles Églises du monde*, p. 475.

ronné dans l'église Notre-Dame-la-Royale. Mais ce monarque paraît avoir été plus savant qu'habile. Élu empereur d'Allemagne en 1257, il ne sut pas profiter de sa fortune. Non-seulement il perdit toute influence sur les affaires de l'Europe, il faillit même perdre sa propre couronne : il mourut de chagrin en 1284. On lui prête un propos inconsidéré qui, s'il est vrai, montrerait en lui un homme enflé d'un vain savoir, un faux savant. « Si j'avais été du conseil de Dieu au temps de la création, aurait-il dit, je lui aurais donné de bons avis sur le mouvement des astres. » Alphonse X fut enseveli dans la cathédrale de Séville, ainsi que la reine Béatrix, sa femme.

XXXVI

ALCOBAÇA ET TAROUCA EN PORTUGAL

Non moins que l'Espagne, le Portugal eut à soutenir des luttes héroïques et une résistance prolongée contre les Maures. La victoire à la fin couronna les vaillants efforts des défenseurs de la croix; mais en cent rencontres le sang chrétien rougit les champs de bataille. Le monastère d'Alcobaça doit son origine aux succès d'Alphonse Ier, roi de Portugal, dans les plaines de Santarem, où il fit subir aux disciples de Mahomet une défaite dont ils gardèrent longtemps le souvenir. La bataille de Santarem s'engagea en 1147, et le roi victorieux en attribua l'heureuse issue aux prières de saint Bernard. La veille du combat, dit l'annaliste de Cîteaux, le prince avait aperçu en songe l'abbé de Clairvaux, qui l'avait assuré de la victoire. Quelque temps, en effet, après cette mémorable journée, on vit paraître dans le désert de Clairvaux Pierre de Portugal, frère du roi régnant, venant demander quelques-uns des disciples de saint Bernard pour occuper le nouveau monastère. A cette nouvelle, les moines, émer-

veillés, entonnèrent le *Te Deum*. L'action de la Providence se manifestait d'une manière si éclatante, que nul ne pouvait douter des destinées extraordinaires réservées à cette lointaine mission. Aussi le saint abbé trouva-t-il empressement chez ceux qu'il désigna pour aller établir au fond de l'Ibérie cette pieuse colonie monastique. Ne pouvant les accompagner lui-même, il leur remit une lettre touchante pour le héros portugais, dans laquelle il les recommande avec une affection toute paternelle. Comme à l'ordinaire, les moines allant chercher une autre patrie firent solennellement leurs adieux à leurs frères dans l'église de Clairvaux. Cette scène offrit un caractère plus grave et plus attendrissant encore que de coutume. Des larmes roulaient sous toutes les paupières lorsque le nouvel abbé, portant la croix de bois, franchit le seuil de la basilique.

On vit alors un fait qu'on a peine à s'expliquer aujourd'hui, mais qui ne fut pas très-rare au moyen âge. Le messager du roi Alphonse fut tellement frappé du spectacle de la pieuse régularité qui régnait à Clairvaux, qu'il ne voulait plus quitter la solitude. La perspective des honneurs, de la richesse, d'une couronne peut-être n'avait plus de charmes pour lui. Il revit cependant le Portugal; mais le trait qui l'avait atteint resta fixé dans son cœur. Il mourut sous les blanches livrées de Clairvaux, dans les exercices de la plus ardente dévotion, à l'ombre des cloîtres d'Alcobaça. Ce trait, à la suite de tant d'autres, peint bien la foi vive et généreuse de ces siècles agités. Ces vaillants chevaliers passaient une partie de leur vie à guerroyer

contre les infidèles; ils venaient enfin se recueillir dans le silence d'un monastère, et se préparer à l'éternité.

Après un long et pénible voyage, les moines de Clairvaux arrivèrent enfin dans l'Estramadure. L'abbaye fut bâtie et dotée avec une royale munificence. Pour témoigner sa reconnaissance envers Dieu, Alphonse Ier voulut travailler de ses propres mains à la construction du monastère. Avec une humilité dont l'histoire a conservé de nombreux exemples en des circonstances analogues, le roi, à la tête des membres de sa famille et des principaux membres de la noblesse, en présence d'une foule considérable et au chant des psaumes, porta sur ses épaules quelques charges de terre tirées des fondations. Constantin le Grand avait agi de même lorsqu'on jeta les premiers fondements de la basilique du prince des apôtres à Rome. Le site de l'abbaye d'Alcobaça ne pouvait être mieux choisi. Les bâtiments s'élèvent à mi-côte, dominant la plaine de Santarem, où la victoire avait couronné la valeur des Portugais, à huit kilomètres environ des rivages de l'Océan. Jusqu'au milieu du XIIe siècle, les campagnes voisines avaient été peu et mal cultivées; le manque de sécurité en avait été la cause principale. Après la défaite des Maures, la confiance sembla renaître dans tous les cœurs. En outre, l'exemple des moines, infatigables au travail, réveilla l'énergie des possesseurs primitifs du sol : bientôt ces champs naturellement fertiles se couvrirent de moissons abondantes. Avec la persévérance qui les distingue, les religieux promenèrent la charrue dans des lieux où la main de l'homme n'avait jamais encore

porté son action. On peut le dire à la lettre, le désert fleurit, les ronces et les broussailles firent place aux fruits les plus variés. Tel fut, d'ailleurs, le secret dont usèrent partout les moines pour transformer les solitudes les plus abandonnées : les sueurs de l'homme fécondent les terrains les plus arides.

Alphonse Ier se plut à combler de largesses les moines cisterciens d'Alcobaça. Il leur concéda un vaste territoire et plusieurs priviléges importants. Ses successeurs tinrent également à honneur de donner à cette abbaye des marques de leur libéralité; à l'époque de sa plus haute fortune, elle ne posséda pas moins de trente villes et quatre ports de mer : elle exerçait sa juridiction sur plus de six mille vassaux. « A quoi bon, dit l'historien de Cîteaux, énumérer ces grandes richesses *plus dommageables qu'utiles* à ceux qui, par leur profession, sont obligés de mener une vie pauvre, cachée, laborieuse, pénitente et dégagée de tous les soins du monde! Rappelons plutôt que le nombre des religieux d'Alcobaça, d'abord très-restreint, s'éleva bientôt à plus de mille. Les moines se succédaient jour et nuit au chœur pour chanter sans interruption les louanges de Dieu [1]. »

Le courage et la générosité du fondateur furent magnifiquement récompensés. Justes admirateurs de son intrépidité, de son dévouement sans bornes, de la sagesse de son administration et de ses autres éminentes qualités, les Portugais lui décernèrent solennellement le titre de roi, le 27 juillet 1139. Le pape

[1] Lenain, *Histoire de Cîteaux*, tom. VI.

Alexandre III lui reconnut cette dignité suprême. Enfin ce prince valeureux, qui eut presque toute sa vie l'épée à la main, mourut à Coïmbre, le 7 novembre 1185.

Parmi les personnages illustres ensevelis dans l'église abbatiale d'Alcobaça, nous devons accorder une mention au roi don Pèdre et à l'infortunée Inès de Castro, enlevée par une fin si tragique. Le nom d'Inès de Castro est resté fameux dans les chroniques d'Espagne et de Portugal, la poésie a illustré ses derniers moments. L'histoire, dans ses récits calmes et dictés par la froide vérité, est plus touchante peut-être encore que les narrations poétiques embellies par l'imagination. Tout le monde connaît l'épisode plein d'émotions et de larmes inspiré à Camoëns par la mort cruelle et prématurée d'une jeune et illustre princesse.

Inès, issue d'une famille distinguée, alliée aux familles royales d'Espagne et de Portugal, s'était liée d'une étroite amitié avec Constance, épouse de l'infant don Pèdre, fils aîné d'Alphonse IV, roi de Portugal. L'attachement mutuel des deux jeunes princesses était fondé sur les qualités solides de leur esprit et de leur cœur. C'était une de ces affections désintéressées que le monde ne comprend pas toujours, mais que les hommes admirent d'autant plus qu'elles sont rares. L'égoïsme y est absolument étranger : le cœur, avec ce généreux abandon qui caractérise les nobles sentiments, s'y laisse aller sans réflexion, pour ainsi dire, et sans idée de retour. La mort tout à coup vint rompre ces doux liens, qui semblaient devoir être éternels. La princesse Constance fut enlevée inopinément à l'amour

de son mari et à la tendresse de son amie. Il est plus facile de comprendre que d'expliquer les noirs chagrins qui assombrirent l'âme de don Pèdre. Son unique consolation était de s'entretenir des vertus de l'épouse qu'il avait perdue, et personne mieux qu'Inès n'était propre à répondre à cette disposition de son esprit. Le prince éploré passait chaque jour de longues heures auprès d'elle. Cet échange sans cesse renouvelé de pensées communes ne tarda pas à faire naître dans le cœur de l'infant un sentiment nouveau, bientôt ardent et irrésistible. La jalousie des courtisans ne tarda pas à s'en apercevoir. Ils en conçurent une haine si violente, qu'ils se liguèrent entre eux pour perdre celle qu'ils regardaient comme un obstacle à leurs vues ambitieuses. Ni les belles qualités d'Inès, ni sa modération, ni sa prudence, ni même sa modestie ne furent capables de calmer leur aveugle envie. Ils dénoncèrent donc au roi l'inclination de son fils, qu'ils représentèrent comme peu digne de ses hautes destinées. Ils savaient bien qu'Inès de Castro avait l'âme trop pure et le caractère trop fier pour consentir à la séduction; à leurs yeux elle n'aspirait à rien moins qu'à la couronne. Le prince clairvoyant découvrit l'orage dans un horizon lointain : pour déjouer toutes les intrigues, il s'unit par un mariage secret à celle qui lui paraissait digne de cette alliance. Rien ensuite ne fut capable d'ébranler sa fidélité. On alla jusqu'à parler de la possibilité d'un divorce. Don Pèdre repoussa avec indignation cette proposition déshonorante, et quand le roi vint à Coïmbre, il fut lui-même désarmé par les larmes, la grâce et les vertus de la jeune princesse. La victoire

était assurée, sans la méchanceté de trois indignes favoris qui précipitèrent la catastrophe, résolus d'en finir au plus vite, et de recourir à un lâche assassinat. Profitant de l'absence de don Pèdre occupé à la chasse, ils se précipitèrent dans les appartements de la jeune femme, le poignard à la main, et lui criblèrent le corps de blessures. Le prince, à son retour, fut glacé d'horreur et d'épouvante à la vue du cadavre ensanglanté. Cet attentat s'accomplit en 1385. Dans l'exaspération de sa douleur, ne pouvant douter que son père n'eût consenti à l'exécution de cet exécrable forfait, dont les auteurs avaient pris la fuite, l'infant leva l'étendard de la révolte. C'était un nouveau crime; mais, sans réfléchir davantage, emporté par l'ardeur de son ressentiment, secondé par les frères d'Inès, il ravagea la province où étaient situés les domaines des meurtriers. La guerre civile s'allumait avec une fureur inouïe; la reine cependant, par ses instances et ses pleurs, réussit à calmer les transports d'un fils rebelle : pour avoir accès au cœur de ses enfants, il suffit à une mère de compatir à leurs peines. Peu de temps après, en 1337, Alphonse IV mourut, et son fils monta sur le trône. Pierre Ier ne se consola jamais de la mort d'Inès; il ne se remaria pas, et vécut encore trente-deux ans. Les assassins expièrent leur attentat au milieu des supplices les plus atroces, et sous les yeux mêmes du monarque. Cette exécution lui valut le surnom de *Cruel* de la part de quelques historiens; d'autres l'ont surnommé le *Justicier*. Les funérailles d'Inès furent célébrées avec la plus grande pompe, et durant la nuit. Les routes par où passa le convoi

funèbre étaient éclairées au moyen de cierges en cire noire. Un monument somptueux fut érigé dans le chœur de l'église d'Alcobaça. Une autre tombe reçut après sa mort le corps du roi, dont les restes reposèrent à côté d'une épouse si vivement regrettée.

Ne pouvant entrer, sur les monastères du Portugal, dans d'aussi longs détails historiques que le mériterait un pays jadis si fervent, nous ne saurions pourtant clore ces pages sans nommer au moins quelques-unes des illustrations littéraires d'Alcobaça, et les gloires plus pures encore de deux reines couronnées de l'auréole de la sainteté.

A l'ombre des cloîtres d'Alcobaça se formèrent les plus savants historiens du Portugal. De doctes et pieux enfants de Clairvaux consacrèrent leurs veilles laborieuses à recueillir et à mettre en lumière les annales de leur patrie. Bernard de Britto prononça ses vœux monastiques en 1569. Avec une persévérance qu'aucune difficulté ne rebuta, il entreprit un immense ouvrage sous le titre de : *Monarquia Lusitana.* Deux volumes in-folio étaient publiés lorsque la mort interrompit son travail, en 1617. Antoine Brandano, abbé d'Alcobaça, employa dix années d'un labeur opiniâtre à la continuation de l'œuvre de son devancier. Deux nouveaux volumes in-folio s'ajoutèrent ainsi à l'histoire de l'antique Lusitanie. Ce grand ouvrage s'acheva par les soins de François Brandano, neveu du précédent, et comme lui moine d'Alcobaça [1]. Les contemporains comblèrent d'éloges les érudits dévoués à l'exécution

[1] La *Monarquia Lusitana* forme sept volumes in-folio.

d'une tâche aussi laborieuse; ils sont presque oubliés aujourd'hui. Les moines bénédictins de Saint-Maur, il est vrai, nous ont accoutumés depuis à des travaux d'érudition plus importants encore.

Ce qui échappera plus sûrement à l'oubli, ce sont les œuvres de sainteté. Avant sainte Élisabeth de Portugal, nièce de sainte Élisabeth de Hongrie et femme du roi Denis, dit le *Libéral* ou le *Père de la patrie*, brilla sainte Mafalde, fille de Sanche Ier, roi de Portugal. Mariée dès l'âge de douze ans à son parent Henri Ier, roi de Castille, son union fut déclarée illicite pour cause de parenté. La jeune reine descendit du trône plus volontiers qu'elle ne s'y était assise. Elle avait subi la volonté de son père en allant à la cour de Castille, elle céda à son propre attrait en se retirant au monastère d'Arouca. Là, vêtue des pauvres habits des religieuses cisterciennes, elle devint le modèle de la communauté. Jamais on ne vit piété plus tendre, caractère plus doux et plus humble, volonté plus soumise, respect plus profond dans les moindres choses aux statuts monastiques, qu'elle regardait avec raison comme l'expression de la volonté divine. Elle manifestait en toute occasion le mépris qu'elle faisait d'elle-même; mais la Providence prit soin d'attester son mérite d'une manière éclatante, par des faveurs spirituelles extraordinaires, et même par le don des miracles. Une si sainte vie fut couronnée par une sainte mort. Revenant d'un pèlerinage à la cathédrale de Porto, où l'on vénérait une statue miraculeuse de la sainte Vierge, la bienheureuse Mafalde fut saisie d'une fièvre ardente : elle sentit aussitôt que sa fin était pro-

chaine. Elle se prépara à mourir avec calme et même avec joie. Elle reçut les derniers sacrements avec les élans d'une foi admirable. Les religieuses qui l'assistaient étaient émerveillées de la sérénité qui régnait sur son visage, d'autant plus qu'en santé elle avait toujours montré une frayeur extrême de la mort. « Ne vous étonnez pas, mes sœurs, dit-elle : durant ma vie j'ai redouté la mort, afin de n'avoir plus à la craindre au moment suprême. » Parole que les chrétiens devraient méditer sans cesse! Sainte Mafalde mourut le 1er mai 1252; son corps fut inhumé dans l'église du monastère d'Arouca. Le 14 mars 1792, le pape Pie VI approuva solennellement le culte rendu de temps immémorial à cette sainte reine.

XXXVII

LE MONASTÈRE DE SAINT-JUST ET CHARLES-QUINT

Le 7 septembre 1556, un événement rare et assez inexplicable étonna le monde : l'empereur Charles-Quint abdiquait le pouvoir, et se retirait dans un monastère de l'Estramadure; Saint-Just, comme l'ont appelé les historiens français; Yuste, comme disent les historiens étrangers[1]. Quand la résolution du prince fut annoncée à l'Europe, personne d'abord ne voulut ajouter foi à cette étrange nouvelle. Comment le plus ambitieux des monarques, arrivé enfin à la réalisation de toutes ses vues, que la fortune semblait avoir servi même au delà de ses désirs, au comble de la puissance, maître, pour ainsi dire, des destinées de l'Europe entière, renonçait-il soudain aux jouissances de l'ambition satisfaite, à ces idées de grandeur souveraine, le rêve de sa vie, pour se réduire volontairement à une condition subordonnée, descendre du trône et s'enfermer entre les murailles d'un monastère? A cette question, que chacun se posait involontairement, on a

[1] Suivant eux, Yuste serait le nom d'un ruisseau qui serpente autour des murs du monastère.

donné des réponses diverses. Et, ce qui surprendra plus d'un de nos lecteurs, on affirme que la véritable raison est encore inconnue. Pour nous, il semble que le motif d'une si grave détermination ne pouvait être compris de l'écrivain protestant Robertson : une conscience catholique, dégagée des préjugés de la fausse philosophie du XVIII[e] siècle et des mesquines appréciations du protestantisme, était seule en état de le saisir et de l'apprécier. Charles-Quint fut profondément chrétien; après une vie pleine d'agitation, il voulut se recueillir avant de paraître devant le juge suprême. Il céda à une pensée religieuse. La première idée d'une abdication s'était présentée de bonne heure à l'esprit de Charles-Quint, lui-même nous l'a fait connaître : à l'âge de trente-cinq ans il conçut la résolution de se retirer du monde, au moment même où il pouvait être considéré comme le plus fortuné des hommes et le plus puissant des rois [1].

Plus d'un écrivain a cru que Charles-Quint regretta plus tard sa détermination. La suite des faits prouve assez clairement qu'il n'en fut rien. Ce prince montra constamment la même fermeté d'âme. Sans doute il ne perdit jamais entièrement de vue les affaires; il resta au courant de la politique : ses enfants eurent souvent recours aux lumières de son expérience et à la perspicacité naturelle de son génie. Cet illustre souverain fut courageux devant la mort, comme il l'avait été dans les circonstances périlleuses de sa vie. Voici un trait propre à mettre en évidence son sang-froid et

[1] Dépêche de Lorenzo Pirès, 16 janv. 1557. Voy. *Charles-Quint*, etc., par M. Mignet, p. XIII.

sa bravoure. Sur le point de livrer bataille à François Ier sous les murs de Landrecies, il dit aux seigneurs qui l'entouraient : « Combattez en chevaliers pleins d'honneur, et si vous voyez mon cheval tombé et l'étendard que porte Luis Mendez Quijada abattu, relevez l'étendard plutôt que moi [1]. »

La scène dans laquelle Charles-Quint renonça publiquement à la couronne n'est pas dépourvue de grandeur. Il cède l'empire à son frère Ferdinand, après avoir renoncé auparavant au trône d'Espagne en faveur de Philippe II, son fils, en présence de Maximilien, roi de Bohême, de la reine son épouse, des reines douairières de France et de Hongrie, du duc de Savoie, du duc de Brunswick, du prince d'Orange, des grands d'Espagne, de la principale noblesse d'Italie, des Pays-Bas, de l'Allemagne, et des ambassadeurs de toutes les puissances de l'Europe. Le vieux monarque commença par rendre compte de tout ce qu'il avait fait pour mériter sa retraite, qu'il regardait comme une récompense de ses travaux. Puis, prenant son fils entre ses bras, il le plaça lui-même sur le trône. Spectacle attendrissant, qui tira les larmes des yeux de toute l'assemblée. Il dit à son fils en le quittant : « Vous ne pouvez me payer de ma tendresse qu'en travaillant au bonheur de vos sujets. »

Charles-Quint choisit l'abbaye de Yuste pour le lieu de sa retraite. Parmi les établissements monastiques de l'Espagne, la plupart bien bâtis et richement dotés, celui-ci était un des plus modestes, mais aussi

1 Sandoval, tom. II, lib. XXV, p. 461.

un des plus fervents. Les hiéronymites y avaient toujours maintenu une parfaite régularité et la stricte observance de leurs statuts. Fondé en 1404, sur les bords d'un ruisseau et dans un étroit vallon, il était situé sur les frontières de la Castille et du Portugal. Le village de Jarandilla se trouvait à l'entrée de la vallée que dominait le monastère de Yuste. Le prince se reposa à Jarandilla, dans le beau château du comte d'Oropesa, en attendant que ses appartements fussent achevés. Le voyage à travers les gorges de la montagne l'avait fatigué. Les chemins étaient impraticables, et l'on fut forcé de le porter dans sa litière, sur des siéges à main, et même sur les épaules de ceux qui l'accompagnaient. Ayant franchi, non sans peine, ce pas dangereux, l'Empereur se tourna quelques instants, et dit : « Je ne franchirai plus d'autre passage que celui de la mort. »

Au moment de partir définitivement pour Yuste, la saison fut plus mauvaise qu'à l'ordinaire. Les pluies d'automne étaient froides, et ne discontinuaient pas. Les courtisans restés au service de Charles-Quint en paraissaient décontenancés. L'humidité, disaient-ils, était si contraire à la santé de leur maître! La véritable raison, c'est qu'ils redoutaient la solitude à laquelle ils allaient être condamnés. Une circonstance, en soi tout accidentelle et fort indifférente, donnait plus d'importance à leurs doléances. Le village de Jarandilla était pauvre et mal approvisionné; la viande y manquait, et le pain n'y était pas d'excellente qualité : les châtaignes seules étaient abondantes et savoureuses. « Je vous dis, écrivait Quijada à Vasquez, à la date du 20 novembre, qu'ici il tombe plus d'eau en une heure

qu'à Valladolid en tout un jour. C'est un pays humide; en haut ou en bas il y a toujours de la brume, et sur les montagnes de la neige. Les gens de ce village disent que le monastère est encore plus humide, et moi je dis que, s'il l'est autant, Sa Majesté s'y trouvera fort mal. Il paraît qu'il n'y a pas de terre cultivable, et qu'il y a beaucoup moins d'orangers et de citronniers qu'on ne le prétendait. Ceux qui sont allés voir le site n'en sont pas revenus contents. » Lorsqu'on faisait ces représentations à l'Empereur, il répondait : « J'ai toujours vu, dans toutes les parties de l'Espagne, qu'il faisait froid et qu'il pleuvait en hiver. »

Enfin, le 25 novembre, l'Empereur monta vers le monastère. Le temps était assez beau : un rayon de soleil rendait la température douce; le soleil était brillant; la campagne était agréable. Il ne s'y établit pas cependant tout de suite. Les arrangements intérieurs n'étaient pas encore terminés. Il faut ajouter que le prince avait d'abord commandé des chambres pour dix-sept personnes : il ordonna alors de disposer des chambres pour vingt maîtres et pour vingt serviteurs. Tandis que les derniers préparatifs se faisaient avec la plus grande activité, car l'âme du monarque était toujours tenace et ardente dans ses volontés, trois mois encore s'écoulèrent au château de Jarandilla. Nous n'avons point à rappeler les visites qui vinrent le distraire dans sa solitude volontaire : nous ne pouvons cependant omettre ici un nom à jamais célèbre dans les fastes de la vie religieuse : François de Borgia. D'abord grand écuyer de l'impératrice, ensuite vice-roi de Catalogne et majordome du roi Philippe II, duc de

Gandie par la mort de son père, cet illustre personnage, devenu libre enfin par la mort d'Éléonore Castro, son épouse, fit profession dans la compagnie de Jésus, récemment fondée par son saint et glorieux compatriote saint Ignace de Loyola. Au premier abord, le prince le reçut froidement, lui reprochant d'être entré dans un ordre nouveau, au lieu de s'enrôler dans un ordre ancien et approuvé. « Votre Majesté, répliqua humblement le vieux courtisan, approuvera certainement ma conduite; car l'expérience nous enseigne que les commencements des ordres religieux sont les plus fervents et les plus féconds en hommes avancés en dévotion et sainteté. » Charles-Quint ne ressentit jamais d'inclination pour les jésuites : saint François de Borgia cependant avait assez de qualités pour faire tomber d'injustes préjugés. Ce fut, en effet, un grand saint et un homme supérieur. Son ancien maître lui avait objecté qu'il n'aimait pas les religieux d'une compagnie dont aucun membre encore n'avait eu les cheveux blancs. « Sire, repartit respectueusement le saint religieux, quand la mère est jeune, comment Votre Majesté veut-elle que les enfants soient vieux? Si c'est un tort, le temps nous en corrigera bientôt. D'ici à vingt ans, ceux qui sont jeunes auront des cheveux blancs[1]. »

Dans cette conversation, qui dura trois heures, ils se rappelèrent le projet qu'ils avaient autrefois formé l'un et l'autre de se retirer dans la solitude. « Vous souvenez-vous, dit Charles-Quint au père François, de

[1] Ribadeneyra, fol. 379.

ce que je vous confiai en 1542, à Monzon, en vous annonçant que je ferais ce que je viens d'accomplir? — Je m'en souviens très-bien, Sire. – Je ne m'en ouvris qu'à vous et à un autre. — Je sentis toute la faveur de cette confidence, dont j'ai gardé jusqu'ici le secret, sans en avoir jamais ouvert la bouche à personne. Mais j'espère que Votre Majesté m'accordera la licence d'en parler. — Vous le pouvez maintenant que la chose est faite. — Votre Majesté se souviendra aussi qu'à cette époque je l'entretins du changement de vie auquel j'étais disposé. — Vous avez raison, je m'en souviens très-bien. Nous avons tenu l'un et l'autre notre parole, et accompli nos résolutions[1]. »

Tout enfin était prêt : Charles-Quint voulut aller prendre possession de la dernière retraite qu'il s'était choisie à Yuste. Le 3 février 1557, dans l'après-midi, il congédia ses serviteurs qui ne devaient pas l'accompagner. Plus de quatre-vingt-dix personnes restèrent à Jarandilla. Outre le payement de ce qui lui était dû, chacun reçut de lui des présents, en témoignage de satisfaction et de bon souvenir. Sur le seuil même de son appartement, l'Empereur leur adressa un dernier adieu, accompagné de douces et affectueuses paroles. L'émotion était universelle. Tous ces vieux serviteurs avaient le visage bouleversé, et la plupart fondaient en larmes[2]. Devons-nous ajouter que la tristesse de ce suprême adieu ne trouvait d'égale que celle des serviteurs désignés pour aller s'ensevelir pour toujours

[1] Ribadeneyra, fol. 380.

[2] M. Mignet, *Charles-Quint*, etc., p. 196.

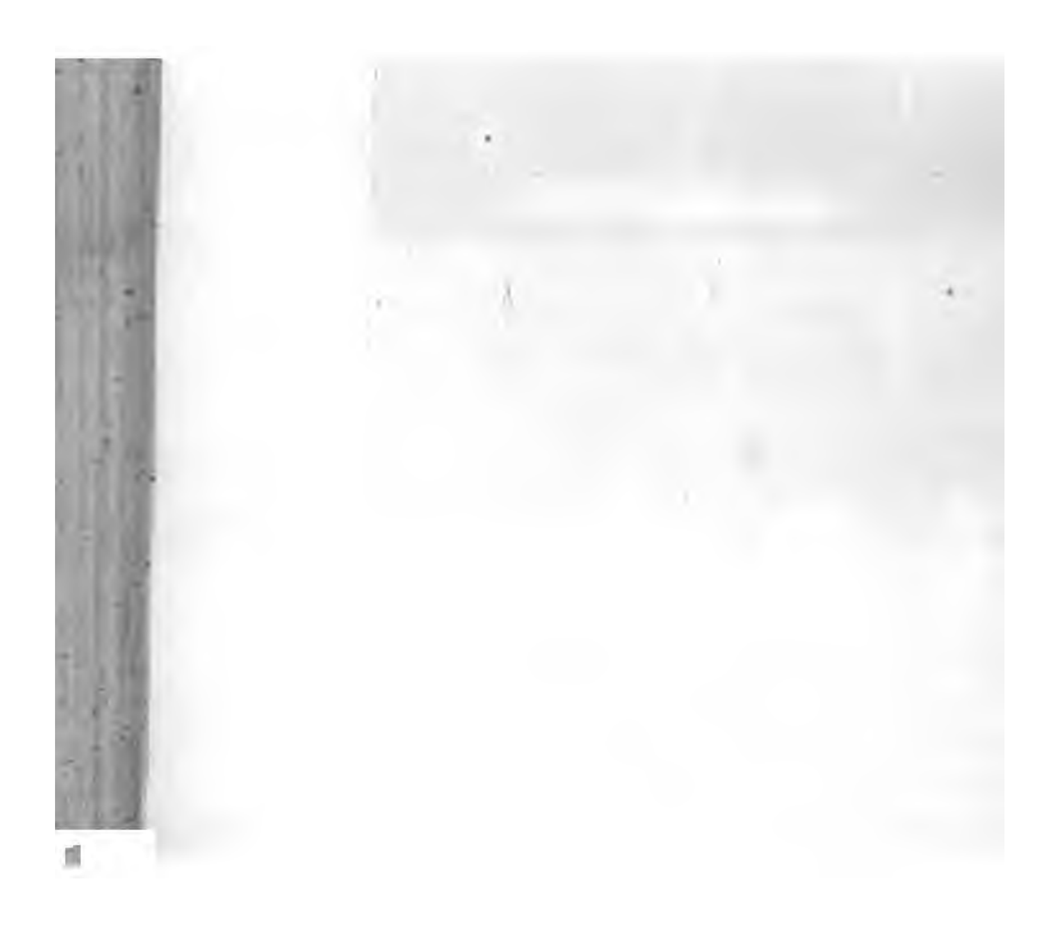
dans la même solitude que leur maître? Les hommes, en effet, les plus fidèles et les plus dévoués restent plutôt les courtisans de la fortune que de la retraite obscure et du silence : on l'a dit, ils aiment mieux se tourner vers le soleil levant que vers le soleil couchant. Notons cependant un trait digne de remarque. Au moment où le cortége se mit en marche, les hallebardiers qui avaient formé sa garde jetèrent leurs hallebardes à terre, comme si les armes employées au service d'un aussi grand empereur ne devaient plus être d'aucun usage.

Ce fut donc le 3 février 1557 que le plus grand monarque peut-être de l'Espagne et du milieu du XVI[e] siècle s'enferma dans un monastère, pour n'en plus jamais sortir, jusqu'à son dernier jour. Dire que Charles-Quint, à partir de ce moment, ne se mêla plus de politique, ce serait mentir à l'histoire. Nous serons véridiques en ajoutant qu'il manifesta la plus grande joie en se voyant libre, autant qu'il le pouvait désirer, des intrigues, des soucis et des agitations du monde. Désormais il pourra plus spécialement penser à la grave affaire de son salut : un vieillard, sur le bord de sa tombe, pouvait-il s'abandonner à de plus sérieuses préoccupations?

On aurait tort toutefois de penser qu'au sein de sa solitude le vieil empereur mena une vie sombre et morose. Le monastère de Yuste, assurément, n'était pas une résidence gaie : était-ce ce que voulait le prince? non, évidemment. Voici comment il avait fait disposer ses appartements. Nous en empruntons la description à l'auteur de l'ouvrage intitulé : *Charles-Quint, son*



RUINES DE SAINT-JUST



abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste [1]. L'habitation impériale était située au midi du monastère, et dominait la *Vera de Plasencia*. Vers le nord, elle s'adossait à l'église même du couvent. Huit pièces carrées, de dimensions égales, ayant chacune vingt-cinq pieds de long sur vingt de large, composaient la demeure impériale. Ces pièces, dont quatre étaient au rez-de-chaussée et quatre formaient l'étage supérieur, s'élevaient, pour ainsi dire, en amphithéâtre sur la pente très-inclinée de la montagne : les plus hautes se trouvaient au niveau des cloîtres. L'appartement occupé par Charles-Quint était à l'étage supérieur. De sa chambre il se trouvait en communication avec l'église du couvent, qui était contiguë, et sur laquelle s'ouvrait une fenêtre placée au niveau du maître-autel, d'où l'on apercevait le prêtre officiant, et par où l'on pouvait entrer dans l'église, étant à la fois une tribune et un passage.

La pièce qui servait de cabinet à l'Empereur était dans une position ravissante, et offrait une vue magnifique. Elle était en plein soleil, et plongeait sur le jardin. Des fenêtres de cette pièce, où travailla l'Empereur et où il reçut les ambassadeurs et les grands personnages qui vinrent le visiter à Yuste, s'apercevaient les groupes des coteaux environnants, chargés de massifs de châtaigniers, de noyers, de mûriers, d'amandiers, et se terminant par de douces pentes dans le large et verdoyant bassin de la Vera.

[1] Chap. IV, p. 200. Cette description est faite d'après celle du P. Joseph de Siguenza, part. III, liv. I, p. 190.

Charles-Quint ne vécut point parmi les moines, comme on l'a cru, et à Yuste le cénobite ne cessa pas d'être empereur. S'il n'y trouva point la splendeur d'une cour, il fut tout aussi loin de s'y réduire à la nudité d'une cellule et de s'y condamner aux rigueurs de l'existence monastique. Dans cette retraite à la fois pieuse et noble, dans cette vie consacrée à Dieu et encore occupée des grands intérêts du monde, son esprit resta ferme, son âme haute, son caractère décidé, ses vues fortes; et il donna sur la conduite de la monarchie espagnole les plus habiles conseils et les directions les plus clairvoyantes à sa fille, la gouvernante d'Espagne, et au roi son fils, qui les sollicitèrent avec instance et les suivirent avec respect. Il n'y eut pas en lui un seul moment d'affaiblissement moral[1].

Nous n'avons pas à retracer ici les habitudes ordinaires de l'Empereur. Son temps était partagé entre ses exercices de piété, des lectures sérieuses, sa correspondance et quelques études scientifiques. Chaque jour il entendait deux messes; quatre fois par an il se confessait et communiait; le mercredi et le vendredi il entendait un sermon. Telle était la vie quotidienne de l'Empereur : une journée ressemblait à l'autre. Des circonstances extraordinaires seules y apportaient quelques changements. « La solitude de cette maison et de cette terre, écrivait Quijada, est aussi grande que Sa Majesté a pu le désirer depuis tant d'années. C'est la vie, ajoute-t-il, la plus délaissée et la plus triste qui se soit vue. » Charles-Quint paraissait content; et, quand on

[1] Voy. *op. citat.*, p. 204.

lui annnonça que la diète avait conféré le titre d'Empereur à Ferdinand, son frère, il se contenta de répondre : « Le nom de Charles me suffit; je ne suis plus rien. » Belle parole, exprimant simplement les nobles sentiments d'humilité chrétienne de l'ex-Empereur.

Charles-Quint approchait du terme de ses jours. La maladie dont il souffrait depuis longtemps faisait des progrès sensibles. C'est alors que se passa une scène singulière; il voulut faire célébrer ses obsèques pendant sa vie, et assister à sa propre sépulture. On a contesté l'exactitude du fait : c'est à tort. Les historiens contemporains sont d'accord, et on a le témoignage des moines de Yuste. Les récits diffèrent seulement pour quelques circonstances, en soi peu importantes. Voici, dans ses moindres détails, la narration d'un témoin oculaire, suivie par le P. Joseph de Siguenza, qui l'a copiée dans son *Histoire de l'ordre de Saint-Jérôme*. Selon ces derniers auteurs, Charles-Quint jouissait alors d'une santé meilleure que par le passé. Se trouvant mieux disposé que jamais, il appelle son confesseur Juan Regla, et lui dit : « Fray Juan, je me sens bien portant, soulagé et sans douleur; que vous semblerait-il si je faisais célébrer le service funèbre de mon père, de ma mère et de l'impératrice? » Le confesseur approuva le dessein de l'Empereur, qui ordonna sur-le-champ de tout préparer pour ces religieuses cérémonies. La célébration en commença le lundi (29 août) en l'honneur de son père, et fut continuée les jours suivants. Chaque jour l'Empereur y assistait avec son cierge allumé, qu'un page portait devant lui. Placé au pied de l'autel,

il suivait tous les offices, en priant avec beaucoup de dévotion. Ces commémorations pieuses étant achevées, il appela de nouveau son confesseur, et lui dit : « Ne vous paraît-il pas, fray Juan, qu'ayant fait les obsèques de mes proches, je puisse aussi faire les miennes, et voir ce qui arrivera bientôt pour moi? » En entendant ces paroles, fray Juan s'attendrit, les larmes lui vinrent aux yeux, et il dit comme il put : « Que Votre Majesté vive nombre d'années, s'il plaît à Dieu, et qu'elle ne nous annonce pas sa mort avant l'heure. Ceux d'entre nous qui lui survivront s'acquitteront de ce devoir, si Notre-Seigneur le permet, comme ils y sont tenus. » L'Empereur, qu'animait un esprit plus haut, lui dit : « Ne croyez-vous pas que cela me profiterait? — Oui, répondit fray Juan, et beaucoup. Les œuvres pieuses que quelqu'un fait pendant sa vie sont d'un plus grand mérite, et elles ont un caractère bien plus satisfactoire que celles qu'on fait pour lui après sa mort. Plût à Dieu que tous nous en fissions autant, et que nous eussions d'aussi bonnes pensées! » L'Empereur ordonna qu'on préparât tout pour le soir, et qu'on commençât aussitôt ses obsèques.

« On dressa au milieu de la grande chapelle un catafalque entouré de cierges. Tous les serviteurs de Sa Majesté descendirent en habits de deuil. Le pieux monarque, également vêtu de deuil et un cierge à la main, y vint aussi pour se voir enterrer et célébrer ses funérailles, et pria Dieu pour cette âme à laquelle il avait accordé tant de grâces pendant la vie, afin que, arrivée au moment suprême, il prît pitié d'elle. Ce fut un spectacle qui arracha des larmes et des soupirs à

ceux qui étaient présents, et qui ne l'auraient pas pleuré davantage s'ils l'avaient vu réellement mort. Pour lui, à la messe de ses funérailles, il alla faire l'offrande de son cierge entre les mains du prêtre, comme s'il avait déposé entre les mains de Dieu son âme, que les anciens représentaient par un semblable symbole. Aussitôt, sans laisser passer le milieu du jour, l'après-midi suivante du 31 août, il appela son confesseur, et lui dit combien il était joyeux d'avoir fait ces funérailles, et qu'il sentait dans son âme comme une allégresse qui lui semblait déborder jusque dans le corps.

« Le même jour, l'Empereur appela son garde-joyaux, et se fit remettre par lui le portrait de l'impératrice sa femme. Il resta un moment à le contempler. Puis il dit au garde-joyaux : « Enfermez-le, et donnez-moi le tableau de la Prière dans le jardin des Oliviers. » Il regarda pendant longtemps ce tableau, et ses yeux paraissaient répandre au dehors les sentiments élevés qu'il avait dans l'âme. Il le renvoya et dit : « Apportez-moi l'autre tableau du Jugement dernier. » Cette fois la contemplation fut plus profonde, au point que le médecin Mathys lui dit qu'il prît garde de ne pas se rendre malade en tenant si longtemps suspendues les puissances de l'âme qui dirigent les opérations du corps. Dans ce moment même l'Empereur eut un frisson; et, se tournant vers son médecin, il lui dit : « Je me sens mal. » C'était le dernier d'août, vers les quatre heures du soir. Mathys lui toucha le pouls, et y trouva un peu d'altération. On le porta aussitôt dans sa chambre, et, dès ce moment, le mal alla toujours en s'aggravant. »

Depuis ce jour jusqu'à sa mort, survenue le 21 septembre, Charles-Quint s'occupa uniquement de pensées pieuses. Deux fois il reçut le saint viatique, et, sentant ses forces décliner, il demanda lui-même l'extrême-onction. Il vécut cinquante-huit ans six mois et vingt-sept jours.

XXXVIII

SAINTE-GENEVIÈVE ET LES CHANOINES RÉGULIERS DE FRANCE

Aucun monument en France, peut-être, aussi bien que l'église Sainte-Geneviève, ne rappelle, sous le rapport religieux et moral, les erreurs de la révolution. Commencée le 1er août 1758, l'église souterraine était achevée en 1763. La partie supérieure de l'édifice s'élevait déjà à une certaine hauteur lorsque, le 6 septembre 1764, le roi Louis XV posa la première pierre de la coupole. Quoique les inquiétudes du temps aient empêché les travaux d'être conduits avec rapidité, l'œuvre était sur le point d'être achevée, et l'on se disposait à y placer solennellement les reliques de sainte Geneviève, patronne de Paris et de la France, lorsque déborda le torrent révolutionnaire. L'impiété profana le sanctuaire en y transportant les restes de Marat, et ceux des philosophes tels que Voltaire et Jean-Jacques Rousseau : elle lui donna le nom païen de Panthéon. Un décret de l'empereur Napoléon, du 20 février 1806, rendit le Panthéon au culte catholique; mais ce fut seulement le 3 janvier 1822 que la religion en reprit pos-

session solennellement. De mauvais jours ne devaient pas encore tarder à luire pour cette basilique : une ordonnance royale du 26 août 1830 la désigna de nouveau pour conserver la mémoire des grands hommes, et lui restitua son titre païen de Panthéon, avec cette inscription gravée sur le fronton : AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE. Cette seconde métamorphose fut inaugurée avec de grandes démonstrations, quand on plaça sur les piliers qui soutiennent la coupole de larges plaques de bronze portant les noms des citoyens tués les armes à la main dans les trois journées de juillet 1830. Un décret du mois de décembre 1851, dû à l'initiative de l'empereur Napoléon III, restitua à l'église son vocable de Sainte-Geneviève, et en confia le soin et l'administration ecclésiastique à un corps de chapelains régulièrement organisé. Sainte-Geneviève, dit l'auteur de l'*Itinéraire archéologique de Paris,* porte, dans sa structure et dans sa décoration, les marques bien visibles de ses continuelles vicissitudes. Le christianisme et la philosophie, les emblèmes religieux et le symbolisme républicain s'y trouvent en présence, au portique et sous les coupoles. Le premier Empire et la Restauration y sont aussi représentés à la voûte du dôme et dans les pendentifs [1]. » L'architecte fut Soufflot; on admire la science dont il a fait preuve dans la disposition de la triple voûte de pierre dont il a couvert le dôme jusqu'à une hauteur d'environ quatre-vingt-trois mètres. Le plan du monument est en forme de croix grecque : la longueur est d'environ

[1] *Itinér. archéol. de Paris,* par M. F. de Guilhermy, p. 218.

cent mètres, en y comprenant le péristyle, et la largeur est de plus de quatre-vingts mètres.

L'édifice, commencé par Louis XV, était destiné à remplacer l'ancienne église abbatiale, qui menaçait ruine. L'église primitive, rebâtie plusieurs fois dans le cours du moyen âge, devait son origine à Clovis, qui l'avait fait ériger, après sa conversion, sur la prière de la reine Clotilde et de la pieuse Geneviève, en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul. A la mort de Clovis, survenue en 511, la construction n'était pas achevée; les travaux furent continués et terminés par les soins de Clotilde. Clovis cependant et son épouse, de sainte mémoire, furent ensevelis l'un et l'autre dans la basilique des Saints-Apôtres. Le vocable fut conservé jusqu'à ce que sainte Geneviève y ayant été enterrée, on ajouta le nom de cette bienheureuse vierge à ceux des patrons primitifs. « Mais, dit le P. Hélyot dans son style naïf, la ville de Paris ayant reconnu cette petite bergère pour sa patronne, et le royaume de France ayant expérimenté dans plusieurs occasions, par des miracles visibles, la protection de cette sainte vierge, cette église n'est plus connue présentement que sous le nom de cette illustre patronne de la capitale du royaume de France [1]. » L'église primitive était une de ces basiliques du ve et du vi^e^ siècle, plus remarquables par la richesse de leur décoration que par la grandeur de leurs proportions architectoniques, ornées à l'intérieur de colonnes de marbre, de mosaïques et de lambris peints et dorés, et à l'extérieur d'un toit de

1 *Hist. des Ordres monast.*, tom. II, p. 204.

cuivre et d'un portique. Le portique de l'église Saint-Pierre consistait en trois galeries, l'une appliquée à la face antérieure du bâtiment, et les deux autres formant de chaque côté des ailes saillantes en guise de fer à cheval. Ces galeries, dans toute leur longueur, étaient décorées de peintures à fresque divisées en quatre grands compartiments, et représentant les quatre phalanges des saints de l'ancienne et de la nouvelle loi, les patriarches, les prophètes, les martyrs et les confesseurs[1].

La basilique fut d'abord desservie par des chanoines séculiers jusqu'au milieu du IXe siècle. A cette époque les Normands, n'ayant pu s'emparer de la cité, pillèrent les faubourgs, et n'épargnèrent pas ce lieu vénérable. Les chanoines furent obligés de prendre la fuite pour se soustraire à la cruauté des barbares. Quand l'orage fut dissipé, ils se réunirent autour du tombeau de sainte Geneviève, et s'appliquèrent avec zèle à réparer les désastres. Malgré leurs efforts, la tâche était au-dessus de leurs forces. Comme cela eut lieu partout, les malheurs de la guerre ayant épuisé leurs ressources pour longtemps, la règle en souffrit, et le relâchement s'introduisit peu à peu. Les choses restèrent longtemps en cet état. Enfin le pape Eugène III, forcé de quitter Rome par les séditions des Romains, vint en France en 1148, et fut reçu avec honneur à Paris par le roi Louis VII. La même année, non sans difficultés, la réforme s'opéra par la double autorité du souverain pontife et du roi, et douze chanoines régu-

[1] *Récits des temps mérovingiens*, tom. II, p. 149.

liers de Saint-Victor furent installés à Sainte-Geneviève : un d'eux, nommé Odon, fut élu abbé; ainsi fut constituée la nouvelle abbaye. Nous ne devons pas omettre qu'un des anciens chanoines séculiers, Guillaume, ayant embrassé la réforme, devint abbé de Roschildein en Danemark, et par la sainteté de sa vie mérita d'être honoré d'un culte public.

La communauté de Sainte-Geneviève persévéra dans sa ferveur primitive, à travers des épreuves variées. Elle ne déclina qu'à l'époque des guerres des Anglais. La France alors se vit en proie à une confusion inexprimable. Nos provinces étaient sillonnées en tout sens par des bandes indisciplinées; la faiblesse du pouvoir enhardissait une foule de gens sans foi ni loi, qui profitaient des malheurs de la patrie pour se livrer, dans l'espérance de l'impunité, à toutes sortes d'excès. La capitale et tout le pays arrosé par la Seine n'eurent pas moins à souffrir. Le défaut de sécurité et des désordres graves donnèrent occasion à un relâchement comparable à celui qui avait failli précédemment causer la ruine de cet établissement. De l'excès du mal la Providence fit sortir le remède; le cardinal de la Rochefoucauld, évêque de Senlis, fut l'instrument dont elle se servit pour corriger les abus et donner un nouveau lustre à cette maison. Le P. Faure, venu de Senlis, en 1624, avec douze religieux, établit la réforme, qui fut bientôt acceptée par plusieurs abbayes du même institut. En 1634, le pape Urbain VII, par une bulle en date du mois de février, confirma les nouveaux statuts, et accorda que l'élection d'un abbé se fît tous les trois ans. De cette année date la primatie de cette abbaye,

chef de *l'ordre des Chanoines réguliers de la congrégation de France*. Dès lors cette congrégation acquit des accroissements extraordinaires, si bien qu'avant la révolution elle étendait sa juridiction sur plus de neuf cents maisons, et avait le droit de nomination à plus de cinq cents cures; en France elle possédait soixante-sept abbayes, vingt-huit prieurés conventuels, deux prévôtés et trois hôpitaux.

En 1790, l'abbaye de Sainte-Geneviève fut atteinte par les destructifs décrets de la révolution. La magnifique collection d'antiquités et de médailles qu'elle possédait fut transférée, en 1791, au cabinet de la bibliothèque du roi, aujourd'hui Bibliothèque impériale. En 1802, les bâtiments de l'abbaye furent affectés au lycée Napoléon. Les livres, au nombre de cent douze mille volumes imprimés et trois mille manuscrits, d'abord déposés dans l'ancien collége Montaigu, ont été réunis depuis dans une vaste bibliothèque, bâtie à grands frais, et qui a conservé le titre de bibliothèque Sainte-Geneviève. La vieille église a été démolie en 1808, et la rue Clovis passe sur l'emplacement du monument, qui était parallèle à l'église Saint-Étienne-du-Mont; la tour a été conservée, et se trouve au milieu des constructions actuelles du lycée.

XXXIX

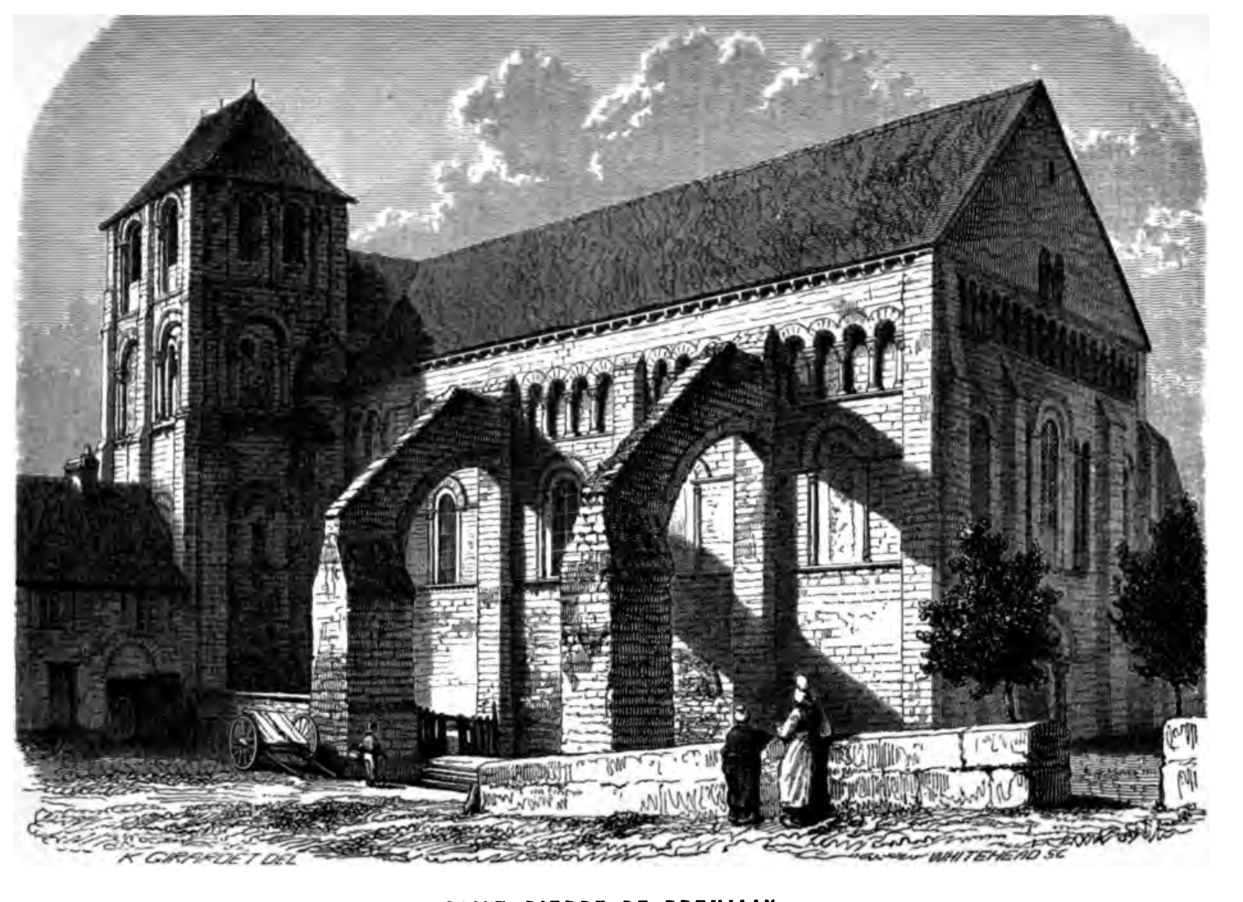
SOUVENIRS

Saint-Pierre de Bourgueil. — Saint-Pierre de Preuilly. — Saint-Sépulcre de Beaulieu. — Le Liget. — Baugerais. — Villiers. — Bois-Rahier. — Pommiers-Aigres. — Aigues-Vives. — Saint-Julien de Tours. — Saint-Aubin d'Angers. — Saint-Serge. — Saint-Géraud d'Aurillac. Saint-Arnoul de Metz. — Saint-Martin d'Aisnay, à Lyon. — Saint-Waast d'Arras. — Saint-Guillem du Désert. — Saint-Taurin d'Évreux. — Saint-Savin sur la Gartempe. — Solignac. — Saint-Sauveur de Redon. — Saint-Maixent. — Saint-Germer. — Fontgombaud. — Saint-Vincent et Saint-Pierre de la Couture, au Mans. — Saint-Allyre à Clermont. — Saint-Côme-lès-Tours. — Bonneval, au diocèse de Chartres. — Chezal-Benoît, au diocèse de Bourges. — La Chaise-Dieu. — Saint-Cybar d'Angoulême. — Fécamp. — Ferrières.

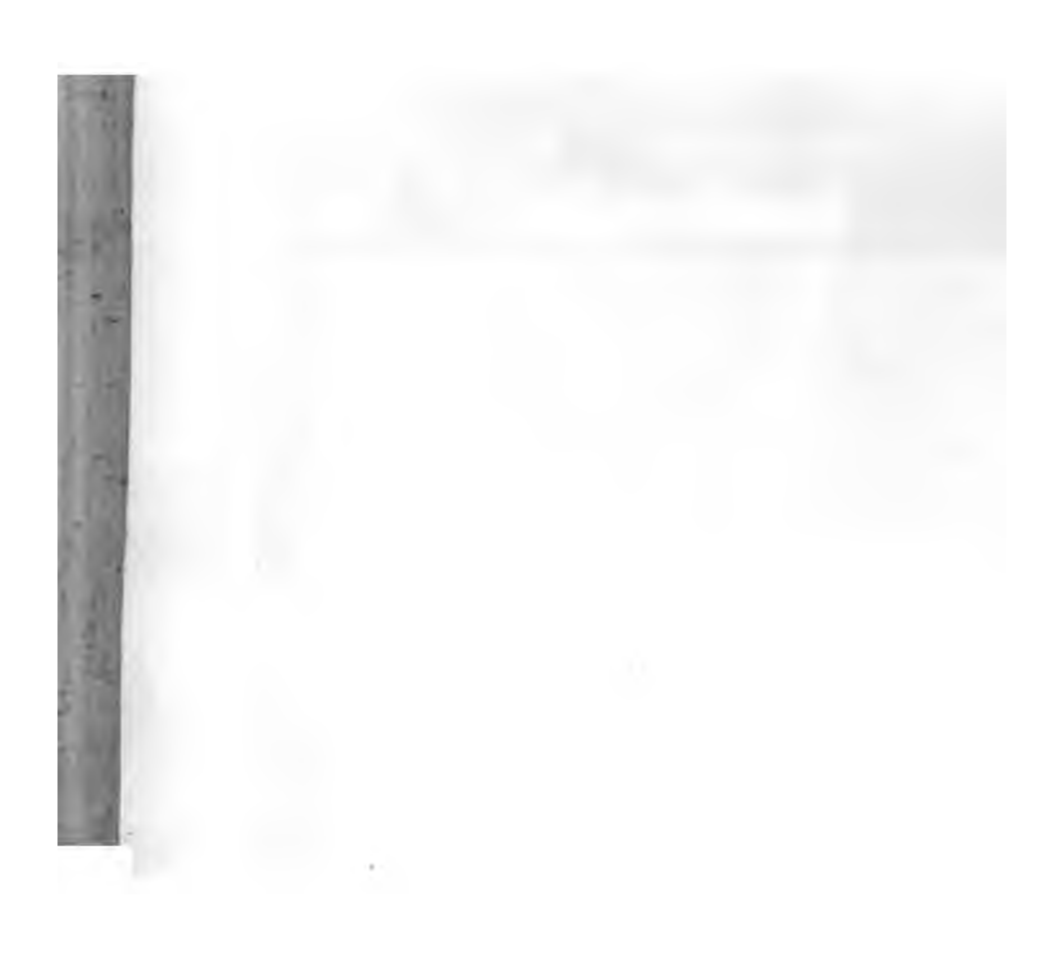
Ce chapitre, hélas! pourrait être très-long. Combien d'abbayes, après avoir brillé quelques instants d'un vif éclat, sont connues uniquement aujourd'hui par les souvenirs qu'elles ont laissés dans les annales monastiques, souvenirs immortels, il est vrai, car la mémoire de la sainteté, du génie et de la science ne saurait périr. Sur le sol de l'Europe, bouleversé par tant de révolutions, des établissements renommés, qu'aurait

dû au moins protéger la reconnaissance, ont disparu pour la plupart : *etiam periere ruinæ*. Les populations oublieuses accordent à peine un regard distrait à ces ruines dispersées : pour elles ces pierres glorieuses n'ont plus de nom, ces vénérables monuments d'un autre âge, comme des vieillards sans patrie et sans postérité, n'excitent aucune émotion ; à peine de rares amis de nos antiquités religieuses et nationales viennent-ils les visiter comme des objets de curiosité. « La religion, suivant une expression poétique, a jeté un manteau d'honneur sur ces restes vénérables, comme la patrie recouvre des plis du drapeau national les restes mutilés des héros tombés sur le champ de bataille. » Attendons encore quelques jours, et ces débris n'auront plus de nom. Ainsi tout passe sur la scène changeante du monde ! Nous avons vu tomber des édifices somptueux que leurs fondateurs avaient cru bâtir pour l'éternité. Rien n'est stable ici-bas : les tombes même *concédées à perpétuité* ne recouvrent plus la froide dépouille qu'elles devaient abriter jusqu'au jour du jugement dernier.

Des esprits distraits pourraient croire que les moines ont rendu à la société seulement des services pieux et des services littéraires : c'est une erreur. Les populations du moyen âge furent redevables aux monastères de bienfaits de tout genre. A une époque agitée et malheureuse, les hommes placés sous la dépendance des églises eurent un sort plus tranquille et plus heureux que les autres. Dans ces temps de profonde misère, nous avons vu assez souvent des hommes libres descendre volontairement à la condition des serfs, en se



SAINT-PIERRE DE PREUILLY

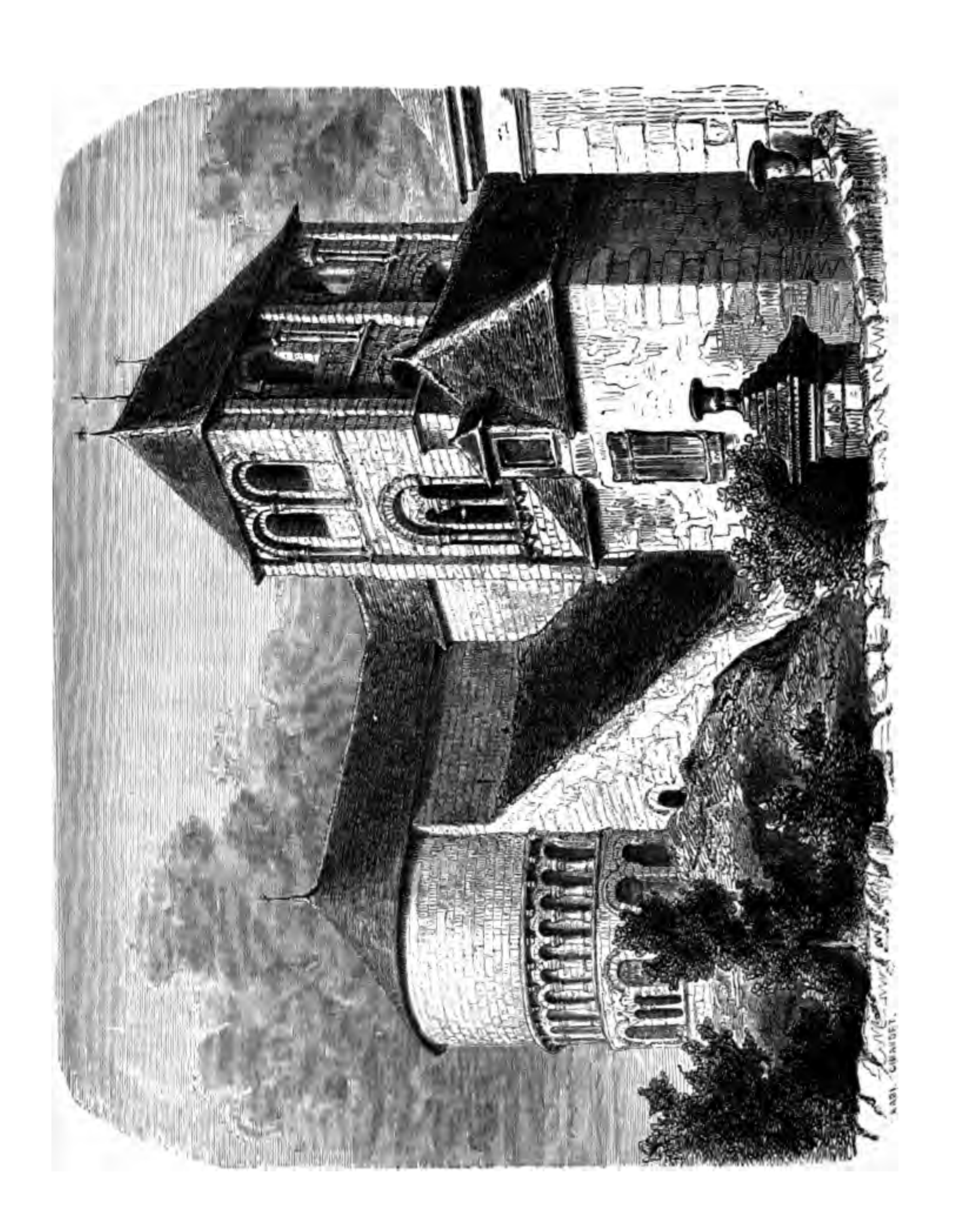


mettant sous le patronage des abbayes, des cathédrales et des évêques. Les seigneurs laïques maltraitaient souvent leurs sujets; ils empêchaient même que leurs plaintes ne fussent entendues : c'était la pire des oppressions, car on alla jusqu'à défendre aux tribunaux d'accueillir les plaintes des serfs contre leurs maîtres, soit en matière civile, soit en matière criminelle. Les ecclésiastiques ne contestèrent jamais aux gens soumis aux églises le droit de se défendre. Ainsi, en 828, les colons d'Antogny citent par-devant le roi Pepin d'Aquitaine l'abbé de Cormery, leur maître, qu'ils accusent d'exiger d'eux plus qu'ils ne doivent. Les moines, par de sages tempéraments apportés aux institutions, préparaient la transformation de la société, à laquelle ils offraient un modèle d'organisation pour les communes dans le gouvernement électif des abbés.

« Ce qui frappe le plus dans les révolutions du moyen âge, dit le savant M. Guérard, c'est l'action de la religion et de l'Église. Suivons les progrès du peuple dans les États formés des ruines de l'empire d'Occident. L'esclave, que le paganisme, en se retirant, remit aux mains de la religion chrétienne, passe d'abord de la servitude au servage; puis il s'élève du servage à la mainmorte, et de la mainmorte à la liberté. Dans l'origine il ne possède que sa vie, et encore ne la possède-t-il que d'une manière précaire. C'est moins le pouvoir public que l'intérêt privé, moins la loi que la charité ou la pitié, qui la lui garantissent : garantie insuffisante, bien faible pour des siècles aussi cruels. Puis l'esclave devient colon ou fermier; il cultive, il travaille pour son compte, moyennant des redevances

ou des services déterminés; au demeurant, il pourra, en cédant une partie de ses revenus, de son temps et de ses forces, jouir du reste à sa guise, et nourrir sa famille avec une certaine sécurité, autant qu'on en peut trouver dans les temps de troubles et de guerres; mais enfin son champ ne lui sera pas enlevé, ou plutôt il ne sera plus enlevé à son champ, auquel lui et ses descendants appartiendront à perpétuité. Enfin le fermier se change en propriétaire; ce qu'il possède est à lui, à l'exception de quelques obligations ou charges qu'il supporte encore, et qui deviendront de plus en plus légères : il use et jouit en maître, achetant, vendant comme il lui plaît, et allant où il veut. Entré dans la commune, il est bientôt admis dans l'assemblée de la province, et de là aux états du royaume. Telle est donc la destinée du peuple dans la société moderne : il commence par la servitude, et finit par la souveraineté. »
Ajoutons, car nous ne saurions trop le répéter, que dans nos campagnes l'action bienfaisante de l'Église eut pour instruments d'humbles moines défrichant laborieusement le sol, labourant la terre, se condamnant volontairement aux rudes travaux des esclaves. Est-ce donc par d'ingénieuses théories, des leçons savantes, des discours éloquents, que l'on apprend à l'agriculteur les meilleures méthodes de cultiver son champ? Le moyen âge ne le pensait pas; on enseignait alors par l'exemple.

Jetons donc les yeux sur nos campagnes fertilisées par les labeurs des moines, et où survivent encore quelques vieux souvenirs. Commençons par la Touraine. A la fin du xe siècle, Emma ou Emmeline, com-





tesse de Poitou, fondait l'abbaye de SAINT-PIERRE DE BOURGUEIL. Au commencement du XIe siècle, Effroy bâtissait l'ABBAYE DE PREUILLY. L'église abbatiale est le seul monument qui atteste la puissance des anciens seigneurs de Preuilly. Elle mérite à plusieurs titres l'attention des archéologues : c'est, sans contredit, un des monuments les plus précieux de la Touraine et de la France entière. Effroy, seigneur de Preuilly et de la Roche-Posay, en jeta les fondements en 1001 ; achevée en 1009, elle fut consacrée par Archambault de Sully, archevêque de Tours. Béatrix d'Issoudun, épouse d'Effroy, fut une des principales bienfaitrices de la communauté naissante. Le nom du bienheureux Hervé, trésorier de Saint-Martin de Tours, se rattache à cet établissement. Il envoya des religieux pour en peupler les cloîtres, et choisit des moines de Marmoutier, à la tête desquels il plaça Amblard comme abbé. Pendant quelque temps le monastère de Preuilly demeura sous la dépendance de Saint-Julien de Tours : l'archevêque Arnoul II le rendit indépendant.

Foulques-Nerra fonda l'ABBAYE DE BEAULIEU en 1010, sous le titre du Saint-Sépulcre, parce qu'il y avait déposé une pierre du sépulcre du Sauveur, apportée de Jérusalem. De l'édifice primitif, nous voyons le clocher et un long pan de muraille du XIe siècle. Les historiens ont dit que l'église de Beaulieu était un monument d'expiation ; Fulbert, évêque de Chartres, reproche, en effet, à Foulques-Nerra la mort de Hugues de Beauvais, que ce prince eut l'audace de faire poignarder sous les yeux du roi Robert. Foulques, d'ailleurs, fut un rude batailleur, d'un caractère violent et ambitieux,

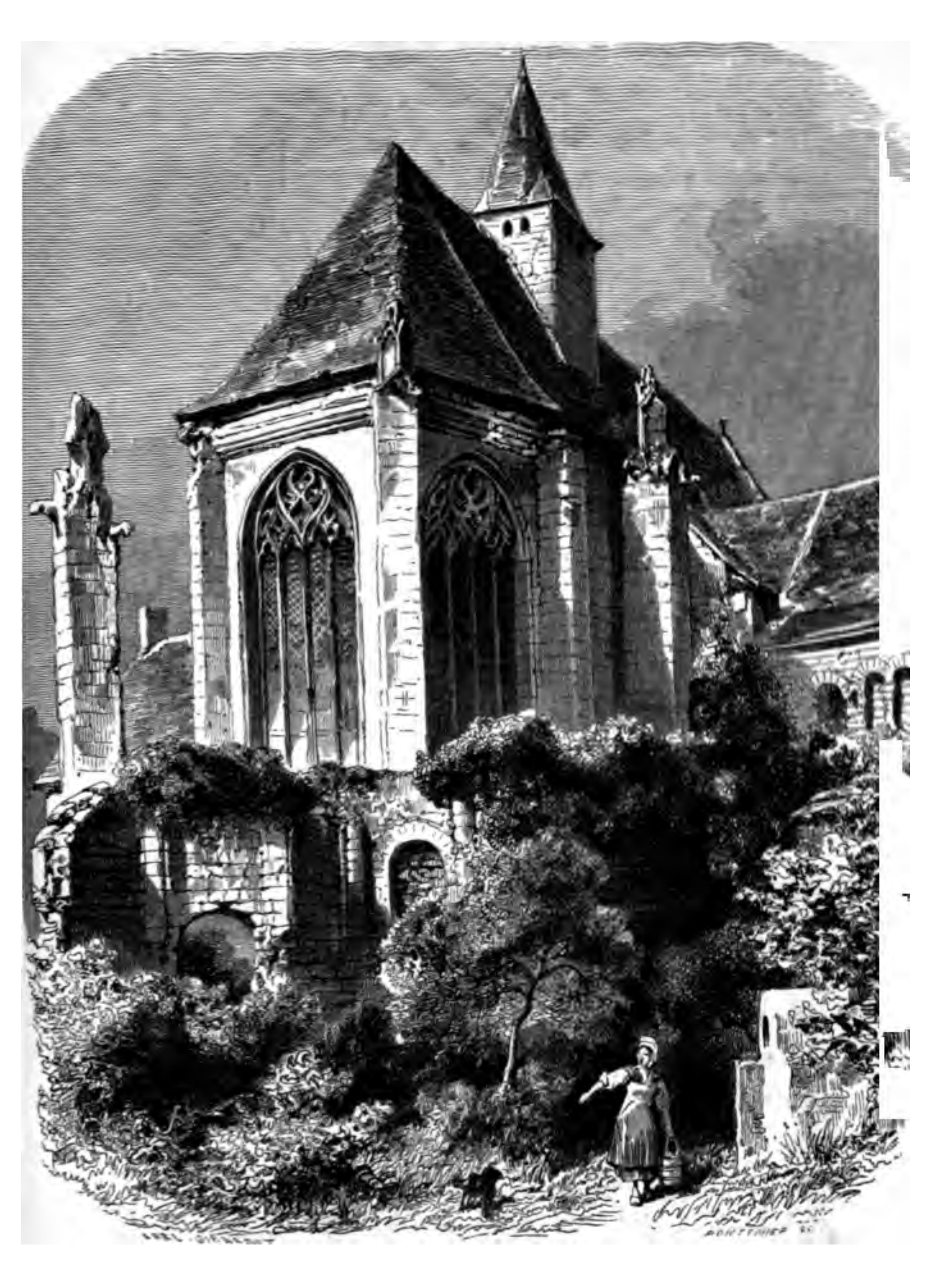
consultant plus la force que la raison. Après avoir pris part à cent batailles, il mourut paisiblement à Metz, en 1040, et reçut la sépulture à Beaulieu, où l'on voyait encore son tombeau en 1789.

D'autres établissements monastiques furent fondés

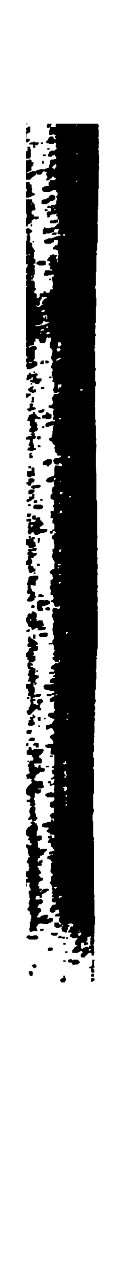


SAINT-MARTIN D'AINAY A LYON

en Touraine en expiation d'un autre assassinat, par un comte d'Anjou, que des événements extraordinaires avaient porté sur le trône d'Angleterre. Après le



ABSIDE DE L'ABBAYE DE BEAULIEU



meurtre de saint Thomas archevêque de Cantorbéry, Henri II, en esprit de pénitence, bâtit ou restaura le Liget, Baugerais, Villiers, Bois-Rahier ou Grandmont, Pommiers-Aigres et Aigues-Vives.

L'ordre bénédictin a laissé à Tours la charmante église Saint-Julien; à Angers, le clocher et les cloîtres de Saint-Aubin; la belle église Saint-Serge, dont le chœur hardi est l'objet de l'admiration des connaisseurs; Saint-Géraud d'Aurillac; Saint-Arnoul de Metz; Saint-Martin d'Ainay à Lyon; Saint-Waast d'Arras; Saint-Guillem-du-Désert. Aux gloires monastiques Saint-Guillem unissait des souvenirs d'exploits militaires. Le fondateur de cette abbaye, saint Guillaume, duc d'Aquitaine, s'était d'abord rendu célèbre par ses victoires sur les Sarrasins. Avant lui saint Benoît d'Aniane, au comble de la faveur à la cour de Charlemagne, renonça soudain à la carrière des honneurs, et se retira dans la solitude. Il bâtit un monastère sur un domaine de sa famille, et construisit une église dont la disposition et les ornements restèrent longtemps célèbres; il réunit également dans le cloître d'Aniane une bibliothèque considérable. Charlemagne prit sous sa protection spéciale ce monastère, auquel il accorda de nombreux priviléges; il lui fit de riches présents, dignes de la munificence impériale. Ce qui a rendu immortel le nom de saint Benoît d'Aniane, c'est qu'il fut, au IXe siècle, le réformateur de l'institut monastique en France; il ne comptait pas moins de trois cents disciples, et sa maison fut une pépinière de fervents religieux, dont le zèle ranima la régularité dans une foule de communautés. Ainsi cette abbaye devint

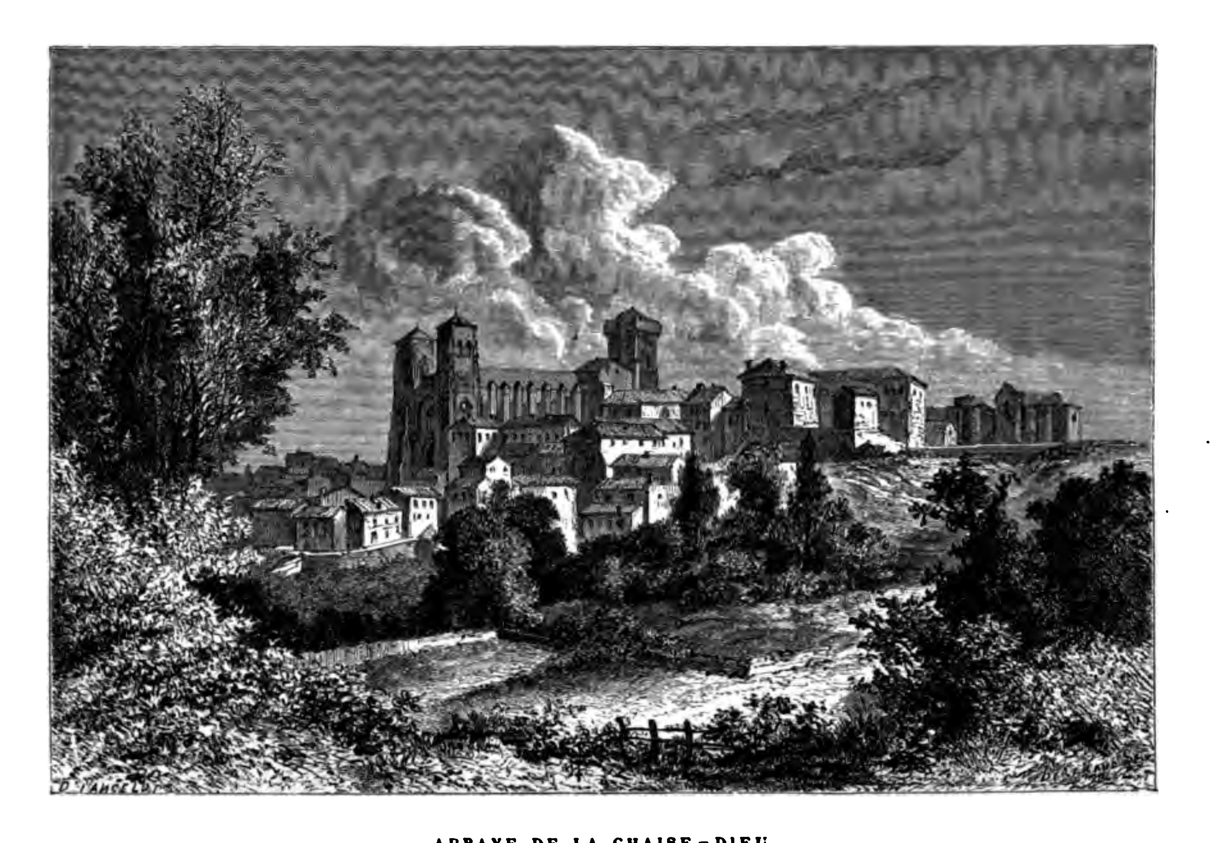
comme la mère d'une foule de couvents où fleurit, en plusieurs contrées, la règle bénédictine.

Depuis l'ère mérovingienne jusqu'au XVI[e] siècle, qui pourrait compter les établissements de l'ordre de Saint-Benoît, qui jouirent constamment chez nous d'une



LA COUTURE AU MANS

réputation bien méritée? Nommons Saint-Taurin d'Évreux, Saint-Savin sur la Gartempe, Solignac, Saint-Sauveur de Redon, Saint-Maixent, Saint-Germer,



ABBAYE DE LA CHAISE-DIEU



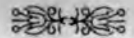
ABBAYE DE LA CHAISE-DIEU

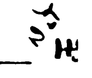
naître l'immense influence exercée en Europe par Cluny et par Cîteaux. Il n'est pas de province, peut-être, où l'on ne rencontrât quelque monastère de Cîteaux, de la filiation de Clairvaux, de Pontigny, de la Ferté ou de Morimond. Ces grandes et austères communautés avaient reçu de Dieu la même fécondité merveilleuse, pour ainsi dire, que les patriarches de l'Ancien Testament. Nous dirons un mot seulement de l'abbaye cistercienne de Hautecombe, si pittoresquement assise sur les bords du lac du Bourget, en Savoie, parce que son église a été surnommée le Saint-Denis de la Savoie. Beaucoup de princes d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons souveraines de l'Europe y eurent leur sépulture.

Trop souvent les listes que nous venons de dresser de nos vieilles abbayes ont la tristesse et la monotonie d'un nécrologe. Les annales de ces illustres établissements monastiques sont-elles closes à jamais?

FIN

TABLE DES MATIÈRES





Tours. — Impr. Mame.